U d'/of OTTAWA
39003002112737

Universitas
BIBLIOTHECA

Français

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/uvresdearenlas12lesa

OEUVRES

DE

A. RENÉ LE SAGE,

ORNÉES DE GRAVURES.

TOME DOUZIÈME.

A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1828.

OEUVRES

DE

A. RENÉ LE SAGE.

TOME DOUZIÈME.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
RUE DE LA HARPE, N° 80.

Deveria del Pourvoyeur sc.

Au milieu de leur conversation, Peralte crut entendre derrière lui quelque bruit.

ŒUVRES

DE

A. RENÉ LE SAGE,

ORNÉES DE GRAVURES.

THÉATRE, MÉLANGES.

A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1823.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PS
1997
.A1
1921
.M12

LA TONTINE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

(Je présentai cette comédie aux comédiens en 1718. Ils la reçurent, et ils se disposoient à la jouer; mais je la retirai, pour des raisons que le public se passera bien de savoir, et elle n'a été représentée qu'au mois de février 1732.)

PERSONNAGES.

M. TROUSSE-GALANT, médecin.
M. BOLUS, apothicaire.
MARIANNE, fille de M. Trousse-Galant.
ÉRASTE, amant de Marianne.
FROSINE, suivante de Marianne.
CRISPIN, valet d'Éraste.
AMBROISE, valet de M. Trousse-Galant.
TROUPE DE SOLDATS.

La scène est à Paris, chez M. Trousse-Galant.

LA TONTINE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS.

M. BOLUS.

En vérité, monsieur Trousse-Galant, vous êtes un habile homme. Depuis trente-cinq ans que je suis dans la pharmacie, foi d'apothicaire, je n'ai point vu de médecin qui raisonnât plus solidement que vous.

M. TROUSSE-GALANT.

Je possède, je l'avoue, parfaitement mes auteurs. Je sais la médecine à fond. Personne n'a pénétré plus avant que moi dans les secrets de la nature... Mais laissons là les louanges; je ne les puis souffrir. Je vous amène chez moi pour vous parler d'une affaire importante pour nous deux. Vous voulez bien auparavant que je m'informe si, pendant que j'ai été en ville, personne ne m'est venu demander... Frosine! holà! Frosine!

SCÈNE II.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, FROSINE.

FROSINE accourant à sa voix.

Comme vous criez! Hé bien, Monsieur, que me voulez-vous?

M. TROUSSE-GALANT.

Ne m'est-on pas venu chercher de la part de madame la baronne de Tronsec?

FROSINE.

Non, Monsieur.

M. TROUSSE-GALANT.

Tant mieux: c'est signe que le dernier remède n'a pas produit un mauvais effet. Et de chez M. Bonnegriffe le procureur, a-t-on envoyé?

FROSINE.

Oui, Monsieur.

M. TROUSSE-GALANT.

Bon: c'est pour me dire apparemment que la tisane rafraîchissante que je lui fis prendre hier au soir l'a guéri de sa pleurésie.

FROSINE.

Oui; car le pauvre homme est mort cette nuit. Son maître-clerc en furie est venu pour vous apprendre cette nouvelle; il vous a maudit, M. Bolus et vous. J'ai voulu prendre votre parti; il m'a dit un million d'injures. Heureusement je suis faite à cela; je l'ai écouté de sang-froid.

M. TROUSSE-GALANT.

De quoi peut-on se plaindre ? J'ai fait saigner le malade plus de vingt fois; je l'ai rafraîchi : il devoit guérir, suivant nos anciens.

FROSINE.

Et mourir, suivant les modernes.

M. TROUSSE-GALANT.

Retirez-vous, impertinente : il vous sied bien à vous de parler contre les docteurs en médecine ! Laissez ce soin-là aux chirurgiens.

(Frosine sort.)

SCÈNE III.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS.

M. BOLUS.

Entre nous, monsieur Trousse-Galant, je n'ai pas bonne opinion de cette tisane rafraîchissante que vous me faites faire pour les pleurétiques.

M. TROUSSE-GALANT.

Effectivement, en voilà douze qu'elle m'emporte, sans compter M. Bonnegriffe.

M. BOLUS.

Et sans compter aussi madame Trousse-Galant, votre épouse, à qui vous la baillâtes l'année passée.

M. TROUSSE-GALANT.

Il est vrai.

M. BOLUS.

Ça mériteroit quelque attention.

M. TROUSSE-GALANT.

Point du tout : un bon médecin va toujours son train, sans se rendre à des épreuves qui blessent des principes établis et reçus dans l'école.

M. BOLUS.

C'est une autre chose.

M. TROUSSE-GALANT.

Je n'en démordrai jamais.

M. BOLUS.

Vous ferez sagement.

M. TROUSSE-GALANT.

Venons à l'affaire dont je veux vous parler. Vous savez, monsieur Bolus, que je vous ai toujours regardé comme mon meilleur ami.

M. BOLUS.

Vous me rendez justice. J'étois bien serviteur de feu monsieur votre père, et c'est moi qui lui ai fourni les drogues dans la maladie dont il est mort.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous en suis redevable. Aussi je ne perds pas une occasion de vous en marquer ma reconnoissance et de vous faire plaisir : j'ordonne beaucoup de remèdes.

M. BOLUS.

Oh ! pour cela, oui.

M. TROUSSE-GALANT.

Je purge votre boutique de toutes vos drogues inutiles ; et quand il s'agit de faire entrer dans mes ordonnances des drogues chères, je ne manque pas d'en mettre toujours cinq ou six scrupules plus qu'il ne faut.

M. BOLUS.

Et moi j'en mets toujours sept ou huit moins que

vous n'en ordonnez. Par là je sauve la vie au malade, et conserve votre réputation.

M. TROUSSE-GALANT.

De plus, comme nous en sommes convenus, j'ordonne des remèdes imaginaires, que je dis qu'on ne trouve que chez vous. Je loue la bonté, la propreté et la fidélité de vos compositions.

M. BOLUS.

De mon côté je ne m'épargne point à vous louer. Je rapporte de vous des cures extraordinaires, dont j'assure avoir été témoin.

M. TROUSSE-GALANT.

C'est ainsi qu'il en faut user.

M. BOLUS.

Et je vous envoie tous les malades qui viennent dans ma boutique, en vous élevant jusqu'aux nues, et en décriant tous les autres médecins de Paris, sans exception.

M. TROUSSE-GALANT.

Enfin, nous nous rendons mutuellement les services qu'un médecin et un apothicaire bien unis ont coutume de se rendre. Oh! ça, pour achever de cimenter notre amitié, vous ne devineriez jamais ce que je me suis avisé de faire. J'ai mis dix mille francs à la tontine.

M. BOLUS.

A la tontine, vous!

M. TROUSSE-GALANT.

Non sur ma tête, mais sur celle d'un garçon de soixante ans, à qui vous n'en donneriez pas quarante. C'est le parent d'un de mes fermiers; un homme d'une

complexion vigoureuse, et qu'il a fortifiée encore par quelques campagnes qu'il a faites, tant en Allemagne qu'en Italie.

M. BOLUS.

Hé bien?

M. TROUSSE-GALANT.

J'ai placé mon argent sous son nom; après quoi, nous avons passé, par devant notaire, un bon acte par lequel il me cède, à moi et aux miens, tout ce qui doit lui revenir de la tontine; comme de mon côté je m'engage à le nourrir chez moi toute sa vie.

M. BOLUS.

Cela n'est pas mal imaginé.

M. TROUSSE-GALANT.

Un garçon de cette nature-là entre mes mains deviendra immortel.

M. BOLUS.

Il n'en faut nullement douter.

M. TROUSSE-GALANT.

Mais supposons qu'il ne vive que..... mettons les choses au pis-aller, cent ans, par exemple.

M. BOLUS.

Au pis-aller, oui, cent ans.

M. TROUSSE-GALANT.

N'est-il pas certain que dans quinze ou vingt ans d'ici il se trouvera doyen de la classe?

M. BOLUS.

Selon toutes les apparences.

M. TROUSSE-GALANT.

Cinq ans après, il ne restera plus que lui; par conséquent je jouirai de tout le revenu pendant vingt bonnes années.

M. BOLUS.

Ce raisonnement est clair. Ah! que vous avez fait un bon emploi de votre argent! Quant vous l'auriez mis au denier deux, il ne seroit pas mieux placé.

M. TROUSSE-GALANT.

Je suis ravi que vous approuviez ce projet de fortune. Vous y êtes intéressé au moins; car j'ai résolu de vous faire épouser ma fille.

M. BOLUS.

Monsieur, c'est un honneur que.....

M. TROUSSE-GALANT.

Laissons-là les compliments. Et pour dot, je vous donne la moitié de ce revenu immense qui ne sauroit nous échapper. Je vais vous faire voir le garçon dont il s'agit. Vous conviendrez que c'est une pâte d'homme excellente. (Il rentre chez lui pour un moment.)

SCÈNE IV.

M. BOLUS seul.

Que ce docteur a d'esprit! il y a des gens qui le croient un peu fou; mais ce qu'il vient de faire va bien les désabuser.

SCÈNE V.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, AMBROISE.

M. TROUSSE-GALANT revenant avec Ambroise.

Considérez-moi ce garçon-là. Vit-on jamais de corps mieux proportionné?

M. BOLUS.

Non; il a tout l'embonpoint nécessaire.

M. TROUSSE-GALANT.

Que dites-vous de ses yeux?

M. BOLUS.

Ah! qu'ils sont vifs!

M. TROUSSE-GALANT.

Comment trouvez-vous sa charnure?

M. BOLUS.

Admirablement belle.

M. TROUSSE-GALANT à Ambroise.

Ouvre la bouche. (A M. Bolus.) Voyez ces dents; qu'elles sont saines et bien rangées!

M. BOLUS.

Il n'en a pas perdu une.

M. TROUSSE-GALANT à Ambroise.

Fais un peu entendre ta voix.

AMBROISE.

Hem, hem, hem.

M. BOLUS.

C'est un tonnerre! La bonne constitution!

M. TROUSSE-GALANT à M. Bolus.

Tâtez-lui le pouls : il l'a ferme et toujours égal.

M. BOLUS.

Il a tous les signes d'une longue vie.

M. TROUSSE-GALANT.

Regardez cette poitrine.

M. BOLUS.

Quelle largeur! Que vous avez fait là une bonne affaire, monsieur le docteur!

M. TROUSSE-GALANT.

Nous allons nous enrichir, monsieur Bolus.

M. BOLUS.

C'est un Pérou que nous avons là.

M. TROUSSE-GALANT à Ambroise.

Parle, Ambroise, dis-moi, hier au soir, lorsque tu te mis au lit, fus-tu long-temps sans t'endormir?

AMBROISE.

D'abord que j'eus la tête sur le chevet, crac, je m'assoupis.

M. BOLUS.

Sommeil aisé.

AMBROISE.

Et je ne me suis réveillé que fort tard ce matin.

M. TROUSSE-GALANT.

Et profond ; avec un appétit toujours égal, et que j'ai soin de soumettre aux règles de la sobriété.

AMBROISE.

Oh! pour cela, monsieur le docteur, vous me faites vivre bien sobrement... (Il bâille.)

M. TROUSSE-GALANT.

Comme il bâille! Hom! ce bâillement ne signifie rien de bon. Cela dénote une plénitude de vaisseaux, la tension des muscles, l'extension du diaphragme avec un épanchement irrégulier des esprits animaux. Il faut remédier à ce dérangement par une copieuse saignée.

AMBROISE d'un ton pleureur.

Encore une saignée, miséricorde!

M. TROUSSE-GALANT.

Précédée d'un lavement composé de plantes émollientes, pour empêcher que les sucs grossiers ne succèdent au sang que l'on doit tirer. Allez vite, monsieur

Bolus; préparez vous-même ce clystère, et l'apportez.

M. BOLUS.

Je serai bientôt de retour.

M. TROUSSE-GALANT.

Le plus tôt qu'il vous sera possible; l'affaire est sérieuse et veut de la diligence.

(M. Bolus sort.)

SCÈNE VI.

M. TROUSSE-GALANT, AMBROISE.

AMBROISE.

Ne vous lasserez-vous point de me tourmenter, monsieur le docteur? Il n'y a pas trois jours que je suis entre vos mains, et vous m'avez déjà fait saigner deux fois.

M. TROUSSE-GALANT.

Le sang n'est pas nécessaire à la conservation de la vie. Je sais ce que je fais. J'ai plus d'intérêt que tu vives que toi-même. Écoute, mon ami; aussitôt que tu auras été saigné je te ferai bien déjeûner.

AMBROISE.

Ah! bon pour cela.

M. TROUSSE-GALANT.

Je te veux donner quelque chose d'appétissant. Que mangerois-tu bien, par exemple?

AMBROISE.

Je mangerois bien d'une bonne fricassée de pieds de mouton.

M. TROUSSE-GALANT.

Fi! quel mauvais génie te pousse à désirer un aliment

si détestable? C'est une chair visqueuse et adhérente à l'estomac.

AMBROISE.

Il me semble pourtant avoir ouï dire que les apothicaires en faisoient des gelées.

M. TROUSSE-GALANT.

D'accord. Mais, entre nous, ils les vendent et les font passer pour des sucs et des pressis de viandes exquises.

AMBROISE.

Hé bien! faites-moi mettre à la broche une bonne oie.

M. TROUSSE-GALANT.

Rien n'est plus indigeste.

AMBROISE.

Donnez-moi donc des saucisses de cochon.

M. TROUSSE-GALANT.

Cela est trop salé.

AMBROISE.

Trop salé, trop doux, trop cru, trop cuit; que diable voulez-vous donc que je mange?

M. TROUSSE-GALANT.

Une once de fromage mou.

AMBROISE.

Du fromage mou!

M. TROUSSE-GALANT.

Avec deux ou trois verres de tisane hépatique.

AMBROISE.

Je suis mort; je suis enterré.

SCÈNE VII.

M. TROUSSE-GALANT, AMBROISE, FROSINE.

FROSINE.

Monsieur, il y a là-bas un homme qui demande à vous parler.

M. TROUSSE-GALANT sortant.

Voyons ce qu'il nous veut.

SCÈNE VIII.

AMBROISE, FROSINE.

AMBROISE soupirant.

Ahi!

FROSINE.

Tu soupires! d'où vient cela, mon pauvre Ambroise?

AMBROISE.

On va me saigner encore, et me donner..... (Il fait le geste de donner un lavement.)

FROSINE.

Qu'as-tu donc?

AMBROISE.

On dit que j'ai l'extension du diaphragme, les muscles, et je ne sais combien d'autres maux encore, et si pourtant je ne sens rien de tout cela.

FROSINE.

Tant pis, mon ami, tant pis, quand on ne sent point son mal.

AMBROISE.

Depuis que je suis dans cette maison, j'ai perdu plus de sang que dans toutes mes campagnes.

FROSINE.

Je le crois.

AMBROISE.

M. Trousse-Galant prétend me faire survivre à toute ma classe; mais s'il continue à me traiter comme il fait, il ne touchera pas seulement le premier quartier.

FROSINE.

La chose est possible.

AMBROISE.

Dites plutôt assurée. Quand j'échapperois à la saignée, je n'échapperai point à la diète.

FROSINE.

Il est constant que la frugalité règne dans tes repas.

AMBROISE.

Hé! comment diable y résister? il me tient enfermé et me traite en malade. Il rogne et compte mes morceaux. Il me défend même le vin. Maugrebleu de ses principes! Il feroit mieux de laisser agir la nature.

FROSINE.

En effet, défendre le vin à un rentier de la troisième classe, c'est défendre les femmes à un homme de la seconde.

AMBROISE.

Frosine, ma chère Frosine, es-tu capable de pitié?

FROSINE.

Sans doute. Que puis-je faire pour toi?

AMBROISE.

Tu disposes de tout dans la maison. Si tu voulois

me donner une bouteille de vin, je te devrois la vie.

FROSINE.

Le ciel m'en préserve! Puisqu'on t'interdit le vin, c'est une preuve que le vin t'est contraire.

AMBROISE à genoux.

Je t'en conjure à genoux.

FROSINE.

Prière inutile.

AMBROISE.

Donne-moi seulement une chopine.

FROSINE.

Pas une goutte.

AMBROISE.

Ah! cruelle! si je n'avois que vingt-cinq ans, tu m'offrirois la clef de la cave.

FROSINE.

Je n'en voudrois pas jurer.

SCÈNE IX.

AMBROISE, FROSINE, M. TROUSSE-GALANT.

M. TROUSSE-GALANT voyant Ambroise aux genoux de Frosine.

Oh! oh! monsieur Ambroise, comme vous vous passionnez! tudieu! ce n'est pas ainsi qu'on doit se préparer à recevoir un lavement. Allons, retournez à votre chambre, et vous y tenez tranquille en attendant M. Bolus. Voyez un peu le drôle! il lui en faut vraiment!

(Ambroise rentre.)

FROSINE.

Vous ne savez pas, Monsieur, ce qu'il me demandoit à genoux?

M. TROUSSE-GALANT.

Cela n'est pas difficile à deviner. Ah! le pendard!

FROSINE.

Il croyoit m'enjôler avec ses paroles douces et suppliantes; mais je ne suis pas fille à me laisser aller.

M. TROUSSE-GALANT.

Fort bien, Frosine, point de foiblesse humaine.

FROSINE.

Je l'aurois laissé crever plutôt que de lui rien accorder.

M. TROUSSE-GALANT.

Il faut bien t'en garder. Je prétends qu'il vive avec une retenue.....

FROSINE à part.

Nous ne nous entendons pas.

M. TROUSSE-GALANT.

Oh! ça, Frosine, on me vient chercher pour aller voir un gros chantre qui a la fièvre, et qui ne veut point boire de tisane; mais, avant que je sorte, je serois bien aise de parler à ma fille. Fais la descendre.

SCÈNE X.

M. TROUSSE-GALANT seul.

Je pourrois trouver un parti plus considérable pour Marianne que M. Bolus, quelque gentilhomme ruiné, par exemple, ou quelque conseiller; mais il me fau-

droit payer les dettes de l'un ou acheter la charge de l'autre, au lieu que je me défais de ma fille à meilleur marché.

SCÈNE XI.

M. TROUSSE-GALANT, MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Que souhaitez-vous de moi, mon père?

M. TROUSSE-GALANT.

Vous apprendre une chose qui, je crois, ne vous sera pas désagréable : j'ai résolu de vous marier. Je vous ai choisi pour époux un homme qui ne vous donnera que de la satisfaction; un homme qui a toute la sagesse imaginable.

MARIANNE en soupirant.

Oh ciel!

FROSINE en soupirant.

Ahi!

M. TROUSSE-GALANT regardant sa fille.

Il a toute la prudence.....

MARIANNE bas.

Que je suis malheureuse!

M. TROUSSE-GALANT regardant Frosine.

Toute la maturité d'esprit.....

FROSINE bas.

Nous voilà bien partagées!

M. TROUSSE-GALANT.

Ouais! Que signifie donc ceci, s'il vous plaît? Je ne

vous ai point encore nommé le gendre dont j'ai fait choix; je ne vous en dis que du bien, et vous faites toutes deux la grimace.

FROSINE.

Ce n'est pas le bien que vous en dites qui nous chagrine; c'est le désagrément qui y est attaché.

M. TROUSSE-GALANT.

Comment, le désagrément?

FROSINE.

Eh! oui, Monsieur; ces bonnes qualités ne conviennent qu'à un vieillard. Faites-nous plutôt un vilain portrait de quelque joli jeune homme.

M. TROUSSE-GALANT.

Mais ce n'est point un vieillard que je destine à ma fille; c'est M. Bolus.

MARIANNE avec surprise.

M. Bolus!

FROSINE sur le même ton.

M. Bolus!

M. TROUSSE-GALANT.

Oui, M. Bolus. Il n'a que cinquante ans. Ce n'est qu'à cet âge-là que l'on commence d'avoir du mérite.

FROSINE.

Un homme de mérite ne convient donc point à mademoiselle Marianne; et je vais vous le prouver : pour connoître le prix d'un époux plein de mérite et de raison, ne faut-il pas que l'épouse ait l'esprit mûr? Or, mademoiselle ne l'a pas encore; mais si vous lui donnez à présent un jeune homme, dans vingt ans d'ici elle aura de la raison et un mari raisonnable.

M. TROUSSE-GALANT.

Le beau raisonnement! Une fille sage ne doit point examiner l'époux qu'on lui propose; elle ne doit considérer que le plaisir de faire une chose agréable à son père. Entendez-vous, Marianne? Qu'à mon retour je vous trouve disposée à recevoir la main de M. Bolus.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

L'as-tu bien entendu, Frosine? Est-il un malheur égal au mien? Ce n'est pas assez de perdre l'espérance d'être à Éraste, il faut encore me résoudre à devenir femme de M. Bolus.

FROSINE.

La pilule est amère assurément.

MARIANNE.

Éraste, cher Éraste, quel sera ton désespoir quand tu sauras cette nouvelle?

FROSINE.

Hélas! je crois déjà le voir qui s'afflige avec vous. Quelle vive douleur paroît dans ses yeux! Que de pleurs coulent des vôtres! J'en ai le frisson pour le vieil apothicaire.

MARIANNE.

Que tu plaisantes mal à propos!

FROSINE.

Je ne plaisante point. Je ne fais, comme vous, que

me représenter l'avenir. Mais je le regarde dans un point de vue différent. Vous n'envisagez que le désespoir, et moi que la consolation. Je lis dans l'avenir plus agréablement que vous.

MARIANNE.

Tu te trompes, Frosine. Si je suis assez malheureuse pour être à M. Bolus, j'en gémirai, sans doute; mais je remplirai mon sort. Plus j'aurai à souffrir, plus ma vertu s'affermira.

FROSINE.

Je sais bien que la vertu s'épure dans les souffrances; mais elle s'y laisse aussi quelquefois corrompre.

MARIANNE.

J'entends du bruit. Quelqu'un vient.

FROSINE.

Eh! Mademoiselle, c'est Éraste.

SCÈNE XIII.

MARIANNE, FROSINE, ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

C'est lui-même, Frosine, et ton aimable Crispin.

FROSINE.

Vous arrivez ici, Messieurs, fort à propos pour nous aider à détourner l'orage qui nous menace. M. Trousse-Galant a promis sa fille à M. Bolus.

CRISPIN.

A ce vieux camard d'apothicaire qui travaille dans sa boutique avec des lunettes?

FROSINE.

Justement.

ÉRASTE.

Cela est-il possible?

FROSINE.

Si possible, que ce mariage se doit faire incessamment.

ÉRASTE.

Hé! Mademoiselle, vous laisserez-vous entraîner à l'autel sans faire le moindre effort en ma faveur?

MARIANNE.

Quels efforts, Éraste, pouvez-vous attendre de moi?

CRISPIN.

Parbleu! Mesdames, vous n'avez qu'à nous suivre jusqu'à notre auberge. Nos chevaux sont tout prêts..... Nous vous enleverons toutes deux.

FROSINE.

C'est bien dit. Laissons-nous enlever. Tout est pardonnable dans le premier mouvement.

MARIANNE.

Vous extravaguez, Frosine.

ÉRASTE.

Crispin, je t'en conjure, cherche dans ta tête quelque stratagème qui puisse prévenir cette union funeste.

CRISPIN.

C'est à quoi je vais rêver. Rêve aussi de ton côté, Frosine, toi qui es d'une si grande ressource pour les coups de parti.

FROSINE.

J'y consens. Échauffons-nous à l'envi l'imagination.

CRISPIN.

Hé bien! qu'imagines-tu?

FROSINE.

Oh! donne-toi patience.

CRISPIN.

Peste soit de l'esprit bouché! Je ne rêve pas si long-temps, moi. J'ai déjà trouvé le meilleur expédient.....

FROSINE.

Voyons.

CRISPIN.

Il n'y a qu'à brouiller M. Bolus avec M. Trousse-Galant. N'est-ce pas un moyen sûr de rompre le mariage qu'ils ont arrêté ensemble?

FROSINE.

Sans contredit.

ÉRASTE.

Cela me paroît bien pensé.

CRISPIN.

N'est-ce pas? Oh! les ruses ne me coûtent rien.

FROSINE.

Mais tu ne dis pas de quelle manière on pourra les brouiller.

CRISPIN.

Ah! vous avez raison. Comment pourrons-nous en venir à bout? Attendez. Quelque malade, depuis peu, ne seroit-il pas mort entre leurs mains?

FROSINE.

Oui, vraiment; ils viennent d'expédier M. Bonnegriffe le procureur.

CRISPIN.

Cela est heureux. Il faut dire à M. Trousse-Galant que M. Bolus dit que c'est l'ordonnance du médecin qui a fait mourir le malade, et l'on dira en même temps à l'apothicaire que le médecin rejette la faute sur la composition.

ÉRASTE.

J'approuve cette idée.

FROSINE.

Elle ne vaut rien.

MARIANNE.

Pourquoi donc?

FROSINE.

Elle ne vaut rien, vous dis-je. M. Bolus et M. Trousse-Galant sont intimes amis. Il y a dix ans qu'ils tuent ensemble les plus honnêtes gens de Paris sans avoir le moindre démêlé sur cela; et vous voulez qu'ils se brouillent pour un procureur?

CRISPIN.

Il me vient un autre artifice. Oh! pour celui-ci il est immanquable. Est-il vrai que M. Trousse-Galant ait mis dix mille francs à la tontine sur la tête d'un paysan?

FROSINE.

Rien n'est plus véritable.

CRISPIN.

Tant mieux. Cela m'inspire un dessein dont je tiens la réussite infaillible. Je voudrois parler à ce paysan.

FROSINE.

Tu vois la porte de sa chambre. Tu peux entrer. Il est seul.

CRISPIN entrant dans la chambre d'Ambroise.

Cela suffit. Laissez-moi faire.

SCÈNE XIV.

MARIANNE, ÉRASTE, FROSINE.

MARIANNE.

Quel peut être le stratagème qu'il médite?

FROSINE.

Je ne sais; mais Crispin est un fripon des plus adroits.

ÉRASTE.

Et j'espère que Frosine secondera son industrie.

FROSINE.

De tout mon pouvoir; et comptez que si nous n'écartons pas M. Bolus, nous retarderons du moins son mariage.

MARIANNE embrassant Frosine.

Tu me rappelles à la vie, Frosine.

ÉRASTE embrassant à son tour Frosine.

Avec quel transport je me livre à l'espérance que tu nous donnes!

FROSINE.

Je le vois bien.

MARIANNE.

Que ne te devrai-je point si tu m'arraches à l'odieux mari que mon père me destine?

FROSINE.

Nous vous en déferons.

ÉRASTE.

Quelle obligation ne t'aurai-je pas si tu rends à ma tendresse la divine Marianne?

FROSINE.

Les pauvres enfants! ce seroit grand dommage de les séparer; ils ne demandent qu'à se joindre.

ÉRASTE.

Voici Crispin qui revient.

SCÈNE XV.

MARIANNE, ÉRASTE, FROSINE, CRISPIN.

CRISPIN au fond du théâtre parlant à Ambroise.

Oui, tu n'as qu'à faire ce que je t'ai dit, et tu seras délivré de la tyrannie de M. le docteur. Jusqu'au revoir. Adieu.

FROSINE.

Quoi! tu as déjà entretenu Ambroise?

CRISPIN.

Je n'avois que deux mots à lui dire. Je l'ai prévenu. Il jouera bien son rôle, et tout ira le mieux du monde. Mademoiselle Marianne sera dès aujourd'hui débarrassée de son galant suranné, et mariée à mon maître. Et toi, Frosine, je te permets d'élever ta pensée jusqu'à ma possession.

FROSINE.

Et comment prétends-tu faire tous ces miracles?

CRISPIN.

Je me déguiserai en colonel; mon maître sera mon major; et comme M. Trousse-Galant ne nous connoît

point, parce que, toutes les fois que nous entrons ici, nous prenons le temps qu'il est chez ses malades, je viendrai le consulter sur une maladie supposée.... (Après avoir parlé bas à Frosine.) Hé bien, Frosine, toi qui te connois en invention, que dis-tu de celle-là?

FROSINE.

Je l'approuve, et c'est tout dire.

ÉRASTE.

Mais dis-nous donc ce que c'est?

CRISPIN.

Je vous en instruirai. Retirons-nous; les moments sont chers. Je vais tout disposer pour l'exécution de mon projet. Sans adieu, la belle. Jusqu'à tantôt, grisette. Vous, major, suivez-moi.

(Éraste et Crispin sortent.)

SCÈNE XVI.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Et tu crois, Frosine, que l'entreprise de Crispin réussira?

FROSINE.

Indubitablement.

MARIANNE.

Ne me laisse pas languir plus long-temps; apprends-moi....

FROSINE.

Chut! Nos amoureux ont bien fait de sortir. Voici M. Bolus; secondez-moi seulement, et feignez d'être ravie de l'épouser.

MARIANNE.

Quelle contrainte!

FROSINE.

Ne vous plaignez pas; c'est en être quitte à bon marché.

SCÈNE XVII.

MARIANNE, FROSINE, M. BOLUS.

FROSINE.

Ah! ah! monsieur Bolus, nous avons appris de vos nouvelles! Vous voulez donc épouser ma maîtresse?

M. BOLUS.

C'est monsieur le docteur qui s'est mis en tête ce mariage. Pour moi, je n'aurois jamais pensé à mademoiselle Marianne, à cause de la disproportion de nos âges.

FROSINE.

Comment, la disproportion! Vous vous moquez, monsieur Bolus: savez-vous bien que vous avez toute la fraîcheur d'un homme de vingt-cinq ans?

M. BOLUS.

Oh! pour à l'égard de ça, je suis encore assez vert, oui.

(Frosine lui ôte son manteau, et il paroît avec une serviette nouée autour du corps et une seringue passée dedans.)

FROSINE.

Vous êtes tout aimable; vous avez les traits réguliers, le teint beau, l'air noble, de la bonne grâce dans les manières; et pour la taille, vous en pouvez juger, Mademoiselle; qu'en dites-vous?

MARIANNE.

Il est fait à peindre, assurément.

FROSINE.

Cette seringue lui sied à ravir.

MARIANNE.

Elle lui convient mieux qu'une épée.

FROSINE.

Et l'écharpe la plus galante n'auroit pas meilleur air que cette serviette entortillée.

MARIANNE.

Voilà un homme bien ragoûtant.

M. BOLUS.

Il m'est grandement doux, ma belle, d'entendre ces paroles de votre propre bouche; elles distillent dans mon âme un sirop amoureux. Oui, mignonne, je sens naître pour vous déjà toute l'inclination que j'avois pour ma défunte femme. Ne vous a-t-on pas dit, pouponne, de quelle façon nous vivions ensemble, mon épouse et moi?

MARIANNE.

Non, je vous assure.

M. BOLUS.

C'étoit une union parfaite que la nôtre.

FROSINE.

Contez, contez-nous cela, s'il vous plaît, monsieur Bolus : c'est ma folie que d'entendre parler de bons ménages; ils sont si rares!

M. BOLUS.

Madame Bolus avoit pour moi une affection toute cordiale.

FROSINE.

Vous la méritiez bien, vraiment.

M. BOLUS.

De mon côté, pour correspondre à sa tendresse, j'avois un soin tout particulier de sa santé. Je n'attendois pas qu'elle fût malade pour lui bailler des remèdes; tous les jours, par précaution, je lui faisois prendre quelque médecine.

FROSINE.

Le charmant petit homme!

M. BOLUS.

Dès qu'elle avoit le moindre mal, je redoublois mes soins et mes recettes. Hélas! la pauvre femme! elle n'a pas vécu long-temps.

FROSINE.

Je le crois bien.

M. BOLUS.

Elle étoit d'une complexion trop délicate; mais si elle est morte, je vous proteste que ce n'est pas faute de remèdes.

FROSINE.

Non; c'est plutôt la faute des remèdes.

M. BOLUS.

Tant qu'il lui est resté un souffle de vie, je ne lui ai point épargné les drogues de ma boutique.

FROSINE.

Ah! Mademoiselle, quel mari!

MARIANNE.

Il est bien digne des sentiments que j'ai conçus pour lui.

M. BOLUS.

Vous me flattez, mon ange.

FROSINE.

Non, Monsieur, je vous jure qu'elle ne vous flatte point.

M. BOLUS.

J'aurai pour vous, bouchonne, les mêmes soins et la même attention que j'ai eus pour la défunte.

MARIANNE.

Que cette promesse est engageante!

M. BOLUS.

Tous les jours, soir et matin, je vous donnerai quelque petite douceur.

FROSINE.

Cela lui fera plaisir.

M. BOLUS.

Adieu, bel astre; je suis obligé de vous quitter pour aller trouver Ambroise. Que j'ai d'impatience de vous voir annexée à ma personne! Quand j'y pense seulement, j'en suis tout joyeux.

FROSINE.

Vous aimez les plaisirs de l'imagination.

M. BOLUS.

Oui; mais j'aime encore mieux les plaisirs topiques.

FROSINE à part.

Le vieux coquin!

SCÈNE XVIII.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Frosine, quel mortel! j'ai pour lui plus d'aversion que je n'ai d'amour pour Éraste.

FROSINE.

Vous le haïssez donc bien?

MARIANNE.

Plutôt que de l'épouser, je me sens capable de me porter aux dernières extrémités.

FROSINE.

Soyez toujours dans cette disposition; elle ne nous sera pas inutile, si nous ne pouvons faire les choses plus honnêtement.

MARIANNE.

Tais-toi, folle. Mon père vient.

FROSINE.

Continuons à dissimuler.

SCÈNE XIX.

MARIANNE, FROSINE, M. TROUSSE-GALANT.

M. TROUSSE-GALANT.

Hé bien, Frosine, dans quelle résolution est votre maîtresse?

FROSINE.

Dans la résolution de vous obéir. Oh! vraiment nous avons bien changé de sentiment depuis tantôt. Nous avons fait attention aux discours judicieux que vous nous avez tenus. Savez-vous bien, Monsieur, que vous nous avez mises dans le goût des vieillards?

M. TROUSSE-GALANT souriant.

Tout de bon!

FROSINE.

Demandez à M. Bolus de quelle manière nous l'avons reçu. Nous n'avons présentement des yeux que pour la vieillesse.

M. TROUSSE-GALANT.

Je ne sais si tu parles sérieusement; mais, dans le fond, il est certain qu'un homme d'un âge un peu avancé vaut mieux que....

FROSINE.

Cent mille fois. Je voudrois qu'on me présentât d'un côté quelque beau vieillard, et de l'autre un jeune morveux de mousquetaire. Je ne balancerois pas, Monsieur, je vous l'assure.

M. TROUSSE-GALANT.

En effet, un vieillard a mille complaisances pour sa femme.

FROSINE.

Eh! oui, au lieu qu'un jeune homme n'en a que pour celle de son voisin. Le vieux mari nous laisse son bien en mourant, et l'autre ne meurt souvent qu'après avoir mangé le nôtre.

M. TROUSSE-GALANT.

Cette fille quelquefois ne raisonne pas mal. Enfin, Marianne, je suis ravi que vous n'ayez plus de répugnance à épouser M. Bolus.

MARIANNE bas.

Ah! que plutôt mille coups de poignard....

M. TROUSSE-GALANT.

Que dit-elle entre ses dents de coups de poignard, Frosine?

FROSINE.

Elle dit qu'elle se poignardera, Monsieur, si on ne lui donne M. Bolus. Elle en est folle, au moins.

M. TROUSSE-GALANT.

Voilà une passion qui lui est venue bien brusquement!

FROSINE.

Et une passion légitime encore!

M. TROUSSE-GALANT.

Mais c'est une fureur, Frosine.

FROSINE.

Assurément. Quand vous lui auriez défendu d'aimer M. Bolus, elle ne l'aimeroit pas davantage.

M. TROUSSE-GALANT.

Quelles gens viennent ici?

FROSINE.

Ce sont deux espèces d'officiers.

SCÈNE XX.

M. TROUSSE-GALANT, MARIANNE, FROSINE, ÉRASTE ET CRISPIN déguisés.

CRISPIN.

Je cherche M. Trousse-Galant. On dit que c'est une figure boursouflée, une figure ténébreuse. Il faut que ce soit vous.

M. TROUSSE-GALANT.

C'est moi-même.

CRISPIN.

Ah! Monsieur, que je vous embrasse. Comment, on

ne parle que de vous dans le monde! on dit que vous êtes un habilissime, et que vos ordonnances sont écrites en beau latin.

M. TROUSSE-GALANT.

Monsieur!

CRISPIN.

Hé! qui sont ces aimables personnes?

M. TROUSSE-GALANT.

L'une est ma fille, et l'autre sa suivante.

CRISPIN va pour les embrasser.

Pour vous montrer que j'honore tout ce qui vous appartient, je veux aussi les embrasser.

MARIANNE le repoussant.

Tout beau, monsieur l'officier.

FROSINE.

Vous nous prenez pour vos hôtesses.

M. TROUSSE-GALANT.

Ces gens-là sont bien familiers.

CRISPIN.

N'avez-vous qu'une fille?

M. TROUSSE-GALANT.

Non, Monsieur.

CRISPIN.

Tant pis. Quand elles sont tournées comme celles-là, la marchandise est de défaite.

M. TROUSSE-GALANT.

Aussi vais-je, Dieu aidant, la marier à un apothicaire de mes amis.

CRISPIN.

Fort bien. Vos malades n'ont qu'à s'attendre à beaucoup de clystères et de purgations.

M. TROUSSE-GALANT.

Ils n'en manqueront pas.

CRISPIN.

Plus je regarde votre fille, et plus je trouve qu'elle vous ressemble.

M. TROUSSE-GALANT.

Vous vous moquez.

CRISPIN.

Foi de héros, c'est votre portrait en miniature! vous avez tous deux les mêmes yeux, quoique de couleur différente. Son petit nez deviendra grand comme le vôtre; visage ovale, visage long ; il faut avouer qu'il y a des ressemblances étonnantes dans certaines familles.

M. TROUSSE-GALANT.

Venons, s'il vous plaît, Monsieur, à ce qui vous amène ici.

CRISPIN.

Vous avez là une servante qui me lorgne. Il faut que je sois né pour faire le bonheur d'une soubrette, car elles m'agacent toutes.

M. TROUSSE-GALANT.

Monsieur, de grâce, dites-moi qui vous êtes?

CRISPIN.

Je suis colonel, et vous voyez avec moi mon major. Je viens vous consulter sur une maladie.

MARIANNE s'en allant.

Adieu, monsieur le colonel.

CRISPIN.

Pourquoi vous en allez-vous, les belles?

FROSINE.

Nous ne voulons point entendre la conversation d'un officier qui consulte un médecin.

SCÈNE XXI.

M. TROUSSE-GALANT, ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Je vous dirai, Monsieur, sans me vanter, que je suis autant estimé dans nos troupes que redouté chez les ennemis.

M. TROUSSE-GALANT.

J'en suis bien aise, et je vous en félicite.

CRISPIN.

Quand il y a quelque coup hardi à tenter, on en honore mon audace. Demandez-le plutôt à mon major.

ÉRASTE.

Cela est vrai.

M. TROUSSE-GALANT.

Je le veux croire.

CRISPIN.

J'ai donc de la gloire de reste et de la réputation tant qu'il vous plaira; mais vous savez que le corps n'est pas de fer.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous en réponds.

CRISPIN.

Je rapporte d'Allemagne un asthme que j'ai gagné en poursuivant les ennemis.

M. TROUSSE-GALANT.

La cause de votre mal est glorieuse.

CRISPIN.

Voici de quelle manière cet accident m'est arrivé. Je

rencontre un parti ennemi; je l'attaque; il résiste; je redouble mes efforts; il plie et prend enfin la fuite. Je le poursuis; mais tout-à-coup je me sens obligé de m'arrêter. L'haleine me manque; je bats des flancs. On dit que j'avois les avives; c'étoit un asthme; comme en effet, je suis asthmatique depuis ce temps-là.

M. TROUSSE-GALANT.

(Bas.) Il vient me consulter pour se divertir; mais je veux me moquer de lui à mon tour... (Haut.) Vous souhaitez un remède qui vous soulage?

CRISPIN.

Bien entendu.

M. TROUSSE-GALANT.

J'en ai d'infaillibles que je pourrois vous enseigner; mais je me fais un scrupule de vous guérir.

CRISPIN.

D'où vient?

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous conseille de garder votre asthme pour solliciter une pension.

CRISPIN.

Je suivrai votre conseil.

SCÈNE XXII.

M. TROUSSE-GALANT, CRISPIN, ÉRASTE, AMBROISE, M. BOLUS la seringue à la main.

AMBROISE fuyant devant M. Bolus.

Au meurtre! à l'aide! au secours! au feu!

M. TROUSSE-GALANT.

Pourquoi tous ces cris?

M. BOLUS.

Il a beau faire. Il faudra bien qu'il en passe par là.

CRISPIN regardant avec attention Ambroise.

Que vois-je? voilà un visage qui ne m'est pas inconnu. Oui, ma foi, c'est lui justement, c'est La Rose. Major, ne le reconnoissez-vous pas?

ÉRASTE.

C'est La Rose lui-même, qui a servi dans notre régiment, et qui a déserté.

AMBROISE.

Hé! oui, Messieurs, c'est moi. Je vous en demande pardon.

CRISPIN.

Ah! lâche, le hasard te trahit et t'offre à ma vengeance.

AMBROISE.

Mon colonel, ayez pitié de moi.

CRISPIN.

Dis-moi, maroufle, pourquoi tu as quitté sans congé le régiment?

AMBROISE.

Mon capitaine me donnoit tous les jours tant de coups de bâton, que je n'ai pu y résister.

CRISPIN.

Comment, ventrebleu! abandonner le champ de Mars pour avoir reçu des coups de bâton! Pour te venger de ton capitaine que n'attendois-tu un jour de bataille?... Holà, major, faites entrer La Furie et ses camarades qui sont à la porte.

M. TROUSSE-GALANT à Ambroise.

Tu ne m'avois pas dit, fripon, que tu avois déserté,

AMBROISE.

Je n'ai jamais osé vous le dire, Monsieur.

M. TROUSSE-GALANT à part.

Dans quel embarras ce misérable me jette!

SCÈNE XXIII.

M. TROUSSE-GALANT, ÉRASTE, CRISPIN, M. BOLUS, AMBROISE, TROUPE DE SOLDATS.

UN SOLDAT.

Qu'y a-t-il, mon colonel?

CRISPIN.

Il faut tout à l'heure faire passer cet homme-là par les armes.

M. TROUSSE-GALANT.

Monsieur, je vous prie de lui pardonner.

M. BOLUS.

Nous vous en supplions.

CRISPIN.

Je suis fâché, Messieurs, de ne pouvoir vous accorder sa grâce. Mais, quand il s'agit de punir le mépris de la discipline militaire, je suis inexorable.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous guérirai de votre asthme.

CRISPIN.

Il veut m'ôter ma pension.

M. BOLUS.

Je vous fournirai gratis tous les remèdes dont vous aurez besoin pendant votre quartier d'hiver.

CRISPIN.

Non, non; qu'on m'expédie ce drôle-là sans différer davantage. Vous allez voir, Messieurs, qu'un pauvre diable entre mes mains ne languit pas plus long-temps qu'entre les vôtres.

SCÈNE XXIV ET DERNIÈRE.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, ÉRASTE, CRISPIN, AMBROISE, MARIANNE, FROSINE.

FROSINE.

Quel bruit est-ce que j'entends? quel tintamarre faites-vous donc ici?

AMBROISE.

Intercède pour moi, Frosine. On veut me faire mourir pour avoir déserté.

FROSINE.

Eh! Messieurs, que ne le laissez-vous entre les mains de M. Trousse-Galant?

MARIANNE.

Accordez-nous sa vie, monsieur le colonel.

CRISPIN.

Point de quartier!

M. TROUSSE-GALANT.

Laissez-vous fléchir.

FROSINE.

Nous vous en conjurons tous.

CRISPIN.

Qu'on ne me rompe plus la tête. Gardes, qu'on le saisisse.

M. TROUSSE-GALANT.

(Bas.) Je vois bien qu'il en faut venir au fait avec ces gens-ci..... (Haut.) Écoutez, monsieur le colonel, je vais vous compter une centaine de pistoles ou environ, et qu'il n'en soit plus parlé.

CRISPIN.

Je suis un homme incorruptible.

FROSINE.

Quoi! Monsieur, vous pouvez résister à l'éclat de l'or et d'une belle solliciteuse?

CRISPIN.

Comment, si je puis résister! Me prenez-vous pour un homme de robe?

FROSINE.

M. Trousse-Galant a mis dix mille francs à la tontine sur la tête de ce garçon-là.

M. TROUSSE-GALANT.

Oui. Voilà pourquoi nous nous intéressons pour lui.

CRISPIN.

Je n'y saurois que faire.

FROSINE.

Si vous voulez lui ôter la vie, faites-nous donc périr avec lui.

CRISPIN.

Eh bien, soit! qu'on les fasse tous passer par les armes.

FROSINE.

Attendez, monsieur le colonel, il me vient dans l'esprit un moyen d'accommoder les choses.

CRISPIN.

Quel moyen?

FROSINE.

Épousez ma maîtresse.

CRISPIN.

Qui? moi! Ah! parbleu, ma mie, si vous n'avez pas d'autre tempérament à nous proposer, La Rose va passer le pas.

ÉRASTE.

Oh! c'en est trop, mon colonel. Vous devriez vous rendre à cette condition.

CRISPIN.

Cela est aisé à dire, major; mais si vous étiez à ma place, le rang de colonel vous feroit tenir un autre langage.

ÉRASTE.

Non, foi de major.

CRISPIN.

Hé bien, épousez-la, et je consens à ce prix d'accorder la grâce au déserteur.

FROSINE à Éraste.

Allons, monsieur le major, considérez les charmes de ma maîtresse.

AMBROISE.

Épousez-la, monsieur le major.

ÉRASTE.

J'ai peu de goût pour le mariage; mais, pour faire plaisir à M. le docteur, je veux bien épouser sa fille, pourvu qu'on me donne une dot considérable. Il n'est pas juste que je prenne une femme qui ne m'apporte rien.

CRISPIN.

Il a raison, docteur. Il faut par reconnoissance lui faire quelque petit avantage. Cédez-lui, par exemple, dès à présent la jouissance de tous vos biens.

M. TROUSSE-GALANT.

Je suis votre serviteur. J'aime mieux qu'Ambroise meure. J'en serai quitte à meilleur marché.

FROSINE.

Monsieur le major, vous paroissez généreux. Prenez ma maîtresse aux mêmes conditions qu'on la vouloit donner à M. Bolus ; c'est-à-dire pour la moitié du revenu des dix mille francs que M. le docteur a mis à la tontine sur la tête d'Ambroise.

M. TROUSSE-GALANT.

Passe pour cela.

ÉRASTE.

Pour me prêter à l'accommodement, je veux bien y consentir.

M. BOLUS.

Et moi, je ne m'y oppose point. Je vous rends votre parole, monsieur le docteur. (Il sort.)

AMBROISE.

Oui ; mais qui me nourrira, du beau-père ou du gendre ?

M. TROUSSE-GALANT.

Ce sera moi. Je te gouvernerai comme j'ai commencé.

AMBROISE.

Cela étant, j'aime mieux passer par les armes.

ÉRASTE.

Non, Ambroise, non ; je me charge de toi. Monsieur le docteur, j'aurai soin de sa santé ; elle sera mieux entre mes mains qu'entre les vôtres.

CRISPIN.

Il me prend tout-à-coup fantaisie de me marier aussi, et d'épouser cette fille-là..... (Montrant Frosine.)

M. TROUSSE-GALANT.

Quoi! monsieur le colonel, vous voulez épouser la suivante après avoir refusé la maîtresse?

FROSINE.

Pourquoi non?

CRISPIN.

Je l'ennoblis. Touche là, Frosine; de soubrette je te fais femme de qualité.

FROSINE.

La métamorphose n'est pas neuve.

FIN.

LES

AMANTS JALOUX,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 21 novembre 1735.

(Cette pièce n'a été imprimée qu'une fois, à Paris, en 1736, et n'est point dans les précédentes éditions des Œuvres de Le Sage.)

PERSONNAGES.

DAMIS, riche bourgeois.
ARAMINTE, mère d'Angélique.
ANGÉLIQUE, fille d'Araminte.
CLÉANTE, fils de Damis, et amant d'Angélique.
LUCILE, amante d'Éraste.
ÉRASTE, amant de Lucile.
LISETTE, suivante d'Angélique.
LOLIVE, valet de Cléante.

La scène est à Paris, dans une cour commune à la maison d'Araminte et à celle de Damis.

LES

AMANTS JALOUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARAMINTE, LISETTE.

ARAMINTE.

Demeure, Lisette, je veux aller seule; je ne vais que chez mon notaire, je serai bientôt de retour.

LISETTE.

Chez votre notaire? Ah! j'y suis. Vous y allez apparemment pour une affaire qui regarde Angélique?

ARAMINTE.

Paix, Lisette, écoute; je n'ai rien de caché pour toi. J'ai dessein de marier ma fille; je ne puis mieux lui prouver jusqu'à quel point elle m'est chère.

LISETTE.

C'est selon... si vous lui destinez un aimable époux.

ARAMINTE.

Oui, c'est un homme puissamment riche.

LISETTE.

La fortune ne gâte rien : mais est-ce quelqu'un qui mérite qu'on l'aime personnellement ?

ARAMINTE.

Avec de grands biens, Lisette ?

LISETTE.

Avec de grands biens on peut être flatté, caressé, épousé : mais quelquefois on n'en est ni plus aimable, ni plus aimé. L'époux dont il s'agit est-il jeune ?

ARAMINTE.

Bon ! une fille raisonnable s'embarrasse-t-elle de la jeunesse ?

LISETTE.

C'est-à-dire que notre prétendu est un original riche, vieux et dégoûtant.

ARAMINTE.

Non, c'est notre voisin, M. Damis.

LISETTE.

M. Damis ! lui, le père de Cléante !

ARAMINTE.

Lui-même.

LISETTE.

Fi donc ! c'est un ladre, un vilain.

ARAMINTE.

Il fait de grands avantages à ma fille.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; elle ne l'épousera point. Encore si c'étoit Cléante, son fils, passe...

ARAMINTE.

Je le voudrois, car j'estime Cléante ; j'ai vu sans peine les visites qu'il nous faisoit avant son absence.

Mais, depuis qu'il est parti pour Lyon, les choses sont changées; s'il aime Angélique, je le plains, son père est son rival. En un mot, j'ai donné ma parole à M. Damis; il épousera demain ma fille; cela est arrêté entre nous.

LISETTE bas.

J'enrage.

ARAMINTE.

Un si bon mariage est une occasion qu'il faut saisir.

LISETTE.

Belle occasion, ma foi, que l'emplette d'un mari sexagénaire! Ne vaut-il pas mieux attendre quelque chose de meilleur pour une fille de dix-sept ans?

ARAMINTE.

Après dix-sept ans, il en viendra dix-huit, vingt, vingt-cinq et trente. Les belles années s'échappent avec tant de vitesse! Il ne faut donc pas perdre de temps, et j'exige de ton zèle que tu conseilles à ma fille d'obéir avec joie.

LISETTE.

Non, Madame, je ne lui conseillerai point d'épouser un vieux fou qui la rendroit malheureuse. Car enfin c'est la conformité d'âge qui fait celle des humeurs; celle des humeurs fait celle des passions; celle des passions fait la liaison des cœurs; et la liaison des cœurs fait le bonheur de la vie.

ARAMINTE.

Erreur de jeunesse; c'est dans l'abondance qu'une femme trouve sa félicité. La magnificence des habits, les bijoux, les équipages, tout le faste d'un riche établissement : voilà pour une femme les véritables biens.

Ce que notre cœur donne à l'amour n'est que passager, mais ce que la vanité prend sur notre âme forme un sentiment cher et précieux qui ne nous quitte jamais.

LISETTE.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites là ; mais Angélique pense tout autrement que vous.

ARAMINTE.

Qu'elle pense ce qu'il lui plaira; la journée ne se passera pas que le contrat ne soit signé. (Elle sort.)

SCÈNE II.

LISETTE seule.

Fort bien, madame Araminte ; fort bien, monsieur Damis ! vous nous procurez de l'occupation dans l'absence de Cléante; mais vous n'en êtes pas l'un et l'autre où vous pensez ; nous y mettrons bon ordre, sur ma parole.

SCÈNE III.

LISETTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Ah, Lisette ! ma mère t'a parlé ; tu sais sans doute tout mon malheur.

LISETTE.

Oui, je sais l'extravagance de M. Damis et la folie de madame Araminte ; mais dans le fond je les excuse. Madame votre mère est éblouie des grands biens de

M. Damis, et M. Damis n'a pu voir vos charmes sans perdre le peu de raison qui lui restoit. Cependant n'appréhendez rien; je ne souffrirai point que vous soyez la victime de l'avarice de l'une, et la proie de l'amour de l'autre.

ANGÉLIQUE.

Tu me rends la vie, ma chère Lisette; mais que faire? qu'imagineras-tu?

LISETTE.

Cela est déjà tout imaginé. Madame Araminte ne veut vous donner à M. Damis que parce qu'elle aime l'argent: elle vous donneroit aussi bien à un autre qui ne seroit pas moins riche; il ne s'agit donc que de mettre d'accord chez elle la nature et l'intérêt.

ANGÉLIQUE.

C'est ce qui n'est pas facile.

LISETTE.

Pardonnez-moi. Qu'un jeune homme, par exemple, beau, bien fait, maître de soi et d'un bien considérable, vous demande aujourd'hui en mariage, croyez-vous que madame votre mère, qui, dans le fond, vous aime, lui refuse la préférence?

ANGÉLIQUE.

Mais ce jeune homme-là ne sauroit être Cléante.

LISETTE.

Non, mais un autre lui-même; Éraste, son meilleur ami.

ANGÉLIQUE.

L'extravagante idée! Éraste, l'intime ami de Cléante et l'amant de Lucile, seroit capable d'une pareille infidélité?

LISETTE.

Pourquoi non? ce ne seroit pas une chose si extraordinaire.

ANGÉLIQUE.

En vérité, la tête te tourne.

LISETTE.

Oh! si vous vous fâchez, je continuerai. Oui, c'est un office d'ami que d'enlever à un autre sa maîtresse. On rend quelquefois service à tous les deux.

ANGÉLIQUE.

As-tu donc juré de me désespérer?

LISETTE.

Non; je n'ai pas envie de vous marier sérieusement avec Éraste, et je le voudrois en vain. Il est attaché à Lucile, et Lucile répond à ses vœux. Je prétends seulement qu'il feigne, aux yeux de madame Araminte, un amour qu'il ne sent pas. Je veux qu'il lui paroisse au désespoir du dessein qu'elle a de vous livrer à M. Damis. Enfin je veux qu'il rompe ce mariage, qu'il vous demande, qu'il vous obtienne. Et il vous obtiendra; car, encore une fois, pourvu que les richesses soient égales, madame votre mère vous laissera le choix du mari.

ANGÉLIQUE.

J'entends bien; mais où cela nous menera-t-il?

LISETTE.

A bon port. Peut-être que M. Damis se piquera tout-à-fait, et perdra l'envie de se marier lorsqu'il se verra pour concurrent un rival de la figure d'Éraste. Au pis aller, nous gagnerons du temps, et disputerons le terrain jusqu'au retour de Cléante, ce qui ne peut être fort éloigné. Avec Cléante, reviendra de Lyon M. Lolive, son

valet, dont le génie supérieur nous fournira dix stratagèmes pour un.

ANGÉLIQUE.

Maïs crois-tu qu'Éraste?...

LISETTE.

Ah! que vous êtes difficultueuse! Oui, je crois Éraste trop ami de Cléante pour ne se pas prêter à tout ce que nous voudrons.

ANGÉLIQUE.

Et ne crains-tu pas que Lucile?...

LISETTE.

Encore? Hé bien, Lucile est naturellement jalouse, et notre ruse pourra donner beau jeu à sa jalousie; mais cela ne doit pas vous inquiéter.

ANGÉLIQUE.

Sa vivacité me fait peur.

LISETTE.

Il est vrai que c'est un étrange caractère de fille. Elle nous visite tous les jours; elle vous caresse, et c'est assurément quelque ridicule soupçon qui nous l'attire si fréquemment. N'avez-vous point remarqué qu'elle n'est point de bonne humeur quand elle rencontre Éraste avec vous?

ANGÉLIQUE.

C'est à quoi je n'ai pas pris garde.

LISETTE.

Voici Éraste fort à propos.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

Madame, je vous apporte une agréable nouvelle.

LISETTE.

Et nous en avons de fort tristes à vous apprendre.

ÉRASTE.

Ne songeons qu'au plaisir de revoir Cléante : il arrive.

ANGÉLIQUE.

Cléante arrive !

ÉRASTE.

Selon ce qu'il m'écrit, il sera ici demain tout au plus tard.

LISETTE.

Tant mieux, il revient assez à temps pour être un garçon de la noce.

ÉRASTE.

Je ne t'entends point, Lisette.

LISETTE.

Je le crois bien. Cet extravagant de M. Damis qui s'est avisé de devenir amoureux de nous.

ÉRASTE.

Il n'est pas possible.

ANGÉLIQUE.

Il n'est que trop vrai.

LISETTE.

Nous signons aujourd'hui, et nous épousons demain.

ÉRASTE.

Que me dites-vous ? Hé, n'y a-t-il pas moyen de prévenir ce malheur ?

LISETTE.

Vous jugez bien qu'il ne me conviendroit pas de laisser ainsi sacrifier ma maîtresse à un vieillard sans avoir mis en œuvre mon industrie. J'ai imaginé un expédient pour parer ce coup, et nous le parerons si vous voulez.

ÉRASTE.

Si je le veux ! O ciel ! je promis à Cléante, le jour qu'il partit pour Lyon, de veiller au soin de sa flamme. Je dois conserver Angélique à son amour au péril de ma vie.

ANGÉLIQUE.

Quel procédé généreux !

LISETTE.

Vous nous rassurez, Monsieur. Puisque vous êtes de si bonne volonté, nous romprons ce mariage ridicule ; cela ne dépend que de vous.

ÉRASTE.

Vous n'avez qu'à parler. Que faut-il que je fasse pour rendre un si grand service à mon ami ?

LISETTE.

Faites tout à l'heure la demande de ma maîtresse à madame Araminte.

ÉRASTE.

La demande d'Angélique ! hé, pour qui ?

LISETTE.

Pour vous, pour vous-même. Monsieur, vous reculez ? Est-ce là comme vous êtes prêt à tout faire pour Cléante ?

ÉRASTE.

Madame, je connois Lisette; elle aime à se divertir.

ANGÉLIQUE.

Écoutez, Éraste.

LISETTE.

Monsieur, parlons net. Êtes-vous d'humeur à nous servir?

ÉRASTE.

N'en doutez pas.

LISETTE.

Hé bien, madame Araminte est allée chez son notaire; elle va revenir. Demandez-lui la préférence sur M. Damis; faites l'amant désespéré.

ÉRASTE.

Je ne vois pas trop bien à quoi cela peut aboutir.

LISETTE.

Nous le voyons bien, nous. En un mot, si vous ne lui dites que vous allez vous noyer si elle vous refuse Angélique, nous n'avons qu'à nous aller noyer nous-mêmes. Cléante, de retour, ne manquera pas de suivre notre exemple, et son valet Lolive sera peut-être assez fou pour en faire autant. Voyez combien de gens au désespoir, parce que vous n'aurez pas voulu faire semblant d'être amoureux d'une fille si charmante.

ÉRASTE.

Je veux bien faire ce que vous exigez de moi; mais vous ne songez pas qu'on me blâmera dans le monde d'avoir joué madame Araminte.

LISETTE.

Point du tout.

ÉRASTE.

Et de plus, vous savez mes engagements avec Lucile; et je crois ne pouvoir lui cacher...

ANGÉLIQUE.

Je compte bien l'en avertir moi-même.

ÉRASTE.

Vous connoissez Lucile, et j'appréhende...

LISETTE.

Hé, oui, si vous lui faisiez tout de bon quelque mauvais tour, elle vous aime assez pour vous arracher les yeux; mais, comme dans cette occasion vous ne cherchez qu'à servir un ami, il faudroit qu'elle fût folle pour s'opposer à ce que vous voulez faire.

ANGÉLIQUE.

J'entends Araminte. Déterminez-vous vite, et jouez bien votre rôle.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, ÉRASTE, ARAMINTE.

ÉRASTE.

Ah! Madame, quel coup! quel terrible coup! on vient de me dire que vous mariez votre adorable fille!

ARAMINTE.

On vous a dit vrai, Monsieur.

ÉRASTE.

On veut m'enlever Angélique? Grands dieux! je suis au désespoir! que dis-je? ma mort est certaine si ce cruel mariage s'accomplit!

ARAMINTE.

Ce discours m'étonne, Eraste.

LISETTE.

Il n'y a pourtant rien de surprenant à cela. Monsieur aime Mademoiselle, Mademoiselle aime Monsieur. Ne sont-ils pas, pour s'aimer, d'âge et de figure convenables ? (Montrant Éraste.) Joignez à cela une fortune solide. Ce n'est pas, comme M. Damis, des pistoles et des fluxions.

ÉRASTE.

Vous savez, Madame, quel parti je suis ; mais ayez plus d'égard à notre tendresse mutuelle qu'à mon bien.

ARAMINTE.

Mais, Monsieur, vous redoublez ma surprise. Que les mères sont dupes ! Je ne me suis jamais aperçue que vous vous aimassiez tous deux.

LISETTE.

Ils ont caché leur amour pour en augmenter le plaisir.

ARAMINTE.

Que ne m'avez-vous déclaré plus tôt vos sentiments ?

ÉRASTE.

Je voulois vous les faire connoître par le ministère d'un ami commun.

ARAMINTE.

Et vous, Angélique, que ne me disiez-vous ?...

ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas osé, Madame.

LISETTE.

Je n'ai pas osé non plus. Et vous n'auriez peut-être pas voulu nous croire. Mais l'air sincère et véritable de Monsieur est un témoignage qui doit vous suffire.

ARAMINTE.

Je n'en veux pas davantage. Cependant j'aurois plutôt soupçonné Cléante qu'Éraste.

(Araminte tombe dans une profonde rêverie.)

SCÈNE VI.

ARAMINTE, ANGÉLIQUE, ÉRASTE, LISETTE, LUCILE.

LUCILE sans être aperçue.

On m'a bien dit que je le trouverois ici. Je le vois avec la mère et la fille. Écoutons : un mot peut me mettre au fait.

LISETTE bas à Éraste.

Allons, Monsieur, flattez madame Araminte. Un peu plus de jeune homme encore. Là, embrassez ses genoux.

LUCILE sans être aperçue.

Aux genoux d'Araminte !

ÉRASTE aux genoux d'Araminte.

Madame, ma chère Madame !

LUCILE sans être aperçue.

Que veut-il obtenir d'elle ?

(Araminte fait un mouvement comme pour obliger Éraste à se relever.)

ÉRASTE.

Je ne me leverai point que l'honneur d'être votre gendre ne me soit assuré.

LUCILE sans être aperçue.

Son gendre ! ah le monstre ! malheureuse Lucile !

ÉRASTE.

Il dépend de vous, Madame, de me faire la plus glorieuse destinée.

LUCILE sans être aperçue.

Je ne puis m'empêcher d'éclater.

ÉRASTE toujours à genoux.

Si vous me refusez la main d'Angélique, c'est l'arrêt de ma mort que vous prononcerez.

ARAMINTE tendant la main à Éraste d'un air riant.

Monsieur.

LUCILE allant se mettre entre Éraste et madame Araminte.

Je n'y puis plus tenir.

ÉRASTE se levant avec précipitation.

Ah !

LUCILE.

Ne vous pressez point ; Éraste est engagé ailleurs. Il ne sauroit profiter de vos bontés.

ARAMINTE.

C'est à vous, Monsieur, de m'expliquer le compliment de Madame.

ÉRASTE bas à Lisette.

Quel contre-temps !

LISETTE à Lucile.

Madame, on vous instruira de tout. C'est un stratagème de mon invention.

LUCILE.

(A Lisette.) Fort bien! (A Araminte.) Non, Madame, Éraste ne peut épouser Angélique sans être le plus perfide des hommes.

ARAMINTE à Éraste.

Monsieur, vous trompez Lucile ou ma fille. Dé-

clarez-vous laquelle des deux doit avoir la gloire de fixer votre inconstance ?

LUCILE.

Madame le prend à merveille ; oui, décidez.

ANGÉLIQUE bas.

La fâcheuse aventure !

ARAMINTE à Éraste.

Hé quoi, Monsieur, vous êtes devenu muet ?

LUCILE.

Il parlera, Madame, il parlera. Je ne vous quitte point qu'il ne se soit expliqué clairement.

ÉRASTE bas à Lisette.

Lisette, c'est ta faute, je vais découvrir tout.

LISETTE bas à Éraste.

Vous êtes trop galant homme pour vouloir me perdre... (Bas à Araminte.) Madame, rentrons ; il ne tardera pas à nous suivre. S'il a aimé Lucile, il ne l'aime plus ; mais cela ne se peut pas dire en face.

LUCILE.

Allons donc, Monsieur, que l'on ait le plaisir de vous entendre.

ARAMINTE.

Non, Madame, je l'en quitte. Monsieur voudroit épouser l'une sans se brouiller avec l'autre. Cette politique n'est pas de notre goût, Angélique dédaigne un cœur partagé. Adieu, Monsieur, adieu. Madame, je vous remercie d'avoir paru si à propos. (A Angélique.) Passez devant moi ; (à Lisette.) et vous aussi, Lisette. (S'en allant.) C'est un bonheur que M. Damis ne soit pas survenu.

SCÊNE VII.

LUCILE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

C'est à présent que je puis vous tirer d'erreur.

LUCILE.

Cela est déjà fait.

ÉRASTE.

Vous saurez...

LUCILE.

Oui, je sais ce que j'ai vu et entendu.

ÉRASTE.

Quel entêtement ! vous me feriez rire, en vérité.

LUCILE.

Ah! je vous ferois rire, Monsieur, j'en suis charmée!

ÉRASTE.

Mais écoutez-moi.

LUCILE.

Non, perfide, je n'écoute rien.

ÉRASTE.

Il faut pourtant que je vous mette au fait.

LUCILE.

Je n'y suis que trop. Ne te présente jamais devant moi.

ÉRASTE.

De grâce, un moment.

LUCILE s'en allant.

Adieu.

ÉRASTE voulant la suivre.

Vous ne m'échapperez pas.

SCÈNE VIII.

ÉRASTE, LOLIVE.

LOLIVE arrêtant Éraste.

Monsieur...

ÉRASTE.

Qui me retient ?

LOLIVE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

ÉRASTE.

C'est toi, Lolive. Cléante est donc de retour ? Son père... Angélique... il va l'épouser... Mais je n'ai pas le temps de m'arrêter ; je cours après Lucile, qui est en colère contre moi. Tu as de l'adresse, imagine, détourne, romps ce funeste mariage, que je n'ai pu empêcher. Je reviendrai ; j'informerai mon ami de toutes choses. Je vais apaiser Lucile. (Il sort.)

SCÈNE IX.

LOLIVE seul.

Quel diable de galimatias ! Cléante, son père, Angélique, Lucile. Il va l'épouser. Imagine, romps, casse, brise. Je reviendrai. Je vais apaiser Lucile. Tout cela n'est-il pas fort clair ? Je ne laisse pas pourtant, au travers de cette obscurité, d'entrevoir de l'ouvrage pour mon génie. Oui, ma foi ! M. Damis veut épouser Angélique. Il s'agit, si je ne me trompe, de rompre ce ma-

riage. C'est à quoi je dois rêver. Cléante, mon maître, qui m'attend chez le baigneur où nous sommes descendus, est nanti d'une lettre de change de vingt mille écus, que nous rapportons de Lyon à M. Damis. Ne nous pressons point de la rendre ; cet argent nous sera peut-être nécessaire. Mais voici mon homme.

SCÈNE X.

LOLIVE, DAMIS.

DAMIS.

Oui, terminons aujourd'hui ; madame Araminte le souhaite autant que moi.

LOLIVE à part.

C'est ce que je suis bien aise de savoir.

DAMIS sans voir Lolive.

Cependant je prendrois plus de plaisir à me marier si je n'avois pas l'inquiétude que me causent mes vingt mille écus.

LOLIVE à part.

Son inquiétude est bien fondée.

DAMIS sans voir Lolive.

Mon argent dans mon coffre, j'aurois l'esprit plus libre.

LOLIVE à part.

Je le crois, mais il n'y est pas encore.

DAMIS sans voir Lolive.

Je ne sais pourquoi je ne reçois point de nouvelles de mon fils.

LOLIVE à part.

Vous en aurez tout à l'heure.

DAMIS sans voir Lolive.

D'un autre côté, quand je pense à ma petite Angélique, je ne saurois attendre plus long-temps.

LOLIVE à part.

Le vieux fou!

DAMIS sans voir Lolive.

L'aimable enfant, que cette petite Angélique!

LOLIVE à part.

Le vilain marsouin, que ce monsieur Damis!

DAMIS sans voir Lolive.

Elle m'aimera tendrement; sa mère me l'a promis.

LOLIVE à part.

La bonne garantie!

DAMIS sans voir Lolive.

Que je vais être heureux! je ne me sens pas de joie.

LOLIVE à part.

Modérons ces transports.... (Haut.) Monsieur.

DAMIS apercevant Lolive.

Ah! Lolive, te voilà. Mon argent, mes vingt mille écus, mon fils me les rapporte, n'est-ce pas?

LOLIVE.

Un autre que vous, Monsieur, s'informeroit avant toutes choses de la santé des gens.

DAMIS.

Et moi, je veux avant toutes choses être instruit de ce que je te demande.

LOLIVE.

Cette diligence de Lyon est une terrible voiture; cela va vite, mais on est diablement secoué.

DAMIS.

Bourreau ! me parleras-tu de mon argent? M. Crysade vous l'a-t-il donné?

LOLIVE.

Ah! ah! Monsieur, soutenez-moi.

DAMIS.

Quoi? qu'est-ce? qu'as-tu donc?

LOLIVE.

Ah! Monsieur, vous venez de nommer un homme dont je ne puis plus entendre prononcer le nom sans me trouver mal.

DAMIS.

M. Crysade! mon ancien ami! hé que vous a-t-il donc fait? Est-ce qu'il n'auroit pas payé?

LOLIVE.

Vous saurez tout par ordre; je veux de la netteté dans mes détails.

DAMIS s'impatientant.

Je n'en puis plus.

LOLIVE.

Un moment de patience.

DAMIS.

Ouf! j'étouffe.

LOLIVE.

D'abord votre monsieur Crysade, votre ancien ami, que le ciel confonde, ne vouloit pas nous reconnoître.

DAMIS.

Le misérable!

LOLIVE.

Il nous a traités d'imposteurs.

DAMIS.

Cela peut-il être?

LOLIVE.

Et nous a soutenu en face qu'il ne vous devoit rien.

DAMIS.

Le scélérat ! et mon fils?

LOLIVE.

M. Cléante, qui est assurément votre vivante image pour la sagesse et la prudence, n'a rien répondu à cela.

DAMIS.

Rien répondu ?

LOLIVE.

Pas un mot.

DAMIS.

Tant pis ; et comment a-t-il pu retenir sa colère? Un traître qui m'égorge !....

LOLIVE, mettant le doit sur la bouche.

Doucement, Monsieur, doucement ; en matière d'affaires il faut aller bride en main. Monsieur votre fils, au lieu de couper les oreilles à ce fripon, comme il en fut tenté d'abord, s'y est pris d'une autre manière.

DAMIS.

Et de quelle autre manière?

LOLIVE.

Nous avons eu recours à un procureur habile.

DAMIS.

Un procureur! Ah mon cher argent! Pourquoi ne m'avez-vous rien écrit de tout cela?

LOLIVE.

De peur de vous chagriner; mais, par le plus grand hasard du monde, ce procureur s'est trouvé un honnête homme.

DAMIS.

Oui, qui touchera, et me donnera des paperasses, à moi.

LOLIVE.

Point, point; si vous aviez vu comme il prit avec chaleur votre parti, vous auriez été charmé de son intégrité. Quoi! s'écria-t-il, M. Crysade refuse de payer vingt mille écus qu'il doit légitimement à M. Damis?

DAMIS.

Oui, légitimement.

LOLIVE.

Ah, ah, laissez-moi faire. Il lui en coûtera dix mille écus avant qu'il soit six mois; comme en effet nous menons notre débiteur si grand train, qu'au bout de trois jours la peur l'emporte sur sa mauvaise volonté.

DAMIS.

Si bien que...

LOLIVE.

Si bien que M. Crysade nous vient trouver, et nous compte vingt mille écus.

DAMIS.

Ah! je respire!

LOLIVE.

Fort bien; mais vous n'y êtes pas encore.

DAMIS.

Qu'y a-t-il donc?

LOLIVE.

Nous songeons à revenir; nous mettons nos espèces à la diligence : mais voyez de quoi s'avise ce maudit

monsieur Crysade, ce pendard de monsieur Crysade; pour faire connaître qu'il s'est acquitté, ou peut-être par malice, il fait publier partout que la diligence est chargée d'une somme si considérable.

DAMIS.

Le méchant homme! Je suis ruiné.

LOLIVE.

Oh, que non, Monsieur. Allez, nous sommes aussi fins que lui. Considérant qu'il y a du péril à s'engager sur les chemins avec tant d'argent, lorsque la chose est devenue publique...

DAMIS.

Hé bien, que fîtes-vous?

LOLIVE.

Nous allâmes secrètement retirer notre argent de la diligence, et nous fûmes le déposer chez M. Dargyron.

DAMIS.

Hé, quel est cet homme à qui vous vous êtes confiés?

LOLIVE.

Monsieur Dargyron. C'est le plus fort banquier de la ville; il foule aux pieds l'or et l'argent.

DAMIS.

L'heureux mortel! Vous avez eu la précaution de prendre sa reconnoissance?

LOLIVE.

Fi donc! c'est un homme à vous rendre vos vingt mille écus comme un autre rendroit une pistole.

DAMIS.

N'importe, il falloit toujours prendre un récépissé; il faut se défier de tout le monde.

LOLIVE.

Précaution inutile avec un si riche banquier! D'ailleurs le dépôt ne sauroit être dénié, ayant été fait si publiquement.

DAMIS.

Ah! que je crains!..... Allons, dès demain je pars pour Lyon.

LOLIVE.

(Bas.) C'est ce que je demande. (Haut.) Je me suis bien douté que vous prendriez cette résolution, et c'est en effet le moyen de faire les choses sûrement. Monsieur votre fils ne peut y retourner qu'on ne devine aussitôt ce qui l'amène; mais vous, y allant incognito, vous reviendrez de même, et personne ne se doutera de rien.

DAMIS.

Mais ce monsieur Dargyron, qui ne me connoît pas, fera peut-être des difficultés?

LOLIVE.

Aucune. Vous lui porterez une lettre de monsieur votre fils; vous lui direz que vous êtes le père, et à l'heure même il vous paiera; c'est de quoi nous sommes convenus avec lui en le quittant.

DAMIS.

Ah! mon cher Lolive, cette affaire me dérange bien.

LOLIVE.

Non, Monsieur, vous toucherez votre somme tout entière; il n'y manquera pas une obole.

DAMIS.

Tu ne m'entends pas. Je veux dire que mon départ pour Lyon va m'obliger de suspendre mon mariage avec Angélique.

LOLIVE.

Comment! vous devez épouser notre jeune et belle voisine?

DAMIS.

Je devois l'épouser demain; mais je vois bien qu'il faut remettre la chose à mon retour.

LOLIVE.

Pourquoi? Vous pourriez toujours épouser par provision, et partir ensuite.

DAMIS.

Oui-dà? me le conseillerois-tu?

LOLIVE.

C'est une autre affaire. Attendez, le conseil est difficile à donner. Vingt mille écus d'un côté, une jolie fille de l'autre. Il y a plus de jolies filles que de vingt mille écus. Toutes réflexions faites, à votre place, je me déterminerois à faire le voyage de Lyon.

DAMIS.

C'est bien aussi mon dessein. J'entre chez Araminte pour le lui apprendre, et consoler sa fille de mon départ en l'assurant d'un prompt retour.

LOLIVE à part.

Et moi, je vais retrouver mon maître, et l'avertir de ce qui se passe au préjudice de son amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOLIVE seul.

Je n'ai pas retrouvé Cléante chez le baigneur; je reviens l'attendre ici. L'impatience de revoir Angélique après une assez longue absence ne peut manquer de l'attirer bientôt dans ces lieux. Le voici justement.

SCÈNE II.

LOLIVE, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Que fais-tu ici? Ne t'avois-je pas dit de me venir rejoindre chez le baigneur?

LOLIVE.

J'y ai été, mais vous n'y étiez plus; et, ne sachant où vous aller prendre, je suis venu vous attendre au logis.

CLÉANTE.

Tu as vu mon père apparemment?

LOLIVE.

Oui, et nous avons eu ensemble une conversation fort intéressante. Je lui ai fait accroire que nous avons laissé à Lyon ses vingt mille écus : il va partir pour les aller chercher.

CLÉANTE.

Et pourquoi lui faire un mensonge, lorsque je les lui apporte?

LOLIVE.

Il est très-important que votre père quitte Paris.

CLÉANTE.

Ah! Lolive, à son âge mon père n'est plus en état d'entreprendre un si long voyage.

LOLIVE.

Si vous ne voulez pas qu'il fasse celui-là, trouvez donc bon, s'il vous plaît, qu'il épouse mademoiselle Angélique.

CLÉANTE.

Que dis-tu?

LOLIVE.

Votre père est devenu votre rival. Il alloit se marier. C'étoit une affaire faite, si, pour la suspendre, je n'eusse pas eu l'adresse de l'envoyer à Lyon.

CLÉANTE.

Que je t'embrasse, mon cher Lolive; sans toi, j'étois perdu : mais, dis-moi, as-tu vu Éraste?

LOLIVE.

Un moment. Il m'a parlé, et je n'ai rien compris à ce qu'il m'a dit.

CLÉANTE.

Je vais entrer chez madame Araminte, et surprendre Angélique.

LOLIVE.

Vous prenez mal votre temps pour voir votre maîtresse.

CLÉANTE.

D'où vient?

LOLIVE.

Votre père est avec elle.

CLÉANTE.

Hé bien, j'attendrai qu'il n'y soit plus.

LOLIVE.

En tous cas, si vous le rencontrez, ne lui parlez point de la lettre de change.

CLÉANTE.

Je n'ai garde.

LOLIVE.

Cela est de conséquence. Ouf! je suis tout rompu du voyage. Je vais, pour me refaire un peu, relier connoissance avec le vin du logis. (Il entre chez Damis.)

SCÈNE III.

CLÉANTE seul.

Mon père veut m'ôter ce que j'aime! Quel malheur est le mien! Eh! qu'Angélique doit être affligée de se voir ravir à ma tendresse!

SCÈNE IV.

CLÉANTE, LUCILE.

LUCILE.

Cléante, on vient de m'annoncer votre retour, que j'attendois avec impatience. J'ai des choses importantes à vous apprendre.

CLÉANTE.

Vous jugez bien, Madame, que je vous aurois prévenue, si j'eusse su.....

LUCILE.

Ah! Cléante, on nous trompe, on nous trahit tous

deux! Éraste, Angélique, l'un et l'autre nous sont infidèles.

CLÉANTE.

Prenez garde, Madame.

LUCILE.

Éraste aime Angélique. Il en est aimé. Ils sont sur le point de s'épouser.

CLÉANTE.

Mais, Madame?

LUCILE.

Vous avez peine, je le vois, à croire une si grande perfidie, et je voudrois bien en pouvoir douter : mais c'est un fait constant, j'ai surpris Éraste aux genoux d'Araminte. Le traître la conjuroit, par les expressions les plus tendres et les plus passionnées, de l'accepter pour gendre.

CLÉANTE.

Pour gendre!

LUCILE.

C'est ce que j'ai vu et entendu.

CLÉANTE.

Ciel! et Angélique?

LUCILE.

Angélique, par une contenance également tendre et embarrassée, faisoit assez voir qu'elle attendoit son bonheur de l'aveu de sa mère.

CLÉANTE.

Cette nouvelle m'accable.

LUCILE.

J'en suis persuadée. J'ai senti votre peine comme la mienne; et pour notre intérêt commun je n'ai pu retenir mon courroux.

CLÉANTE.

Je n'en aurois pas moins fait. Cependant, Madame, mon père aime aussi Angélique. Il l'a demandée, et mon valet vient de me dire qu'elle lui étoit promise. Comment accorder tout cela?

LUCILE.

Rien n'est plus facile. Voilà justement ce qui engageoit nos perfides à se déclarer lorsque je suis survenue.

CLÉANTE.

Vous pensez juste.

LUCILE.

La recherche de monsieur votre père a hâté leur démarche.

CLÉANTE.

Oui, Madame, cela me paroît plus clair que le jour; mais leurs vœux ne sont pas encore remplis. Nous y mettrons quelque obstacle, je vous en réponds.

LUCILE.

J'ai déjà averti la mère qu'Éraste n'étoit pas un homme sur lequel elle eût à faire beaucoup de fonds.

CLÉANTE.

J'ai un moyen plus sûr de nous venger tous deux, puisque Araminte consent que mon père épouse Angélique, il l'épousera.

LUCILE.

Quoi, Monsieur, vous pourriez céder.....

CLÉANTE.

Quoi, céder? Une volage que je dois haïr. Oui, Madame, je la cède à mon père. Puisqu'elle a été capable d'écouter Éraste, puisqu'ils s'aiment, je me fais un plaisir de les séparer.

LUCILE.

Écoutez, il y va de votre honneur. Vous seriez le plus outragé si vous perdiez votre maîtresse par la trahison de votre ami.

CLÉANTE.

Non, je n'aurai pas la lâcheté de le souffrir.

LUCILE.

Votre ressentiment est bien juste... Angélique sera donc femme de M. Damis. Vous m'en assurez.

CLÉANTE.

Je vous en assure.

LUCILE.

Quelle satisfaction pour nous de punir si bien nos ingrats! après cela nous ne les verrons plus. Pour moi, depuis que je sais à quoi m'en tenir, je fuis mon traître. Adieu, Cléante; ne perdez point de temps. Je reviendrai vous demander des nouvelles.

SCÈNE V.

CLÉANTE, DAMIS.

CLÉANTE.

Angélique ne m'aime plus, et c'est Éraste qui me la rend infidèle! A qui désormais se fier?

DAMIS.

Me voilà donc près de partir pour Lyon, et mon mariage est retardé... Mais lorsque j'y réfléchis, quel est l'homme qui me cause tant d'embarras?

CLÉANTE sans voir son père.

Un ami que je croyois à toute épreuve, me trahir si cruellement!

DAMIS sans voir son fils.

M. Crysade, à qui j'aurois prêté tout mon bien, ose nier qu'il me doit.

CLÉANTE sans voir son père.

C'étoit Éraste qui, pendant mon absence, me donnoit des nouvelles d'Angélique, et qui lui disoit des miennes. Ma confiance aveugle est la cause de ma perte.

DAMIS apercevant son fils.

Ah! mon fils, embrassez-moi. Vous avez un exemple que vous ne devez jamais oublier. Les hommes aujourd'hui sont tous sans foi, sans honneur, sans conscience.

CLÉANTE.

Cela n'est que trop véritable.

DAMIS.

Gardez-vous d'eux, mon fils. Ils vous tromperont, quelque défiance que vous ayez.

CLEANTE.

Hélas! on ne devient sage que par sa propre expérience, et pour l'ordinaire quand il n'est plus temps.

DAMIS.

Comment, quand il n'est plus temps? Est-ce que mon argent seroit perdu?

CLÉANTE.

Qui vous parle de votre argent, mon père? J'ai une lettre de change de vingt mille écus. La voici; elle est tirée sur un des plus sûrs banquiers de Paris.

DAMIS après avoir lu la lettre.

Eh! vraiment oui! cela est bon. Eh! que m'a donc conté ce maraud de Lolive?

(Il serre la lettre dans son portefeuille.)

CLÉANTE.

Vous le connoissez?

DAMIS.

Et je lui apprendrai à me connoître, moi. Voyez ce coquin!... Mais tu parois agité, troublé, qu'as-tu donc?

CLÉANTE.

Deux personnes sur qui je comptois comme sur moi-même m'ont joué le plus perfide tour.

DAMIS.

Et cela t'étonne? Que tu es jeune! Voilà les hommes, mon enfant. Ce qui me console, je tiens enfin ma lettre de change. Je ne vais plus à Lyon, et dès demain je me marie. Je ne crois pas, mon fils, que cette nouvelle te chagrine.

CLÉANTE.

Moi, mon père!

DAMIS.

J'épouse la fille de madame Araminte.

CLÉANTE.

Angélique?

DAMIS.

Angélique, oui, Angélique. Elle est toute charmante, tu le sais bien; avec cela c'est une bonne fille qui deviendra ta belle-mère, et qui aura bien de l'amitié pour toi, loin de chercher à te gâter dans mon esprit. D'ailleurs je ne prétends point te faire de tort.

CLÉANTE.

Vous ferez, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira; vous êtes le maître.

DAMIS.

N'aimes-tu pas mieux que j'épouse Angélique qu'une autre qui te seroit inconnue ?

CLÉANTE.

Assurément.

DAMIS.

Cette affaire se fera donc demain. Allons divertir un peu tes ennuis, et surtout que l'on te voie aussi ravi que moi de mon mariage.

SCÈNE VI.

DAMIS, CLÉANTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE bas à Angélique.

C'est Cléante lui-même ! mais M. Damis est avec lui.

DAMIS bas à Cléante.

Bon ! voici la future. Je veux te présenter à cette mignonne.

CLÉANTE à part.

Je sens redoubler ma colère en la voyant.

DAMIS.

Madame, voilà mon fils, qui est votre serviteur aussi bien que son père. Mes chers enfants, réjouissez-vous, je n'irai point à Lyon.

LISETTE bas.

Tant pis.

ANGÉLIQUE.

D'où vient donc, Monsieur ?

DAMIS.

J'ai mon argent ; mon fils me l'a apporté.

LISETTE.

M. Cléante a fait là une belle action.

DAMIS.

Oh! c'est un honnête garçon. Il ne ressemble pas à ces grands libertins de fils qui ne sont pas bien aises que leurs pères se remarient.

LISETTE.

Je le crois.

DAMIS.

Çà, Cléante, témoigne à Madame que ce sera pour toi un grand plaisir de la voir devenir ma femme.

CLÉANTE.

Oui vraiment, j'en serai charmé, j'en serai charmé.

DAMIS.

Vous l'entendez : il vous dit ce qu'il pense, au moins.

ANGÉLIQUE bas à Cléante.

Monsieur, ce discours est un peu surprenant.

CLÉANTE.

Il n'a pourtant rien qui doive vous surprendre.

LISETTE bas.

Mais on diroit qu'il parle sérieusement.

ANGÉLIQUE.

Quoi, Monsieur! vous voulez que j'épouse monsieur votre père?

CLÉANTE.

Si je le veux, Madame? Je vous en prie; mais je vous en prie.

LISETTE à Cléante.

A qui donc en avez-vous?

CLÉANTE la repoussant.

Laisse-moi.

ANGÉLIQUE.

Que j'épouse M. Damis ! Y pensez-vous, Cléante ?

CLÉANTE.

J'y pense sans doute, et j'y pense très-fort.

ANGÉLIQUE.

Oh ! c'en est trop. Hé bien, Monsieur, vous serez content. Je vous en avertis.

DAMIS.

Oui, ma chère belle, donnez-moi la main. Vous le comblerez de joie.

ANGÉLIQUE.

Cléante, il ne sera plus temps de s'en dédire ; prenez-y bien garde.

CLÉANTE.

Je ne crains pas de m'en repentir. Je fais les choses de sang-froid.

ANGÉLIQUE tendant la main à Damis, et la retirant lorsqu'il veut la prendre.

Souvenez-vous au moins que vous m'y obligez..... que vous m'y contraignez..... que vous m'y forcez..... (Donnant enfin la main à Damis....) Monsieur, voilà ma main ; elle sera pour vous assurément.

DAMIS lui baisant la main.

Ah ! que cela est doux !

ANGÉLIQUE.

Je me regarde comme engagée ; et je tiendrai ma parole quand j'en devrois mourir.

DAMIS.

Bon, bon, mourir.

ANGÉLIQUE.

J'aurai pour monsieur votre père tous les sentiments de tendresse qu'on peut avoir pour un époux.

CLÉANTE.

Je vous le conseille.

DAMIS.

Quel bonheur sera le mien !

ANGÉLIQUE.

J'aurai toujours devant les yeux toute l'étendue des devoirs que ma situation m'imposera.

CLÉANTE.

Vous ferez bien.

DAMIS.

Mais tu veux me faire mourir de joie, mignonne. Hé bien, mon fils, n'approuves-tu pas l'amour que je sens pour elle? Tiens, salue, embrasse ta belle-mère.

ANGÉLIQUE.

Que Monsieur ne prenne pas cette peine-là.

DAMIS.

Aux termes où nous en sommes, il n'y a pas de mal à cela. Mais, de ton côté, Cléante, tu fais l'innocent. Avance donc; veux-tu qu'elle vienne te chercher?

CLÉANTE.

Je l'en dispense.

LISETTE à Damis.

Vous fatiguez leur modestie.

DAMIS voulant baiser Angélique.

Embrassez-moi donc pour lui et pour moi.

ANGÉLIQUE le repoussant.

Non pas, s'il vous plaît.

DAMIS.

La friponne me réserve ses caresses pour demain. Mais rentrons pour informer madame Araminte de notre commune félicité. (Il rentre.)

ANGÉLIQUE.

Ah! Lisette.

LISETTE.

Il faut que son voyage lui ait tourné la tête. C'est ce que je veux approfondir. (Elles sortent.)

SCÈNE VII.

CLÉANTE, LOLIVE.

CLÉANTE.

La perfide! Ah! Lolive, que je vais t'étonner! Éraste est un traître, Angélique une infidèle. Te le serois-tu jamais imaginé?

LOLIVE.

Non vraiment, je ne le crois point encore.

CLÉANTE.

Ils s'aiment; Lucile me l'a dit; rien n'est plus véritable. Ils alloient se marier tous deux, si je fusse arrivé plus tard. Mais, pour m'en venger, j'ai si bien fait, que mon père sera demain l'époux d'Angélique.

LOLIVE.

La belle vengeance!

CLÉANTE.

Quoi! tu n'approuves pas?...

LOLIVE.

Oh! pour cela non. Vous deviez vous expliquer auparavant avec Angélique.

CLÉANTE.

M'expliquer! je ne veux la voir de ma vie.

LOLIVE.

De votre vie! et vous en faites votre belle-mère, vous quitterez donc la maison?

CLÉANTE.

Non, j'y demeurerai pour jouir de ses peines; autrement je ne serois vengé qu'à demi.

LOLIVE.

Fort bien. Vous voulez la voir tous les jours pour jouir de ses peines, et ne la voir jamais. C'est l'entendre. Mais là, de bonne foi, vous figurez-vous qu'Éraste, votre ami de tous les temps...

CLÉANTE.

Oh! pour Éraste, je te défends de m'en parler davantage.

LOLIVE.

Je ne vous en parlerai plus. Il m'a pourtant averti de l'amour de M. Damis.

CLÉANTE.

Eh! c'est ce qui met le comble à sa trahison. Mon père leur nuisoit à l'un et à l'autre; et ils prétendoient que j'aidasse moi-même à l'écarter.

LOLIVE.

Quelle pénétration!

CLÉANTE.

En un mot je m'en tiens à ce qu'a vu Lucile.

LOLIVE.

Ce que Lucile a vu, ce que vous croyez, ce que vous pénétrez, m'est suspect. Même principe, même conséquence. Elle est jalouse, vous êtes jaloux, et la jalousie voit trouble.

CLÉANTE.

Ah! ah! de la jalousie. Lucile peut en avoir, et ce sont ses affaires; mais, pour moi, je te jure que ce n'est point là mon mal.

LOLIVE.

J'en suis ravi; mais nous avons notre lettre de change, et nous sommes en sûreté.

CLÉANTE.

A propos; oui, je viens de la rendre à mon père.

LOLIVE.

Tant pis! à quoi sert l'esprit avec vous? Mais vous en serez bientôt puni. Quoi que vous disiez, vous aimez toujours Angélique, et votre père l'épousera.

CLÉANTE.

J'aime mieux qu'il la possède que de la voir entre les bras d'un perfide ami. Crois-tu que mon père soit encore chez Angélique?

LOLIVE.

C'est-à-dire que, s'il n'y étoit plus, vous auriez envie...

CLÉANTE.

Envie? Plaît-il? Achève... de lui faire des reproches, n'est-ce pas?

LOLIVE.

Non, mais de commencer à jouir de ses peines.

SCÈNE VIII.

CLÉANTE, LOLIVE, LUCILE.

LUCILE.

Hé bien, Cléante, le mariage de votre père est-il arrêté pour demain? Êtes-vous content?

LOLIVE.

Très-content, extrêmement content.

LUCILE.

Il n'y a donc plus d'espérance pour Éraste?

LOLIVE.

Il n'y en a pas même pour M. Cléante.

LUCILE.

Quel plaisir!

LOLIVE.

Quelle volupté!

LUCILE.

Voilà une petite coquette bien attrapée.

CLÉANTE.

Madame, Madame.....

LUCILE.

Oui, Monsieur, une petite coquette. C'est elle assurément qui a séduit Éraste.

CLÉANTE.

Oh! pour cela non. C'est lui plutôt qui a profité de mon absence pour gâter le plus beau naturel du monde.

LUCILE.

Eh! non, vous dis-je, non. Éraste m'auroit uniquement aimée; mais les manières affectées de votre Angélique....

CLÉANTE.

Dites, dites le cœur scélérat de votre Éraste.

LOLIVE.

A merveille des deux parts; continuez.

LUCILE.

Ne convenez-vous pas de l'inconstance de votre maîtresse?

CLÉANTE.

Ne m'avez-vous pas appris l'infidélité de votre amant?

LUCILE.

Ne la défendez donc pas.

CLÉANTE.

Ne le soutenez donc point.

LUCILE.

Moi, le soutenir! Ah! je le déteste; je le méprise, je ne pense plus à lui.

CLÉANTE.

Je vous imite. Je ne la défends pas; je la hais; je l'ai déjà oubliée.

LOLIVE.

Je vous admire l'un et l'autre; vous n'avez point la foiblesse des autres amants. Vous brisez courageusement vos fers. Quelle force d'esprit! Mais, puisque vous êtes dégagés de vos liens, il vous reste un beau coup à faire.

LUCILE.

Quoi?

LOLIVE.

Une chose agréable premièrement, et qui mettra la dernière main à votre vengeance.

CLÉANTE.

Explique-toi donc.

LOLIVE.

Est-ce que vous ne devinez pas ce que je veux dire?

CLÉANTE.

Non parbleu.

LOLIVE.

Vous êtes tous deux jeunes, aimables, et par conséquent en état de prendre votre revanche. Mariez-vous ensemble. Vous vous vengerez par là d'Éraste, d'Angélique, et de vous-mêmes encore par-dessus le marché.

CLÉANTE.

Mais, Madame?

LUCILE.

Mais, Monsieur?

LOLIVE.

Mais le conseil a son mérite : telle est l'offense, tel doit être le ressentiment. Après cela qu'arrivera-t-il? Nos gens pourront devenir jaloux à leur tour. Hem, qu'en pensez-vous?

LUCILE.

L'imagination n'est pas si extravagante.

CLÉANTE.

Non vraiment.

LOLIVE.

Il ne m'est jamais venu d'idée plus heureuse..... Allons, Monsieur, c'est à vous de commencer. Madame n'est-elle pas aimable?

CLÉANTE.

Très-aimable.

LOLIVE.

Et vous, Madame, ne trouvez-vous pas Monsieur fort bien fait ?

LUCILE.

Fort bien fait.

LOLIVE à Cléante.

Vous en restez là ?..... Oh! achevez, s'il vous plaît.

CLÉANTE.

Un amant qu'Angélique rebute, qu'Angélique dédaigne, pourroit-il se flatter, Madame, de trouver un asile auprès de vos bontés ?

LUCILE.

Oui, Monsieur, j'y suis résolue. Je vous aimerai, mais je vous aimerai d'un amour si tendre, qu'Éraste se reprochera de n'en être pas l'objet.

CLÉANTE.

Et moi, je vous jure une passion si violente, qu'Angélique aura du regret de m'avoir perdu.

LOLIVE.

Courage, à merveille.

CLÉANTE.

Belle Lucile, en vérité, je puis vous le dire, vous me charmez. Cet air, ces grâces, ces yeux, les plus beaux yeux du monde..... Comment ne vous ai-je pas adressé mes premiers vœux ?

LUCILE.

Vous avez de même je ne sais quoi d'engageant, une certaine politesse sans fadeur, et surtout une physionomie d'honnête homme : ah! je suis sûre que vous ne m'auriez pas traitée avec l'indignité d'Éraste.

CLÉANTE.

Vous ne m'auriez point abandonné comme a fait la volage Angélique.

LUCILE.

N'êtes-vous pas convaincu que vous me plaisez uniquement?

CLÉANTE.

Comme vous êtes persuadée que vous régnez seule dans mon cœur.

LOLIVE.

Que votre nouvel amour a déjà de force!

CLÉANTE.

Le dépit, Madame, me rameneroit Angélique; oui, le dépit, si puissant sur vos pareilles, me la rameneroit, que je n'en sentirois pas la moindre émotion.

LUCILE.

Ni moi non plus. Éraste, pénétré du plus vif repentir, viendroit à mes pieds me demander pardon, que je serois l'indifférence même. Que ne sont-ils réellement devant nous tous deux à nous prier de leur faire grâce! Vous laisseriez-vous attendrir, Monsieur? Pour moi, je serois insensible à leur désespoir.

CLÉANTE.

Je détournerois la vue, et ne les écouterois pas.

LUCILE.

Le beau tableau, Monsieur, le tableau ravissant! vous le peignez-vous bien? Éraste à mes genoux, Angélique aux vôtres. Ils nous redemandent notre tendresse; nous n'avons aucun égard à leurs larmes, et nous insultons même à leur douleur.

LOLIVE.

Oui, vous n'êtes que des perfides; vous ne méritez pas qu'on ait pitié de vous. Mais, Madame, puisque vous avez, mon maître et vous, pris tout-à-coup tant d'amour l'un pour l'autre, ne laissons point traîner l'affaire. Il faut que le père de Monsieur voie le vôtre au plus tôt. C'est la plus douce des vengeances, et la plus propre à faire oublier des chagrins de la nature des nôtres.

SCÈNE IX.

LUCILE, CLÉANTE, LOLIVE, DAMIS.

DAMIS.

Mon fils! Madame, excusez, je ne vous voyois pas.

LOLIVE.

Nous parlions de vous, Monsieur.

DAMIS.

Ah! coquin! je te rencontre! Que m'as-tu dit tantôt, pendard?

LOLIVE.

Monsieur!...

CLÉANTE.

De grâce, mon père, daignez lui pardonner.

DAMIS.

Oui, mais je veux le rouer de coups auparavant.

LUCILE.

Je me joins à monsieur votre fils pour obtenir son pardon.

DAMIS.

Vous ne savez pas ce qu'il m'a fait! Fripon, pourquoi m'avoir fait accroire?...

LOLIVE.

J'étois bien aise de connoître jusqu'à quel point vous êtes sensible à certaine chose.

DAMIS le frappant.

Voilà qui t'apprendra la sensibilité des épaules.

CLÉANTE arrêtant son père.

Mon père!...

LUCILE.

Monsieur!...

DAMIS.

Menteur! tu me dirois à présent les choses les plus véritables que je ne te croirois point.

LOLIVE.

Vous n'auriez pas raison.

DAMIS.

Je serai désormais en garde contre tout ce qui viendra de ta part.

LOLIVE.

N'en jurez pas.

DAMIS.

Tu es bien heureux que Madame et mon fils intercèdent pour toi, et qu'au fond je sois de bonne humeur. Car je me marie, Madame, et j'ose ajouter que je serai le plus fortuné de tous les époux. Je sors de chez Araminte, comblé des caresses d'Angélique.

LUCILE.

Vous les méritez bien, Monsieur.

DAMIS.

J'ai été si charmé des marques d'amitié qu'elle m'a données, que voilà un dédit de vingt mille francs que j'ai voulu signer par galanterie, par pure galanterie.

LOLIVE bas.

Bon, surcroît d'embarras. (Haut.) Mais, Monsieur, ce n'est point assez d'avoir fait vos affaires, il faut aussi que vous fassiez celles de monsieur votre fils. Il adore la charmante Lucile, il en est aimé : ils brûlent tous deux d'envie d'être unis.

DAMIS.

C'est trop d'honneur pour Cléante, Madame; mais je n'ai rien à lui donner en le mariant.

LOLIVE.

Oh! l'intérêt ne gouverne pas les cœurs tendres.

DAMIS.

Sur ce pied-là, je parlerai dès aujourd'hui à monsieur votre père. Nous étions grands amis autrefois. Il est riche, monsieur votre père, il doit vous donner une dot considérable.

LOLIVE.

Vous n'en devez pas douter.

DAMIS.

Hé bien, hé bien, je lui parlerai, je vous le promets. Je vais faire accepter ma lettre de change, et tout de suite je songe à vous, je songe à vous. Des deux noces nous n'en ferons qu'une.

(Il sort.)

LOLIVE.

Ce sera autant d'épargné.

SCÈNE X.

LUCILE, CLÉANTE, LOLIVE.

CLÉANTE et LUCILE rêvent, chacun de son côté.

LOLIVE.

Enfin vous voilà tous deux mariés, ou peu s'en faut. Vous voulez bien que je m'applaudisse de mon ouvrage?

LUCILE à Cléante.

Adieu, Monsieur.

CLÉANTE.

Adieu, Madame.

LUCILE rêvant.

A quoi me réduis-tu, infidèle amant?

CLÉANTE rêvant.

L'ingrate devroit-elle encore m'occuper?

LOLIVE.

Allons, Monsieur, donnez-lui la main.

(Cléante donne la main à Lucile, et ils se retirent tous deux sans s'apercevoir qu'ils sont ensemble.)

SCÈNE XI.

LOLIVE seul.

Je soupçonne qu'il y a ici du malentendu. Allons d'abord chercher Lisette, et nous instruisons pleinement de tout. Mais je l'aperçois.

SCÈNE XII.

LOLIVE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! vous voilà, monsieur le maraud!

LOLIVE.

Après une assez longue absence l'accueil est gracieux.

LISETTE.

Misérable! peux-tu en attendre un autre de moi, après l'indigne procédé de ton maître?

LOLIVE.

Pouvoit-il avoir un autre procédé après le joli tour que ta maîtresse lui a joué?

LISETTE.

Parle, maroufle, parle plus clairement. Quel tour a-t-on fait à Cléante? De quoi vous plaignez-vous?

LOLIVE.

Ma foi, je ne le sais pas trop bien. Je crois pourtant qu'on accuse Angélique d'infidélité; oui, de quelque bagatelle comme cela.

LISETTE.

D'infidélité, traître!

LOLIVE.

On prétend que pendant notre voyage elle a soufflé Éraste à Lucile.

LISETTE.

Ah! je m'en étois bien doutée! Quoi! tu as cru?...

LOLIVE.

Je n'ai rien cru, moi.

LISETTE.

Tu devois bien deviner que cette prétendue infidélité d'Angélique étoit un stratagème de mon invention pour parvenir à rompre le mariage de votre vieux radoteur de père.

LOLIVE.

Quoi! ma princesse, c'est vous qui avez imaginé cette ruse ingénieuse?

LISETTE.

Vous l'avez dit.

LOLIVE.

Je vous en félicite. Vous avez fait là un bel effort de génie.

LISETTE.

Tu te moques de moi apparemment?

LOLIVE.

Vous l'avez dit aussi.

LISETTE.

Oh! dame, que n'étiez-vous à Paris?

LOLIVE.

Oh! j'y suis à présent, et je viens de conseiller à Cléante et à Lucile de s'épouser pour se venger mieux d'Éraste et d'Angélique. M. Damis s'est engagé lui-même d'y faire consentir le père de Lucile; cela ne te paroît-il pas plaisant?

LISETTE.

Comment, plaisant!

LOLIVE.

Ne crains rien, Lisette, il n'y avoit pas d'autre

Universitas BIBLIOTHECA

moyen pour faire revenir Angélique que de la piquer de jalousie.

LISETTE.

Je doute fort que ma maîtresse trouve bon...

LOLIVE.

Instruisons-la de ce mariage; mais garde-toi de l'informer de mes idées.

LISETTE.

Je crois que tu as raison; mais la voici.

LOLIVE.

Voici Éraste d'un autre côté.

SCÈNE XIII.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LOLIVE, ÉRASTE.

LISETTE.

Venez, venez, Mademoiselle, vous allez être bien surprise.

ÉRASTE.

Cléante est arrivé; mais je ne sais ce que Lucile est devenue. Elle m'est échappée dans sa colère; et il ne m'a pas été possible de la rejoindre depuis ce moment, quoique je l'aie cherchée partout. J'appréhende qu'elle ne soit pas encore désabusée.

LISETTE.

Elle s'occupe d'idées plus intéressantes. Cléante l'épouse.

ANGÉLIQUE.

Juste ciel!

LISETTE.

Lolive vous le dira.

ÉRASTE.

Cléante l'épouse! Ah Lisette, que ton stratagème cause de troubles!

LOLIVE.

Oui, Monsieur, c'est elle qui, par son bel esprit, est cause de tout ce désordre. Mais ne vous désespérez point; ce sont des tempêtes que le dépit et la jalousie ont excitées, et que l'amour et le repentir apaiseront.

ANGÉLIQUE.

Si Cléante m'avoit estimée, auroit-il ajouté foi...

LOLIVE.

Mademoiselle, si la jalousie n'estime guère, du moins elle aime beaucoup.

ÉRASTE.

Tu n'as donc pas, Lolive, informé ton maître de la ruse de Lisette? Je t'ai pourtant instruit.

LOLIVE.

Instruit, oui, fort bien. Je n'ai rien compris à ce que vous m'avez dit.

ÉRASTE.

Mais ne sais-tu pas où peut être Lucile, et où est ton maître?

LOLIVE.

Je crois qu'ils sont ensemble.

ANGÉLIQUE.

Ils sont ensemble! Vous l'entendez, Monsieur.

LOLIVE.

Ils étoient ici tout à l'heure. Cléante, qui est fort poli, a donné fort poliment la main à Lucile pour la remettre chez elle.

ÉRASTE.

Je vais les trouver.

LISETTE.

Vous ferez bien, Monsieur.

ÉRASTE.

Nous ne serons pas les victimes de leurs chimères.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, je suis sans intérêt. Ma destinée est attachée à celle de M. Damis. Cléante l'a voulu. Il m'a forcée d'y consentir. Ce qui vous regarde, Éraste, est ce qui m'intéresse uniquement.

LOLIVE bas.

Voilà une fille bien désintéressée.

ANGÉLIQUE.

Que je ne vous arrête plus, Éraste. Partez, courez, n'épargnez rien pour dissiper les soupçons de Lucile. Que j'aie bientôt la consolation de vous voir aussi heureux que je le désire.

ÉRASTE.

Je vous quitte donc, belle Angélique. Viens avec moi, Lolive. Je veux que ton maître apprenne la vérité de ta bouche comme de la mienne.

ANGÉLIQUE.

Rentrons, Lisette.

LOLIVE.

Adieu, mademoiselle Lisette, nous allons réparer vos fautes.

LISETTE.

Hé! va, va, songe à réparer les tiennes.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, ÉRASTE, LOLIVE.

ÉRASTE.

Oui, Cléante, je te l'ai déjà dit : ce que j'entreprenois pour te conserver Angélique a tourné contre nous, par le rapport que Lucile t'a fait dans son erreur. Lolive peut te l'assurer.

LOLIVE.

Oui, Monsieur, voilà le fruit du stratagème de Lisette.

CLÉANTE.

Ah, mon ami! ah, mon cher ami! Ah! Lolive, mon pauvre Lolive, qu'ai-je fait? Mes yeux sont dessillés. Je me suis perdu! je ne veux plus vivre. Allons mourir aux yeux d'Angélique.

LOLIVE.

Je reconnois mon cher maître. Toujours dans les extrémités, la mort ou les violons. Attendez; avant que de voir Angélique, il faut détromper Lucile. Elle est aussi extrême que vous, et je ne conseille point à monsieur Éraste d'essuyer la première bordée; elle seroit rude.

ÉRASTE.

Je crois qu'il a raison.

LOLIVE.

Laissez, laissez faire Monsieur; il est bon pour crier aussi haut que Lucile.

ÉRASTE.

Va donc, Cléante, je m'abandonne à tes soins. De mon côté, je calmerai Angélique, qui n'est pas moins irritée.

LOLIVE.

Et moi, Messieurs, tandis que vous apaiserez vos belles, je vais digérer un nouvel artifice que je roule dans ma tête pour nous débarrasser de M. Damis.

CLÉANTE.

Nous n'avons plus que cette difficulté à lever.

LOLIVE.

C'est de quoi se charge votre serviteur.

CLÉANTE.

Et te flattes-tu d'y réussir?

LOLIVE.

Belle demande! oui, j'en viendrai à bout, malgré le dédit qu'il a signé par galanterie

(Éraste et Cléante sortent.)

SCÈNE II.

LOLIVE seul.

Oh çà, monsieur Damis, nous verrons si je ne vous en ferai point encore accroire, quoique vous soyez en garde contre moi. Mais que vient faire ici notre jalouse? Cléante ne l'a point encore désabusée.

SCÈNE III.

LOLIVE, LUCILE.

LUCILE.

Je te cherchois, Lolive, pour te dire que j'ai fait quelques réflexions sur ce que nous avons dit en ta présence, Cléante et moi.

LOLIVE.

Monsieur Cléante a fait aussi ses réflexions.

LUCILE.

J'ai songé que notre mariage paroîtroit une affaire précipitée.

LOLIVE.

C'est à peu près ce qu'il a pensé. Il vous le dira, Madame, il vous le dira.

LUCILE.

Dis-lui, Lolive, qu'il ne faut pas que son père parle sitôt au mien. Cela n'est pas pressé.

LOLIVE.

Hé, non vraiment.

LUCILE.

Avez-vous appris quelque chose de nouveau?

LOLIVE.

Oh, sans doute; vous le saurez de M. Cléante. (A part.) Mais Angélique s'avance..... Fort bien, nos affaires vont s'arranger.

SCÈNE IV.

LUCILE, LOLIVE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

J'ai entendu la voix de Lucile : c'est elle-même. Seroit-il possible qu'elle ne fût point encore détrompée?

LOLIVE.

Madame, je crois que vous ne fuirez pas la présence de mademoiselle Angélique.

LUCILE.

Au contraire, mon enfant, je serai ravie d'avoir avec elle un moment d'entretien. Hé bien, Angélique, votre mariage avec M. Damis où en est-il? en recevez-vous les compliments?

ANGÉLIQUE.

Mais vous, Lucile, est-ce à Cléante que vous prétendiez d'abord les faire?

LOLIVE.

Mesdames, Mesdames, vous iriez loin sur ce ton-là! Entre femmes jalouses, c'en est trop de la moitié. La diversion ne sera pas hors de saison. Ayez la bonté d'attendre mon retour : je suis à vous tout à l'heure.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LUCILE.

LUCILE.

Si j'avois l'honneur d'être dans votre confidence, vous m'avoueriez qu'Éraste seroit plus de votre goût que M. Damis.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes trop pénétrante.

LUCILE.

Nous avons vu les choses, comme vous savez, et je m'en rapporte à vous pour aimer mieux ce qui vous convient le moins. Mais, grâce au ciel, vous avez une mère raisonnable.

ANGÉLIQUE.

Perdez ces sentiments jaloux.

LUCILE.

Perdez vous-même des sentiments dont vous pourriez à tort vous glorifier. La perte d'un cœur volage cause aussi peu de dépit que sa conquête fait peu d'honneur.

ANGÉLIQUE.

Pour appliquer plus heureusement ces derniers traits, appliquez-les à vous et à Cléante.

LUCILE.

C'est un aimable cavalier que Cléante! il a formé quelque dessein dont il s'est ouvert : il suit l'exemple d'Éraste, et il ne tiendroit qu'à moi de suivre le vôtre.

ANGÉLIQUE.

Serez-vous toujours séduite par les apparences?

LUCILE.

Qu'appelez-vous les apparences? Vous imaginez-vous vos chaînes si difficiles à rompre? La vanité chez vous va-t-elle jusque là? Je crois que si l'on vouloit vous ressembler, Cléante seroit bientôt consolé de vos trahisons.

ANGÉLIQUE.

Ah! je vous abandonne Cléante : mais Éraste?....

LUCILE.

Oh! je ne retiens point Éraste; mais M. Damis ne vous cédera point.

ANGÉLIQUE.

Vous épouserez donc Cléante?

LUCILE.

Quand vous serez madame Damis, nous verrons à ménager votre agrément.

ANGÉLIQUE à part.

Oui, c'est leur résolution; je n'en saurois douter.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, LUCILE, CLÉANTE, ÉRASTE, LOLIVE.

LOLIVE.

Tenez, Mesdames, les voici l'un et l'autre. Vous n'avez que faire de moi pour vous raccommoder. Je cours apprendre à Lisette quelle est la disposition de mes autres machines, et lui donner des instructions.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, LUCILE, CLÉANTE, ÉRASTE.

(Dans la première partie de cette scène Éraste parle à Lucile, et Cléante à Angélique. Les deux amantes ne veulent point les écouter et leur tournent le dos.)

ÉRASTE.

Hé bien, Madame, refuserez-vous encore de m'entendre?

LUCILE.

Éraste!

CLÉANTE à Angélique.

Belle Angélique, ne m'accablez pas de votre colère.

ANGÉLIQUE.

Cléante!

LUCILE à Éraste.

Traître! tu ne croyois pas me retrouver ici.

ÉRASTE.

Mon malheur ne m'a pas permis de vous rencontrer ailleurs.

ANGÉLIQUE à Cléante.

Ce n'est pas moi que vous cherchiez, Monsieur.

CLÉANTE.

Ne me faites pas d'autres crimes que les miens.

LUCILE à Éraste.

Va, perfide! que ma présence ne te contraigne point.

ÉRASTE.

Que j'aie au moins le plaisir de vous voir.

ANGÉLIQUE à Cléante.

Suivez, suivez les transports qui vous guident.

CLÉANTE.

Daignez tourner sur moi vos yeux.

ÉRASTE à Lucile.

Je vous en prie.

CLÉANTE à Angélique.

Je vous en conjure.

LUCILE à Éraste.

Ne regarde que l'objet de tes nouveaux feux. Tu étois ce matin aux genoux de la mère, tu peux embrasser ceux de la fille à présent.

ÉRASTE.

Ah!

LUCILE.

Je te donne une entière liberté.

CLÉANTE à Angélique.

Que ma peine vous touche. Il est aisé de me justifier.

ANGÉLIQUE.

Épargnez-vous-en le soin.

ÉRASTE à Lucile.

Souffrez que je vous explique....

LUCILE.

Je ne veux point d'explication.

CLÉANTE à Éraste.

Ami, je ne puis rien gagner.

ÉRASTE.

Elle ne veut pas m'entendre. Revenons au conseil de Lolive.

(Ici les deux amants changent de place. Cléante passe du côté de Lucile, Éraste du côté d'Angélique; ce qui est mal expliqué par l'une et par l'autre, et ne fait qu'augmenter leur jalousie.)

CLÉANTE à Lucile.

En vérité, Madame, vous mettez Éraste au désespoir.

ÉRASTE à Angélique.

Madame, vous traitez Cléante avec trop de rigueur.

LUCILE à Angélique.

Vous le voyez, il s'est lassé de se contraindre.

ANGÉLIQUE à Lucile.

Il cède au penchant qui l'entraîne.

LUCILE à Angélique.

Vous en êtes témoin; la trahison est avérée.

CLÉANTE à Lucile.

Vous êtes la dupe de vos observations.

ÉRASTE à Angélique.

Souvenez-vous qu'une jalousie mal fondée est la source de nos embarras.

(Il continue de parler à Angélique, mais il lui parle bas.)

CLÉANTE.

Faute d'être avertie, vous avez vu ce qui n'étoit point. Je vous le dis, Madame, Éraste n'est pas coupable.

LUCILE.

Non, vraiment. Il commence par m'aborder; il aperçoit sa maîtresse; il vole aussitôt de son côté.

CLÉANTE.

Il a ses raisons pour cela.

LUCILE.

Il a ses raisons, sans doute, et il est fort aisé de les deviner. Regardez avec quelle vivacité il lui parle.

CLÉANTE.

Il s'efforce de la détromper, comme moi de vous tirer d'erreur.

LUCILE.

Oh! pour cela, Cléante, vous aimez à vous aveugler; votre crédulité n'a point d'exemple!

ANGÉLIQUE à Éraste.

Je ne puis vous écouter plus long-temps; je me retire.

ÉRASTE. (Il lui prend les mains pour la retenir, et continue à lui parler bas.)

Arrêtez, Madame; songez que mon ami.....

LUCILE.

Il lui serre les mains avec transport; qu'attendez-vous donc de plus.

CLÉANTE.

Madame, Madame, je sais ce que je dois croire.

LUCILE.

Votre obstination me fait perdre patience. Pour moi, je ne puis plus soutenir cette vue. Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, ÉRASTE, CLÉANTE.

ANGÉLIQUE voyant sortir Lucile.

Éraste, tandis que vous me parlez, Lucile vous échappe. Vous n'y prenez pas garde. Elle est déjà disparue.

ÉRASTE.

Comment donc, Cléante, pourquoi ne l'as-tu pas arrêtée ?

CLÉANTE.

Je ne l'ai pu.

ÉRASTE.

Il faut donc que je suive ses pas. (Il sort.)

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, CLÉANTE.

ANGÉLIQUE.

Vous la laissez partir ?

CLÉANTE.

Ce n'étoit pas Lucile que je cherchois, quand je l'ai rencontrée ici.

ANGÉLIQUE.

C'est pourtant avec Lucile que vous vous expliquez avec plus de confiance.

CLÉANTE.

C'est à vous que je me suis adressé d'abord.

ANGÉLIQUE.

Vous vous êtes bientôt lassé de me parler.

CLÉANTE.

Vous ne daignez pas m'écouter.

ANGÉLIQUE.

Et que pourriez-vous me dire ?

CLÉANTE.

Que vous vous obstinez injustement à demeurer dans l'erreur. Jugez de moi par Éraste ; vous connoissez ses sentiments pour Lucile, tels sont ceux que j'ai pour vous : ils ne se sont jamais démentis ; je ne veux ni ne puis adorer que vous.

ANGÉLIQUE.

Vous consentiez pourtant d'en épouser une autre.

CLÉANTE.

Le dépit seul m'avoit fait donner un consentement dont mon cœur n'étoit pas d'accord ; mon crime n'a duré qu'un instant. Puis-je espérer qu'une constance éternelle méritera que vous me le pardonniez ?

ANGÉLIQUE.

Sachez, Monsieur, que lorsqu'on aime véritablement on n'est point capable de faire une faute pareille à la vôtre. Nous pouvons pardonner les inquiétudes, les mouvements de colère, et la jalousie même, quoiqu'elle nous soit injurieuse ; mais on ne pardonne jamais à un homme qui cherche à nous oublier.

CLÉANTE.

J'y ferois des efforts inutiles. Étois-je le maître de mon esprit dans la douleur où je me voyois? Mais vous la renouvelez en ce moment, et vous la rendez plus vive que jamais.

ANGÉLIQUE.

Consolez-vous, Cléante; je ne suis pas aussi cruelle que vous : vous cherchiez à me réduire au désespoir, et je ne voudrois pas vous affliger un instant.

CLÉANTE.

Ah, charmante Angélique!

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, CLÉANTE, LISETTE, LOLIVE.

LOLIVE.

Voilà qui va bien, à ce qu'il me paroît.

LISETTE.

C'est ce qu'il me semble aussi.

ANGÉLIQUE.

Mais, Cléante, avez-vous pu me parler comme vous avez fait en présence de monsieur votre père?

CLÉANTE.

Vous venez de me pardonner, Madame; ne révoquez point vos bontés.

LISETTE.

Il a raison.

ANGÉLIQUE.

Rien ne doit plus nous inquiéter que les vues de

M. Damis. J'ai consenti de l'épouser, et il a signé un dédit qui m'alarme.

LISETTE.

Rassurez-vous, Madame, Lolive a déjà trouvé un expédient pour dégoûter M. Damis du mariage.

LOLIVE.

Oui vraiment, et j'en tiens le succès infaillible. Je prétends lui faire changer de sentiment en lui représentant..... Mais le bon homme paroît : retirez-vous tous, et me laissez seul avec lui. Toi, Lisette, ne manque pas d'amener ta maîtresse lorsqu'il en sera temps.

(Angélique, Lisette et Cléante se retirent.)

SCÈNE XI.

LOLIVE, M. DAMIS.

LOLIVE.

Je suis ravi, Monsieur, que vous ayez fait accepter votre lettre de change.

DAMIS.

Hé! qui t'a dit qu'elle étoit acceptée?

LOLIVE.

J'aperçois cela dans vos yeux : un certain fond brillant; vous croyez déjà voir vos écus dans votre coffre.

DAMIS.

Ma lettre de change, oui, ma lettre est acceptée; et elle est, grâce au ciel, ici en sûreté.

LOLIVE.

J'en ai bien de la joie, Monsieur : avez-vous passé chez le père de Lucile?

DAMIS.

Je l'ai oublié ; j'irai, j'irai : ces jeunes gens ne sont pas si pressés.

LOLIVE.

Oh, que non ! c'est pour un amour comme le vôtre que la précipitation est faite : les moments sont chers à un certain âge. J'ai été vous chercher chez le père de Lucile.

DAMIS.

Hé, pourquoi m'y aller chercher? Comment as-tu même le front de paroître devant moi?

LOLIVE.

Fort bien, Monsieur, fort bien ; maltraitez un domestique fidèle ! Après tout, je n'en suis point surpris, c'est notre sort.

DAMIS.

Fidèle ! avoir la noirceur de m'envoyer à Lyon à propos de rien.

LOLIVE.

Oui, oui, à propos de rien : vous l'entendez !

DAMIS.

Ou à propos de quelque fourberie pour laquelle tu avois besoin de mon absence.

LOLIVE pleurant.

Plût au ciel que vous y fussiez !

DAMIS à part.

Quoique je n'ajoute point de foi aux discours de ce fripon, il a un air de vérité qui me jette dans l'embarras et dans la défiance. (Haut.) Et pourquoi voudrois-tu que je fusse à Lyon?

LOLIVE.

Oui, oui, Monsieur, j'irai risquer de me faire assommer du fils pour rendre service à un père défiant, et sans reconnoissance peut-être!

DAMIS.

Ne le voilà-t-il pas! Je conçois des soupçons dont je ne puis me défendre! Ne me déguise rien, Lolive; dis la vérité une fois en ta vie; ne crains rien de mon fils, je te prends sous ma protection.

LOLIVE.

Vous me donnez de la hardiesse. Oui, Monsieur, je voulois vous éloigner d'ici; mon zèle ne pouvoit souffrir qu'on y jouât un si honnête homme. Vous saurez donc premièrement que monsieur votre fils aime Angélique.

DAMIS.

Il aime Angélique?

LOLIVE.

Il en perd l'esprit; il l'idolâtre.

DAMIS.

Et il me conseille de l'épouser! Comment accordes-tu cela? Allons, allons, monsieur Lolive, voilà une fourberie qui n'a pas le sens commun.

LOLIVE.

Qui n'a pas le sens commun! dans laquelle vous allez donner; cependant mademoiselle Angélique ne l'aime pas, lui.

DAMIS.

Je le sais bien : elle est charmée de moi.

LOLIVE.

Autre erreur. Vous m'avez ordonné d'être sincère : elle vous hait parfaitement.

DAMIS.

Bon, bon! depuis que mon mariage est déclaré, j'ai reçu d'elle mille témoignages d'amitié aux yeux même de Cléante.

LOLIVE.

Monsieur, elle aime Éraste, que vous connoissez, et qui, d'intime ami qu'il étoit de M. Cléante, est devenu son rival et par conséquent son ennemi. Cet Éraste, ayant appris que vous étiez près d'épouser sa maîtresse, qu'a-t-il fait? Il l'a demandée à madame Araminte pour vous l'enlever. Là-dessus Cléante a dressé une contre-batterie, en hâtant votre mariage, pour la ravir à Éraste. Voyez-vous bien cette manœuvre?

DAMIS.

Oui, je commence à comprendre.

LOLIVE.

Je n'en doute pas, Monsieur; vous avez une pénétration qui perce tout.

DAMIS.

Mais, Lolive, tu m'as dit tantôt, ce me semble, que mon fils étoit épris de Lucile; à telles enseignes que j'en devois faire la demande au père.

LOLIVE.

Il est vrai, je vous l'ai dit, mais je vous dirai que Lucile et lui ne s'aiment point l'un et l'autre, et que ce n'étoit que par dépit qu'ils cherchoient à se marier ensemble, Cléante pour oublier Angélique, et Lucile pour se venger d'Éraste, dont elle est jalouse et qu'elle adore.

DAMIS.

Comment! Éraste plaît aussi à Lucile! Mais c'est un démon que cet homme-là pour se faire aimer des femmes!

LOLIVE.

Assurément, et cela m'afflige pour vous.

DAMIS.

D'où vient?

LOLIVE.

Ne le voyez-vous pas? Lorsque vous serez l'époux d'Angélique, Éraste vous visitera tous les jours; si vous voulez empêcher ses visites, on lui donnera des rendez-vous.

DAMIS.

Cela pourroit bien arriver.

LOLIVE.

Après cela quels seront vos regrets! Vous allez faire de grands avantages à la future; c'est la règle à votre âge : on ne vous la donneroit point sans cela. Hé quel fruit pensez-vous recueillir d'un argent si mal employé? On vous fera sentir à tout moment que vous êtes vieux, dégoûtant, insupportable. D'ailleurs si vous voulez user de quelque économie dans votre ménage, vous passerez pour un vilain, pour un vieux ladre, et votre maison n'en sera pas moins ruinée. Alors le chagrin vous prendra; et bientôt votre femme, après vous avoir bien fait enrager, aura le plaisir de devenir veuve. Ah! mon cher maître, quand je me représente tous les déplaisirs qui vous menacent, le cœur me crève. Ah! que n'êtes-vous à Lyon!

DAMIS.

Je crois, Lolive, que tu ne manques pas d'amitié pour moi.

LOLIVE.

J'en ai, Monsieur, mille fois plus qu'un fils qui vous sacrifie à sa vengeance.

DAMIS.

Je ne doute pas, mon ami, que tu ne me dises la vérité; mais je voudrois quelque preuve marquée des sentiments d'Angélique. Après les caresses qu'elle m'a faites, j'ai de la peine à la soupçonner de mauvaise foi. Prends-y bien garde, Lolive, ne te tromperois-tu pas toi-même?

LOLIVE.

Je le souhaiterois. Mais vous pouvez aisément vous assurer des choses. Vous allez et venez librement dans la maison de madame Araminte; tâchez, sans qu'on vous aperçoive, de surprendre Angélique et Lisette en conversation. Les suivantes ont ordinairement le secret de leurs maîtresses, et ne s'entretiennent pas moins souvent avec elles des hommes qu'elles haïssent que de ceux qui leur sont chers.

DAMIS.

Oui, ma foi; j'approuve l'expédient.

LOLIVE.

Je gagerois qu'Angélique et Lisette ne parlent que de vous et d'Éraste.

DAMIS.

Tais-toi, regarde, Lolive; le hasard les conduit ici toutes deux; profitons de l'occasion.

LOLIVE.

C'est bien dit; cachons-nous dans ce coin, et les écoutons.... (Ils se cachent dans un coin du théâtre.)

SCÈNE XII.

DAMIS, ANGÉLIQUE, LISETTE, LOLIVE.

ANGÉLIQUE.

Je ne me prête point sans répugnance à ce que tu me fais faire, Lisette.

LISETTE.

Parlons bas de peur d'être entendues. Quelque peu de goût que vous ayez pour M. Damis, songez qu'il est riche. Si l'affaire se conclut, il faudra bien prendre patience.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais qu'il n'espère pas me rendre malheureuse impunément. Il se repentira, je t'assure, de m'avoir épousée : premièrement il aura bien des contradictions à essuyer de ma part. Ce qu'il blâmera je le louerai; ce qu'il approuvera je le condamnerai.

LISETTE.

Lorsque vous le verrez de bonne humeur, vous serez triste? et quand il grondera....

ANGÉLIQUE.

Je chanterai.

LISETTE.

Fort bien. En vivant tous deux de cette sorte, vous aurez l'air d'un bon mariage bourgeois, bien concordant. Mais en sera-t-il quitte pour cela?

ANGÉLIQUE.

Oh que non! il est avare, à ce qu'on dit; moi, je suis prodigue : j'aime la dépense et le faste. Je veux de nouveaux habits tous les jours, et je prétends qu'il y ait au logis jeu ou concert.

LOLIVE bas à Damis.

L'entendez-vous, Monsieur?

DAMIS.

Parfaitement. Tudieu!

LISETTE.

Et vous irez aussi souvent au bal et aux spectacles?

ANGÉLIQUE.

Très-souvent; et au retour je veux qu'un grand soupé nous attende, et ne finisse qu'avec la nuit.

LISETTE.

Rien n'est plus raisonnable.

ANGÉLIQUE.

Si mon mari trouve à redire à cette conduite, tant pis pour lui.

LISETTE.

Assurément, s'il gronde on s'en moquera. Vous vous plaindrez, on vous plaindra. Vous demanderez une séparation : vous la solliciterez, et on vous l'accordera. Il sera condamné à vous laisser libre, et même à vous rendre encore ce que vous ne lui aurez point apporté.

ANGÉLIQUE.

Comme je ne suis sortie que pour te faire cette confidence, rentrons; ma mère pourroit se douter que nous nous entretenons de M. Damis; car elle n'ignore pas l'aversion que j'ai pour lui.

(Angélique et Lisette rentrent.)

SCÈNE XIII.

DAMIS, LOLIVE.

LOLIVE.

Hé bien, Monsieur, qu'en dites-vous?

DAMIS.

Je n'en puis revenir. Qu'Angélique cache de malice sous un maintien si doux!

LOLIVE.

Et Lisette, que vous en semble?

DAMIS.

C'est un serpent.

LOLIVE.

Elle a élevé sa jeune maîtresse.

DAMIS.

Quelle éducation! ah! quelle éducation! Voilà le malheur de je ne sais combien de familles. Les mères s'occupent de leurs plaisirs, et laissent ainsi leurs filles dans des mains mercenaires qui ne peuvent les façonner à la vertu, n'en ayant aucun usage.

LOLIVE.

Mais, Monsieur, j'ai pour vous une inquiétude que mon zèle me cause. N'avez-vous pas signé un dédit de vingt mille livres?

DAMIS.

Oh! madame Araminte me le rendra; sinon, qu'elle ose me poursuivre pour m'obliger à prendre sa fille.

SCÈNE XIV.

DAMIS, LOLIVE, LUCILE.

LUCILE.

Éraste a fait en vain tout son possible pour se raccommoder avec moi; je n'ai pas voulu l'entendre.

LOLIVE bas.

Bon, la jalousie la tient toujours.

DAMIS.

Quelle trahison, Madame! Angélique se moquoit de moi lorsqu'elle se montroit sensible à ma tendresse.

LUCILE.

Je le sais bien; mais cela n'empêchera pas qu'elle ne soit votre femme.

DAMIS.

Je suis votre valet. Je n'ai aucune envie d'épouser une personne qui ne m'aime point.

LUCILE.

Qui ne vous aime point! Qu'importe? Ne fait-on pas tous les jours de pareils mariages?

DAMIS.

Cela ne me convient point.

LUCILE.

Pardonnez-moi, Monsieur: Angélique a de l'aversion pour vous, d'accord; mais, par vos complaisances et vos attentions, vous lui ferez prendre peu à peu d'autres sentiments.

DAMIS.

J'en doute.

LUCILE.

Je n'en doute pas, moi. Faut-il que j'aie meilleure opinion de vous que vous-même? Allez, Monsieur, vous êtes encore assez aimable pour inspirer de l'amour.

DAMIS.

Je me connois, Madame, je me connois. Trève, s'il vous plaît, de plaisanterie.

LUCILE.

Je ne plaisante point, Monsieur. Quoique vieux, vous avez encore des grâces.....

DAMIS.

Oh, parbleu, c'en est trop! Je ne suis pas fait pour être l'objet de vos railleries.

(Il entre brusquement chez madame Araminte.)

SCÈNE XV.

LUCILE, LOLIVE.

LOLIVE riant.

Vous ne lui en avez pas mal donné.

LUCILE.

Je suis bien aise de l'avoir trouvé sous ma coupe. Il doit juger, par ce que je viens de lui dire, que je ne me soucie guère de son fils.

SCÈNE XVI.

ÉRASTE, LUCILE, LOLIVE.

ÉRASTE.

Puis-je espérer, Madame, que vous voudrez bien m'entendre un moment?

LUCILE.

Oui, Monsieur, j'y consens, pourvu que vous me laissiez parler la première. Je ne vous ferai plus de reproches au sujet d'Angélique; je vous laisse le champ libre. Mais ce que j'ai à vous dire, c'est que mon père vient de promettre ma main et d'engager ma foi.

ÉRASTE.

Hé bien, Madame, en dédirez-vous monsieur votre père?

LUCILE.

Je ne sais, je vous le demande.

ÉRASTE.

Ce mariage est l'unique objet de mes vœux.

LUCILE.

Assurément?

ÉRASTE.

Je vous le jure.

LUCILE.

Le perfide! Peut-on pousser l'outrage plus loin! Avec quelle joie il me fait connoître qu'il voudroit me voir unie avec un autre! As-tu bien la cruauté de me l'oser dire?

ÉRASTE.

Mais, Madame, c'est moi qui viens de vous faire demander à monsieur votre père; c'est moi qu'il veut bien accepter pour gendre : et c'est Éraste enfin que vous rendrez le plus fortuné des mortels si les espérances que son cœur a conçues ne sont pas démenties par le vôtre.

LUCILE.

Quoi ! c'est vous, Éraste ?

ÉRASTE.

N'en doutez pas, ma chère Lucile.

LUCILE.

La charmante surprise ! Ah, Éraste ! ne vous souvenez des transports de ma jalousie que pour juger mieux de la force de mon amour.

ÉRASTE lui baisant la main.

Il ne manque plus rien à ma félicité, puisque vous êtes persuadée que je vous aime.

LUCILE.

Je n'en doute plus, et je vois avec un plaisir extrême que vous êtes tout ensemble un ami sincère et un véritable amant.

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

ÉRASTE, LUCILE, DAMIS, ARAMINTE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, LISETTE, LOLIVE.

DAMIS à madame Araminte.

Non, Madame, je ne suis plus dans le dessein d'épouser votre fille, et je vous prie de me rendre mon dédit à l'amiable.

ARAMINTE.

Non, Monsieur, je ne vous le rendrai pas. Nous plaiderons, à moins que nous ne nous accommodions en mariant Cléante avec Angélique.

DAMIS.

C'est à quoi je ne consentirai point.

ARAMINTE.

Nous verrons.

DAMIS.

Oui, parbleu, nous verrons! J'ai de bonnes raisons pour rejeter une pareille alliance.

ARAMINTE.

Des raisons, Monsieur?

DAMIS.

Et des preuves, Madame, et des preuves.....

ARAMINTE.

Hé, quelles preuves, s'il vous plaît?

DAMIS.

Je ne m'explique pas.... (A Angélique.) Non, non, Mademoiselle, vous ne ferez enrager ni le fils ni le père.

ARAMINTE lui jetant le dédit qu'il a signé.

Ah, je suis indignée! Tenez, voilà le cas que je fais de votre dédit, et je romps avec vous pour jamais.

DAMIS, croyant lui jeter le dédit qu'elle a signé, lui jette la lettre de change.

Et moi de même avec vous.

LOLIVE ramasse les papiers; et, voyant que c'est la lettre de change, il la montre à son maître.

En voici bien d'une autre.

CLÉANTE.

C'est la lettre de change.

DAMIS.

Ah, je me suis mépris! C'est ma lettre de change! rends-la-moi, Lolive!

LOLIVE.

Je n'ai point envie de la garder; je suis prêt à vous la rendre, à une condition pourtant.

DAMIS.

A une condition, traître!

CLÉANTE.

Oui, mon père, j'adore Angélique, et Madame ne demande que votre aveu pour l'accorder à mes désirs.

DAMIS à son fils.

Donneras-tu donc, fripon?

LUCILE arrachant la lettre.

Je la tiens; vous ne l'aurez pas que vous n'ayez souscrit au bonheur de Cléante.

DAMIS courant à Lucile.

Vous me la rendrez, Madame.

ÉRASTE la prenant.

Je l'ai.

DAMIS courant à Éraste.

Monsieur!

ÉRASTE.

Votre consentement.

DAMIS.

Ma lettre, de par tous les diables, ma lettre! ils vont la mettre en pièces!

ÉRASTE.

J'en suis dépositaire, Monsieur, et vous ne l'aurez qu'après la signature du contrat.

DAMIS.

Qu'il épouse, qu'il épouse, et qu'il enrage!

ARAMINTE.

Entrons tous au logis, et envoyons chercher mon notaire.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

UNE JOURNÉE
DES PARQUES,

SONGE.

AVANT-PROPOS.

Une après-soupée, je m'amusai à lire les remarques de M. Dacier sur les odes d'Horace, et je lus surtout avec attention un endroit où ce savant commentateur parle ainsi des Parques : « Suivant l'opinion des anciens, Clo-
« tho, Lachésis et Atropos étoient trois sœurs, filles de
« Jupiter et de Thémis. Hésiode les fait filles de la Nuit,
« et Platon de la Nécessité. Clotho tient la quenouille
« et tire le fil, Lachésis tourne le fuseau, et Atropos
« coupe. Elles sont maîtresses de la vie des hommes,
« depuis qu'ils sont nés jusqu'à ce qu'ils meurent : elles
« n'épargnent personne, et le fil tranché par Atropos
« est l'heure fatale de la mort. »

Dans un autre endroit, M. Dacier dit : « Les Parques
« se servoient de deux sortes de laine, de blanche et de
« noire. Elles employoient la blanche pour filer une vie
« longue et heureuse, et l'autre pour filer des jours
« malheureux et de peu de durée: ou plutôt (ajoute-t-il)
« elles filoient des laines qu'elles tiroient des paniers
« qui étoient à leurs pieds, et dans lesquels il y avoit
« des fusées noires et des fusées blanches. Elles mê-
« loient ces laines en filant lorsque la vie des hommes
« étoit mêlée ; c'est-à-dire que, pour marquer un
« malheur qui devoit arriver, elles prenoient de la laine
« noire, qu'elles quittoient pour se servir de la blanche
« lorsque ce malheur devoit finir. Enfin, quand un

« mortel touchoit à son dernier moment, et qu'Atro-
« pos se préparoit à donner le coup de ciseau, le fil
« devenoit tout noir. »

En lisant ce que je viens de rapporter, je m'arrêtois de moment en moment, et tâchois de me faire une image du travail des Parques; mais la confusion des idées qui s'offroient là-dessus à mon esprit m'assoupit peu à peu, et donna, la nuit, occasion à un songe fort singulier. Je rêvai que j'étois au haut des cieux, dans une salle qui ressembloit au magasin d'un marchand de draps : j'y voyois tout autour des rayons sur lesquels il y avoit une infinité de paquets de filasse et d'écheveaux de fils, et au bas une grande quantité de vases de différentes grandeurs, et qui me paroissoient d'une matière transparente, et semblables à celles de ces boules de savon que les enfants font pour s'amuser. La salle étoit vaste et bien éclairée; les étoiles du firmament lui servoient de plafond.

Tandis que je regardois de tous mes yeux cette salle céleste, les trois Parques y parurent subitement, sans que je visse par où elles y étoient entrées. Elles avoient la forme de trois petites vieilles, sèches et laides à faire peur. Elles ne firent pas semblant de m'apercevoir, et commencèrent à s'entretenir, sans prendre garde à moi, qui entendis leur conversation.

A mon réveil, trouvant mon songe assez plaisant, j'entrepris de l'écrire pendant que les images en étoient récentes. Voici à peu près quel fut l'entretien des Parques.

UNE JOURNÉE
DES PARQUES,

DIVISÉE EN DEUX SÉANCES.

SÉANCE PREMIÈRE.

CLOTHO, LACHÉSIS, ATROPOS.

LACHÉSIS.

Hola! filles de Jupiter et de Thémis, Atropos, Clotho, venez, mes sœurs; mettons-nous à l'ouvrage : il est temps, ce me semble, de commencer la journée.

CLOTHO.

Oh, pour cela oui! le nectar que nous venons de boire à la table des immortels nous a un peu amusées; mais nous en reprendrons notre travail avec plus d'ardeur.

LACHÉSIS.

Vous avez raison. Çà, Clotho, préparez la quenouille; mes doigts ne demandent qu'à tourner le fuseau. Filons, filons.

ATROPOS.

Coupons, coupons. Vulcain m'a fait un ciseau neuf, je veux l'essayer : voyons qui en aura l'étrenne.

CLOTHO.

Faisons d'abord descendre aux royaumes sombres

quelques milliers d'hommes; nous filerons et réglerons ensuite les destinées des humains qui naîtront aujourd'hui.

LACHÉSIS.

C'est bien dit. Que nous allons passer agréablement la journée!

CLOTHO à Atropos, en lui présentant un paquet de fils.

Tenez, Atropos, je ne puis offrir un plus beau coup d'essai à votre ciseau qu'en lui donnant à couper une partie de ce gros paquet de fils : ce sont les vies de deux cent mille combattants qui vont en découdre sur les frontières de Perse.

ATROPOS.

Que j'en vais coucher par terre!..... (Elle coupe.) En voilà pour le moins trente mille à bas.

CLOTHO.

Laissons vivre le reste, jusqu'à ce qu'il nous prenne envie d'en faire un nouveau carnage. Il faut avouer que depuis quelques années nous avons envoyé bien des Turcs et des Persans aux enfers.

ATROPOS.

Nous n'avons pas moins expédié de Maures tant blancs que noirs. Quel plaisir pour nous d'avoir une autorité despotique sur tous les mortels, et de faire sentir, quand il nous plaît, à ces petites créatures, qu'il dépend de nous d'abréger ou de prolonger leurs jours! Allons, mes sœurs, secondez-moi; je suis en train de faire de la besogne. Je vous vois toutes deux dans la même disposition.

LACHÉSIS.

Vous auriez tort d'en douter.

ATROPOS.

Que de gens vont passer le pas après ces mahométans!

CLOTHO apportant un autre paquet de fils.

Autre paquet de guerriers que je vous livre. Ce sont deux autres armées qui s'observent sur les bords du Pô avec une vigilance infatigable, qu'une fureur égale anime, et qui brûlent d'en venir aux mains.

LACHÉSIS.

Il faut qu'elles se satisfassent.

ATROPOS coupant.

J'en vais exterminer un grand nombre de part et d'autre.

CLOTHO.

Vous venez d'abattre bien des Français et des Piémontais.

ATROPOS.

Et encore plus d'Allemands.

LACHÉSIS présentant deux écheveaux.

On assiége en Allemagne une place importante : outre une nombreuse garnison qui la défend, le Rhin, pour la rendre inaccessible, enfle ses eaux, et, par des débordements affreux, semble vouloir noyer les assiégeants; mais plus ceux-ci trouvent d'obstacles, plus ils s'opiniâtrent à les surmonter : ils vont attaquer l'ouvrage-à-corne, et les assiégés se préparent à les repousser.

ATROPOS coupant une partie des deux écheveaux.

Détruisons plus d'assiégeants que d'assiégés; mais cela n'empêchera pas que la place ne se rende au premier jour : c'est un de nos arrêts.

LACHÉSIS.

Oui; mais ajoutons, s'il vous plaît, que les assiégeants perdront une tête dont la perte sera plus grande pour eux que celle de la ville pour les assiégés.

CLOTHO montrant un autre écheveau.

Tranchez cet écheveau, vous ferez périr d'un seul coup cent cinquante, tant matelots que soldats et passagers qui sont dans un vaisseau vénitien, sur la mer Adriatique. Une horrible tempête vient de s'élever : les vents qui sifflent, et les flots qui mugissent, font trembler les rivages voisins. Le bâtiment est déjà démâté, fracassé; il va couler à fond si nous n'en ordonnons autrement.

ATROPOS.

Qu'il s'abîme! qu'il s'abîme! aussi bien les hommes qu'il porte ne sont bons qu'à noyer.

LACHÉSIS.

Je demande grâce pour un jeune bel-esprit français qui se trouve parmi les passagers; qu'il se sauve sur une planche, et gagne les côtes d'Albanie.

CLOTHO.

Soit.

ATROPOS.

Hé bien, il se sauvera, puisque vous le souhaitez; il ira se faire circoncire à Constantinople, où six mois après il sera empalé pour avoir parlé avec irrévérence du grand prophète des musulmans.

LACHÉSIS.

Je n'ai voulu le sauver du naufrage que pour le faire traiter ainsi par les Turcs.

CLOTHO.

Puisque vous êtes si bien intentionnée pour ce bel-

esprit, qu'il échappe donc à la fureur des eaux, et que tous les autres deviennent la pâture du poisson. Nous régalons si souvent de semblables mets les habitants aquatiques, que je ne sais si les hommes mangent plus de poissons que les poissons ne mangent d'hommes.

ATROPOS coupant tout l'écheveau à un fil près.

Les monstres marins vont faire bonne chère.

LACHÉSIS apportant un autre écheveau.

Nouveau paquet de fils à couper. Un effroyable tremblement de terre se fait sentir dans une ville d'Italie; toutes les maisons s'ébranlent, et la terre s'ouvre pour les engloutir avec les malheureux mortels qui les habitent. Combien ferons-nous périr de citoyens?

CLOTHO.

Deux mille seulement. Quelque plaisir que nous prenions à massacrer les hommes, nous devons mettre des bornes à notre fureur; autrement le genre humain finiroit bientôt.

ATROPOS.

Vous ne pensez pas à ce que vous dites, Clotho. Quand nous donnerions aujourd'hui la mort à deux cent mille personnes, ce ne seroit pas une nuit de Londres, de Paris et de Pékin.

LACHÉSIS.

Atropos dit la vérité. Exerçons hardiment la puissance que nous avons sur les humains. Malgré la vaste étendue des mers et les espaces immenses de terre qui séparent les peuples, nous allons des uns aux autres en un clin d'œil : en un mot, nous avons l'univers sous

nos yeux ; nous voyons tout ce qui s'y passe ; immolons sans miséricorde ceux que nous voudrons ôter du monde.

CLOTHO apportant un gros paquet de fils.

Voici les fils des habitants de la ville de Mexico, où règne une maladie contagieuse : nous retranchâmes hier du nombre des vivants mille de ces malheureux ; faisons-en mourir aujourd'hui quinze cents, non compris quelques Espagnols qui, par nécessité, ont épousé des Mexicaines, et qui aiment mieux vivre misérablement dans la nouvelle Espagne que de s'en retourner dans l'ancienne sans avoir fait fortune.

ATROPOS coupant une partie des fils.

Que ces Espagnols sont glorieux !

LACHÉSIS présentant un nouvel écheveau.

Ce petit écheveau contient les fils de cinquante Indiens du Pérou qui se sont assemblés sur une montagne haute et pointue pour y célébrer la mémoire de leur Inca le bon Atabalippa. Ne nous opposons point à leur courageuse résolution : ils ont pour témoins de l'action immortelle qu'ils vont faire plus de dix mille spectateurs qui sont accourus là pour les voir et les admirer. Ces cinquante victimes ont déjà chanté des vers à la louange de leur Inca : ils ont fait entendre les tristes sons de leurs flûtes : les voilà qui tombent dans une humeur noire ; ils vont se dévouer à la mort, et se précipiter du haut en bas, pour aller dans l'autre monde rendre service à leur prince.

ATROPOS après avoir coupé l'écheveau.

Ces Indiens du Pérou sont de bonnes gens ; en vérité, ils méritoient bien que les Espagnols, en faisant

la conquête de leur pays, les traitassent un peu plus humainement qu'ils n'ont fait.

CLOTHO donnant un petit paquet de fils.

Jupiter va lancer sa foudre auprès de Saint-Domingue sur le vaisseau d'un corsaire anglais. Tout l'équipage, par des actions impies et barbares, s'est attiré la colère des dieux : le tonnerre tombe en cet instant sur l'endroit du navire où sont les poudres : le bâtiment saute en l'air avec tous les hommes qui sont dessus.

ATROPOS coupant.

Qu'ils aillent joindre Ajax dans les enfers.

LACHÉSIS présentant un écheveau.

Vous voyez soixante-quinze religieux mendiants assemblés dans un chapitre général qui se tient actuellement dans un coin de la Basse-Bretagne : ceux qui sont nobles d'origine disent que les premières dignités de leur ordre appartiennent de droit aux moines gentilshommes : les roturiers prétendent y avoir part, et proposent qu'on rende les dignités alternatives. C'est la querelle des patriciens et des plébéiens. Les révérends pères, de part et d'autre, s'échauffent là-dessus, et vont finir leurs débats à coups de bâton : ils tirent de dessous leurs robes des gourdins dont ils sont armés, et les voilà qui s'assomment. Combien souhaitez-vous qu'il en demeure sur le carreau ?

CLOTHO.

Quinze : savoir, dix simples religieux, trois gardiens, un provincial et un définiteur.

ATROPOS après avoir coupé.

L'affaire en est faite ; il y a quinze morts et vingt blessés.

LACHÉSIS.

Ce n'est pas trop pour un combat capitulaire de moines bas-bretons.

CLOTHO tenant plusieurs fils.

Nouvelle opération pour nous.

ATROPOS.

De qui sont ces fils que vous tenez?

CLOTHO.

De quatre Allemands qui font la débauche à Strasbourg avec deux comédiennes françaises; depuis vingt-quatre heures qu'ils sont à table, ils ont bu deux cents bouteilles de vin; ils ne peuvent plus se soutenir sur leurs chaises. Les ferons-nous crever tous?

LACHÉSIS.

Non pas, s'il vous plaît : passe pour les hommes; à l'égard des femmes, qu'elles n'en soient pas même incommodées; car elles doivent recommencer demain, sur nouveaux frais, avec deux officiers de la garnison, qui leur donnent à souper : je suis bien aise que cette partie se fasse. Vous souvient-il, mes sœurs, que nous avons filé à ces deux demoiselles des jours bien agréables?

ATROPOS.

Oh! que oui, je m'en souviens.

CLOTHO.

Et moi pareillement : à telle enseigne que nous avons décidé qu'elles iront toutes deux à Paris, où elles feront différemment leur fortune : l'une abandonnera sa profession pour se rendre esclave d'un riche galant qui la traitera à la turque, la tiendra prisonnière dans un appartement magnifique, où elle ne verra que son geôlier et ses guichetiers.

LACHÉSIS.

Effectivement tel a été notre décret.

ATROPOS.

J'ai oublié ce que nous avons ordonné de sa compagne.

CLOTHO.

Sa compagne, plus heureuse, jouira d'une entière liberté, brillera sur la scène, se nippera suivant le goût de quelques seigneurs généreux, et amassera beaucoup d'espèces; mais une vie si délicieuse ne sera pas de longue durée. Cette actrice, à la fleur de son âge, disparoîtra subitement: nous la déroberons d'un coup de ciseau aux applaudissements du public; et, malgé tout son bien, ses funérailles seront aussi modestes que celles d'une de ses pareilles seront superbes, presque dans le même temps, chez un peuple voisin.

LACHÉSIS.

Ce peuple-là fait trop d'honneur au talent dramatique, et les Français n'en font point assez. Les génies des nations sont différents, comme vous voyez.

CLOTHO apportant un écheveau.

Cette petite botte de fils parisiens va nous amuser quelques moments.

ATROPOS.

Que vous me faites de plaisir, ma chère Clotho, en m'apportant ces fils! je suis charmée quand j'expédie des habitants de Paris.

LACHÉSIS.

Et c'est ce qui nous arrive tous les jours.

CLOTHO.

Je vous livre d'abord ce philosophe chimiste, qui, se voyant parvenu à son quatorzième lustre, a rompu

tout commerce avec ses amis, et s'est renfermé dans son laboratoire pour n'en plus sortir : il ne veut plus voir personne qu'une gouvernante qui a soin de lui depuis trente ans : il s'ennuie, dit-il, de vivre ; et, quoiqu'il se porte à merveille, il se tient toujours au lit comme un malade qui se croit près de sa fin.

LACHÉSIS.

Ce pauvre philosophe s'est brûlé le cerveau en faisant ses opérations chimiques.

ATROPOS coupant le fil.

Puisque la vie n'est plus qu'un fardeau pour lui, je veux bien, par pitié, l'en délivrer.

CLOTHO tirant un autre fil de l'écheveau.

Tandis que vous êtes si pitoyable, tirez de peine ce malheureux bourgeois, qui, s'étant toujours trouvé dans l'indigence, a depuis peu enterré son frère, qui lui a laissé deux cent mille francs en bonnes espèces. Peu s'en est fallu que la joie de recueillir une si riche succession ne lui ait troublé l'esprit ; et il seroit moins à plaindre qu'il n'est, si ce malheur lui étoit arrivé.

LACHÉSIS.

D'où vient donc ?

CLOTHO.

C'est qu'il ne sait ce qu'il doit faire de son argent : la crainte de le mal placer l'agite sans cesse ; il n'a pas un moment de repos, rien ne lui paroît sûr : c'est un garçon bien embarrassé.

ATROPOS coupant.

Je vais, par charité, mettre fin à son embarras.

CLOTHO souriant et tirant un fil du même écheveau.

Quelle bonté ! il faut que je vous fournisse encore une occasion de faire une action charitable.

ATROPOS.

Je ne la laisserai pas échapper.

CLOTHO.

C'est trop laisser languir ce bon chanoine octogénaire, qui, sans compter l'asthme qui l'étouffe, a une ankylose au genou droit, et une sciatique à la cuisse gauche. Guérissons-le radicalement de tous ses maux; aussi bien n'est-il plus d'aucune utilité sur la terre. Il y a au moins dix ans que nous aurions dû faire vaquer sa prébende.

LACHÉSIS.

Véritablement on voit comme cela dans le monde d'antiques figures dont on n'a pas tort de nous reprocher la trop longue existence. C'est un défaut d'attention dont nous devons nous corriger.

ATROPOS.

Corrigeons-nous-en donc, ne faisons point de quartier à la décrépitude.

CLOTHO montrant un autre fil.

Faites donc main-basse sur ce vieux professeur de l'université, qui depuis plus de soixante ans ne fait point nettoyer ses habits de peur de les user. C'est un pédant entêté des anciens. Il est tombé malade; et comme il croit qu'il ne reviendra pas de sa maladie, il disoit ce matin à un de ses amis : Ce qui me console, en mourant, c'est de n'avoir jamais lu aucun auteur moderne.

LACHÉSIS riant.

La plaisante consolation!

ATROPOS coupant.

Qu'il meure donc content ce fidèle partisan de l'antiquité.

CLOTHO Présentant trois fils à la fois.

Voici encore trois mortels qui sont cause qu'on crie après nous tous les jours, et que nous semblons en effet avoir entièrement mis en oubli. Ce sont trois vieillards qui ne sauroient plus s'acquitter de leurs fonctions ordinaires : un avocat qui ne peut plus employer son éloquence à soutenir l'injustice; un médecin célèbre qui ne tue plus de malades; et un bon père capucin qui ne peut plus sortir de son couvent pour aller dîner en ville.

LACHÉSIS.

Faisons promptement disparoître ces vénérables personnages.

ATROPOS tranchant les trois fils.

C'est leur faire plaisir que d'abréger une vie si triste.

CLOTHO montrant un autre fil.

Ce fil délié attend de nous la même grâce : c'est le tissu des jours d'une belle et vertueuse comtesse, fort avancée dans sa carrière. Nous lui avons filé une vie longue et sans traverses; mais la bonne dame est une dévote qui s'aime et qui vieillit de mauvaise grâce. Au lieu de laisser tranquillement ses charmes tomber en ruine, elle en pleure tous les matins la perte à sa toilette, en se regardant dans son miroir. Je suis d'avis que nous terminions le cours de sa vie, pour prévenir le désespoir où elle seroit bientôt de se voir décrépite.

ATROPOS coupant.

J'y consens : épargnons-lui ce chagrin.

LACHÉSIS.

J'opine aussi pour qu'on lui rende ce service. Il faut avouer qu'il y a des moments où nous sommes tout-à-fait obligeantes.

CLOTHO présentant deux fils.

Ces deux fils féminins méritent aussi un coup de ciseau. Ce sont deux vieilles extravagantes; l'une est veuve, et l'autre fille. La première a fait la folie de se dépouiller de tous ses biens pour établir avantageusement ses enfants, qui par reconnoissance la laissent manquer de tout. La dernière, née tendre et généreuse, se trouve sans biens et sans adorateurs, après avoir pendant cinquante ans soudoyé des cadets.

LACHÉSIS d'un air railleur.

Je plains ces deux pauvres créatures!

ATROPOS coupant les deux fils.

Cessez de les plaindre; elles ne vivent plus.

CLOTHO donnant un autre fil.

Donnez promptement un passe-port pour les enfers à ce vieux goutteux de banquier en cour de Rome : vous comblerez par là les vœux de sa jeune épouse, qui brûle d'impatience de se voir en état de faire remplir sa place par un gros chantre dont elle apprend la musique.

ATROPOS coupant.

Il faut la satisfaire; mais je crois qu'elle auroit un peu moins d'empressement à convoler en secondes noces si elle savoit que son maître à chanter doit changer de note dès qu'il sera devenu son mari.

LACHÉSIS apportant un fil.

Purgeons la terre de ce vieux prêtre, qui a passé les deux tiers de sa vie dans la pauvreté, et qui possède à présent vingt bonnes mille livres de rente en bénéfices, qu'il doit moins à sa vertu qu'à l'esprit intrigant dont nous l'avons doué le jour de sa naissance. Bien loin de

faire part de ses richesses aux pauvres, il se plaît à thésauriser. Il est si attaché à ses louis d'or, qu'il se fait un plaisir de les compter tous les soirs, et de les baiser l'un après l'autre en les remettant dans son coffre. Enfin il ne vit plus comme autrefois du produit de ses messes, et il est si las d'en avoir dit qu'il ne veut plus même en entendre.

ATROPOS coupant.

Voilà qui est fini; il ne baisera plus ses louis d'or, qui vont être partagés entre deux ou trois héritiers que, par avarice et par orgueil, il n'a pas voulu voir pendant sa vie.

CLOTHO va prendre un nouveau fil qu'elle apporte.

Parmi les vieillards qui vivent encore par notre négligence, j'en aperçois un qui s'attire ma compassion. C'est un religieux que ses confrères tiennent depuis trente années enfermé dans un cachot noir, où ils le nourrissent si sobrement, qu'il n'a plus que la peau et les os.

LACHÉSIS.

Une pénitence si rude suppose qu'il a commis quelque grand crime.

CLOTHO.

Quelque grande que soit sa faute, il l'a bien expiée par les maux qu'il a soufferts. Il y a plus de vingt-cinq ans qu'il s'efforce en vain tous les jours de fléchir sa communauté par des prières et par des larmes. Il n'implore plus que notre secours : faisons voir que nous avons moins de dureté que des moines.

ATROPOS coupant le fil.

Prêtons-lui donc notre assistance.

LACHÉSIS prenant un autre fil.

Payons en même temps les dettes d'un vieil évêque obsédé, tourmenté, persécuté par une foule importune de créanciers. Comme sa grandeur n'a point d'autres revenus que ceux de son évêché, qui ne lui rapporte que cinquante mille livres par an, elle a été obligée d'emprunter de toutes parts pour mieux soutenir la dignité de l'église. On veut aujourd'hui qu'il fasse à ses créanciers des délégations qui le réduiroient à vivre bourgeoisement.

ATROPOS.

Bourgeoisement! ah! quel affront on veut faire à un prélat! il faut le lui épargner. Envoyons monseigneur dans les champs qu'habitent les ombres heureuses.

(Elle coupe le fil.)

CLOTHO.

Bon : qu'il aille dans ce charmant séjour, pourvu que messieurs les juges ne lui fassent pas prendre la route du Tartare pour venger ses créanciers.

LACHÉSIS apportant un nouveau fil.

Il me vient une maligne envie que je veux satisfaire. Un vieux et riche bourgeois a deux enfants mâles. Il a revêtu l'aîné, dont il est idolâtre, d'une charge fort honorable ; et, pour faire tomber sur lui tout son bien, il a forcé son second fils, qu'il n'aime point, à se jeter dans un couvent. Ce cadet, pour obéir à son père, a pris le froc sans vocation ; et, après avoir fait des vœux qui le lient, il vient d'apostasier. Pour punir le vieillard d'avoir fait un mauvais moine, tranchons les jours de son fils aîné, qui n'a point d'enfants.

ATROPOS coupant.

Cela n'est pas mal imaginé : c'est en effet le moyen de mortifier le père; il aura le chagrin d'avoir, pour enrichir un de ses fils, causé inutilement le malheur de l'autre.

LACHÉSIS.

Et de penser que ses collatéraux, qu'il hait et ne voit point, vont devenir ses héritiers.

(Lachésis et Clotho prennent chacune plusieurs fils, qu'Atropos coupe à mesure qu'ils lui sont présentés.)

CLOTHO.

J'ai aussi mes fantaisies, moi.

ATROPOS.

Qui vous empêche de les contenter?

CLOTHO présentant trois fils à la fois.

Point de miséricorde pour ces trois fils retors que j'abandonne à votre ciseau. Ce sont deux Normands et une aventurière de Gascogne : ils ont quitté leur pays pour aller chercher fortune à la bonne ville de Paris, mère nourrice des cadets de ces deux nations. Un de ces Normands, après avoir pris la livrée d'un fermier général, et passé par les emplois qui y sont attachés, est devenu le seigneur du village où il est né. L'autre, qui a fait ses études dans la ville de Caen, a mis son latin à profit, en se glissant chez un gros collateur dont il a trouvé le moyen de gagner l'amitié et d'attraper deux bénéfices considérables : et la Gasconne, aussi prudente que jolie, s'est fait un petit fonds de cinquante mille écus des deniers des trois états.

ATROPOS tranchant les trois fils.

Puisque vous le voulez, le seigneur de village, l'aven-

turière et le bénéficier vont se rendre dans un instant à la redoutable prairie [1], où Æacus les attend pour les interroger. Je crois que ce juge n'aura pas besoin de Minos pour savoir s'il doit les condamner à prendre le chemin du Tartare.

LACHÉSIS donnant un fil à couper.

Délivrons le genre humain de cet abbé prodigue qui ne peut vivre avec soixante mille livres de rente, qui s'endette de tous côtés, qui friponne le tiers et le quart, et qu'enfin la nécessité d'avoir de l'argent rend capable de tout. Sa bourse, comme le tonneau des Danaïdes, se vide sitôt qu'elle est remplie. Si tous les rois de la terre lui vouloient envoyer leurs revenus, il viendroit à bout de les dépenser.

ATROPOS se hâtant de couper.

Ah! quel bourreau d'argent! il ne mérite pas de voir le jour.

CLOTHO présentant un nouveau fil.

Point de pardon pour ce plaideur extravagant. Sa partie est une femme qui a été sa maîtresse pendant vingt années pour le moins; il l'a depuis peu épousée, et il plaide en séparation.

ATROPOS coupant.

Quel fou!

[1] Platon, dans le *Gorgias*, dit qu'Æacus et Rhadamante rendoient leurs arrêts dans une prairie où il y avoit deux routes qui conduisoient, l'une au Tartare, et l'autre aux Champs-Élysées; que la juridiction d'Æacus s'étendoit sur l'Europe, celle de Rhadamante sur l'Asie; et que quand il se trouvoit des difficultés que ces deux juges ne pouvoient résoudre, ils avoient recours à Minos, qui, le sceptre d'or à la main, se tenoit assis, et prononçoit souverainement.

Du temps de Platon la terre n'étoit divisée qu'en deux parties.

LACHÉSIS donnant un autre fil.

Finissons les divisions qui règnent dans la famille d'un marchand injuste et capricieux; quoiqu'il ait soixante-quinze ans passés, il ne veut pas que ses deux fils se mêlent de ses affaires, qu'ils conduiroient pourtant bien mieux que lui.

ATROPOS tranchant le fil du père.

Je vais mettre d'accord le père et les enfants.

CLOTHO offrant un autre fil.

Coupez ce fil : c'est celui d'un ecclésiastique des plus patelins qu'il y ait dans le séminaire : l'hypocrite a si bien fait qu'on l'a nommé à une abbaye considérable : il a déjà envoyé son argent à Rome pour payer ses bulles : elles sont en chemin; faisons disparoître monsieur l'abbé avant qu'elles arrivent.

ATROPOS tranchant le fil.

Il n'aura pas le plaisir de les voir.

LACHÉSIS donnant un autre fil, et riant.

Un gros cochon d'homme gourmand rêve qu'il est à table, et se réveille en sursaut; il sonne une clochette pour appeler son cuisinier, et lui ordonner de lui préparer pour son dîner les mets qu'il vient de voir en dormant : ayons la malice de priver ce gourmand du plaisir de faire ce repas.

ATROPOS coupant.

Vous voilà satisfaite.

CLOTHO apportant un écheveau.

Ces fils sont ceux de vingt voleurs, et d'autres pareils honnêtes gens, qui sortent des prisons de Londres pour aller subir le châtiment auquel ils ont été condamnés par la justice. L'étonnante nation! ces criminels

se rendent d'un air tranquille au lieu de leur supplice.

ATROPOS coupant l'écheveau.

Oh ! les Anglais sont des hommes bien résolus ; ils quittent pour la plupart sans regret la vie, et ne craignent pas la maison de Pluton ; soit qu'ils croient qu'il n'y en a point, soit que, persuadés qu'il faut tôt ou tard cesser de vivre, il leur soit indifférent de mourir aujourd'hui ou demain.

LACHÉSIS.

Attendez, mes chères sœurs, je fais une réflexion : nous sommes trop bonnes aujourd'hui ; nous ne détruisons que des sujets insensés, inutiles ou incommodes dans la société civile : à quoi pensons-nous donc ? Est-ce ainsi que les Parques, qui ne sont pas moins cruelles que les Euménides, doivent s'occuper ? On diroit, à voir le choix que nous faisons de nos victimes, que nous cherchons à paroître équitables aux yeux des hommes : il semble que nous ayons peur qu'ils désapprouvent nos actions, comme si nous nous mettions en peine de leurs plaintes et de leurs murmures.

CLOTHO.

Le reproche est juste : nous faisons des destinées une espèce de chambre de justice ; nous n'y songeons pas effectivement : frappons des coups moins mesurés : baignons-nous dans le sang humain : que l'on nous reconnoisse à la malice et à la barbarie de nos opérations.

ATROPOS.

Ces sentiments me charment. Apportez-moi, mes mignonnes, les fils des mortels les plus respectés sur la terre, et soyons insensibles à la douleur que nous allons causer.

LACHÉSIS.

Vous pouvez compter sur notre fermeté.

CLOTHO tirant un fil d'un nouvel écheveau.

Le beau coup à faire, ma chère Atropos! remplissons d'étonnement l'Europe et l'Asie. Tranchez ce fil; c'est un meurtre digne de nous : ôtons la vie et la couronne à ce jeune empereur qui fait concevoir à ses peuples de si belles espérances : il a jeté les yeux sur une princesse de sa cour, et il se dispose à la faire monter sur le trône : tout est prêt pour son mariage, dont la cérémonie se fera demain, si nous l'avons pour agréable; mais prenons plaisir à tromper l'attente de ce jeune monarque : changeons l'appareil de ses noces en funérailles : répandons la consternation dans son palais; et divertissons-nous de la tristesse de ses plus chers courtisans.

ATROPOS coupant.

L'affaire en sera bientôt faite : le fil de la vie d'un souverain n'est pas plus difficile à couper qu'un autre.

LACHÉSIS apportant un fil.

Une jeune et charmante princesse, qui fait l'ornement d'une des plus belles cours de l'univers, est malade : elle est environnée de médecins qui se flattent qu'ils la guériront ; mais rendons leurs espérances vaines, comme nous faisons le plus souvent dans les maladies aiguës.

ATROPOS coupant.

Je vais lui porter le coup mortel sans être touchée des larmes du prince son époux, qui se désespère au pied de son lit, ni des lamentations des femmes qui sont autour d'elle.

CLOTHO.

A cette inhumaine et noble fermeté, je reconnois ma sœur. Courage, Atropos; après les deux expéditions que vous venez de faire, je ne crains pas que vous refusiez de prêter la main à celle-ci.

(Elle lui présente un fil.)

ATROPOS.

Qu'est-ce que ce fil?

CLOTHO.

C'est celui d'un général d'armée, d'un grand capitaine, qui réunit en lui toutes les qualités des héros: faites-lui sentir votre ciseau au milieu de ses troupes; vous trancherez une vie que le fer et le feu respectent depuis soixante-dix ans.

ATROPOS coupant.

Nous lui avons filé tant de jours glorieux qu'il doit mourir content.

LACHÉSIS donnant un autre fil.

Main-basse, main-basse sur cet illustre magistrat, qui aime l'éclat et la dépense; juge fort aimé, fort estimé, et des plus éclairés.

ATROPOS d'un air étonné.

Vous n'y faites pas réflexion, Lachésis?

LACHÉSIS.

Pardonnez-moi.

ATROPOS.

Nous ferons mal notre cour à ma mère en ôtant sitôt du nombre des vivants un de ses plus zélés sacrificateurs.

LACHÉSIS.

Coupez, coupez toujours à bon compte. Thémis nous

grondera d'abord; ensuite elle s'apaisera quand nous lui représenterons que les Parques n'épargnent personne, et que d'ailleurs ce magistrat qu'elle affectionne sera fort bien remplacé.

ATROPOS.

Oh! Thémis se contentera de ces raisons..... (Elle coupe le fil.)..... Voilà notre magistrat dépouillé du pouvoir de juger les autres. Il va paroître lui-même devant les juges des enfers, et entendre prononcer son arrêt.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉANCE.

SÉANCE DEUXIÈME.

CLOTHO, LACHÉSIS, ATROPOS.

CLOTHO.

Sauf votre meilleur avis, mes sœurs, je juge à propos que nous nous reposions un peu.

LACHÉSIS.

Que dites-vous, Clotho? Est-ce que nous sommes faites pour le repos?

CLOTHO.

Non : mais nous nous délassons en changeant de travail. Ainsi, pour quelques moments, cessons de couper des fils; commençons à nous servir de la quenouille. Le plaisir de filer les aventures des enfants qui naissent est celui qui a le plus de charmes pour moi.

ATROPOS.

Je vous dirai la même chose, quoique je me divertisse fort à jouer des ciseaux.

LACHÉSIS.

Nous sommes donc d'accord toutes trois : filer est mon occupation favorite; aussi suis-je chargée de tourner le fuseau. Allons, mes petites, apportez vite les paniers où sont nos filasses blanches et nos filasses noires : arrangez autour de moi tous les vases où je trempe ordinairement le bout de mes doigts quand je file, et qui contiennent diverses liqueurs, dont les unes communiquent aux hommes les vices et les autres les vertus.

ATROPOS apportant un vase.

Voici déjà un des vases où vous mettez le plus souvent la main : c'est celui de la volupté.

CLOTHO apportant deux vases.

Et voilà les vases du jeu et de l'ivrognerie : vous n'y trempez pas moins souvent les doigts.

ATROPOS apportant un autre vase.

Vous voyez celui dont la liqueur a été puisée dans le Styx, et qui fait les tyrans, les assassins et les autres mauvais hommes.

CLOTHO apportant deux nouveaux vases.

Ces vases sont ceux du mensonge et de la trahison.

(Atropos et Clotho apportent tous les vases des passions, des vices et des vertus, et les arrangent autour de Lachésis.)

LACHÉSIS regardant de tous côtés.

Je ne vois point ici les vases de la douceur et de la beauté.

ATROPOS.

Ils sont l'un et l'autre à votre main gauche.

LACHÉSIS.

Ah! oui, oui, je les démêle..... (Elle s'aperçoit que Clotho cherche quelque chose.)..... Que cherchez-vous, Clotho?

CLOTHO.

Je cherche un vase que je ne trouve point; on diroit que nous ne l'avons plus.

LACHÉSIS.

Quel vase est-ce donc?

CLOTHO.

Celui de la chasteté.

LACHÉSIS.

Je sais où il est; mais nous n'en aurons pas besoin

peut-être aujourd'hui : il ne faut pas nous en servir tous les jours; nous ne pouvons assez le ménager : nous avons, dans les premiers temps du monde, fait une si grande consommation de la liqueur qu'il y avoit dedans, qu'à peine nous en reste-t-il pour faire des filles religieuses.

ATROPOS.

Passons-nous-en donc, ainsi que du vase de l'humanité : il est encore bien précieux, celui-là; aussi le conservons-nous fort soigneusement ; nous ne nous en servons presque plus, même quand nous faisons des moines.

LACHÉSIS.

Çà, filons... Mais attendez, il nous manque encore quelque chose.

CLOTHO.

Quoi ?

LACHÉSIS.

Le petit panier où il y a des fils d'or et des fils de soie. La fantaisie peut nous prendre aujourd'hui de rendre quelque mortel heureux.

ATROPOS.

C'est une fantaisie que nous avons bien rarement.

CLOTHO apportant un petit panier de fils d'or et de soie.

Si par hasard cette envie nous vient, voici de quoi la satisfaire.

LACHÉSIS.

Filons donc présentement les destinées des enfants qui vont naître.

CLOTHO.

Il en est déjà né plusieurs depuis que nous sommes

à l'ouvrage. Il vient d'éclore entre autres, dans le sérail du grand seigneur, un prince dont la sultane favorite est accouchée : commençons par là.

(Elle tire la filasse pour filer.)

LACHÉSIS filant.

Arrêtons, statuons et ordonnons que la vie de ce prince naissant soit longue : qu'il passe sa plus tendre enfance dans le sein de son père et de sa mère, et qu'il augmente en eux, par ses gentillesses, l'amour dont il est le doux fruit.

ATROPOS.

Marquez, Lachésis, marquez par quelques nuances noires l'affreux péril dont je veux qu'il soit menacé avant qu'il ait atteint sa sixième année. Les janissaires, si redoutables à leurs maîtres, se révolteront contre le gouvernement, déposeront le père du jeune prince, et mettront sur le trône le frère du sultan déposé. Le nouvel empereur d'abord sera tenté de suivre les maximes sanguinaires de ses prédécesseurs, et de faire étrangler son neveu; mais il ne succombera point à une si cruelle tentation; au contraire il concevra pour lui l'amitié la plus forte, et prendra autant de soin de son éducation que s'il étoit son propre fils.

CLOTHO.

Ajoutons à cela, je vous prie, que le jeune prince demeurera pendant un grand nombre d'années dans le sérail; après quoi, par une nouvelle révolution, qui coûtera la vie à plus de soixante mille musulmans, son oncle sera déposé à son tour, et lui élevé à l'empire : il reprendra donc la place de son père, qui sera mort, et usant aussi d'humanité, il épargnera le sang de sa famille.

LACHÉSIS.

Je souscris à ces décisions. Qu'elles soient des arrêts irrévocables des Parques. Passons à un autre enfant.

ATROPOS.

Doucement, ma sœur. D'où vient qu'en filant la vie de ce prince nouveau-né vous n'avez fait aucun usage de nos vases? C'est pour en faire sans doute un prince sans vices et sans vertus.

LACHÉSIS.

Hé bien, ce ne sera pas le premier que nous aurons fait de ce caractère-là.

CLOTHO.

J'en demeure d'accord; mais donnez-lui du moins une dose raisonnable de volupté : voulez-vous qu'il vive dans son sérail comme un chartreux dans sa cellule?

LACHÉSIS souriant, et trempant ses doigts dans le vase de la volupté.

Non vraiment, je n'y pensois pas. J'allois faire là un pauvre sultan.

ATROPOS.

Passons de Constantinople à Pékin. Nous venons de régler les principaux événements de la vie d'un prince turc, filons présentement le sort d'une princesse née depuis un quart d'heure au palais de l'empereur de la Chine : c'est la cinquième fille de ce grand monarque. La mère de cette princesse est une des trois concubines de la seconde classe [1], et la même qui, l'année dernière,

[1] Les femmes de l'empereur de la Chine sont divisées en six classes. La première n'est composée que de la reine, son unique épouse. Il y a

accoucha d'un prince que sa majesté chinoise doit un jour choisir pour son successeur. Nous avons, comme vous savez, doué l'enfant mâle de toutes les inclinations de son père, surtout d'un grand attachement aux cérémonies de la secte des bonzes, avec une extrême curiosité d'apprendre des choses qu'il ne convient guère aux rois de savoir : quelles qualités jugez-vous à propos de donner à la femelle?

CLOTHO.

De bonnes et de mauvaises. Qu'elle ait de l'esprit, de la beauté, avec des pieds si petits [1] qu'elle ne puisse se soutenir dessus; mais qu'elle ait des moments de caprice et d'humeur noire qui fassent enrager les femmes qui sont autour d'elle.

LACHÉSIS après avoir mis la main dans les vases du caprice, et dans les vases de l'esprit et de la beauté.

Cette princesse, je vous assure, sera bien difficile à servir.

ATROPOS.

De la fille d'un empereur daignerez-vous descendre à deux enfants du commun?

CLOTHO.

Hé, pourquoi non? Est-ce que tous les hommes ne sont pas égaux pour nous?

dans la seconde classe trois concubines; dans la troisième, neuf; dans la quatrième, vingt-sept; dans la cinquième, dix-huit; et le nombre de la sixième n'est pas fixé.

Voyage autour du Monde, par Le Gentil.

[1] Les Chinoises s'estropient le plus souvent à force de vouloir avoir les pieds petits.

LACHÉSIS.

Sans doute : à mesure qu'ils naissent nous devons sans distinction filer leurs aventures.

ATROPOS.

Nous sommes encore à la Chine. Une brodeuse de l'île d'Emouy vient d'enfanter deux garçons à la fois. Leur père, qui vit dans l'indigence, se voyant hors d'état de les bien élever, s'attendrit sur leur misère, et, poussé par une cruelle compassion, il est tenté de les aller noyer dans la mer.

CLOTHO.

C'est qu'il croit à la métempsycose, et qu'il espère qu'à la première transmigration les âmes de ses enfants animeront des corps plus heureux.

LACHÉSIS.

Arrachons ces jumeaux à la barbare pitié de leur père.

ATROPOS.

Volontiers : faisons-les adopter, l'un par un officier du mandarin qui connoît des affaires civiles dans la province, l'autre par un marchand de soie crue, lequel, ne pouvant avoir d'enfant ni de sa femme ni de ses concubines, aura recours à cette adoption, dans la vue d'avoir, après sa mort, un fils qui vaque aux sacrifices domestiques, et brûle de petits morceaux de papier doré devant les âmes de leurs aïeux.

* * CLOTHO.

J'admire la pieuse tendresse de ces bons Chinois pour leurs ancêtres : ils ont beau croire la mortalité de l'âme ou la métempsycose, cela ne les empêche pas d'aller toujours leur train, et de s'imaginer que les esprits de leurs

défunts parents voltigent autour des tablettes où leurs noms sont gravés en lettres d'or.

LACHÉSIS.

Rien ne prouve mieux le pouvoir que la coutume a sur les hommes.

ATROPOS.

Que deviendront nos jumeaux adoptés?

CLOTHO.

Celui que l'officier du mandarin aura fait son héritier s'adonnera de tout son cœur aux sciences; et son père adoptif aura la satisfaction de le voir parvenir au degré glorieux de licencié.

LACHÉSIS après avoir trempé les doigts dans les vases des sciences.

Trois ans après, notre petit brodeur obtiendra une place honorable dans le collége des docteurs qui écrivent les annales de l'empire chinois, et sont chargés du soin de recueillir les lois, tant anciennes que modernes.

CLOTHO.

Dans la suite il sera tiré de ce collége : il deviendra précepteur du prince aîné de la Chine; et le reste de sa vie ne sera qu'un enchaînement d'honneurs et de plaisirs.

ATROPOS.

Comme il nous a pris fantaisie de faire un sujet vertueux et fortuné de cet enfant, faisons aussi, par caprice, un fripon et un malheureux de son frère. C'est ce que nous faisons tous les jours.

LACHESIS.

Vous me prévenez.

CLOTHO.

C'est ce que j'allois vous proposer.

ATROPOS souriant.

Dans la disposition où nous sommes toutes trois, nous allons faire un aimable garçon... Allons, Lachésis, mettez d'abord la main dans tous les vases des vices. Il s'agit ici de former un mortel qui soit capable de tout.

LACHÉSIS après avoir trempé les doigts dans plusieurs vases.

Vous pouvez, mes sœurs, ordonner présentement de ce garçon tout ce qu'il vous plaira : je vous proteste que je viens de lui donner les dispositions nécessaires à bien jouer dans le monde les personnages que vous voudrez.

CLOTHO.

Ces bonnes semences qu'il reçoit de votre main bienfaisante vont germer à vue d'œil : il fera mille espiégleries dans son enfance. Le marchand de soie crue, après avoir en vain mis en usage tous les châtiments pour le corriger, l'abandonnera. Le jeune homme, suivant ses mauvaises inclinations, tombera bientôt entre les mains de la justice, qui se contentera de le punir, pour la première fois, en lui faisant appliquer sur les fesses cinquante coups de canne de bois de bambou ; ce qui ne le rendra pas plus sage. Il se fera condamner aux galères pour trois ans ; après quoi il ira se présenter aux bonzes de la pagode qui est auprès de la ville de Focheu. Ils le recevront gracieusement, et lui permettront d'aspirer à l'honneur d'être de leur secte.

LACHÉSIS.

Oh ! puisqu'il doit devenir bonze, il faut que je lui

donne l'esprit de son état. Je n'ai pas trempé les doigts dans le vase de l'hypocrisie..... (Elle met la main dans le vase de l'hypocrisie.) ..... Il ne lui manque à présent aucune des vertus qu'ont ces vénérables solitaires.

CLOTHO.

Avant que les bonzes l'initient dans leurs mystères, ils lui laisseront croître la barbe et les cheveux pendant l'espace d'une année entière, lui feront porter une robe déchirée, et l'obligeront d'aller de porte en porte chanter les louanges de Fo, l'idole de cette pagode. De plus, il ne mangera rien que des herbes et des fruits. Il faudra qu'il combatte sans cesse le sommeil; et, quand il n'y pourra résister, un de ses confrères, chargé du soin de le réveiller à coups de bâton, s'en acquittera fort exactement. Après un si doux noviciat, il endossera une longue robe grise : on lui mettra sur la tête un bonnet de carton sans bords, et doublé d'une toile noire : ensuite tous les bonzes entonneront des hymnes dont personne n'entendra le sens; et leur chant, accompagné de petites clochettes, fera une espèce de charivari assez réjouissant. Enfin la cérémonie de la réception de ce nouveau bonze finira par un repas où il y aura plus d'abondance que de délicatesse, et où tous les confrères boiront à l'envi jusqu'à ce qu'ils soient ivres-morts.

ATROPOS à Clotho.

Est-ce là tout ce que vous voulez ordonner qu'il arrive à ce pieux Chinois?

CLOTHO.

Ajoutez-y ce qu'il vous plaira.

ATROPOS.

C'est ce que je vais faire. Quinze ans après avoir été reçu bonze de la façon que vous venez de dire, il se verra supérieur de la pagode. Alors il édifiera le public par l'éclat d'une aventure dont il sera le héros, et qui fera beaucoup de bruit dans toutes les provinces de la Chine.

LACHÉSIS.

Je suis curieuse de savoir quel doit être ce grand événement dont vous prétendez embellir l'histoire de ce bonze.

CLOTHO.

Et moi tout de même.

ATROPOS.

Le voici. La fille d'un docteur chinois, suivie de deux jeunes servantes, passera un jour devant la pagode, dont la porte sera ouverte : elle y entrera pour faire sa prière : n'apercevant personne, elle s'avancera jusqu'à l'autel de l'idole, où elle se mettra dévotement à genoux. Notre supérieur, caché dans un endroit d'où il pourra tout voir sans être vu, la regardera, et, la trouvant fort à son gré, il ira promptement chercher ses compagnons, auxquels il ordonnera d'enlever ces trois femmes.

LACHÉSIS.

Et cet ordre apparemment n'aura pas plus tôt été donné, qu'il sera brusquement exécuté ?

ATROPOS.

Assurément. Le docteur, étonné de ne plus voir sa fille, et fort en peine de savoir ce qu'elle est devenue, fera tant de perquisitions, qu'il apprendra que les

bonzes l'auront en leur pouvoir. Il s'adressera aussitôt au général des Tartares de la province, et se plaindra du ravissement de sa fille. Le général, prompt à rendre justice, se transportera d'abord à la pagode avec le docteur, et demandera les personnes enlevées. Les bonzes répondront que Fo est devenu amoureux de la maîtresse, et l'a fait enlever avec ses deux suivantes. Le supérieur, payant d'effronterie, ajoutera que Fo, en voulant bien honorer de ses embrassements la fille du docteur, le comble de gloire, lui et toute sa famille; mais le général tartare, sans s'arrêter aux fables des bonzes, visitera lui-même tous les réduits de la maison et du jardin. Il entendra des voix confuses qui sortiront d'une grotte percée dans un rocher : il fera abattre une porte de fer qui fermera l'entrée, et trouvera dans ce lieu souterrain la fille du docteur, avec plusieurs autres compagnes de son infortune. Elles seront toutes rendues à leurs familles; et l'on mettra, par ordre du général, le feu aux quatre coins de la pagode, qui sera réduite en cendres avec ses infâmes ministres [1].

CLOTHO à Lachésis.

Que vos doigts se préparent à filer les jours d'une fille qui prend naissance en ce moment dans l'Amérique méridionale. Une Portugaise, naturelle du Brésil, donne une héritière à son époux, qui est un des plus riches maîtres de plantation qu'il y ait dans la ville de San-Salvador. Prodiguons les vertus à l'enfant; faisons-en une petite Lucrèce.

[1] M. Le Gentil dit, dans son *Voyage autour du Monde*, que les missionnaires qui étoient de son temps à la Chine lui assurèrent que pareille aventure étoit arrivée dans une pagode.

LACHÉSIS.

Fi donc, Clotho, vous plaisantez apparemment; ce seroit bien déplacer la chasteté. Non, non, ce n'est pas la peine d'aller chercher le vase qui donne cette vertu, et dont il ne faut nous servir qu'à la prière de Minerve ou de Junon. Une fille sage en Guinée y paroîtroit un phénomène nouveau..... (Elle trempe le bout de ses doigts dans les vases de la beauté et de la volupté.) Contentons-nous de rendre celle-ci parfaitement belle. Pour cet effet je veux qu'elle ait un teint noir et luisant, le nez fort écrasé, une très-grande bouche et de très-petits yeux. Quand elle aura quinze ans, elle sera l'idole des Portugais du Brésil.

ATROPOS riant.

Ah! ah! ah! je ne puis m'empêcher de rire en voyant Lachésis mettre la main dans le vase de la beauté pour faire une pareille créature, qui seroit un monstre pour les Européens.

LACHÉSIS.

Oui, comme un teint de lis et de rose, une petite bouche vermeille et deux grands yeux bien fendus, paroîtroient bien effroyables aux Éthiopiens brûlés.

CLOTHO.

Véritablement la beauté est locale : c'est pourquoi la liqueur de ce vase, s'accommodant aux lieux, forme la beauté sur le goût, ou, si vous voulez, sur le caprice des nations.

ATROPOS.

Je sais bien cela; mais je ne suis point du goût des Portugais du Brésil.

LACHÉSIS.

Ni moi non plus. Il faut qu'une femme, pour me paroître belle, ressemble à Vénus, à Junon ou à Pallas.

CLOTHO.

Sur les bords du Danube, la femme d'un pauvre baron allemand vient d'accoucher d'un enfant mâle dans sa chaumière. De quelles qualités jugez-vous à propos de douer ce petit Allobroge?

LACHÉSIS.

Pour compenser sa pauvreté, j'en vais faire un garçon plus beau que le plus beau jour, et qui aura la taille d'un héros de roman.

ATROPOS.

Donnez-lui, avec cela, de la prudence, de l'esprit et du courage.

LACHÉSIS filant après avoir mis les doigts dans plusieurs vases.

Il aura les bonnes qualités que vous lui souhaitez; mais il aimera le vin, le jeu et les femmes.

CLOTHO.

Je vais sur cela composer un tissu des aventures qui doivent lui arriver : il deviendra orphelin à douze ans, et se voyant sans bien, il se fera page de l'envoyé d'un prince de l'Empire, et ira en France avec lui. Il ne sera pas sitôt à Paris qu'il se déniaisera. Il aura le bonheur de plaire à une princesse qui, voulant l'avoir pour page, priera l'envoyé de le lui donner. Elle l'obtiendra, et le gardera jusqu'à ce qu'il ait vingt-cinq ans. Alors notre baron témoignera à sa maîtresse qu'il voudroit bien s'en retourner à son pays; elle ne s'y opposera point, et lui fera une gratification de mille écus; mais

au lieu d'aller en Allemagne il partira pour l'Angleterre, qu'il lui prendra fantaisie de voir, sur le rapport qu'on lui aura fait des merveilles de la ville de Londres.

ATROPOS.

Je suis curieuse d'apprendre ce qui lui doit arriver là; car vous ne l'y faites point aller pour rien.

CLOTHO.

Non, sans doute : je lui prépare un événement assez singulier, et qui ne lui sera pas infructueux. Il passera près d'un mois à parcourir la ville de Londres sans qu'il lui arrive la moindre aventure; mais un soir, entre neuf et dix heures, il entrera dans l'hôtel garni où il sera logé un homme qui, le tirant en particulier, lui dira en allemand : Une belle dame, qui vous a vu à la promenade, souhaite de vous entretenir cette nuit, pourvu que vous vous laissiez conduire les yeux bandés. Au reste, vous ne courez aucun péril, que celui de prendre trop d'amour.

LACHÉSIS.

Notre jeune baron, malgré sa prudence, acceptera la proposition.

CLOTHO.

Sans balancer.

ATROPOS.

Il montera sur-le-champ en carrosse avec son guide, qui lui bandera les yeux, et le menera fort honnêtement à une grande maison, où, l'introduisant dans un appartement superbe, il lui fera voir la dame en question.

CLOTHO.

Elle sera masquée, et n'ôtera point son masque pendant une conversation de deux heures qu'ils auront ensemble, quelques instances que lui fasse le cavalier pour l'obliger à se découvrir. Après quoi le guide, le ramenant à son hôtel de la même manière qu'il l'aura amené, lui dira : Monsieur, je viendrai vous reprendre si l'on a besoin de vous. Le baron jugera, par ces paroles, que l'héroïne de l'aventure sera une jeune dame mariée à quelque vieux seigneur anglais qui voudra avoir d'elle un héritier; et ce qui le confirmera dans cette opinion, c'est qu'un mois après son guide le reviendra voir pour lui apporter trois cents guinées, qu'il lui comptera, en lui disant : Dans quelque endroit du monde que vous soyez, vous toucherez tous les ans la même somme. Effectivement il la recevra pendant vingt années consécutives, sans savoir à la vérité de quelle part, mais bien persuadé que ce sera pour avoir fait un mylord.

LACHÉSIS.

Après vingt ans, pourquoi ne jouira-t-il plus de sa pension?

CLOTHO.

C'est que le jeune seigneur anglais, son fils, prendra le parti des armes, et périra dès sa première campagne.

ATROPOS.

La femme d'un acteur de l'opéra de Bruxelles vient d'enfanter deux jumelles dans les coulisses. Regardons ces enfants d'un œil favorable; faisons-en deux sujets fameux.

LACHÉSIS.

Volontiers : que l'une ait la voix d'une sirène, et que l'autre danse aussi bien que Terpsichore.

CLOTHO.

Elles entreront, dans leur puberté, à l'Opéra de Paris, d'où elles ne sortiront que chargées d'or et de pierreries.

ATROPOS.

Oui ; mais j'ajoute à cela qu'elles trouveront ensuite de jolis hommes dont le commerce n'augmentera pas leurs effets.

LACHÉSIS.

Écoutez, mes sœurs ; entendez-vous les cris que pousse une femme en travail dans un fort bel hôtel au milieu de Paris ? C'est l'épouse d'un des plus riches particuliers de France, d'un homme que Plutus chérit, et qui voudroit avoir un héritier. Elle nous invoque sous nos trois noms mystérieux.

CLOTHO.

Pour l'amour du dieu des richesses, sauvons-la de la mort, et finissons ses douleurs.

ATROPOS.

Nous le devons.

LACHÉSIS.

Elle est délivrée. Elle met au monde un garçon dans cet instant.

CLOTHO.

Que nous ferons plaisir à Plutus si nous filons à cet enfant des jours d'or et de soie !

ATROPOS.

Il n'y faut pas manquer.

LACHÉSIS.

Non : faisons-lui une destinée digne d'envie.

CLOTHO.

Donnons-lui toutes les qualités d'un galant homme... (A Lachésis.).... Trempez vos doigts dans les vases du bon goût, du bon esprit et de la probité.

ATROPOS.

Que surtout il soit bienfaisant et libéral ; car un homme riche qui n'est pas généreux est un monstre.

CLOTHO.

Avec les vertus dont nous voulons bien le douer, qu'il ait quelque vice léger. Il ne seroit pas juste qu'il y eût des mortels plus parfaits que les dieux.

LACHÉSIS filant après avoir mis les mains dans plusieurs vases.

Laissez-moi faire... Il sera bien partagé sur ma parole. Sa vie sera longue, exempte de chagrin, ou plutôt égayée par une succession continuelle de plaisirs. Il aura des passions ; mais elles ne troubleront point son repos. Moins leur esclave que leur maître, il saura goûter leurs douceurs sans éprouver leur tyrannie. Il sera bon, galant, généreux ; et, ce que nous n'avons encore accordé à personne, quoique payeur, il possédera le cœur de ses maîtresses.

ATROPOS.

Passons d'une extrémité à l'autre. Une bourgeoise de Paris vient de mettre au jour un enfant mâle : faisons-en un auteur ; aussi bien nous n'en avons pas encore fait d'aujourd'hui, nous qui ne passons point de jour que nous n'en fassions pour le moins une centaine.

CLOTHO.

C'est fort bien dit : faisons-en un auteur universel, un écrivain qui compose tantôt en vers, tantôt en prose, pour tous les théâtres de Paris ; et que ce soit un de nos irrévocables décrets, qu'il fera pendant sa vie cinquante-cinq pièces dramatiques, dont quatre auront un heureux succès.

LACHÉSIS.

Encore ces quatre heureuses productions seront assez mal reçues du public, lorsque, dix ans après leur nouveauté, on s'avisera de les remettre au théâtre.

ATROPOS.

Je vois une vieille femme de chambre qui met un gros paquet de linge dans une allée, au pied d'un escalier : ce paquet est un enfant nouveau-né qu'on expose.

CLOTHO.

Oui, c'est le fruit des honteuses amours d'une fille de condition.

Dans cet endroit de l'entretien des Parques, je me réveillai...

FIN D'UNE JOURNÉE DES PARQUES.

LA

VALISE TROUVÉE.

LA

VALISE TROUVÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

Un jeune marquis de Normandie, marié depuis peu de temps à une des plus riches et des plus aimables personnes de cette province, sortit un matin de son château pour aller à la chasse avec un chevalier de ses amis, tous deux archi-petits-maîtres, et montés sur de bons chevaux, de même que quelques valets qu'ils avoient à leur suite. Après avoir fait environ une lieue ils entrèrent dans une forêt, où bientôt ils aperçurent trois loups qui dévoroient une proie dont ils étoient saisis, et qui prirent la fuite à leur approche. Nos chasseurs, dans le moment s'étant avancés au galop de ce côté-là, trouvèrent que c'étoient les restes d'un cadavre que des bêtes carnassières avoient déterré, et qu'elles achevoient de manger.

Ce misérable corps, dit le marquis, est apparemment celui de quelque voyageur que des brigands ont assassiné et enterré dans cette forêt. Mais, que vois-je! ajouta-t-il en considérant une fosse d'où le cadavre paroissoit avoir été tiré par les loups. Voilà, ce me semble, une valise. Oui, vraiment, dit le chevalier, c'en est une

qui aura sans doute été mise en terre avec le malheureux mortel à qui elle appartenoit : examinons-la bien attentivement. Aussitôt les valets descendirent de cheval, et déterrèrent entièrement la valise, qui parut enflée et fermée d'un petit cadenas. Parbleu! s'écria le marquis, voici à peu près l'aventure de Don Quichotte et de Sancho dans la montagne Noire. Voyons un peu si cette valise renferme autant d'écus que celle de Cardenio. Comme ils n'avoient pas la clef du cadenas, ils firent avec un couteau de chasse une large ouverture à la valise, qui se trouva remplie de papiers pliés en forme de lettres et bien cachetés.

Oh! oh! dit le chevalier, c'est une malle de courrier. Le pauvre diable, en faisant sa route, aura près d'ici rencontré des voleurs qui lui auront pris son argent, et creusé un tombeau dans cette forêt pour mieux cacher la connoissance de leur crime.

Quoi qu'il en soit, reprit le marquis après avoir regardé une des lettres de la valise, et reconnu la marque du bureau de Paris, sais-tu bien quel usage je suis d'avis que nous fassions de ces paperasses? Faisons porter cette malle au château; nous passerons cette après-dînée à lire une partie des lettres qu'elle contient; ce passe-temps divertira nos dames : qu'en dis-tu? J'approuve ton idée, répondit le chevalier; je t'avouerai même que je serai ravi d'entendre cette lecture; je suis assuré qu'elle nous réjouira. Je n'en doute point, répliqua le marquis; la diversité des styles et des matières nous promet un plaisir certain. Il est vrai, ajouta-t-il, que dans une si grande quantité de lettres il est impossible qu'il n'y en ait pas beaucoup

de plates et de mal écrites. Tant mieux, répondit le chevalier, celles-là nous divertiront plus que les autres; plus elles seront ridicules, plus elles me feront de plaisir : enfin je m'attends à un pot-pourri des plus plaisants.

Des personnes moins vives que ces deux jeunes seigneurs auroient pu se faire un scrupule d'ouvrir ces lettres; mais pour eux, s'étourdissant sur les conséquences, ils s'en firent un jeu. Ils abandonnèrent aux loups les restes du courrier infortuné; après quoi, renonçant à la chasse pour ce jour-là, ils retournèrent au château avec la valise.

Ils y trouvèrent bonne compagnie. Il y avoit avec la marquise une comtesse et une autre dame du voisinage, un vieux baron et le curé du village, tous gens d'esprit et de belle humeur. Le marquis conta l'aventure de la valise trouvée, et son récit causa d'abord quelque terreur; mais, comme on n'aime point à s'entretenir long-temps de choses tristes, et que d'ailleurs on ne s'intéressoit guère pour le courrier, on se contenta de le plaindre un moment. On ne parla plus que de la valise, dont chacun parut curieux de voir les lettres. Les dames surtout en témoignèrent une si vive impatience, qu'il fallut, pour les satisfaire, en commencer la lecture immédiatement après le dîné. En vain le curé, homme sage et prudent, voulut se mettre en frais de remontrances, et représenter à la compagnie qu'il y avoit quelque chose de répréhensible à sa curiosité, qu'elle ne pouvoit la contenter sans s'exposer indiscrètement à découvrir le secret des familles, qui devoit être inviolable et sacré. Mais, quoique ce bon

prêtre parlât fort sensément, on lui coupa la parole; on se moqua de ses représentations, et même on exigea de lui qu'il servît de lecteur : ce qu'il fut obligé de faire malgré la répugnance qu'il y avoit; le marquis étant un de ces seigneurs de village qui ne veulent essuyer aucune contradiction.

Le pasteur y consentit donc par pure complaisance, à condition que, lorsqu'il seroit las de lire, un autre prendroit sa place. Cela étant ainsi réglé, tout le monde prêta une oreille attentive au curé, qui mit la main dans la malle comme dans une roue de loterie, et en tira une lettre au hasard. Il la décacheta; et, après l'avoir parcourue un moment des yeux, il en fit la lecture à peu près du même ton dont il avoit coutume de débiter ses prônes.

LETTRE PREMIÈRE.

D'un auteur dramatique, qui a donné une pièce nouvelle au Théâtre-Français, et qui se plaint à son ami du mauvais succès qu'elle a eu.

Mon cher ami,

Dans la fureur qui me possède, je ne sais par où commencer. Le croiriez-vous? ma comédie, qui, sans vanité, est bien écrite, et dans le goût de nos meilleures pièces; en un mot, cette même comédie qui vous plut tant, s'il vous en souvient, lorsque je vous en fis la lecture avant votre départ de Paris, et dans laquelle vous trouvâtes ce qu'on appelle *vis comica*,

fut hier représentée sur le redoutable théâtre du faubourg Saint-Germain, et sifflée à double carillon; cela n'est pas concevable! Le parterre, qui, comme vous savez, n'est pas composé de gens triés, se déchaîna contre elle sans l'écouter, ainsi que cela lui arrive quelquefois, et fit un horrible tapage. Je crois encore entendre le bruit des sifflets et des huées : l'effroyable symphonie pour les oreilles d'un auteur! M. Dacier a bien raison de dire qu'il s'étonne qu'il y ait des poètes et des prosateurs assez téméraires pour braver l'ignorance de la multitude. Ceux qui le sont ne méritent pas qu'on les plaigne, quand ils éprouvent le malheur qui m'est arrivé. Mais c'en est fait, j'abandonne pour jamais la scène française; je ne veux plus être le jouet du public. O malheureux auteurs comiques! vous qui, nourris de la lecture des Plaute et des Térence, vous flattez de faire revivre ces grands maîtres en les imitant, vous êtes dans l'erreur. C'est vainement que Molière, leur disciple et leur rival, vous offre ses leçons; vous ne réussirez point. Le goût est corrompu ; il n'y a plus de comique dans les comédies; tout y est sérieux. Les auteurs nouveaux ont banni les ris pour y admettre les pleurs; et cela pour se conformer au génie des femmes. Elles ne se contentent pas de larmoyer aux tragédies, elles veulent aussi que les pièces comiques produisent le même effet; elles demandent partout du tendre et du pathétique; ce qui fait souvent naître des monstres, dont on ne découvre toute la laideur qu'après l'impression ; car sur la scène on peut s'y méprendre; le son touchant de la voix d'une actrice, ou sa figure

séduisante, jettent de la poudre aux yeux des spectateurs, qui se laissent aller au plaisir de s'attendrir et de pleurer, sans songer qu'ils ne sont venus à la comédie que pour rire.

Mais, monsieur le partisan des vieilles pièces, me dira quelque esprit gâté, ces comédies à la mode, contre lesquelles vous déclamez tant, quoiqu'elles ne vous paroissent point comme à moi une *nouvelle lumière propre à nous éclairer,* plaisent fort aujourd'hui ; on y court en foule quand on les représente : que n'en faites-vous de pareilles? Est-ce que cela vous paroît trop difficile? Non, parbleu! lui répondrai-je; un verbiage d'amour, des tirades de morale, des portraits *ab hoc et ab hac,* et de faux brillants qu'on applaudit parce qu'on ne les entend point; tout cela coûte beaucoup moins que vous ne pensez. Ce n'est donc pas la difficulté du travail qui m'empêche de disputer aux novateurs l'honneur de faire pleurer les dames; c'est le respect que j'ai pour le vrai bon; et pour tout dire, en deux mots, j'aime mieux être sifflé en marchant sur les pas de nos grands modèles, que d'être applaudi en dépit du bon sens. Au reste, mon cher ami, quelque mauvais succès qu'ait eu ma comédie, j'en serai bientôt consolé, en faisant réflexion que c'est le sort de tous les auteurs dramatiques, sans exception, de faire le naufrage dont je suis encore tout humide. Les admirables auteurs, même des Cinna et des Tartufe, ont quelquefois entendu des sifflets succéder à leurs applaudissements.

Adieu, mon cher ami; estimé ou méprisé du parterre, je suis et serai toujours votre, etc.

Voilà un auteur bien piqué, s'écria la marquise; selon toutes les apparences, le Théâtre-Français va le perdre. Oh! que non, Madame, dit le chevalier; connoissez mieux les auteurs dramatiques : ils ressemblent aux matelots qui, dégoûtés de la mer après un naufrage, jurent de ne plus s'embarquer; ou bien, si vous voulez, aux femmes qui, après avoir été trompées, font serment de ne plus aimer. Il faut convenir, dit la comtesse en riant, que monsieur le chevalier est riche en comparaisons. Il alloit répliquer à la dame; mais le curé le fit taire en lisant la lettre suivante.

LETTRE II.

D'une fille des chœurs de l'Opéra de Paris, à sa mère qui demeure en province.

Je vous demande mille pardons, ma chère maman, de ne vous avoir point écrit depuis que je vous mandai ma réception dans les chœurs de l'Opéra. Je vous dirai, pour m'excuser, que j'ai voulu vous épargner le chagrin d'apprendre que j'étois fort mal dans mes affaires. Je connois votre bon cœur et vos petites facultés; vous auriez partagé mes peines sans pouvoir les soulager. Quel sujet d'affliction pour une tendre mère, de voir sa fille tirer le diable par la queue! Effectivement j'étois réduite à vivre de mes gages de théâtre, extrémité fâcheuse pour un serin de l'Académie royale de Musique; mais, grâce au ciel, depuis deux mois ma fortune a bien changé de face. J'ai suivi l'exemple de mes com-

pagnes ; je me suis fait des amis, et je me trouve à présent fort à mon aise; j'occupe un grand appartement meublé tout au mieux; j'ai un buffet rempli de belle et bonne argenterie, avec un contrat de rente dont m'a fait présent un riche et généreux seigneur du cercle de Franconie. Je roule, pour ainsi dire, sur l'or et sur l'argent. Je vous donne cet avis, ma chère mère, afin que vous en profitiez. Vendez incessamment vos effets, et venez me joindre à Paris par le coche; vous m'y serez d'une grande utilité, en m'aidant de vos bons conseils dans les conjonctures embarrassantes où nous nous trouvons nous autres quelquefois. J'aurois, par exemple, aujourd'hui besoin de votre prudence dans le cas où je suis : mon Allemand est sur le point de s'en retourner dans son pays, et il s'agit de prononcer entre deux concurrents qui se disputent sa survivance; l'un est un gros prieur bien renté, et l'autre un enfant de famille qui commence à dévorer une riche succession qu'un père avare vient de lui laisser. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous feriez à ma place ; mais pesez bien auparavant tous les avantages qui peuvent me revenir des deux côtés. J'attends votre réponse pour me déterminer. En attendant, ma chère maman, je vous embrasse mille fois. Votre tendre fille,

CATIN.

Le gros prieur l'emportera, s'écria le baron, grand railleur de son naturel. Je n'en sais rien, dit le chevalier : mademoiselle Catin pourra bien lui préférer le jeune homme qui est en train de se ruiner. Paix, Messieurs, interrompit le curé, après avoir décacheté une

nouvelle lettre, écoutez celle-ci; elle est, si je ne me trompe, d'un procureur à un de ses clients. A la bonne heure, dit alors la marquise; j'en suis bien aise : car j'aime à la folie le style épistolaire de ces messieurs-là.

LETTRE III.

D'un procureur à un de ses clients.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre missive, en date du dixième du courant; et, pour réponse, j'aurai l'honneur de vous dire, premièrement, que la bonne veuve dont vous m'avez procuré la pratique ne m'a pas envoyé une obole; aussi son procès va-t-il comme il plaît à Dieu. A l'égard du vôtre, Monsieur, qui est bon, tant dans la forme que dans le fond, le succès n'en est pas incertain, j'oserois vous en répondre; et c'est aussi le sentiment du savant avocat qui a fait vos causes et moyens d'appel. Je m'en fie bien à lui; il a plus employé de latin dans votre procédure qu'il n'y en a dans vingt autres.

Quant à ce qui concerne mon petit ministère, je m'en acquitte avec une ardeur incroyable. J'ai mis vos pièces au greffe; et outre plus, j'ai composé un inventaire de production, lequel, sans vanité, peut passer pour un chef-d'œuvre. Ce n'est pas tout : il faut avec cela que je fasse un mémoire que nous fournirons pour contredit; car on ne sauroit trop bien défendre une cause,

pour bonne qu'elle puisse être. J'en chargerai mon fils Nicaise, l'avocat, qui se fait tous les jours joli garçon; j'espère, Dieu aidant, qu'il fera bientôt du bruit au Palais. Il plaida la semaine passée une cause qu'il perdit à la vérité, mais qui lui fit bien de l'honneur : tout le monde fut très-content de son plaidoyer. Enfin, Monsieur, je vais pousser votre affaire avec toute la vigueur possible. De votre côté, pour seconder mon activité, envoyez-moi incessamment deux cents écus, tant pour payer ledit avocat, que pour satisfaire à mes frais, salaires et déboursés journaliers, sauf à répéter en définitif.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

RAPIN,
procureur au parlement.

J'aurois été bien étonné, dit le vieux baron, si M. Rapin n'eût pas parlé d'argent dans sa lettre; car ces animaux-là n'écrivent à leurs clients que pour leur en demander; ils ressemblent aux fiacres, ils ne sont jamais contents. Messieurs, s'écria le pasteur en tirant de la malle une petite lettre sans enveloppe, faut-il lire celle-ci? Elle a tout l'air de ne contenir que des choses peu dignes de votre attention. Lisez, lisez-la toujours à bon compte, répondit le chevalier; elle nous réjouira peut-être. Allons, reprit le curé, je vais vous satisfaire.

LETTRE IV.

D'une fille normande qui sert à Paris, à son oncle auprès de Falaise.

MON BON ONCLE,

Ces lignes sont pour savoir l'état de votre santé; Dieu veuille qu'elle ne soit pas plus mauvaise que la mienne, car je me porte comme un charme. Quant à ma condition, je vous dirai qu'il y a bien du changement. Je ne sers plus chez M. Droguet, le marchand de drap; j'en suis sortie rapport à ses deux grands garçons de boutique qui me faisoient endêver toute la journée, tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Oh dame! je n'aime point qu'on s'émancipe avec moi. J'ai quitté cette maison, et grâce au Seigneur, j'en ai trouvé une autre où je suis comme le poisson dans l'eau. Je demeure actuellement dans la rue de la Harpe, chez monsieur Bontour, procureur au Châtelet; il n'a qu'un clerc, qui est bien le meilleur enfant qu'on puisse voir : c'est un garçon sage, doux et si honnête, que, lorsque je lui rends le moindre service, il me fait cent politesses.

Le lecteur, à ces paroles, fut obligé de s'arrêter pour laisser rire la compagnie à son aise de l'ingénuité de cette servante. Pour monsieur le baron, il n'auroit pas été content s'il n'eût pas un peu glosé là-dessus. Voilà, s'écria-t-il, ce qui s'appelle tomber de fièvre en chaud

mal : la pauvre fille ne connoît point encore les clercs. Qu'en savez-vous? lui dit le chevalier. Depuis le jour que cette lettre a été écrite, l'honnête clerc de monsieur Bontour ne peut-il pas avoir dégourdi l'innocente? Doucement, Messieurs, dit la marquise ; halte-là, s'il vous plaît; gardez pour de meilleures occasions vos commentaires sur le texte. Monsieur le curé, ajouta-t-elle, remettez promptement la main dans la valise, et passons à une autre lettre : puisse-t-elle fournir à ces rieurs des réflexions plus sérieuses! Le pasteur se hâta d'obéir à la marquise.

LETTRE V.

D'un militaire qui mande à une dame de ses amies comment une maîtresse infidèle s'est raccommodée avec son amant, qui ne vouloit plus la voir.

MADAME,

Quand j'ai l'honneur de vous écrire, je suis charmé d'avoir à vous mander des choses que je crois propres à vous divertir; et l'aventure que contient cette lettre m'en paroît une à devoir vous réjouir, vous qui êtes une rieuse disposée à vous moquer impitoyablement des hommes à qui l'amour fait faire des extravagances. Le héros de cette aventure est un commandeur sexagénaire, ce qui ne lui fera point trouver grâce auprès de vous. Il est, depuis dix-huit mois, épris de Cidalise, jeune veuve, belle et prude; il va la voir tous les jours, et l'accable de présents. La bonne dame, de son côté,

pour resserrer encore davantage les nœuds qui l'attachent à elle, mène une vie retirée, et semble se borner à lui plaire. On admire une si belle union; mais peu s'en est fallu qu'elle n'ait été détruite ces jours passés par un incident bien malheureux. Le commandeur alla chez Cidalise à une heure où il n'étoit point attendu; il trouva la mignonne qui faisoit la méridienne avec la Violette son laquais, grand garçon fort bien fait; et il fut tellement étourdi de ce spectacle, qu'il se retira chez lui sans avoir la force de faire des reproches à son infidèle, qu'il résolut de ne revoir jamais.

D'une autre part, Cidalise au désespoir de ce contretemps, et jugeant qu'elle alloit perdre un seigneur dont le commerce lui étoit fort utile, s'affligea d'abord sans moderation; néanmoins, connoissant le commandeur pour un bon homme, elle espéra qu'il le seroit assez pour lui passer cette petite éclipse de fidélité. Dans cette espérance, elle lui écrivit ce billet :

« Je ne suis point assez hardie pour entreprendre de « me justifier. Je suis coupable, je l'avoue, puisque je « vous ai donné lieu de soupçonner ma fidélité; aussi, « loin d'implorer votre clémence, je vous écris pour « vous animer contre moi, si, par un reste d'amour, « vous vouliez me pardonner. N'écoutez ni la pitié, ni « votre bonté naturelle; abandonnez Cidalise à ses re- « mords; ils vous vengeront bien. Je ne veux plus pa- « roître dans le monde; je vais m'enfermer dans une « retraite, pour y pleurer, le reste de mes jours, la tra- « hison que je vous ai faite. Ne vous imaginez pas, au « moins, que ce soit une façon de parler. Non, com- « mandeur, je veux me punir moi-même; et pour vous

« faire voir que mon repentir est sincère, j'ai fait cou-
« per mes cheveux, dont vous savez que j'étois ido-
« lâtre, et je vous les envoie; vous verrez, par ce sa-
« crifice, que je reconnois ma faute. »

Cidalise, après avoir écrit cette lettre, fit effectivement couper ses cheveux, et les envoya au vieux commandeur, dont la colère ne fut point à l'épreuve d'un billet où on témoignoit tant de regret de l'avoir offensé. Sa fureur s'évanouit; et, n'écoutant que son amour, il se rendit sur-le-champ chez la dame, qu'il trouva dans un négligé convenable à une femme plongée dans la tristesse, et qui pourtant ne faisoit aucun tort à sa beauté; car ce cher intérêt ne peut s'oublier. Comme elle se doutoit bien qu'il seroit assez foible pour revenir à elle, l'artificieuse s'étoit préparée à le recevoir; elle avoit étudié jusqu'à la manière dont elle devoit pleurer devant lui. Elle s'attendoit à essuyer des reproches; mais ce bon seigneur, au lieu de lui en faire, l'aborda d'un air attendri, ou plutôt la larme à l'œil; et faisant éclater toute sa foiblesse : Ah! Cidalise, lui dit-il, qu'avez-vous fait? Vous ne deviez pas couper vos beaux cheveux. Puisque vous vous repentez de votre faute, hélas! je vous l'aurois pardonnée. Ah! falloit-il couper vos cheveux?

Vous jugez bien, Madame, que la jeune veuve, à ces paroles, connoissant à qui elle avoit affaire, ne joua pas mal son personnage. Elle répandit des pleurs abondamment, en témoignant au vieillard une vive douleur de l'avoir si mal trompé, et en lui faisant mille protestations d'une plus exacte fidélité. Ils se raccommodèrent enfin tous deux, et ils vivent actuellement

dans une parfaite intelligence. La catastrophe est tombée tout entière sur le pauvre La Violette, qui a été mis à la porte; et Cidalise a un nouveau laquais de la main du commandeur.

Le curé n'eut pas achevé ces derniers mots que le chevalier, apostrophant dans ces termes le vieillard amoureux de Cidalise : Ah! commandeur de mon âme, s'écria-t-il avec vivacité, que vous êtes doucereux! Vous méritez bien, ma foi, d'être la dupe d'une *signora* pour votre argent. A votre place, j'aurois rossé Cidalise, et l'aurois plantée là. Vous êtes trop chaud et trop bouillant, dit la marquise au chevalier; le commandeur est plus posé que vous. Il est vrai qu'il n'est plus dans un âge à devoir exiger d'une maîtresse une fidélité scrupuleuse; il a raison d'être indulgent. Qu'en dit monsieur le baron? Madame, répondit celui-ci, je suis de votre sentiment : tout galant suranné doit souffrir sans murmure un substitut. Tandis que les interlocuteurs s'égayoient de cette sorte, le lecteur se préparoit à leur lire une lettre dont voici la teneur.

LETTRE VI.

D'un bourgeois de Paris à un de ses amis en province.

MONSIEUR,

Notre ancienne amitié ne me permet pas de vous faire un mystère d'un événement arrivé dans ma famille depuis que vous êtes absent. Il est assez singulier. J'avois

dessein de marier mon fils, et j'avois jeté les yeux sur une fille majeure, belle, riche et de très-bonnes mœurs : ajoutez à cela qu'elle a beaucoup d'esprit. Elle étoit, je ne vous dirai pas pourquoi, si prévenue contre le mariage, qu'elle rejetoit indifféremment tous les partis qu'on lui proposoit, en disant qu'elle vouloit toujours conserver sa liberté. Cependant mon fils, après lui avoir fait l'amour assez long-temps, eut le bonheur de vaincre sa prévention. Vous le connoissez; c'est un gaillard bien découplé; il n'a qu'un défaut : il est vif et badin jusqu'à l'étourderie. Vous me direz qu'il y a des femmes qui ne haïssent pas les jeunes gens qui sont de ce caractère; aussi plut-il à la fille en question : elle reçut sa foi en lui donnant la sienne. Voilà donc un mariage arrêté; on en fait les préparatifs, et l'on en fixe la journée. Ce jour venu, mon fils va, d'un air galant et empressé, prendre la future pour la conduire à l'autel, où déjà le prêtre les attendoit tous deux pour les attacher au joug du mariage; mais mon malheureux fils, chemin faisant, s'avisa, pour ses péchés, de lui dire en plaisantant : *Sangaride, ce jour est un grand jour pour moi. Je vous mène à l'église en amant soumis et respectueux, et je vous en ramenerai en maître.*

Ces derniers mots, quoique échappés pour divertir la future, produisirent un effet contraire : elle les prit de travers; elle crut qu'ils lui promettoient un infaillible esclavage; et dès ce moment ne voyant plus qu'un tyran dans mon fils, elle feignit de se trouver mal. Elle se fit ramener chez elle; et là, s'adressant à son prétendu : *Monsieur*, lui dit-elle, *allez chercher*

ailleurs une esclave, je ne veux point de maître. Il eut beau protester qu'il n'avoit point parlé sérieusement, il ne put lui faire entendre raison. Ce mariage a donc été rompu de cette manière; mais, Dieu merci, la ville est bonne; je ne manquerai pas de brus. Je vous dirai même que j'en ai déjà une en vue : c'est une maîtresse fille que celle-là : si mon fils l'épouse il trouvera à qui parler; il pourra bien n'être pas tout-à-fait le maître chez lui.

Je suis, Monsieur, votre, etc.

Belle leçon! s'écria la comtesse, belle leçon pour les jeunes gens qui ont une intempérance de langue! Le fils de ce bourgeois, par son babil indiscret, a perdu l'occasion de s'établir avantageusement. Fi donc! Madame, dit le chevalier; vous moquez-vous? Loin de le plaindre, je le trouve heureux de n'avoir pas épousé une folle. Madame la comtesse a toujours raison de le blâmer, dit le baron, d'avoir hasardé une plaisanterie si déplacée. Silence! Messieurs, silence! interrompit le curé; voici la lettre d'un académicien : écoutez-la de toutes vos oreilles.

LETTRE VII.

D'un académicien de Paris à une dame de Valogne.

Je ne puis, Madame, me lasser d'admirer l'élégance et la pureté de votre style; s'il a beaucoup de douceur, il n'a pas moins de force; et vos pensées les plus com-

munes sont exprimées si noblement, qu'on peut dire que votre prose est supérieure même à nos morceaux les plus *soignés :* c'est une vérité dont les esprits *déprévenus* conviendront unanimement. J'ai lu dans une de nos conférences la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et tous mes confrères en ont été charmés; quelques-uns même, pour enchérir sur les louanges des autres, l'ont fort spirituellement comparée au menuet parfaitement dansé; ce qui fait bien l'éloge de votre prose : car vous savez que le menuet est la plus belle de toutes les danses. La comparaison, Madame, est bien flatteuse; permettez-moi de partager avec vous le plaisir qu'elle doit vous faire. Vous n'ignorez pas que personne ne s'intéresse plus que moi à votre gloire; si vous en doutiez, j'en serois *inconsolablement affligé.*

J'ai l'honneur d'être, etc.

La comparaison de la prose au menuet réjouit infiniment la compagnie, qui peut-être l'auroit trouvée un peu ridicule si elle n'eût pas été enfantée par un académicien; mais cette considération tint tout le monde en respect, à l'exception du chevalier, qui, ne pouvant laisser échapper aucune occasion de polissonner, dit au curé : Monsieur le pasteur, je crois que tous vos prônes sont autant de menuets bien dansés. L'ecclésiastique, au lieu de répondre à cette mauvaise plaisanterie, se mit à lire sur nouveaux frais.

LETTRE VIII.

D'un vieil auditeur des comptes à un sénéchal de province, son ancien ami.

Vous avez exigé de moi, Monsieur, que j'eusse l'œil sur la conduite de votre fils, et c'est un soin dont je me suis chargé volontiers, à cause de notre ancienne amitié, outre que le sujet mérite par lui-même qu'on s'intéresse pour lui. Ce garçon promet infiniment; mais comme vous le destinez à remplir votre charge de sénéchal après vous, je souhaiterois qu'il fît son droit avec plus d'exactitude. Vous l'entretenez très-proprement; vous lui donnez maître à danser, maître à chanter; je ne trouve point à redire à cela, quoiqu'une pareille éducation ait son bon et son mauvais côté; car enfin, si la danse et la musique contribuent à former un joli homme, elles sont aussi capables de le déranger, en lui inspirant du goût pour les plaisirs. Je ne vous parle pas ainsi sans raison. Votre fils, qui a la voix fort agréable, et qui danse parfaitement, ne laisse pas, je vous assure, ces deux talents inutiles. Pour les cultiver, il va régulièrement toutes les semaines chez un procureur; oui, chez un procureur qui est une façon de petit-maître, et dont la maison retentit sans cesse du son de quelque instrument de musique, où il y a concert et quelquefois bal, et où s'assemble une brillante jeunesse de l'un et de l'autre sexe; ce qui peut donner lieu à de tendres et dangereux engagements.

Mais il faut bien, me direz-vous, que les jeunes gens

se divertissent. N'avons-nous pas aussi employé nos beaux jours à courtiser les dames? Vous avez raison; chaque chose doit avoir son temps. Je me souviens que, dans notre jeunesse, nous étions, vous et moi, deux compères. En un mot, nous avons bien fait des nôtres autrefois, et nous n'en sommes pas aujourd'hui moins honnêtes gens. Espérons qu'il en sera de même de votre cher fils. Je vous dirai même que depuis quinze jours qu'il s'est mis en pension chez une veuve, avec laquelle il a fait depuis peu connoissance, il paroît disposé à changer de conduite. Il devient plus rangé qu'il n'étoit; il est plus exact à se trouver aux heures du dîné et du soupé; il y a plus de huit jours qu'il n'a été aux concerts du procureur.

Je suis, Monsieur, votre, etc.

Ce changement, dit le baron d'un ton goguenard, est sans doute l'ouvrage de la bonne veuve. Le fils de monsieur le sénéchal lui aura bien de l'obligation; c'est pour lui une espèce de mère que cette hôtesse-là. Il y a comme cela des maîtresses femmes qui savent redresser la jeunesse quand elle prend un mauvais pli. Monsieur le baron, s'écria la comtesse, de quel air malin vous dites les choses! Vous ne vous déferez jamais de la vicieuse habitude que vous avez d'empoisonner tout ce que vous entendez dire. Oh! pour le coup, Madame, lui répondit-il, j'en atteste la compagnie; vous avez tort de me faire une semblable *inculpation*. Inculpation! interrompit la marquise en faisant un éclat de rire; monsieur le baron, à ce que je vois, veut enrichir aussi notre langue! C'est ce qui vous trompe, Madame, dit

le chevalier; il y a déjà long-temps qu'elle est enrichie de ce terme-là; vous n'en douteriez pas si vous aviez lu certaines observations sur certaines remarques grammaticales. Je suis curieux, moi, de lire les grands écrivains qui, persuadés qu'ils ont assez d'autorité pour faire passer tous les mots qu'ils inventent, rendent de jour en jour la langue française plus riche et plus abondante. Louanges éternelles, par exemple, soient données au fameux historien qui, pour dire bassesse d'âme, vient d'imaginer si heureusement le terme de *servilité*.

Cette saillie du chevalier renouvela les ris de l'assemblée, et fit tomber la conversation sur les néologiens, qui n'eurent pas beau jeu avec ces interlocuteurs, qui, n'aimant que les façons de parler les plus naturelles, se moquèrent à l'envi des prosateurs qui avoient un style précieux et recherché. Le lecteur de la compagnie s'étant saisi, dans cet endroit, d'une grosse dépêche, dit aux dames : Je ne sais si je suis prévenu d'un faux pressentiment, mais je m'imagine qu'il y a là-dedans quelque chose digne de votre attention.

LETTRE IX.

D'un homme de lettres de Paris à un académicien de Caen.

Vous me demandez conseil, Monsieur, sur ce que vous devez faire du livre de morale que vous avez composé. Vous voudriez, je le vois bien, le faire imprimer; mais une chose vous retient : vous vous défiez des libraires de Paris. Vous les croyez capables de vous

tromper; rendez-leur plus de justice, ce sont aujourd'hui des gens de bonne foi. Il est vrai que jadis ils ne se piquoient pas d'une probité scrupuleuse. Ce qui se passa il y a quarante ans entre un auteur et un fameux libraire du Palais, que je ne veux pas nommer par charité pour sa mémoire, en est une preuve démonstrative. Vous n'avez jamais sans doute entendu parler de cette aventure; vous serez bien aise de la savoir. La voici :

Un auteur, c'étoit un abbé, ayant composé un livre intitulé : *Voyage des Terres australes*, en alla proposer l'impression à un libraire du Palais. Ce livre étoit un amas de fictions extraordinaires et prodigieuses. Le libraire, qui n'imprimoit que des romans, jugeant que la marchandise seroit de défaite dans sa boutique, demanda à l'auteur combien il vouloit vendre son manuscrit. Cinquante pistoles, lui répondit l'abbé; je ne crois pas que je surfasse. Non vraiment, Monsieur, répliqua le marchand, en faisant l'homme de bien; quoique je n'aie pas lu votre copie, j'en conçois sur le seul titre une si bonne opinion, qu'en vous prenant au mot je croirois être un fripon; car, en conscience, il me semble que votre livre vaut davantage. Un autre à ma place ne vous parleroit pas ainsi à cœur ouvert; mais c'est ma façon d'agir à moi. Bien loin de vouloir, comme la plupart de mes confrères, avoir les copies pour rien, je suis ravi que mes auteurs fassent leurs petites affaires avec moi. Voulez-vous m'en croire? poursuivit-il, laissez-moi me charger de tout. J'obtiendrai le privilége; je ferai toute la dépense de l'impression d'une manière digne de l'ouvrage; et, les frais prélevés, nous partagerons tous deux le reste fraternellement.

Cette espèce de franchise et de sincérité gagna notre auteur, qui lâcha son manuscrit sans défiance. Le libraire aussitôt le mit sous la presse; et, quand l'édition fut achevée, il en commença la vente; mais, quoiqu'il en débitât chaque jour un assez grand nombre d'exemplaires, il disoit à M. l'abbé qu'il n'en vendoit point. Ce pauvre diable d'auteur avoit beau trouver son livre dans toutes les maisons particulières où il alloit, lorsqu'il retournoit au Palais on lui tenoit toujours le même langage, en faisant semblant de le plaindre : Monsieur, lui disoit le libraire d'un air affectueux, il faut que vous ayez bien du malheur : enfin votre *Voyage des Terres australes* est charmant; je ne puis me lasser de le lire, et quelques personnes d'esprit m'ont dit qu'il n'y avoit point de livre plus amusant. Donnons-nous patience, continuoit-il, le public est capricieux. Il y a comme cela d'excellents ouvrages qu'il est lent à saisir; mais ce qui doit vous consoler, c'est que tôt ou tard il rend justice aux bons livres.

Quoique le débit du *Voyage des Terres australes* démentît le libraire, l'auteur, avec tout son esprit, en fut long-temps la dupe sans s'en apercevoir. Il ouvrit enfin les yeux et résolut de s'en venger; ce qu'il fit d'une manière supérieure aux tours les plus ingénieux de *Guzman d'Alfarache*. Vous allez en convenir : notre abbé croqua un roman, qu'il intitula *Siroës et Mirame;* histoire persane [1]. Il se contenta d'en bien écrire les

[1] On voit ici que Le Sage veut se moquer de l'auteur de *Siroës et Mirame*, qui parut à Paris, chez Barbin, 1692, deux volumes in-12. L'auteur de ce mauvais roman est sans doute l'abbé Raguenet, qui, ainsi que me l'a fait connoître M. Barbier, venoit de réimprimer, aussi en 1692, chez le même Barbin, le *Voyage de Sadeur aux Terres Australes*, qu'il

huit ou dix premières pages ; il négligea tout le reste, ou, pour mieux dire, il affecta d'en faire un ouvrage détestable : ce qu'il n'eut pas de peine à exécuter. Quand sa copie fut mise au net, il communiqua son projet de vengeance à deux ou trois de ses amis, tous auteurs comme lui, et par conséquent disposés à flatter son ressentiment. Ils firent plus : ils s'offrirent à lui prêter la main. Il accepta leur offre, et vous allez voir de quelle façon ils conduisirent leur entreprise.

Il parut d'abord dans la boutique de notre libraire un laquais qui portoit la livrée de la maison de Bouillon, et qui, s'adressant au marchand, lui dit : Monsieur, madame la duchesse de Bouillon est en peine de savoir si vous imprimez *Siroës et Mirame*, histoire persane? C'est un livre, dit-on, qui fait un grand bruit à la cour. Mon enfant, lui répondit le libraire, je n'ai point encore entendu parler de ce roman-là ; je ne sais ce que c'est.

Le laquais fut à peine sorti de la boutique, qu'il y entra une espèce de valet de chambre qui demanda si l'histoire de *Siroës et Mirame* s'imprimoit, disant que madame la princesse de Conti lui avoit donné ordre de s'en informer de lui, comme étant le libraire à la mode, et celui qui vraisemblablement devoit l'imprimer. Monsieur, lui dit le marchand, je n'ai aucune connoissance de cet ouvrage. En nomme-t-on l'auteur? Non, répondit le valet de chambre, et tout ce

avoit revu et adouci dans les endroits les plus hardis, et qui eut alors quelque succès. L'ouvrage, qui est de Gabriel Foigny, ex-cordelier réfugié à Genève, avoit paru en 1676 dans cette ville, sous l'indication de Vannes, en un volume in-12.

que je puis vous dire, c'est que ce livre est dans une haute estime à l'hôtel de Conti.

Une heure après la retraite du valet de chambre il arriva un homme fort proprement vêtu, et qui, se donnant pour un officier de madame la duchesse d'Orléans, dit au libraire : Son altesse royale m'envoie ici pour vous demander dans quel temps à peu près paroîtra l'histoire de *Siroës et Mirame.* Monsieur, répondit le marchand, je ne connois point cette histoire; et si elle est sous la presse, ce n'est pas dans mon imprimerie. J'en suis fâché pour vous, répliqua l'officier; car c'est, à ce qu'on dit, un roman très-délicat, et qu'on met au-dessus de *la Princesse de Clèves.* Aussi l'attribue-t-on à une dame de la cour, dont le nom, à ce qu'on assure, fait l'éloge du livre.

L'officier, par ce discours, agita terriblement l'esprit de notre libraire : Quel est donc, dit-il en lui-même, ce livre qui met toute la cour en mouvement? Il faut que ce soit l'ouvrage de quelque dame connue dans le monde pour une personne dont l'esprit égale la naissance. Un pareil manuscrit doit être regardé comme une fortune pour son imprimeur. N'épargnons donc rien pour l'avoir. En effet, il parcourut tout le Palais, en demandant de boutique en boutique, à ses confrères, si quelqu'un par hasard n'étoit pas venu leur présenter *Siroës et Mirame*, histoire persane. Non, lui répondoient-ils tous; qu'est-ce que c'est que ce *Siroës?* Ce n'est rien, ce n'est rien, leur disoit-il sans s'arrêter, et comme s'il eût craint en s'expliquant de perdre le manuscrit après lequel il couroit.

Il passa vingt-quatre heures dans la plus cruelle

inquiétude, tantôt s'imaginant qu'un confrère alloit lui souffler la précieuse copie qu'il désiroit, et tantôt craignant que la dame qu'il en croyoit l'auteur ne s'avisât de ne vouloir plus la rendre publique. Au bout de ce temps-là il se présenta devant lui un homme qui avoit sur le nez un manteau qui lui cachoit la moitié du visage, et qui, s'approchant d'un air mystérieux, lui dit tout bas : Je voudrois bien vous parler en particulier, et vous montrer un manuscrit que vous ne serez pas fâché de voir.

A ce mot de manuscrit, notre libraire se flattant que c'étoit celui qu'il avoit tant d'envie d'avoir, en fit promptement monter le porteur dans une chambre, où ce dernier, se débarrassant de son manteau, tira de sa poche la copie en question. Notre libraire la prit avec transport; et voyant sur la première page les mots chéris de *Siroës et Mirame*, peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît de joie : Monsieur, s'écria-t-il tout hors de lui, combien veut-on vendre ce manuscrit? Il n'est point à vendre, lui répondit le porteur. La dame qui l'a composé ne travaille point pour de l'argent, elle veut vous le donner en pur don; elle exige seulement de vous que vous fassiez un petit présent de quatre cents écus à ses filles de chambre pour leurs épingles. Notre marchand, à ces dernières paroles, ne put s'empêcher de faire la grimace. Ce que le porteur de *Siroës et Mirame* ayant remarqué, lui dit froidement : Monsieur, consultez-vous bien. Si ce que je vous propose ne vous convient pas, il n'y a rien de fait encore. On n'est point en peine de trouver des imprimeurs, et l'on ne vouloit vous préférer aux autres que pour vous faire plaisir.

Le libraire, qui, malgré les épingles, n'étoit pas homme à laisser échapper une si précieuse copie, dit au porteur en souriant : Monsieur, vous êtes bien vif. Je ne refuse point de vous donner pour votre manuscrit les douze cents livres que vous demandez; mais je vous dirai confidemment que je ne suis pas en état à l'heure qu'il est de vous compter toute la somme. Je ne puis vous en livrer que la moitié, et vous faire de l'autre un billet à ordre, payable dans quinze jours. Cela vous convient-il ? Parfaitement, répondit le porteur. Oh ! vous n'avez pas affaire à des juifs, et l'on ne prétend pas que vous vous incommodiez. D'ailleurs on vous connoît; on sait bien que vos billets sont de l'or en barre. Le marché fut donc conclu. Le libraire demeura maître de *Siroës et Mirame,* et le porteur emporta l'argent du libraire, avec un billet dudit sieur de deux cents écus.

Dès que notre marchand se vit seul, il se mit à compter les feuillets du manuscrit; et jugeant qu'il y auroit assez de copie pour deux volumes in-12, il s'applaudit d'avoir fait une si bonne affaire. Je vais, disoit-il, faisant le compte du Pot au lait, faire tirer hardiment deux mille exemplaires de ce livre, qui ne sera pas sitôt en vente qu'il faudra que je le fasse réimprimer. Sept ou huit mois après, tout au plus, je serai obligé de recommencer; car, quand une fois la délicatesse de l'ouvrage sera connue, on ne manquera pas d'y courir comme au feu. Heureux ceux de mes confrères entre les mains de qui tombent de pareils chefs-d'œuvre ! c'est le moyen d'être bientôt propriétaire d'une belle maison de campagne. Se repaissant

ainsi de la plus avide espérance, il lisoit avec volupté le manuscrit, en s'écriant de temps en temps : Que cela est beau ! Quoique je ne sois pas le plus grand génie du monde, je ne laisse pas de sentir que ce style est divin. On voit bien que ce n'est pas un auteur de profession qui a composé ce roman. Ma foi, il faut convenir que les gens de qualité écrivent bien noblement.

Tandis qu'il étoit si satisfait de son emplette, il arriva un bel-esprit de ses amis, qu'il consultoit ordinairement sur les ouvrages qu'il vouloit imprimer; car un libraire a toujours quelque homme de lettres pour surintendant de ses manuscrits. Ah ! Monsieur, lui dit notre marchand, vous venez ici fort à propos pour me féliciter sur l'acquisition de cette copie, qui est, à ce qu'on m'a dit, de la composition d'une femme de la cour : ce que je n'ai pas de peine à croire, tant j'en trouve le style coulant. Voyons, lui répondit le bel-esprit en voyant le roman, voyons si vous avez raison d'être si prévenu en faveur de ce manuscrit. Il en lut le commencement, lequel étant bien travaillé, ainsi que je l'ai dit, ne manqua pas de lui plaire. Il en fut même si content, qu'il ne put s'empêcher de dire : Voilà une belle et bonne prose; si la matière répond au style, vous n'avez point fait un mauvais marché. Le début m'a intéressé, et je suis curieux de lire tout l'ouvrage. Hé bien, lui dit le libraire, emportez-le avec vous, et vous me le rapporterez, s'il vous plaît, demain.

Le jour suivant, notre libraire attendoit dans sa boutique impatiemment son bel-esprit, qui parut, et qui, lui remettant sa copie, lui dit : Je suis très-mortifié d'avoir une fort mauvaise nouvelle à vous apprendre ;

mais il faut bien que vous la sachiez. On vous a trompé, notre ami. Votre histoire persane est détestable, ou plutôt c'est un tour que quelqu'un vous a joué : il a d'abord affecté d'écrire avec élégance. Les premières pages sont charmantes; mais tombant bientôt dans la dernière platitude, il continue sur ce ton-là jusqu'à la fin. Je vous dirai, de plus que les événements ne sont que des échos de *Pharamond* et de *Cléopâtre*. En un mot c'est l'ouvrage du ressentiment de quelque auteur qui croit avoir sujet de se plaindre de vous. Examinez-vous bien : n'auriez-vous point par hasard mécontenté quelqu'un de ces messieurs ? C'est une question qu'on vous peut faire à vous autres. Non, répondit le marchand, je ne crois pas avoir lieu de soupçonner aucun auteur de m'avoir fait cette pièce, à moins que ce ne soit certain petit abbé boiteux, dont j'ai imprimé un livre à mes frais et dépens, et qui, devant partager avec moi le profit, s'imagine que je ne lui tiens pas un compte fidèle des exemplaires que je débite.

Voilà justement l'enclouure, s'écria le bel-esprit. Ne cherchez point ailleurs l'auteur de *Siroës et Mirame*. Mais pourquoi avez-vous acheté ce manuscrit sans me l'avoir fait lire auparavant ? Il falloit en demander la communication, du moins pour quelques heures : vous n'auriez pas été trompé. J'ai tort, il est vrai, j'ai tort, lui répondit notre libraire. J'avoue qu'on peut me taxer d'imprudence et d'étourderie. On m'a fait accroire que cet ouvrage étoit d'une dame de qualité. J'ai donné là-dedans comme un sot. Cependant, poursuivit-il, puisque la faute en est faite, n'en

parlons plus. Gardez-moi le secret ; car si mes confrères apprenoient cette aventure, ils seroient les premiers à me tourner en ridicule. Je paierai mon billet sans dire mot, et je mettrai incessamment sous presse *Siroës et Mirame :* ce ne sera pas le premier mauvais livre que j'aurai fait imprimer, ni, s'il plaît à Dieu, le dernier; et j'en retirerai pour le moins ce qu'il m'a coûté, puisque les ouvrages les plus pitoyables trouvent des sots qui les achètent.

L'histoire que je viens de vous conter, Monsieur, est peut-être plus propre à vous rendre la bonne foi des libraires suspecte qu'à vous prévenir en leur faveur; mais ces Messieurs, comme je vous l'ai déjà dit, sont aujourd'hui d'honnêtes gens qui n'ont en vue que le bien des auteurs.

Je suis, Monsieur, en attendant de vos nouvelles, votre, etc.

Un libraire et un auteur, dit le baron, sont deux espèces de filous qui ne peuvent l'un sans l'autre attraper l'argent du public. Aussi s'associent-ils ensemble pour cet effet; mais, dans cette société, l'auteur n'a pour sa part que le sou pour livre. Je crois, dit la marquise, que monsieur le baron ne se laisse guère filouter par ces gens-là ? Ma foi non, Madame, répondit-il ; je n'ai de ma vie acheté que le *Cuisinier Français*, et quelques livres de pratique : c'est tout ce que j'ai dans ma bibliothéque. Je n'aime point à lire; la lecture m'ennuie. A peine le baron eut-il achevé ces mots, que le curé commença la lecture d'une dépêche nouvelle qui étoit conçue dans ces termes.

LETTRE X.

D'un provincial qui est à Paris pour procès, à un de ses parents, à Saint-Lô.

Vous me demandez, cousin, comment je vis à Paris depuis que j'y poursuis le procès qui m'y retient. Pour contenter votre curiosité, je vous dirai que j'y passe le temps fort agréablement. J'emploie toute la matinée à faire ma cour à mon procureur et à ses deux clercs. Ensuite je reviens dîner à mon auberge avec deux vieux plaideurs manceaux, dont l'entretien est très-instructif pour un jeune Normand qui s'affectionne à la procédure. Après un repas de la dernière frugalité, je vais au café, qui est un lieu fort convenable à tout provincial qui n'a point de connoissance à Paris. Vous, qui n'êtes jamais sorti de l'enceinte de Saint-Lô, vous ne sauriez avoir une idée juste de ces sortes d'endroits. Je vais vous faire une peinture fidèle de deux célèbres cafés que je fréquente; vous pourrez juger par là des autres.

Dans l'un, vous voyez, dans une vaste salle ornée de lustres et de glaces, une vingtaine de graves personnages qui jouent aux dames ou aux échecs sur des tables de marbre, et qui sont entourés de spectateurs attentifs à les voir jouer. Les uns et les autres gardent un si profond silence, qu'on n'entend dans la salle aucun bruit que celui que font les joueurs en remuant leurs pièces. Il me semble qu'on pourroit justement

appeler un pareil café le café d'Harpocrate. Véritablement c'est un endroit où l'on peut dire qu'on est comme dans une solitude, quoique l'on soit avec soixante personnes.

Il y a tout au contraire un autre café où l'on entend plus de bruit que dans la grand'salle du Palais. C'est un flux et reflux de gens de toutes conditions. Ce sont des nobles et des roturiers, des adolescents bien faits et des figures plates, de beaux-esprits et des sots, pêle-mêle, qui s'entretiennent ensemble, chacun à proportion de son intelligence. La première fois que j'entrai dans ce dernier café, je fus extrêmement étonné de voir ce que j'y vis et des discours qui frappèrent mes oreilles.

Je m'approchai d'abord d'une table autour de laquelle trois ou quatre hommes parloient avec beaucoup de vivacité. C'étoient des philosophes qui commençoient à disputer, et qui avoient déjà l'air furieux. Hé, monsieur l'abbé, disoit un d'entre eux à un petit abbé bossu, qui étoit du nombre des interlocuteurs, avec votre permission, je soutiens qu'il y a des propositions dont l'évidence est telle qu'on ne peut s'y méprendre. Celle-ci, par exemple : *le tout est plus grand que sa partie.* Qui peut douter de cette vérité ? Moi, répondit le petit bossu. Pour affirmer que le tout est plus grand que sa partie il faudroit que vous eussiez l'idée du tout, et que vous fussiez sûr que le tout a des parties. Or je suis prêt, poursuivit-il, à vous démontrer que vous n'avez point l'idée d'un tout, et que le tout n'a point de parties. Là-dessus, comme si l'abbé eût dit une impertinence, son antagoniste lui rit au nez, en disant d'un air ironique à la compagnie : Messieurs, il faut

avouer que monsieur l'abbé a plus d'esprit qu'il n'est gros. A ces paroles, notre petit bossu, qui étoit un mortel des plus pétulants, le traita de bourrique; et les disputeurs se prirent au collet.

Tandis que des personnes plus charitables que moi s'empressoient à les décharpir, j'allai loin de là m'asseoir à une table où plusieurs nouvellistes s'entretenoient avec gravité. Il y en avoit un principalement qui parloit plus haut que les autres, et que chacun écoutoit comme un oracle, quoiqu'il sût assez mal la carte et l'intérêt des princes. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cet original vouloit paroître n'ignorer aucune nouvelle, et s'il en entendoit débiter une qu'il n'eût point encore apprise, il interrompoit incivilement la personne qui l'annonçoit, et la faisoit taire en lui disant : Vous n'en avez pas les gants; j'ai dit cela ici ce matin. Ou bien, si quelqu'un devant lui s'avisoit de tirer de sa poche une lettre dans laquelle il fût fait mention d'une victoire, par exemple, remportée en Hongrie sur les Turcs, il s'écrioit aussitôt à pleine tête : la date? et si on lui répondoit, du quatorze de ce mois, il ne manquoit pas de répliquer : cela est vieux; nous avons des nouvelles du vingt qui assurent le contraire.

J'admirois l'air imposant de ce nouvelliste, et j'en riois en moi-même, lorsqu'il arriva deux poëtes dramatiques, car on diroit qu'il en pleut aujourd'hui dans tous les cafés de Paris. Les voilà qui commencent à parler d'une tragédie nouvelle. L'un avance qu'elle est excellente, et l'autre soutient qu'elle est détestable. Chacun dit ses raisons. Des raisons ils passent aux injures les plus grossières, suivant l'usage établi depuis peu par

les gens de lettres; et des injures enfin ils en viennent aux voies de fait. Ils voulurent mettre l'épée à la main, et firent d'autant plus les mauvais garçons qu'ils étoient assurés qu'on les sépareroit.

Telles sont les scènes qui se passent ordinairement dans les cafés : mais il faut tout dire : s'il vient dans ces lieux-là beaucoup d'originaux, en récompense on y trouve quelquefois des personnes de mérite avec qui l'on fait connoissance, et dont on gagne l'amitié : ce qui pourtant est fort rare, puisqu'on peut dire des amis de café, ce qu'on dit des moines et des comédiens, que le hasard les assemble, qu'ils se voient sans s'aimer, et se quittent sans regret. Au reste les cafés sont propres à déniaiser la jeunesse, qui peut se corriger de ses défauts en remarquant ceux d'autrui. Adieu, cousin; comme vous devez bientôt venir à Paris, vous pourrez juger par vous-même du bon et du mauvais de ces endroits-là.

Après cette dernière lettre, qui parut avoir fait quelque plaisir à la compagnie, on en tira tout de suite cinq ou six autres dont on fut fort mal affecté. Le chevalier même, dégoûté de leur platitude et de leur ridicule, bien qu'il s'en fût fait fête, convenoit que le marquis et lui avoient procuré aux dames un assez mauvais divertissement. En effet, dit la marquise, il n'y a pas moyen de continuer cette lecture, et je suis d'avis que nous fassions une chose; jouons au quadrille, et pendant ce temps-là monsieur le curé prendra la peine de lire des lettres, et d'en mettre à part celles qu'il jugera dignes de nous être lues. On

suivit le sentiment de la marquise; et, tandis que le jeu dura, le pasteur ne cessa d'ouvrir des lettres, et de les parcourir des yeux. Il en rebuta un grand nombre, comme trop triviales. Il n'en conserva qu'une vingtaine, parmi lesquelles il se trouva un paquet qui contenoit une Nouvelle espagnole. Ce que les dames n'eurent pas sitôt appris qu'elles en témoignèrent beaucoup de joie, disant qu'elles aimoient à la folie ces sortes de nouvelles. La marquise et la comtesse auroient volontiers sur-le-champ quitté le jeu pour les entendre lire; mais, comme il étoit heure de souper, on remit la lecture de la Nouvelle et des lettres à l'après-dînée du jour suivant.

Le lendemain donc la même compagnie, s'étant rassemblée au château, dîna très-joyeusement. Après quoi le lecteur, se disposant à faire son office, dit: Je crois que ce seroit mal répondre à l'impatience de ces dames que de ne pas commencer par la Nouvelle espagnole. En même temps il prit un paquet qui contenoit environ cent pages nouvellement imprimées, avec une petite lettre qui leur servoit d'avant-propos.

LETTRE XI.

D'un libraire de Paris à une dame de Caen, avec laquelle il est en commerce de lettres.

MADAME,

Me faisant un devoir de vous envoyer toutes les nouveautés littéraires dès qu'on les met au jour, j'ai l'hon-

neur de vous adresser une Nouvelle espagnole qui sort de dessous la presse, et qui est de la composition de don Alonso de Castillo-Solorzano, célèbre auteur castillan. Je ne sais point encore le nom du prosateur qui l'a traduite en français, car il se cache; mais il se découvrira, et d'abord que je le saurai, je ne manquerai pas, Madame, de vous en informer. En attendant, je suis avec un profond respect,

Votre, etc.

LA VENGEANCE

TROMPÉE PAR L'AMOUR,

NOUVELLE.

Avant la réunion de la Castille et de l'Aragon, il s'éleva une dispute entre les Castillans et les Aragonais, à l'occasion de leurs limites. Ces deux peuples, ne s'accordant pas là-dessus, commençoient à s'échauffer, et déjà même il se commettoit de part et d'autre des hostilités qui sembloient présager une guerre inévitable. Pour la prévenir, le roi de Castille, monarque débonnaire et ami de la paix, résolut d'envoyer à Saragosse un ambassadeur; mais il honora de cette commission le seigneur de sa cour le moins propre à s'en bien acquitter; c'étoit le comte de Lara. Ce Castillan, bien loin de ressembler au grand Scipion, qui dans ses négociations ne perdoit jamais son sang-froid, quelques contradictions qu'il eût à essuyer,

étoit d'un caractère tout opposé; il n'avoit pas besoin d'être contredit pour se laisser enflammer de colère; son humeur altière et violente se déclaroit même dans le temps qu'il s'efforçoit de montrer de la politesse et de la douceur.

Le roi d'Aragon ne fut pas plus tôt averti de l'arrivée de cet ambassadeur à Saragosse, qu'il lui donna audience à la tête des grands de sa cour. Parmi les seigneurs qui formoient cette auguste assemblée brilloit l'illustre don Henrique, comte de Ribagore, le chevalier le mieux fait et le plus accompli de son temps. Quoiqu'il n'eût pas encore vingt-six ans, il avoit déjà cueilli des lauriers dans les champs de Mars, et il n'étoit pas moins aimé du peuple que des grands.

Notre ambassadeur castillan, au lieu d'exposer le sujet de sa mission d'une manière qui fût propre à gagner les esprits, ne fit que les irriter, en parlant avec hauteur, et dans des termes si peu mesurés, qu'il sembloit plutôt faire des menaces que proposer un accommodement : enfin il révolta contre lui toute l'assemblée, et principalement le jeune don Henrique de Ribagore, qui, ne pouvant souffrir plus long-temps ses insolents discours, lui demanda s'il venoit pour déclarer la guerre aux Aragonais, ou pour convenir avec eux des moyens de terminer à l'amiable le différend qu'ils avoient avec les Castillans; car, ajouta-t-il, on diroit, à vous entendre, que vous n'êtes venu ici que pour nous insulter : mais, quelque dessein qui vous amène, vous oubliez le respect qui est dû à la présence du roi, et vous ne songez pas que vous abusez de la considération que sa majesté a pour votre caractère.

Ces paroles ne rendirent pas l'ambassadeur plus retenu. Il continua de parler fort librement; il apostropha même le comte de Ribagore, qui lui répondit de façon, que le roi, pour empêcher les choses d'aller plus loin, fut obligé d'interposer son autorité. Il leur imposa silence à l'un et à l'autre; et remettant à un autre jour la décision de l'affaire des limites, il sortit de l'assemblée; après quoi les seigneurs se retirèrent chez eux; et le Castillan, plein de fureur, regagna son hôtel.

A peine ce seigneur s'y fut-il rendu, que s'imaginant ne pouvoir, sans passer pour un lâche, se dispenser de faire un appel au jeune Ribagore, il lui écrivit ce billet :

« Comte, je ne mériterois pas d'être du nombre des « seigneurs de Castille, dont je puis me vanter de n'être « pas des derniers, si je ne faisois voir aux téméraires « qui m'osent parler fièrement que je sais rabaisser leur « fierté. Ainsi, me dépouillant de la qualité d'ambassa- « deur, j'irai vous attendre cette nuit sur les bords de « l'Èbre avec un seul valet et mon épée; je vous crois « trop rigide observateur des règles de l'honneur pour « vous trouver avec d'autres armes au rendez-vous. »

Le comte de Lara.

Ce ne fut pas sans une extrême mortification que don Henrique lut ce cartel, qui le mit dans un grand embarras. Il se représenta que, s'il acceptoit le défi, il perdroit infailliblement la confiance et les bonnes grâces du roi, dont il étoit le favori, étant persuadé que ce monarque, dont il connoissoit la sévérité, ne lui pardonneroit jamais d'avoir eu l'audace d'en venir

aux voies de fait avec un ambassadeur, quoiqu'il eût en main de quoi prouver qu'il avoit été appelé en duel par ce ministre. Il ne savoit à quoi se résoudre. Il eut d'abord envie d'aller montrer le billet à sa majesté; mais faisant réflexion que le Castillan pourroit de là prendre occasion de l'accuser de lâcheté, il changea de pensée; et jugeant qu'il ne pouvoit sans se déshonorer éviter le combat, il aima mieux courir risque de déplaire à son maître que d'exposer sa réputation à recevoir une atteinte.

Il se détermina donc à répondre au comte de Lara, et à lui faire savoir qu'il ne manqueroit pas d'être sur le bord de l'Èbre à minuit, accompagné comme lui d'un valet, et armé de sa seule épée. Cette réponse de don Henrique irrita l'impatience qu'avoit le superbe Castillan de se voir aux prises avec lui; et l'Aragonais de son côté n'étoit pas dans une autre disposition. Celui-ci arriva le premier au rendez-vous; et l'ambassadeur ne se fit pas long-temps attendre.

Ils s'abordent tous deux fort civilement, tels que des amis qui se rencontrent par hasard : Seigneur cavalier, dit le comte de Lara, vous n'avez pas dû être étonné de l'appel que je vous ai fait. Vous auriez bien mauvaise opinion de mon courage si je ne vous demandois pas raison de l'offense que vous m'avez faite en m'interrompant. Cette impolitesse vous convenoit encore moins qu'aux vieux seigneurs de l'assemblée, que leur âge même n'eût pas rendus excusables, s'ils l'avoient commise. Et vous convenoit-il mieux à vous, répondit don Henrique, de tenir les discours audacieux que vous avez tenus devant le roi et les grands? Je vois bien, ré-

pliqua le Castillan, que nous ne sommes pas venus ici pour excuser nos fautes, et que nous croyons tous deux avoir raison. Ne consumons donc point le temps en raisonnements frivoles.

En parlant de cette sorte il tira son épée, et Ribagore en fit autant. Ils fondirent l'un sur l'autre avec impétuosité. Pendant qu'ils se battoient avec une égale fureur, il parut sur le rivage plusieurs hommes à cheval, qui portoient des flambeaux et s'avançoient au galop vers les combattants. C'étoit le capitaine des gardes du roi, qui venoit avec trente ou quarante cavaliers se saisir de la personne de don Henrique; sa majesté ayant été informée que ce seigneur devoit se battre cette nuit sur les bords de l'Èbre avec l'ambassadeur de Castille. Mais quand les gardes arrivèrent le combat étoit fini; car ils trouvèrent le comte de Lara étendu par terre et dangereusement blessé. Pour Ribagore, il n'avoit reçu qu'une légère blessure.

Le capitaine s'adressant à ce dernier : Comte, lui dit-il, je suis trop votre ami pour n'être pas fort mortifié de vous voir dans l'embarras où vous vous êtes imprudemment jeté. Le roi est dans une furieuse colère contre vous; et vous lui paroissez plus coupable qu'un autre, d'avoir violé le droit des gens, et osé attaquer une vie qui devoit être sacrée pour vous. Je me sens vivement touché de ce malheur, et plus encore de l'ordre dont je suis chargé. Le roi veut que je vous arrête et vous enferme dans une tour. Il ordonne que vous y soyez gardé à vue, et servi par un seul de vos domestiques. Donnez-moi votre épée, ajouta-t-il, et pardonnez si, dévoué aux volontés de mon maître, je contribue à

vous punir. Vous pouvez voir par cet appel, répondit don Henrique en lui donnant le billet du Castillan, que c'est l'ambassadeur qui m'a défié lui-même; et j'ai cru, je vous l'avouerai, que l'intérêt de ma réputation me mettoit dans la nécessité d'accepter le défi. Mais, coupable ou non coupable, je n'entreprends point de me justifier. Faites votre devoir. Voilà mon épée : rendez compte au roi de mon obéissance. Le capitaine conduisit Ribagore à une tour, et son lieutenant fit porter l'ambassadeur à son hôtel, où le roi envoya ses chirurgiens dès qu'il eut appris ce qui venoit de se passer. Ils visitèrent la blessure du seigneur castillan, et la trouvèrent très-dangereuse; ce qu'ils n'eurent pas sitôt rapporté au monarque, qu'il se mit en colère contre le comte de Ribagore à un point que, sans écouter l'amitié qu'il avoit pour lui, il jura de le faire mourir, quand même l'ambassadeur ne perdroit pas la vie. Tous les grands qui étoient alors avec le roi, le voyant si irrité, n'osèrent intercéder pour le prisonnier, quoiqu'ils fussent tous de ses amis. Ils jugèrent qu'il falloit, avant que de parler pour lui, que ce prince eût l'esprit dans un état moins violent; ce qui arriva dès le lendemain, quand les chirurgiens eurent décidé que la blessure de l'ambassadeur n'étoit pas mortelle. Ils le déclarèrent encore le jour suivant, et assurèrent qu'il n'y avoit rien à craindre s'il ne survenoit aucun accident. Sur cette assurance, le roi alla voir le blessé, qui parut très-sensible à cet honneur, et qui fut assez généreux pour excuser don Henrique en avouant que c'étoit lui qui avoit appelé ce seigneur en combat singulier. Cet aveu modéra la colère du monarque, qui conserva pourtant toujours un

visage irrité, mais qui se contenta de laisser en prison son favori jusqu'à nouvel ordre.

Il y avoit déjà quinze jours que ce malheureux courtisan vivoit dans sa tour, sans avoir la liberté de voir ses parents ni ses amis, lorsque don Pèdre de Villasan, ancien guerrier de réputation, vint à Saragosse. Après avoir rendu de grands services à l'état, il s'étoit retiré dans un château qu'il avoit sur les frontières de Castille; et là, il s'étoit donné tout entier à l'éducation de dona Helena, sa fille unique. La voyant parvenue à l'âge de dix-huit ans, il l'amenoit à la cour, dans le dessein de la faire recevoir parmi les dames de la princesse Léonor, fille unique du roi. Don Pèdre espéroit qu'il n'auroit pas le chagrin d'avoir infructueusement formé ce projet. Il ne se flatta point en effet d'une vaine espérance; sitôt que Hélène de Villasan parut devant le roi et les seigneurs de sa cour, elle éblouit et charma tous les yeux. Le roi lui-même admira sa beauté; et lorsqu'elle s'avança pour lui baiser la main, ce prince lui dit des choses flatteuses, et l'honora d'un accueil tout gracieux. La princesse d'Aragon, aussi surprise que le roi son père de voir une personne si ravissante, lui fit mille caresses, et la prit en affection. La fille de don Pèdre, de son côté, remarquant qu'elle avoit le bonheur d'être agréable à cette princesse, en fut si transportée de joie, qu'elle la pria de trouver bon qu'elle eût l'honneur de grossir le nombre des dames de sa suite, et sa demande lui fut accordée sur-le-champ.

Voilà donc dona Helena bien établie à la cour, et fort chérie de la princesse Léonor, qui, sentant de jour en jour augmenter son amitié pour elle, lui donna

bientôt toute sa confiance; ce qui fit bien des jalousies. On aura, je crois, peu de peine à croire que plusieurs seigneurs aragonais ne virent pas long-temps la belle Hélène de Villasan sans en devenir amoureux, et véritablement il n'étoit guère possible de s'en défendre. Partout où elle portoit ses pas on la suivoit pour l'admirer, et tous les peintres, tant français que flamands et italiens, qui étoient alors à Saragosse, s'empressoient à la peindre; de sorte qu'il se répandit bientôt dans la ville une infinité de copies de ce charmant original. Il se trouvoit des gens qui, par pure curiosité, les achetoient, étant bien aises d'avoir chez eux l'image d'une si ravissante personne.

Un ami du comte de Ribagore, voulant que ce prisonnier eût du moins le plaisir d'avoir le portrait d'une beauté si rare, puisqu'il ne pouvoit la voir elle-même, trouva le moyen de lui en faire tenir un. Don Henrique, après avoir contemplé cette miniature assez long-temps, jugea que c'étoit plutôt l'ouvrage d'un peintre flatteur que la fidèle image d'une dame. Non, disoit-il, non, il n'est pas possible qu'il y ait un visage si piquant et si beau. Cependant, s'il faut en croire l'ami qui m'envoie ce portrait, l'original a des grâces que le pinceau ne peut rendre parfaitement. Si cela est, la fille de don Pèdre de Villasan est donc un prodige. Mais qu'elle ait ou qu'elle n'ait pas ces agréments qu'on prétend que le peintre n'a pu attraper, ce portrait, tel qu'il est, m'enchante. Ah! divine Hélène, pourquoi ne suis-je pas libre en ce moment? J'irois vous disputer aux seigneurs qui sont déjà dans vos fers, et qui se flattent de la gloire de vous plaire. Quoique je n'aie pas, comme eux, joui du

plaisir de voir votre beauté céleste, je sens que je suis leur rival. En parlant de cette façon, il dévoroit des yeux cette peinture, qui faisoit sur lui la même impression qu'eût pu faire l'objet qu'elle représentoit. Il ne pouvoit enfin se lasser de la considérer, et ce nouveau Pygmalion lui adressoit vingt fois le jour des discours tendres et passionnés.

Peu de temps après l'arrivée de la belle Hélène à la cour, don Gaspard de Peralte y parut tout-à-coup, comme un homme envoyé par l'amour. Il revenoit en Aragon avec une suite très-nombreuse, et un magnifique équipage, après avoir parcouru tous les royaumes d'Espagne. Il fut reçu d'autant plus gracieusement du roi, qu'il étoit fils d'un père qui avoit été favori de ce monarque. Au reste, c'étoit un seigneur à peu près de l'âge de don Henrique, et d'une figure comparable à la sienne. Peralte, après avoir baisé la main de sa majesté, alla présenter ses respects à la princesse, chez qui, pour la première fois, dona Helena s'offrit à ses yeux. Il éprouva le sort de ceux qui la regardoient, il s'en laissa charmer; et, dès ce jour-là même, prenant la résolution de s'attacher à elle, il s'en déclara le chevalier : ce que le comte de Ribagore ne tarda guère à savoir; car le même ami qui lui avoit envoyé le portrait d'Hélène l'informoit tous les jours par des lettres de ce qui se passoit à la cour. Cette nouvelle l'affligea. Comme il connoissoit don Gaspard pour un seigneur des plus aimables, il se sentit agiter de mille mouvements jaloux. Que je suis malheureux! disoit-il, de ne pouvoir sortir de cette tour! Encore me consolerois-je s'il m'étoit permis d'opposer mes

soins à ceux d'un rival si redoutable. J'aurois peut-être le bonheur d'obtenir sur lui la préférence. Que le roi me fait cruellement expier ma faute, en me retenant prisonnier dans cette conjoncture!

C'est ainsi que dona Helena troubloit le repos de don Henrique. Ce seigneur étoit au désespoir de n'avoir pas la liberté de lui faire l'aveu d'une passion qu'il n'avoit encore déclarée qu'à son image. Pour surcroît de chagrin, il apprit que le roi venoit de le juger; que ce monarque avoit accordé sa vie aux sollicitations de ses amis et aux fortes instances du comte de Lara, qui, depuis qu'il étoit guéri de sa blessure, n'avoit pas manqué un seul jour de lui parler en sa faveur; mais qu'on n'avoit pu obtenir son élargissement; que sa majesté le condamnoit encore à trois mois de prison, et à se retirer ensuite pour deux ans à sa terre de la Tortuera, avec défense de s'en écarter de plus d'une lieue; le roi voulant, par cet arrêt rigoureux, faire connoître à ses sujets que sa justice n'épargnoit pas même ceux qu'il chérissoit le plus, quand ils méritoient d'être punis.

Cette excessive sévérité mortifia extrêmement don Henrique; mais ce qui faisoit sa plus grande peine, c'étoit de se voir, par cet arrêt, obligé de renoncer à dona Helena, en laissant le champ libre à don Gaspard. Il ne doutoit pas que cette dame, si elle n'étoit pas encore sensible aux soupirs d'un concurrent si dangereux, ne le fût infailliblement bientôt; et cette pensée lui causoit de mortelles alarmes. Il n'avoit pas tort d'en concevoir : Peralte plut, et avança si bien ses affaires, qu'en moins d'un mois il devint l'heureux époux de

la belle Hélène de Villasan. Ce mariage fut célébré par des fêtes magnifiques, après lesquelles, avec l'agrément du roi et de la princesse d'Aragon, don Gaspard emmena sa jeune épouse à son château de Belchite, éloigné de Saragosse de sept petites lieues.

Revenons à l'infortuné Ribagore. S'il eut la force de résister au regret d'avoir perdu son Hélène, il en fut redevable à ses amis; car, comme il ne lui étoit plus alors défendu de recevoir leurs visites, il y en avoit toujours quelques-uns qui l'alloient voir dans sa prison pour le consoler. Ils l'exhortoient à prendre patience, en lui représentant qu'il étoit peut-être sur le point de voir finir ses peines et de rentrer dans les bonnes grâces du roi. Ils ne lui parloient point d'autre chose; ils ignoroient son amour pour la femme de don Gaspard, le prisonnier s'étant bien gardé de leur faire confidence d'une passion chimérique. Loin de l'avouer, quand leur conversation venoit à tomber sur dona Helena, il affectoit de paroître entendre d'un air froid et indifférent l'éloge qu'on faisoit de sa beauté. Mais s'il se trahissoit jusque là avec ses amis, il laissoit, en récompense, éclater son amoureuse ardeur lorsqu'il étoit seul avec Melchior, son valet de chambre, et l'unique dépositaire de ses pensées. Il regardoit sans cesse le portrait d'Hélène en soupirant, et il s'attendrissoit jusqu'à répandre des pleurs. Monsieur, lui disoit quelquefois Melchior, se peut-il que, malgré le bon esprit que vous avez, une peinture ait sur vous tant d'empire? De grâce, rappelez votre raison égarée, pour perdre le souvenir d'un objet qui ne peut être à vous; ne regardez plus son portrait, qui

ne sert qu'à nourrir un malheureux amour. Mon ami, lui répondoit son maître, je sais bien qu'il y a du ridicule et de la folie même dans mes sentiments; mais songe qu'ils ne sont pas volontaires. Je suis dominé par une puissance supérieure qui ne me permet pas d'écouter la raison.

Cependant le temps s'écouloit, et le jour que le prisonnier devoit être remis en liberté arriva. On s'imaginoit que le roi, satisfait de trois mois de prison, lui feroit grâce du reste, et le rappelleroit à la cour; mais on se trompoit. Sa majesté, persistant à vouloir qu'il subît toute la rigueur de l'arrêt prononcé, lui défendit de paroître à Saragosse, et lui ordonna de se rendre incessamment au lieu de son exil. Il fallut obéir, et le comte de Ribagore fut bientôt, avec son fidèle Melchior, au château de la Tortuera.

Ce n'est pas un endroit fort agréable : il est environné de montagnes, et ne présente à la vue qu'un affreux désert; aussi le monarque l'avoit-il relégué là pour le priver du plaisir qu'il auroit pu avoir dans un séjour plus gracieux. Néanmoins ce jeune seigneur, entièrement soumis aux volontés de son souverain, dévoroit sans murmurer toutes les mortifications qu'on vouloit lui donner. Malgré les désagréments de sa solitude il s'y accoutuma peu à peu.

Il alloit presque tous les jours à la chasse avec les *hidalgos* de Molina, de Hombrado et des autres villages voisins. Il les régaloit au retour, et s'amusoit avec eux, comme s'il eût pris plaisir à leur entretien. Sa politesse leur cachoit l'ennui que leur compagnie lui causoit quelquefois. Ce qui ravissoit Melchior, ce ser-

viteur affectionné, c'étoit de voir de jour en jour, à ce qu'il lui sembloit, don Henrique moins occupé de dona Helena. Ce seigneur en effet commençoit à ne lui plus parler d'elle que rarement; et s'il regardoit encore son portrait de temps en temps, c'étoit sans l'apostropher, comme il avoit coutume de faire auparavant. Ce zélé domestique avoit donc sujet de croire que son maître se détachoit à vue d'œil de la femme de Péralte; mais il reconnut bientôt son erreur; et voici de quelle manière :

Un gentilhomme de Molina vint un jour dîner au château de don Henrique, et dit pendant le repas à la compagnie : Messieurs, ces jours passés, en revenant de Saragosse, où quelques affaires m'avoient appelé, je m'arrêtai à Belchite pour y voir une fête de village très-divertissante. A ce mot de Belchite, le comte de Ribagore fut un peu ému, et demanda au cavalier qui venoit de le prononcer ce que c'étoit que cette fête. Seigneur, lui répondit l'*hidalgo*, ayant fait à un habitant de Belchite la même question que vous me faites, j'appris de lui que les jeunes villageois de l'un et de l'autre sexes s'assembloient tous les dimanches devant le château, où ils formoient des danses pour divertir le seigneur et la dame de leur village. La curiosité de voir la fête retint mes pas. Je m'attachai à regarder les danseurs et les danseuses; mais, quoiqu'ils dansassent à merveille, ils n'attirèrent pas pour long-temps mon attention. Je la donnai tout entière à une dame qui parut tout-à-coup à une fenêtre du château avec un cavalier de très-bonne mine. Je demandai qui étoit cette dame et ce seigneur, et l'on me répondit : C'est dona Helena et don Gaspard

de Peralte, son époux. Ce sont les maîtres de ce château. Lorsque que je sus que c'étoit cette Hélène de Villasan, dont j'avois tant entendu parler, je l'envisageai avec des yeux critiques, ne pouvant m'imaginer qu'elle fût aussi belle que je l'avois ouï dire; mais plus je la contemplois, plus je la trouvois charmante. Je ne m'étonne plus, disois-je en moi-même, que cette beauté ait fait tant de bruit à Saragosse. Dans quel endroit du monde où il y a des hommes ne seroit-elle point admirée? Véritablement je n'ai jamais rien vu de si ravissant que cette dame. Aussi j'eus toujours les yeux sur elle pendant qu'elle fut à la fenêtre; et, vous le dirai-je, Messieurs? ajouta-t-il, la friponne, en se retirant, emporta mon cœur avec elle.

Le gentilhomme qui parla de cette sorte ne borna point là l'éloge de la femme de don Gaspard : il se répandit en discours qui achevèrent de faire connoître qu'il étoit enchanté de cette dame. Tous les *hidalgos* qui étoient à table ne purent s'empêcher de rire de ce qu'ils venoient d'entendre. Don Henrique seul garda son sérieux, ou plutôt il tomba dans une profonde rêverie : ce qui fit juger à Melchior que le récit du gentilhomme venoit de rallumer dans ce moment l'amour de son maître. La conjecture de ce confident n'étoit que trop vraie. Melchior, lui dit ce seigneur après la retraite des convives, as-tu bien entendu ce que cet *hidalgo* nous a dit de dona Helena? Je te l'avouerai, il a fait renaître en moi le désir curieux que j'avois dans ma tour de voir cette dangereuse beauté; et c'est une envie que je veux contenter. Tant pis, Seigneur, répondit Melchior : la vue de cette dame ne manquera

pas d'irriter vos feux. Vous me faites trembler. Rassure-toi, mon ami, reprit le comte de Ribagore, je ne suis plus si foible que je l'étois. Je te dirai même que dona Helena, depuis qu'elle est devenue femme, a perdu le droit de me charmer. Quand je me la représente au pouvoir d'un époux, cette idée révolte ma délicatesse; et cela doit te répondre de ma fermeté. Ne t'oppose donc point au voyage que j'ai dessein de faire à Belchite. Nous nous déguiserons tous deux en paysans, et, nous mêlant un dimanche parmi les villageois de ce canton-là, nous verrons à notre aise l'épouse de Peralte. Je vois bien, mon cher maître, dit le confident, que je combattrois en vain votre résolution; il faut vouloir tout ce que vous voulez. Partons; je suis prêt à vous suivre.

Dès le jour suivant, don Henrique et Melchior se préparèrent à se mettre en chemin. Ils se déguisèrent en paysans; montés sur des mules, ils passèrent les montagnes qui masquent la Tortuera du côté de la petite rivière de Xiloa, et tirant toujours vers l'Èbre, ils arrivèrent, sur la fin de la seconde journée, à Romana, gros village à une lieue du château de Belchite. Ils couchèrent à l'hôtellerie; et le lendemain, qui étoit un dimanche, ils se rendirent à pied, l'après-dînée, auprès du château de don Gaspard. Ils se mêlèrent parmi les villageois qui étoient déjà devant, et dont le nombre grossissoit de moment en moment. Bientôt les tambours de basque se firent entendre, et la fête commença. Don Henrique, peu curieux de voir les danses des paysans, n'avoit des yeux que pour le balcon où la dame du château devoit venir se placer. Elle ne

tarda guère à se montrer, et elle parut aussi brillante que l'astre du jour.

Melchior, qui observoit son maître, remarquant qu'il se troubloit, lui dit tout bas : Hé bien! Seigneur, que pensez-vous de l'original? dément-il la copie? Pour en bien juger, lui répondit don Henrique, il faudroit que je visse de plus près dona Helena; mais, quoique je me fusse préparé à soutenir sa vue impunément, je te dirai de bonne foi que j'en suis vivement frappé. Je n'en doute pas, reprit le confident; et si j'étois à votre place, j'en demeurerois là. Je reprendrois tout à l'heure le chemin de mon château, où je ferois tous mes efforts pour oublier une femme dont, selon toute apparence, don Gaspard possède le cœur. Mon enfant, dit le comte, je prétends bien ne rien épargner pour la bannir de ma mémoire, et j'espère en venir à bout quand j'aurai satisfait l'envie que j'ai de la contempler de près. Il faut pour cela, continua-t-il, que tu parles à son jardinier, et que tu l'engages par un présent à nous cacher chez lui, et à nous procurer l'occasion de voir sa maîtresse sans qu'elle nous aperçoive. Don Henrique, remarquant que cette proposition n'étoit pas du goût de Melchior, lui dit : Mon ami, de grâce, ne me fais aucune représentation si tu veux me plaire. J'abuse peut-être de ton amitié; mais je me flatte que tu voudras bien encore avoir pour moi cette complaisance. Le confident aimoit trop son maître pour refuser de lui obéir, quoiqu'il n'approuvât pas son dessein, et qu'il en conçût même un présage funeste : Seigneur, lui répondit-il, je vous ai voué une obéissance aveugle. Je vais m'informer de la demeure du jardinier.

J'aurai une conversation avec lui, et je viendrai vous retrouver ici.

Melchior disparut donc à l'instant, et laissa don Henrique devant le château. Le plaisir que ce seigneur prenoit à considérer son Hélène n'étoit pas sans amertume. Il avoit des observations à faire assez désagréables pour lui. Il voyoit auprès de cette dame l'heureux Peralte, qui s'entretenoit avec elle d'un air tendre; et ces deux époux lui paroissoient charmés l'un de l'autre : ce spectacle lui perçoit le cœur. Il fut plus d'une fois tenté de se retirer, mais il n'en eut pas la force, et il demeura là jusqu'à la fin de la fête, à repaître ses yeux des marques de tendresse prodiguées à son rival.

Tous les villageois s'en étoient déjà retournés chez eux; et il n'y avoit plus devant le château que le comte, qui fut encore obligé d'attendre long-temps Melchior, qui vint enfin le rejoindre. Quelles nouvelles m'apportes-tu? lui dit don Henrique. De très-favorables, lui répondit le confident. J'ai gagné le jardinier, qui, pour deux cents pistoles, m'a promis de nous recevoir et de nous tenir cachés dans sa maison, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de satisfaire la curiosité que je lui ai dit que nous avions de voir de près sa maîtresse à notre aise. Cela étant, dit le comte, je me flatte que je pourrai bientôt contenter mes désirs, après quoi je te promets de nouveau que nous retournerons à la Tortuera.

Nos deux faux villageois ne tardèrent pas à se rendre chez le jardinier, qui d'abord les introduisit dans les jardins. Il les mena dans un cabinet de myrtes, où il y avoit tout autour des lits de gazon en dedans; et là, il

leur dit : Seigneurs cavaliers, Madame a coutume de venir tous les jours dans cet endroit, à l'issue de son dîné, faire la sieste avec Rosaura, sa suivante favorite, qui joue du luth et chante à ravir. Elles y passent ordinairement deux ou trois heures à s'entretenir. Vous pourrez non seulement les voir, mais même les entendre en vous cachant derrière le cabinet : ce qui parut effectivement au comte et à Melchior une chose très-facile. Comme la nuit approchoit, le jardinier les reconduisit à sa maison, et les mit dans une petite chambre, où il les laissa reposer après les avoir fait souper fort frugalement.

Le lendemain matin il vint les réveiller en leur disant : Bonnes nouvelles, mes chers seigneurs, vous aurez dès aujourd'hui la satisfaction que vous désirez. Le seigneur don Gaspard, notre maître, vient de partir tout à l'heure pour aller à la chasse, et l'on dit qu'il ne doit revenir que dans trois jours. Don Henrique et Melchior apprirent cette nouvelle avec joie, s'imaginant qu'il y auroit pour eux moins à risquer, et ils allèrent sans crainte se poster derrière le cabinet de myrtes, dès que le jardinier leur eut dit qu'il en étoit temps. Ils n'avoient point d'épées, leur déguisement ne leur permettant pas d'en porter; mais ils s'étoient à tout événement armés chacun d'un pistolet, qu'ils cachoient sous leurs habits de paysans.

Tout sembloit concourir à rendre le comte de Ribagore content : sa belle Hélène ce jour-là descendit dans les jardins de meilleure heure qu'à l'ordinaire, accompagnée de Rosaura, qui tenoit un luth. Elles entrèrent toutes deux dans le cabinet, et s'assirent sur un lit de

gazon; de manière que nos spectateurs pouvoient les voir facilement. Aussi don Henrique, profitant de cette facilité, considéra la femme de don Gaspard à loisir. Qu'il la trouva charmante! Non, dit-il en lui-même, dona Helena n'a été peinte qu'au rabais de ses charmes! Que dis-je? son portrait n'est qu'une ébauche de sa beauté. Rien n'est comparable aux appas qui s'offrent à ma vue en ce moment. Il se sentit si transporté d'amour, qu'il fut tenté de se montrer; mais il n'osa faire une action si hardie, jugeant bien qu'un soudain châtiment puniroit sa témérité. Comme la voix de la dame frappa son oreille, il écouta, et entendit ces paroles : Non, ma chère Rosaura, je ne puis t'exprimer la peine que me cause le départ de mon époux. J'ai beau me représenter que trois jours seront bientôt écoulés; qu'ils paroîtront longs à l'impatience que j'ai de le revoir! Je n'ai presque point dormi cette nuit, et si quelquefois le sommeil a pu assoupir mes sens, des songes funestes m'ont aussitôt réveillée. Que te dirai-je enfin? Je suis plongée dans une mélancolie que tes talents seuls peuvent dissiper. Chante et accompagne de ton luth quelque chanson qui puisse me distraire des pensées affligeantes qui viennent sans cesse assiéger mon esprit.

Madame, répondit Rosaura, voulez-vous que je vous chante des couplets que je ne vous ai point encore chantés, quoique je les sache depuis long-temps, et que vous en ayez fourni la matière sans le vouloir? Je vais m'expliquer plus clairement. Vous n'ignorez pas que vous avez été peinte par plusieurs peintres. Un de vos portraits tomba, je ne sais par quel hasard,

entre les mains du comte de Ribagore, dans le temps que ce seigneur étoit enfermé dans une tour par ordre du roi; et quoique cette peinture ne rendît pas toutes les grâces que la nature vous a données, elle fit une si vive impression sur lui, qu'il en devint amoureux. On dit qu'il parloit à votre image comme il vous auroit parlé à vous-même. Une passion si singulière est venue à la connoissance d'un poëte qui s'est égayé aux dépens du prisonnier. Si ce que tu me racontes est véritable, dit en souriant l'épouse de Peralte, il faut avouer que rien n'est plus extraordinaire. Mais à propos du comte de Ribagore, ajouta-t-elle, je le trouve bien malheureux. Le roi, ce me semble, l'a traité un peu trop rigoureusement. Ce seigneur auroit dû en être quitte pour un mois de prison. Quoique je ne l'aie jamais vu, je l'ai plaint. J'ai ouï dire tant de bien de lui chez la princesse d'Aragon, que je n'ai pu m'empêcher de prendre part à son infortune.

La belle Hélène ayant ainsi parlé, prêta silence à sa confidente, qui joua du luth et chanta; mais à peine eut-elle achevé le premier couplet de sa chanson, qu'elle fut interrompue par un grand bruit qui se fit entendre. Ce bruit étoit causé par le retour inopiné de don Gaspard, qui, venant d'entrer dans les jardins par la porte du parc, arriva dans le cabinet de myrtes, où il jugeoit bien qu'il trouveroit son épouse avec Rosaura : Quoi! Seigneur, s'écria cette dame avec émotion, dès qu'elle l'aperçut, c'est vous! Qui vous a sitôt fait quitter la chasse? Un avis que j'ai reçu, répondit-il. J'ai rencontré en chemin un exprès que mon oncle don Thomas de Medianos m'a dépêché, pour

m'avertir qu'il doit ce soir se rendre ici. C'est ce qui m'a fait revenir si promptement. Je suis bien aise de vous aider à recevoir un oncle que j'aime tendrement. Et moi, reprit dona Helena, je suis ravie que vous me surpreniez si agréablement; car votre absence m'avoit déjà jetée dans une tristesse que le luth et la voix de Rosaura ne pouvoient dissiper. Peralte s'assit auprès de sa chère Hélène, et ces deux tendres époux commencèrent à s'entretenir sur le ton de deux amants dont l'hymen n'avoit pas encore eu le temps de ralentir l'ardeur.

Au milieu de leur conversation, Peralte crut entendre derrière lui quelque bruit. Il tourna la tête aussitôt, et regardant au travers des branches de myrtes, il crut apercevoir deux figures d'hommes qui s'efforçoient de se cacher sous un épais feuillage qui les couvroit. A cette vue il devient furieux. Il sort brusquement du cabinet pour aller fondre sur eux l'épée à la main, persuadé que ce sont des gens qui ne peuvent avoir que de mauvaises intentions : Que faites-vous ici, traîtres? leur dit-il. Qui peut vous avoir introduits dans un lieu dont l'entrée est interdite à tout étranger? En achevant ces mots, il s'approcha du comte, qui, lui présentant son pistolet, lui répondit : Arrête, don Gaspard, et reconnois don Henrique de Ribagore. Curieux de voir ton épouse, et de juger par mes yeux si sa beauté est telle qu'on l'assure, je suis venu à Belchite; j'ai gagné ton jardinier, qui m'a caché dans cet endroit pour satisfaire ma curiosité. Si je me suis travesti en paysan, poursuivit-il, c'est que le temps de mon exil dure encore,

et que je ne puis trop prendre de précautions pour n'être pas reconnu. Je n'ai donc pas eu d'autre dessein que de contempler les charmes de dona Helena. Je te le jure, foi de cavalier noble, et j'atteste le ciel que je te dis la vérité.

Un homme moins violent et moins emporté que don Gaspard auroit écouté la raison, et, sur la foi du serment que don Henrique venoit de lui faire, l'auroit laissé sortir sans éclat, ou du moins eût demandé un plus ample éclaircissement; mais l'impétueux Peralte, possédé d'une fureur jalouse, et ne pouvant croire qu'il se fût caché là sans avoir formé quelque entreprise contre son honneur, s'avança sur lui pour le percer. Le comte le menaça de lui casser la tête d'un coup de pistolet; et voyant que, malgré cette menace, cet époux furieux alloit lui passer son épée au travers du corps, il fit feu sur lui à bout portant, et l'étendit roide mort à ses pieds. Au bruit du coup, dona Helena, éperdue, tomba évanouie entre les bras de sa confidente, qui poussa de grands cris, auxquels plusieurs domestiques accoururent. Tandis que Rosaura les informoit du malheur qui venoit d'arriver, don Henrique et Melchior regagnèrent la maison du jardinier, d'où ils se rendirent le plus tôt qu'il leur fut possible à l'hôtellerie de Romana; et là, sans perdre un moment, ils remontèrent sur leurs mules, puis ils reprirent avec précipitation la route de la Tortuera, laissant régner au château de Belchite une consternation générale.

On porta dona Helena évanouie dans son appartement, où elle ne reprit ses esprits qu'après qu'on eut employé quatre heures entières à la secourir. Qu'on

s'imagine, s'il se peut, la douleur dont elle fut saisie lorsqu'elle apprit que son époux ne vivoit plus, car c'est ce qu'on ne sauroit exprimer qu'imparfaitement. Elle fit retentir le château de plaintes et de lamentations. Puis tantôt adressant la parole à son mari, elle lui tenoit des discours qui faisoient trembler pour sa raison; et tantôt s'abandonnant à l'excès de son affliction, elle faisoit craindre pour sa vie. Enfin cette dame étoit dans un état si digne de pitié, que tous les habitants de Belchite n'en étoient pas moins touchés que de la fin tragique de leur seigneur.

Lorsque la nouvelle de la mort de Peralte se répandit dans Saragosse, on en parla diversement. Ses amis disoient qu'il avoit été tué lâchement, et les partisans de Ribagore, qui étoient en plus grand nombre, soutenoient le contraire. Le roi, qui n'avoit pas encore entièrement oublié l'affaire du comte de Lara, sentit rallumer sa colère contre don Henrique, jusqu'au point de le faire chercher partout, et de mettre même sa tête à prix. Il est constant que, s'il eût eu alors ce seigneur en son pouvoir, il l'auroit indubitablement fait mourir; mais le comte avoit déjà pourvu à sa sûreté. A son retour au château de la Tortuera, il ne s'y étoit arrêté qu'autant de temps qu'il lui en avoit fallu pour se charger d'or et de pierreries; et, suivi de son fidèle Melchior, il s'étoit hâté de gagner Tolède, où le roi de Castille tenoit alors sa cour. Ce monarque, auquel il s'étoit présenté, l'avoit fort bien reçu; mais il avoit exigé de lui qu'il se retirât dans quelque monastère, pendant qu'il feroit ce qu'il pourroit pour apaiser en sa faveur le roi d'Aragon. Don Henrique se

tenoit donc caché dans le couvent des pères de Saint-Dominique, tandis que, par ordre de son maître, on le cherchoit pour le livrer à la rigueur des lois.

Si sa majesté aragonaise songeoit à venger la mort de don Gaspard, elle n'étoit pas moins occupée du soin de consoler sa veuve. Il chargea un seigneur de sa cour d'aller à Belchite faire des compliments de condoléances à dona Helena, tant de sa part que de celle de la princesse Léonor, avec ordre de lui proposer en même temps de revenir, si elle vouloit, à Saragosse reprendre la place qu'elle y avoit occupée auparavant. La veuve de Peralte témoigna qu'elle étoit très-sensible aux bontés du monarque et de la princesse sa fille; mais, loin d'accepter la proposition, elle dit qu'elle avoit résolu de finir ses jours à Belchite, et de mêler sa cendre avec celle de son époux. Le courtisan chargé de la commission eut beau lui représenter qu'au lieu de vouloir à son âge se soustraire aux regards de la cour, elle devoit plutôt se hâter d'y reparoître pour jouir du rare privilége que le ciel lui avoit donné, de charmer tous les yeux; il eut beau épuiser son éloquence pour lui faire changer de sentiment, il ne put en venir à bout, et il fut obligé de l'abandonner à sa douleur.

Don Henrique, de son côté, n'étoit guère moins à plaindre que dona Helena. Le souvenir de sa faveur passée, et le chagrin de se voir banni de son pays, et de vivre éloigné de ses amis, le mortifioient extrêmement. Néanmoins les bontés que le roi de Castille avoit pour lui ne laissoient pas de le consoler un peu. Ce monarque lui permit de sortir de sa retraite et de lui faire sa cour:

ce que Ribagore fit, de façon qu'en peu de temps il se rendit agréable à ce prince, et gagna l'amitié des grands de Castille. Le roi d'Aragon n'ignoroit pas ce qui se passoit à Tolède; mais il feignoit de ne le pas savoir, soit qu'étant mieux instruit des circonstances de la mort de Peralte, il fût moins en colère contre don Henrique, soit qu'il fût convenu avec le roi de Castille d'en user de cette sorte.

Quoi qu'il en puisse être, il y avoit déjà près de deux ans que le comte de Ribagore étoit à Tolède, lorsque sa majesté castillane résolut d'envoyer un ambassadeur à Saragosse pour traiter du mariage du prince de Castille avec la princesse d'Aragon. Il prit envie à don Henrique de profiter de cette occasion pour aller revoir son pays *incognito;* ou, pour mieux dire, ne pouvant résister à la force de son étoile qui l'entraînoit, il demanda permission d'accompagner l'ambassadeur, en promettant de revenir au plus tôt à Tolède; ce qui lui fut accordé à cette condition.

Il partit donc avec l'ambassadeur, et ils allèrent ensemble jusqu'à la ville de Daroca, où ils se séparèrent. Le ministre poursuivit son chemin vers Saragosse, et le comte passa la petite rivière de la Guerva pour se rendre à Ixar. Là, il dit à son confident : Mon ami, nous ne sommes pas ici loin de Belchite; prends tout à l'heure la route de ce village, et va t'informer de dona Helena. Seigneur, lui répondit Melchior, que vous importe de savoir de ses nouvelles? O ciel! quelle étoit mon erreur! Je m'imaginois que vous aviez oublié cette dame. Je le croyois moi-même, répliqua don Henrique; mais mon sort est de l'adorer toute ma

vie, malgré la haine qu'elle doit avoir pour moi. Cependant ne pense pas que j'aie dessein d'aller offrir à sa vue un visage odieux. Je veux seulement apprendre quelle est sa situation présente. Après cela je prétends m'éloigner pour jamais de ce séjour, retourner à Tolède, et consacrer le reste de mes jours au service de sa majesté castillane. Va donc à Belchite, et quand tu seras instruit de ce que je veux savoir, tu reviendras ici me joindre. Faisons mieux, reprit Melchior, approchons-nous du château de Belchite. Allons coucher à Romana, dans la même hôtellerie où nous logeâmes il y a deux ans. Peut-être nous dira-t-on dans cet endroit des nouvelles positives de dona Helena. Tu as raison, dit le comte; mais je crains que l'hôte ne nous reconnoisse. Il ne nous reconnoîtra point, répondit le confident, il ne nous a vus qu'un moment sous des habits villageois; et d'ailleurs, quand il nous remettroit, qu'en peut-il arriver? dès demain nous disparoîtrons. Ribagore se laissa persuader; de sorte que Melchior et lui poussèrent jusqu'à l'hôtellerie de Romana, où ils arrivèrent avec la nuit.

L'hôte ne les eut pas sitôt envisagés, qu'il fut frappé de leurs traits, et débrouillant peu à peu l'idée confuse qu'il avoit de les avoir vus quelque part, il se les remit enfin; mais il ne fit pas semblant de les reconnoître. Pendant qu'il leur apprêtoit à souper, ils lui firent des questions. Le comte lui demanda si la veuve de don Gaspard de Peralte étoit remariée. Non, lui répondit l'hôte, la bonne dame aimoit tant son mari qu'elle ne peut se consoler de sa perte. Elle est toujours enfermée dans son château, où elle passe les

jours et les nuits à pleurer. Elle ne veut voir personne que ses filles de chambre; et elle paroît aussi affligée que si elle n'étoit veuve que d'hier. On n'a jamais vu une pareille femme.

Le maître et le valet, après avoir bien interrogé l'hôte, se mirent à table pour souper; et pendant le repas, Melchior demanda au comte si ce que l'hôte venoit de leur dire de donna Helena ne suffisoit pas pour le déterminer à reprendre le chemin de Tolède. Pardonne-moi, répondit don Henrique, il ne m'en faut pas davantage. C'en est fait, cher Melchior, tu ne me reprocheras plus un amour insensé. Je vais m'éloigner d'Hélène et de la cour d'Aragon. Quelque peine que cela puisse me faire, je te réponds de ma fermeté. Le confident fut ravi d'entendre parler ainsi le comte : Seigneur, s'écria-t-il, je vous reconnois à cette résolution virile. Je me doutois bien que tôt ou tard votre bon esprit triompheroit d'une passion extravagante. Je suis charmé que vous ayez pris ce dessein, et je voudrois déjà être à demain pour vous en voir commencer l'exécution. Là-dessus, ayant besoin de repos, ils achevèrent de souper, et se retirèrent ensuite dans de petites chambres séparées, sans avoir le moindre soupçon du péril qui les menaçoit dans cette hôtellerie.

A peine furent-ils couchés, que l'hôte, qui, comme il a été dit, les avoit reconnus, dit en lui-même : Il y a ici un beau coup à faire; il faut que j'aille promptement à Belchite avertir la dame du village que les meurtriers de son mari sont venus loger chez moi, et qu'ils y sont actuellement; je suis sûr qu'elle voudra se

venger, et qu'elle me donnera une grosse récompense pour lui avoir livré ses ennemis. Je serois un grand sot de ne pas profiter d'une si belle occasion. Il la saisit effectivement, et partit sur-le-champ pour Belchite, monté sur le cheval même de don Henrique, et s'applaudissant de la mauvaise action qu'il commettoit. Il arrive au château, frappe à la porte, et demande à parler à la maîtresse; on lui répond qu'elle dort. Qu'on la réveille, s'écrie-t-il. Quand elle saura ce que j'ai à lui apprendre, elle ne trouvera pas mauvais qu'on ait troublé son repos. Les suivantes de dona Helena jugeant qu'en effet il falloit qu'il eût quelque chose de la dernière importance à lui communiquer, pour vouloir au milieu de la nuit interrompre son sommeil, se déterminèrent à réveiller leur maîtresse, et lui présentant l'hôte : Madame, lui dit Rosaura, voici le maître de l'hôtellerie d'un vilage voisin, qu'une affaire de conséquence amène ici, et dont il faut, dit-il, qu'il vous informe tout à l'heure. Hé, qu'est-ce que c'est que cette affaire, mon ami? s'écria la veuve de Peralte avec quelque émotion. Madame, lui dit l'hôte, je viens vous avertir que deux cavaliers sont venus loger ce soir dans ma maison. Je les ai reconnus pour deux hommes qui vinrent coucher chez moi il y a deux ans, et qui assassinèrent le seigneur don Gaspard, votre époux. Que dites-vous? reprit la dame avec précipitation. Dois-je ajouter foi à votre rapport? Le comte de Ribagore seroit actuellement chez vous? Oui, Madame, repartit l'hôte; il y est, aussi bien que le cavalier qui l'accompagnoit dans ce temps-là, et qui étoit déguisé comme lui, en villageois.

Cette nouvelle agita terriblement les esprits de dona Helena. Grâce au ciel, dit-elle, le plus doux de mes vœux est donc exaucé! Je souhaitois avec ardeur d'avoir en ma puissance l'assassin de don Gaspard, et le voilà qui vient s'offrir à ma vengeance. Attends, cher époux! poursuivit-elle en apostrophant Peralte, je vais t'immoler l'ennemi qui t'a traîtreusement ôté la vie. Qu'on fasse vite lever tous mes domestiques. Qu'ils s'arment d'épées et de pistolets! qu'ils épousent ma fureur et s'apprêtent à la seconder. Vous, mon ami, continua-t-elle en adressant la parole à l'hôte, conduisez-nous à votre hôtellerie, et nous livrez le comte de Rigabore. Quand son sang répandu aura contenté mon ressentiment, soyez sûr que vous serez bien récompensé. En parlant de cette sorte, elle se leva brusquement, et tandis que deux de ses femmes s'occupoient à l'habiller à la hâte, les autres allèrent réveiller tous les valets et les officiers du château. Ils furent bientôt sur pied, et, lorsqu'ils surent qu'il s'agissoit de venger la mort de leur maître, chacun d'eux témoigna un extrême désir de porter le premier coup.

Comme cette expédition demandoit de la diligence, la veuve de Peralte ne perdit pas un instant. Elle fit seller et brider tous les chevaux et les mules qu'il y avoit dans ses écuries; et se mettant à la tête de ses domestiques armés, elle prit le chemin de Romana, en faisant des réflexions plus propres à nourrir sa fureur qu'à la modérer. Ribagore, disoit-elle, est assez hardi pour oser passer si près de mon château; il faut qu'il se soucie bien peu de mon ressentiment, puisqu'il me brave jusque là.

Ils arrivèrent en peu de temps à la porte de l'hôtellerie; mais, avant que d'entrer, la dame assembla tout son monde autour d'elle, et parla dans ces termes : « Mes amis, vous savez que nous venons ici pour punir « le meurtrier de don Gaspard, votre maître; mais « apprenez de quelle manière je prétends que se fasse « cette punition. C'est à mon bras qu'elle est réservée. « Je veux avoir toute seule le plaisir d'ôter la vie au « traître qui a donné la mort à mon époux. Je me suis « armée de ce fer, ajouta-t-elle en tirant un poignard « de dessous sa robe, pour exécuter moi-même ce des- « sein. Qu'on me conduise jusqu'à la chambre où le « comte repose. J'y entrerai sans bruit, et à la sombre « clarté d'une lanterne sourde, dont je me suis munie, « je percerai le cœur de cet ennemi. Vous vous tiendrez, « vous autres, à la porte avec vos armes; et si j'ai besoin « de votre secours, je vous appellerai. Telle est ma vo- « lonté. Que personne de vous ne me contredise, sous « peine de me déplaire. »

Tous les domestiques furent étonnés de la vigoureuse résolution de leur maîtresse. Ils ne pouvoient la concilier avec la douceur naturelle et la beauté de cette dame. Néanmoins ils se disposèrent à lui obéir. L'hôte la conduisit à la chambre où don Henrique étoit couché ; il en ouvrit doucement la porte, et se retira, non sans avoir quelques remords d'être la cause du tragique événement qui se préparoit dans sa maison. La vindicative Hélène s'introduisit donc dans la chambre, tenant sa lanterne d'une main et son poignard de l'autre. Comme elle ne connoissoit pas Ribagore particulièrement, et que la haine lui en avoit fait former une affreuse idée, elle

s'attendoit, ainsi que Psyché, à voir une espèce de monstre, et elle fut fort surprise lorsqu'à la faveur de sa lanterne elle aperçut un jeune cavalier de très-bonne mine, qui, les cheveux épars sur sa poitrine découverte, dormoit d'un profond sommeil. Au lieu de se jeter promptement sur lui et de plonger son poignard dans son sein, elle ne put se défendre d'arrêter ses regards sur ce jeune seigneur; et plus elle le considéroit, plus elle sentoit chanceler sa fermeté. Enfin l'amour trahit sa vengeance, et tel fut le pouvoir de l'objet qu'elle contemploit, que, perdant tout-à-coup l'envie de se venger, elle oublia la mort de son époux. Elle devint l'esclave de son meurtrier, sans s'embarrasser de ce qu'en pourroient dire ses domestiques, qui attendoient à la porte une catastrophe sanglante, après le courage qu'elle avoit fait éclater. Elle parcourut des yeux assez long-temps don Henrique, qui se réveilla par hasard, et qui, voyant de la lumière si près de lui sans apercevoir la personne qui la portoit, craignit quelque trahison. Il voulut prendre son épée, qu'il avoit mise en se couchant au chevet de son lit; mais la dame s'en étant brusquement saisie, appela ses domestiques, leur ordonna d'arrêter le comte et de le mener au château de Belchite, avec ordre de le renfermer dans une tour. Ce qui fut aussitôt exécuté avec beaucoup de violence; et l'on fit le même traitement à Melchior, qui ne s'étoit, pas plus que son maître, attendu à un réveil si désagréable.

La veuve de don Gaspard s'étant de cette sorte assurée de l'un et de l'autre, les fit charger de fers, leur donna des gardes, et les laissa vivre à bon compte,

quoiqu'elle feignît de ne respirer que leur mort. Si l'intérêt de son nouvel amour l'excitoit secrètement à faire grâce à don Henrique, le soin de sa réputation demandoit du moins qu'elle cachât sa foiblesse, après avoir témoigné un désir extrême de sacrifier ce comte aux mânes de son époux. Elle ne parloit devant ses gens que du châtiment qu'elle prétendoit lui faire souffrir, et dans le fond elle ne songeoit qu'aux moyens de le sauver sans faire tort à son honneur.

Il y avoit déjà huit jours que Ribagore, prêt à subir le sort qu'on lui préparoit, attendoit dans sa prison qu'on lui vînt annoncer son arrêt, quand il apprit de l'un de ses gardes que le roi chassoit aux environs de Belchite avec la princesse Léonor, et qu'ils devoient ce jour-là venir souper au château; ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils prenoient dans ce canton le divertissement de la chasse. Don Henrique n'apprit point cette nouvelle avec joie; au contraire il en conçut un mauvais présage. Si le roi, disoit-il en lui-même, est informé de mon retour clandestin dans ses états, il m'en fera un crime, qu'il me pardonnera moins encore que la mort de Peralte. Dona Helena ne manquera point de l'en instruire et de lui demander justice. C'est sans doute ce qu'elle a dessein de faire, puisqu'elle a jusqu'à ce jour suspendu mon supplice.

D'une autre part, cette dame n'étoit pas moins embarrassée. Elle ne savoit si elle devoit faire un mystère au roi de l'emprisonnement de Ribagore. Connoissant l'humeur violente du monarque, elle craignoit que dans son premier mouvement il ne fît trancher la tête à ce seigneur dès qu'il apprendroit qu'il étoit au château; au

lieu qu'en le retenant prisonnier, elle pourroit le laisser échapper quand elle jugeroit à propos de le faire; car elle vouloit absolument lui conserver la vie, en paroissant son ennemie mortelle.

Cependant le roi et la princesse sa fille, étant arrivés le soir au château, donnèrent mille marques d'amitié à la veuve de don Gaspard, laquelle de son côté n'épargna rien pour leur témoigner combien elle étoit sensible à l'honneur de les posséder chez elle. Le roi et la princesse Léonor, pour faire connoître l'affection particulière qu'ils avoient pour leur hôtesse, résolurent de demeurer le jour suivant à Belchite, et de ne retourner à Saragosse que le surlendemain. Pendant ce temps-là, Ribagore, incertain de ce qu'il deviendroit, ou plutôt n'attendant qu'une funeste fin, gémissoit dans sa prison, et vraisemblablement sa majesté n'auroit point entendu parler de lui sans un incident qui arriva, et que je vais détailler.

Le connétable d'Aragon, qui accompagnoit le roi, étant le lendemain au lever de ce monarque, lui dit : Sire, un des domestiques de dona Helena vient de révéler à un des miens, qui est son ami, un secret important. Le comte de Ribagore est prisonnier dans ce château. Le roi, surpris de cette nouvelle, en voulut savoir toutes les circonstances; ce que le connétable lui apprit en homme qui étoit ami de don Henrique, c'est-à-dire en excusant ce seigneur, et en donnant tout le tort à Peralte. Heureusement pour le prisonnier, le roi n'étoit plus alors si fort irrité contre lui. Sa majesté avoit pris pour lui des sentiments plus doux, grâce au soin que le connétable avoit toujours eu de saisir l'occasion de le justifier.

Lorsque le monarque fut parfaitement informé de tout ce qui s'étoit passé, il voulut avoir un entretien particulier avec dona Helena. Madame, lui dit-il, dois-je ajouter foi au rapport qu'on m'a fait? On assure que le comte de Ribagore est prisonnier dans votre château. Que prétendez-vous faire de ce malheureux jouet de la fortune? Je sais bien qu'il doit vous paroître coupable; mais son crime n'est pas indigne de pardon. Peralte, en fondant sur lui l'épée à la main, le mit dans la nécessité de faire ce qu'il fit pour conserver sa vie. La belle veuve, au fond de son cœur, ravie d'entendre le roi parler dans ces termes, jugea qu'elle pouvoit jouer le rôle de Chimène, et demander la tête de don Henrique, bien assurée qu'elle ne l'obtiendroit pas. Ce qu'elle fit en répandant des pleurs de commande, et avec tant d'art, qu'on eût dit qu'elle désiroit véritablement la mort de ce seigneur. Mais sa majesté, quoique touchée des larmes de la dame, ordonna qu'on remît en liberté le prisonnier et qu'on le lui amenât. Ce qui fut exécuté dans le moment.

Le comte, bien qu'averti du changement de son maître à son égard, ne se présenta devant lui qu'en tremblant : Rassurez-vous, don Henrique, lui dit le monarque, votre roi n'est plus en colère contre vous; il veut bien oublier le passé. Je vous rends, avec ma confiance et mon amitié, la place que vous occupiez près de moi.

Ribagore, enchanté d'une réception à laquelle il ne se seroit jamais attendu, se jeta aux pieds du roi pour lui marquer sa reconnoissance; mais ce prince lui commanda de se relever; et, s'adressant à la veuve de Peralte :

Dona Helena, lui dit-il, imitez-moi. J'étois irrité contre le comte, et je viens de lui pardonner. Ne regardez plus la mort de don Gaspard que comme un malheur qui ne doit être imputé qu'à lui-même. Faites plus : pour achever de triompher de votre ressentiment, consentez que Ribagore devienne votre heureux époux. A ces mots, la jeune veuve, faisant semblant de se révolter contre cette proposition : Comment, Sire, s'écria-t-elle, pouvez-vous me proposer la main du meurtrier de mon mari ! O ciel ! que diroient de moi les parents du défunt ? Madame, reprit le monarque en souriant, je prends sur moi les reproches qu'ils pourront vous faire. La princesse Léonor, qui arriva sur ces entrefaites, acheva de la déterminer à ce mariage, qui se fit au château sans éclat. Après quoi, sa majesté retourna le lendemain à Saragosse avec les nouveaux mariés, qui reprirent à la cour le rang qu'ils y avoient tenu auparavant. Ainsi finit la nouvelle de *la Vengeance trahie par l'Amour.*

Le curé, ayant fait cette lecture, s'arrêta pour laisser aux dames le loisir de faire leurs réflexions sur ce qu'elles venoient d'entendre. Elles en parurent assez contentes ; mais le baron et le chevalier, qui n'aimoient pas les nouvelles, demandèrent des lettres. Le pasteur, pour les satisfaire, leur lut celle-ci.

LETTRE XII.

D'un avocat au conseil à une dame de Lisieux, de ses parentes.

Ma cousine,

Il faut que je vous fasse part d'une histoire assez singulière dont on me fit hier le récit, et que vous n'apprendrez pas sans plaisir. La voici :

Un vieux marchand de la rue Saint-Denis, homme qui a été du monde dans sa jeunesse, s'est jeté depuis peu dans la dévotion. Se voyant au bout de sa carrière, le souvenir de ses plaisirs passés commençoit à troubler son repos. Il alla voir l'autre jour son directeur, qui est un bon religieux de l'ordre des Carmes-Déchaussés. Mon révérend père, lui dit-il, j'ai dans le cœur un ver qui le ronge sans relâche. Mon cher frère, lui répondit affectueusement le moine, apprenez-moi ce qui vous fait de la peine, peut-être trouverai-je moyen de vous tranquilliser l'esprit. Je vais vous en instruire, lui dit le marchand, et vous exposer l'état de ma conscience. Vous connoissez ma famille. Je suis veuf depuis vingt ans, et j'ai pour enfants deux filles avec trois garçons.

De ces cinq enfants, il y en a deux qui ne sont pas légitimes. Je les ai eus autrefois d'une fille dont je prenois soin secrètement; et dans leur enfance, j'ai si bien fait, que je les ai confondus avec les autres, de sorte qu'ils vivent tous ensemble sans avoir la moindre connoissance de ce mélange criminel. Comme ils sont les

uns et les autres, poursuivit-il, en âge d'être établis, et que j'ai deux cent cinquante mille francs de bien à leur laisser, je voudrois qu'ils les partageassent entre eux également.

Cela ne se peut faire, interrompit vivement le directeur. Il n'est pas juste que les bâtards soient traités comme les légitimes, et vous n'avez qu'un parti à prendre. Déclarez les deux enfants du crime, et leur donnez à chacun une légère somme pour s'établir : c'est tout ce qu'il vous est permis de faire en leur faveur. Là finit la conversation du carme et du bourgeois. Ce dernier s'en retournant au logis, peu satisfait de son entretien avec sa révérence, se mit à rêver lui-même aux moyens d'apaiser le trouble de sa conscience; et il eut le bonheur d'en imaginer un qui lui parut victorieux; il résolut de s'en servir. Sitôt qu'il fut rendu chez lui, il assembla ses garçons et ses filles, et leur tint ce discours :

Mes chers enfants, j'ai un secret très-important pour vous et pour moi à vous révéler. Écoutez-moi avec toute l'attention qu'il mérite. Il y a deux bâtards parmi vous : si je les fais connoître, je fais deux malheureux; car, outre la tache de bâtardise, ils ne partageront point avec les autres. Consultez-vous bien. Vous êtes dans un âge assez avancé pour connoître ce qui vous est le plus convenable. Voulez-vous qu'en nommant les trois enfants légitimes, je les rende plus riches? ou bien aimez-vous mieux, en ignorant toujours quels sont les bâtards, vous contenter chacun d'un cinquième de mes biens? Le fils aîné prit la parole, et répondit : Mon père, je crois que nous sommes tous cinq du même

sentiment. Nous souhaitons que notre sort soit commun, parce que chacun de nous craint de n'être pas légitime. Laissez-nous dans notre ignorance, et soyez là-dessus aussi discret que les mères qui, sachant qu'il y a des bâtards dans leurs ménages, laissent croire qu'ils sont légitimes. Les deux autres garçons, de même que les filles, furent de l'avis de l'aîné; de sorte que, depuis ce temps-là, le père a l'esprit en repos.

Je suis, ma chère cousine, etc.

Les enfants de ce bourgeois, dit la comtesse ont pris le bon parti dans cette affaire. Assurément, s'écria le baron, et ce seroit une chose bien scandaleuse, si, dans les familles où il y a plusieurs enfants, les mères faisoient connoître ceux qui sont de contrebande. Quel dérangement dans les maisons! Courage! interrompit la marquise, monsieur le baron est dans son élément. Qu'il est aise quand il s'épanouit la rate aux dépens de notre sexe! Allons, monsieur le curé, ajouta-t-elle, faites taire ce railleur : ce que fit promptement le pasteur, en lisant une autre dépêche.

LETTRE XIII.

D'un cadet gascon à son père, à Pezenas.

Monsieur mon père,

Il y a six mois et plus que je m'attends à recevoir de vous une lettre-de-change qui ne vient point. Vous

m'abandonnez trop à mon savoir-faire. J'aurois bien besoin de quelques espèces pour faire prendre patience à mon aubergiste, qui commence à s'impatienter. Au reste, si je suis mal avec la Fortune, je vous dirai que je suis bien avec l'Amour. Je couche en joue une vieille veuve qui a bien des écus. Il est vrai que j'ai pour rival un Bas-Normand des plus patelins; mais, cadédis! les Gascons ne sont pas plus sots que les Normands. D'ailleurs, j'ai sur lui l'avantage de la figure. Vous connoissez les femmes, vous savez que c'est la représentation qui les détermine : aussi la mignonne est-elle éprise de mon mérite, et nous sommes déjà si bien ensemble, que je prétends lui faire un de ces matins une ouverture de cœur sur l'état présent de mes affaires. Sandis! je veux être un fat, si je ne suis bientôt avec elle en communauté de biens. Adieu, notre cher papa. Une petite lettre-de-change, et comptez qu'au premier jour vous aurez un fils dans le grand monde.

J'admire la confiance de ce cadet, s'écria la marquise; voilà les Gascons. Il compte qu'il aura la préférence sur son rival. Oui; mais il compte peut-être sans son hôte, dit le chevalier : un Normand patelin vaut bien un Gascon. Tout au moins, dit le marquis. Je me souviens d'avoir vu à Paris, aux trousses d'une riche douairière, un chevalier de la Garonne des plus bruyants, et un gentilhomme de Vire. Le Normand l'emporta.

LETTRE XIV.

D'un homme de lettres de Paris à un de ses confrères en province.

J'ai l'honneur de vous écrire, Monsieur, pour vous apprendre une triste nouvelle. Monsieur l'abbé M....., mon ami et le vôtre, n'est plus. Une fluxion de poitrine et les remèdes de quatre Hippocrates l'ont emporté. Nous devons le regretter : c'étoit un homme d'un grand mérite. Mais ce qui m'afflige plus que la perte de sa machine, c'est qu'il est mort tout entier. Croiriez-vous bien qu'il n'a laissé après lui aucun ouvrage qui assure sa mémoire? Il y a un mois que je le rencontrai aux Tuileries, où j'eus avec lui un entretien dont je crois devoir vous rendre compte. Hé bien, Monsieur, lui dis-je, quand donnerez-vous enfin au public votre Histoire de la Poésie, ce bel ouvrage que vous avez commencé il y a plus de vingt ans, et que vous retouchez encore tous les jours? Monsieur, me répondit-il, le public ne le verra jamais. Pourquoi cela? lui répliquai-je, étonné de sa réponse. Quelle raison vous oblige à vouloir le priver d'une si belle production? Méprisez-vous l'honneur qu'un bon livre fait à son auteur? Au contraire, me repartit-il, j'y suis trop sensible. Un écrivain qui aspire à l'estime de nos neveux ne peut assez corriger ses écrits, ou, pour mieux dire, il doit travailler tous les jours de sa vie, et employer le dernier à brûler tout ce qu'il a fait.

Quel sentiment! m'écriai-je à ces paroles; croyez-

vous, en parlant ainsi, passer pour modeste? Non, répondit-il, je vous avouerai de bonne foi que je suis aussi vain qu'un autre, et peut-être davantage. Savez-vous bien, poursuivit-il, ce qui m'est arrivé depuis trois semaines? Après avoir bien revu mon Histoire de la Poésie, je m'étois enfin déterminé à la mettre sous la presse; mais un de mes amis me conseilla de la montrer auparavant à *un érudit* qu'il me nomma, et qui véritablement est connu dans le monde littéraire pour un fort bon critique. Je suis son conseil; je la confie à cet Aristarque, qui vient chez moi huit jours après, suivi d'un crocheteur chargé de cinq ou six volumes *in-folio*. Monsieur, me dit-il, j'ai fait quelques remarques critiques; vous les trouverez dans ces livres : j'ai mis des signets qui vous les indiqueront. Je remerciai ce savant; et, lorsqu'il fut hors de chez moi, j'examinai avec attention les endroits qu'il avoit marqués. Je l'avoue à ma honte, ils me firent connoître que je n'avois pas, à beaucoup près, fait un livre qu'on ne pouvoit critiquer. J'en eus tant de dépit, que je jetai mon Histoire de la Poésie au feu; et tandis que j'étois en train de brûler, j'abandonnai aux flammes tous mes papiers, en faisant serment de ne plus écrire. Au lieu d'applaudir à sa mauvaise humeur, je le blâmai. Comment, lui dis-je, mon cher ami, savez-vous bien qu'il y a dans cette action un orgueil insupportable? Quoi donc, prétendez-vous faire des ouvrages parfaits? L'homme en est-il capable? Apprenez que ceux où il y a le moins de fautes sont les meilleurs que son esprit puisse produire.

Depuis cette conversation je n'ai point revu mon-

sieur M..... J'ai appris sa mort et l'embrasement de ses écrits, dont quelques-uns sans contredit méritoient de passer à la postérité. Quelle perte pour la littérature!

Je suis, Monsieur, etc.

LETTRE XV.

D'un garçon barbier à son père, laboureur auprès de Domfront.

Mon père,

Il y a bien des nouvelles. Mon cousin Nicolas, après avoir été pendant près de vingt ans valet de M. de la Fosse, fameux docteur en médecine, vient de faire fortune tout d'un coup. Son maître, qui étoit bien vieux, est mort, et lui a laissé par testament tout son bien, au préjudice de ses parents, qu'il ne vouloit pas voir; de sorte que le cousin a hérité de dix mille écus pour le moins. Dès que j'ai su que le drôle étoit devenu riche, j'ai été lui faire salamalec, suivant la coutume de Normandie. Je lui ai conseillé d'acheter une terre, et de s'y retirer, pour y mener une vie de seigneur; mais il m'a dit qu'il avoit en tête un autre dessein, et qu'il se disposoit à se faire passer pour docteur en médecine. Bon! cousin, lui ai-je dit, vous ne parlez pas sérieusement. Est-ce qu'en servant un médecin vous auriez appris la médecine? Hé pardi, oui, ce m'a-t-il fait. M. de la Fosse, pendant soixante ans qu'il a exercé sa profession, n'a fait que deux choses à ses

malades; il leur a fait tirer du sang et boire de l'eau chaude; c'étoit là toute sa science. Est-ce que je n'en puis pas faire autant? Nous allons donc, mon père, avoir, s'il plaît à Dieu, un médecin dans notre famille. Contez tout ça de bout en bout à nos parents, pour à celle fin qu'ils s'en réjouissent. Jarnicoton! si mon oncle le maréchal vivoit encore, qu'il seroit aise de voir son fils docteur en médecine! Adieu, chère père, autre chose ne vous puis mander, sinon que M. Lesquipot, mon maître, est bien content de moi; je commence à raser fort joliment.

C'est une chose assez plaisante, s'écria la marquise, qu'un médecin fasse de son valet son légataire universel. Et ce qui ne me paroît pas moins plaisant, dit le baron, c'est de voir le fils d'un maréchal devenir un membre de la faculté.

LETTRE XVI.

D'un abbé à un académicien de Caen.

Monsieur,

Puisque vous faites un recueil d'historiettes, vous voulez bien que je vous en envoie une pour le grossir; c'est une aventure arrivée le lundi gras dernier, une espièglerie de laquais, un tour de carnaval.

Un grand joueur, nommé Clitandre, dit un matin à son laquais : Romarin, va chez la comtesse de Sept-et-

le-va; elle m'a dit que je pouvois t'envoyer chez elle chercher cent pistoles que je lui gagnai sur sa parole hier au soir au Pharaon. C'est de l'argent comptant. En effet le laquais, étant allé chez la comtesse, toucha sur-le-champ la somme en beaux louis d'or. Mais à peine les eut-il entre les mains, qu'il se mit à les regarder amoureusement; ensuite il se dit à lui-même : Ah! Romarin, mon ami, considère attentivement ces belles pièces. N'en es-tu pas charmé? Que je te trouverois heureux si elles t'appartenoient! Ne pourrois-tu point par quelque tour subtil t'en rendre le maître? c'est à quoi je te conseille de rêver. Il n'y manqua pas, et le diable, toujours prêt à inspirer les fripons, lui suggéra une ruse qu'il résolut de mettre en œuvre. Il ne porta point à Clitandre l'argent de la comtesse; il le garda toute la journée, et le soir, s'étant masqué, il entra dans une maison où l'on jouoit gros jeu, et dans laquelle il savoit que son maître étoit; et s'adressant à lui un cornet à la main : Cent pistoles que je passe dix, lui dit-il. Cent pistoles que vous ne les passez pas, s'écria Clitandre en tirant de sa poche une bourse où étoit cette somme. Romarin mit en même temps la sienne sur table, secoua le cornet, et tira son coup; mais il n'amena que six. Vous avez perdu, masque, lui dit son maître, cette bourse est à moi. Oh! pour cela, oui, Monsieur, s'écria le laquais en ôtant son masque, elle est bien à vous assurément, puisque vous l'avez gagnée deux fois. Ah! pendard, dit Clitandre, tu voulois m'escamoter cent pistoles. Fi donc, Monsieur, répondit Romarin, rendez-moi plus de justice. Je suis un garçon plein d'intégrité; je n'ai fait ce tour-là que pour vous

divertir dans ces jours de réjouissances; et j'enrage de n'avoir pas gagné, car je perds par là l'occasion de vous faire connoître ma probité. L'honnête homme, reprit en souriant Clitandre; si j'eusse perdu, tu aurois à bon compte emporté mes cent pistoles. Non, Monsieur, je vous le proteste, je me serois démasqué dans le moment, et je vous aurois remis les deux bourses comme un bien qu'en conscience je n'eusse pu retenir.

Voilà, Monsieur, l'aventure dont je voulois vous faire part. Vous en ferez l'usage qu'il vous plaira.

Je suis, etc.

LETTRE XVII.

D'un quartenier de la ville de Paris à un gentilhomme de province de ses amis.

Monsieur,

Vous savez que naître roturier et mourir noble, ce n'est pas une chose fort extraordinaire. Moi-même, par exemple, quoique fils d'un père qui, comme celui de monsieur Jourdain, donnoit du drap à ses amis pour de l'argent, je compte bien sur l'honneur d'être un jour agrégé à la noblesse. Mais monsieur Dorimon, un de nos plus riches financiers, vient d'être anobli d'une façon très-singulière. C'est ce que je vais vous détailler.

Monsieur Dorimon, quoique millionnaire, n'étoit pas content. Le souvenir de son origine, qui n'est pas plus illustre que la mienne, offroit sans cesse à son

esprit des images humiliantes. Il auroit voulu être noble; et ne l'étant pas, il ne pouvoit vivre heureux malgré ses richesses. Il n'ignoroit pas qu'il pouvoit facilement le devenir à la faveur d'une charge; mais il ne vouloit pas se servir de ce moyen-là pour se contenter. Il a mieux aimé profiter de l'occasion qu'il a trouvée d'entrer dans une maison qui a trois cents ans de noblesse. Voici comment il s'y est fourré.

Ayant découvert qu'il y avoit un lieutenant d'infanterie qui logeoit dans un hôtel garni, et qui s'appeloit comme lui Dorimon, il s'en informa particulièrement. Il apprit que c'étoit un gentilhomme noble comme le roi; mais que son bien ne répondoit pas à sa naissance. Le financier, ravi de cette découverte, monte un beau matin en carrosse, et va chercher le lieutenant à son auberge. Il le demande; l'officier se présente; ils se saluent fort poliment, et le financier adresse ces paroles au lieutenant : Monsieur, j'aurois quelque chose d'important pour vous et pour moi à vous communiquer, mais ce n'est point ici que je veux vous parler de cette affaire; mon carrosse est à la porte : voulez-vous bien que je vous mène chez moi? L'officier y consent, le financier le conduit à son hôtel, et le fait monter à son appartement. M. Dorimon le lieutenant traversa trois ou quatre pièces de plain-pied très-proprement meublées, et M. Dorimon le financier ouvrit un grand cabinet où il le fit entrer. Ce cabinet avoit une tapisserie assez rare; car elle étoit composée de sacs d'or et d'argent entassés les uns sur les autres, et qui, s'élevant superbement jusqu'au plafond, présentoient à la vue un tableau préférable à ceux de Michel-Ange et de Raphaël.

Que dites-vous de cette tapisserie, Monsieur? dit le financier, seroit-elle de votre goût? Tout-à-fait, répondit le lieutenant; je l'aimerois mieux que les plus belles des Gobelins. Je suis ravi qu'elle vous plaise, reprit le maître du logis; et il ne tiendra qu'à vous d'en avoir cinq ou six aunes. Je suis prêt à vous faire ce présent, si vous voulez m'en faire un autre. Vous badinez, Monsieur, dit l'officier. Hé! quel présent un homme comme moi peut-il faire qui puisse égaler.... Connoissez-vous mieux, interrompit le financier, vous êtes plus riche que vous ne pensez. Faisons le troc que j'ai à vous proposer. Écoutez-moi, nous portons tous deux le même nom; mais nos familles sont différentes. Vous avez de la naissance, et fort peu de bien; moi j'ai du bien, et point de naissance. Faisons-nous part mutuellement de ce que nous avons de bon. Étant l'aîné de votre maison, vous devez avoir vos titres de noblesse; communiquez-les-moi, et nous ferons travailler là-dessus un généalogiste. De mon côté je vous donnerai cent mille francs pour acheter une terre, et encore autant pour vous mettre en équipage et vous y aller établir. Hé bien, est-ce un marché fait? L'officier demeura quelques moments incertain du parti qu'il devoit prendre; mais la vue de la tapisserie le détermina. Il communiqua ses titres; le généalogiste y mit la main; et depuis ce temps-là les deux Dorimon sont parents en dépit de la nature.

J'approuve assez ce troc, dit la marquise : une maison qui tombe en ruine a besoin d'être étayée. Je savois cette histoire, s'écria le baron. Il y a quatre jours qu'un

père capucin, qui vint en passant me demander un gîte, me la conta; et il y ajouta un chose fort plaisante : Dorimon l'officier, me dit-il, a un frère cadet dans le service. Un jour que ce cadet dînoit à Paris dans une maison de qualité, la maîtresse lui demanda s'il étoit parent de M. Dorimon le financier. Non, Madame, lui répondit-il, je n'ai pas cet honneur-là, c'est mon frère.

LETTRE XVIII.

D'un Parisien à un jeune homme de ses amis en province.

J'ai trop d'impatience, cher ami, de vous conter une petite aventure qui arriva hier au soir à la Comédie-Italienne, pour différer plus long-temps à vous la mander. Un abbé qui avoit l'air d'un honnête homme étoit sur le théâtre pêle-mêle avec des militaires et des gens de robe. Il écoutoit tranquillement la pièce que l'on représentoit, quand tout-à-coup le parterre capricieux s'avisa de trouver mauvais qu'il fût là. On entend aussitôt siffler et crier : *A bas, monsieur l'abbé, à bas!* Monsieur l'abbé ne fit pas semblant de s'apercevoir que c'étoit à lui qu'on en vouloit, et il eut la patience d'essuyer les huées des badauds sans perdre son sang-froid. Il ne fit par là que redoubler les sifflets et les risées, qui durèrent pendant le premier acte, après lequel notre abbé se leva comme pour s'en aller. Le parterre alors renouvela ses ris insolents, dans la pensée

que l'ecclésiastique, n'y pouvant plus tenir, cédoit enfin à l'orage et se disposoit à sortir : mais il avoit bien une autre intention; car, au lieu de se retirer, il s'avança gravement sur le bord du théâtre, et adressa ces paroles aux perturbateurs du spectacle : « Messieurs, « ne trouvez point mauvais que je sois sur le théâtre : « depuis qu'on m'a volé une montre d'or en votre com- « pagnie, j'aime mieux qu'il m'en coûte quatre francs « que d'être avec vous. » A ces mots, les huées se changèrent en applaudissements, la salle retentit de battements de mains. L'abbé alla reprendre sa place, et le parterre se trouva sot.

Cette lettre fit bien rire les dames et les cavaliers, qui jugèrent que l'abbé qui avoit parlé de cette sorte au parterre devoit être un homme d'esprit. Messieurs, dit alors le lecteur, en prenant un fort gros paquet qu'il avoit mis à part, voici un manuscrit qui sera, je crois, pour vous du fruit nouveau. Qu'est-ce que c'est donc que ce manuscrit, dit le marquis? Ce sont, répondit le curé, des Lettres grecques et galantes qui on été nouvellement traduites en français. Si vous souhaitez d'en savoir davantage, ajouta-t-il, je n'ai qu'à vous lire une lettre qui est à la tête du manuscrit; elle vous instruira parfaitement de ce qu'il contient. Lisez, lisez, s'écria la comtesse : voyons cette lettre.

LETTRE XIX.

D'un vieil auteur de Paris à une dame d'Évreux de ses amies.

Vous savez, Madame, que j'ai toujours fait gloire de vous consulter sur mes ouvrages avant que de les mettre au jour, et j'en fais un aveu public; vous m'avez souvent donné des conseils dont je me suis fort bien trouvé, ce qui ne doit surprendre personne. Vous avez beaucoup de délicatesse, d'esprit et de goût, et votre approbation est ordinairement suivie de celle du public. J'espère que vous voudrez bien encore avoir la bonté de me mander votre sentiment sur le manuscrit que je prends la liberté de vous envoyer. C'est une traduction que j'ai faite; et je n'attends, pour la livrer à mon imprimeur, que votre réponse, c'est-à-dire une critique de l'ouvrage : ce sont les Lettres d'Aristenète. Peut-être, Madame, n'avez-vous jamais entendu parler de cet auteur? Pour vous le faire connoître, j'aurai l'honneur de vous dire que c'est un prosateur grec qui vivoit dans le cinquième siècle. Il a composé des lettres galantes dont, à la vérité, quelques-unes le sont un peu trop. Vous jugez bien que j'ai supprimé celles-là; et ce ne sera pas vous assurément qui me saurez mauvais gré de cette suppression. Mais, au reste, j'ai conservé celles qui ont un fonds de galanterie qui ne blesse point la pureté des mœurs : voilà les lettres que j'ai traduites. J'ose me flatter qu'elles vous paroîtront simples, naïves et marquées au coin de l'antiquité. Elles pourront n'être pas du goût

des amateurs du langage nouveau, qui n'estiment que les ouvrages où l'on court après l'esprit, où l'on risque des façons de parler téméraires, et qui, traitant de plat un style simple et naturel, disent d'un air décisif que ce n'est que d'aujourd'hui que le monde commence à avoir de l'esprit. N'en déplaise à ces messieurs, vous verrez, Madame, par ces lettres, que dès le cinquième siècle on ne savoit point mal encenser les autels de l'Amour.

Je suis avec un profond respect votre, etc.

Allons, comtesse, s'écria la marquise, pour l'amour du grec, embrassons Aristenète. Oui, dit la comtesse sur le même ton; prêtons une oreille attentive à ses lettres. Sachons un peu comme on faisoit l'amour de son temps. On s'en acquittoit aussi bien qu'à présent, dit le curé; vous en pourrez juger par la première lettre de cet auteur, qui écrit à un de ses amis, et lui fait le portrait de sa maîtresse.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

LETTRES D'ARISTENÈTE.

LETTRE PREMIÈRE.

Aristenète à Philocalus.

La nature, mon cher Philocalus, a pris plaisir à former ma maîtresse. Laïs pourroit paroître sans honte parmi les Grâces, ses yeux portent d'inévitables coups, et il n'y a point de cœur qui ne se rende à ses premiers regards. Quand les peintres veulent représenter Hélène ou Psyché, ils empruntent les traits de ma Laïs. Je défierois Momus de lui trouver le moindre défaut. Eh! en a-t-elle, grands dieux? non, c'est la vivante image de Vénus. O Vénus! adorable déesse, vous qui m'avez donné une maîtresse si parfaite, par quelle action ai-je donc mérité que vous me fissiez cet honneur? Ce n'est point moi qui vous ai préférée à Junon et à Pallas. Comment pourrai-je reconnoître un si grand bienfait? Tous ceux qui voient Laïs l'admirent; et je supplie les dieux de vouloir empêcher que l'envie des autres femmes et la

malice de ses ennemis ne lui soient funestes. Les vieillards mêmes, malgré la glace de leur âge, en sont touchés; et ils se ressouviennent en la regardant des folies agréables que l'amour autrefois leur a fait faire. O Ciel! disent-ils en la considérant, pourquoi ne voyoit-on pas dans notre temps des personnes aussi belles? ou pourquoi ne sommes-nous pas encore dans la saison? Enfin il ne faut pas s'étonner si tous les Grecs parlent avantageusement de ma Laïs, puisque les muets même la montrent au doigt, et font voir par leurs gestes qu'ils en sont enchantés. Ah! Laïs! divine Laïs! tout ce que je puis dire de votre mérite ne sauroit que foiblement l'exprimer. J'ai peut-être trop souvent répété votre nom; mais l'amour que j'ai pour vous fait que je prends plaisir à le prononcer.

Les dames furent si bien affectées de cette lettre, qu'elles témoignèrent un désir extrême d'entendre lire les autres, ne doutant pas, disoient-elles, qu'il n'y en eût de fort jolies. Continuez, monsieur le curé, dit la marquise au lecteur; Aristenète me paroît un auteur galant et poli; et le cœur me dit que ses lettres vont nous faire plaisir. Le pasteur aussitôt en poursuivit la lecture.

LETTRE II.

Aristenète au même.

Je chantois dans un lieu écarté; le jour commençoit à se fermer, lorsque je vis venir à moi deux filles parfaitement belles : elles s'approchèrent avec un visage riant, me regardèrent avec des yeux pleins de tendresse. Enfin ces aimables filles me parlèrent d'une manière qui me fit connoître qu'elles en vouloient toutes deux à mon cœur. Savez-vous, dirent-elles, ce que vous venez de faire par vos chansons? quel désordre vous venez de causer? Votre voix vient d'allumer un feu fatal qui ne sauroit s'éteindre; et vous venez de nous inspirer le plus ardent amour qui fût jamais. Nous vous aimons toutes deux également : nous avons la même beauté, le même mérite, et la même prétention sur vous; nous croyons toutes deux être aimées : de grâce, prononcez donc entre nous, de laquelle votre cœur doit-il être le prix, laquelle a mérité des airs si tendres. Malgré l'étroite amitié qui nous lie, nous avons déjà senti des transports jaloux. Je ne pus plus long-temps me taire, et je répondis, pour me tirer galamment de cet embarras : En vérité vous êtes toutes deux infiniment belles, et il seroit difficile de faire un choix; vous êtes adorables l'une et l'autre, mais je ne vous aime pas, et ne saurois vous aimer. Ainsi, plus de contestation, les belles, vivez toujours dans une parfaite intelligence; je ne puis disposer d'un cœur

qui n'est plus à moi; une autre belle le tient sous son empire : c'est pour elle que je chante, c'est elle que je cherche, et, je vous l'ai déjà dit, je ne puis vous aimer. Pourquoi chercher cette défaite? interrompit brusquement une d'elles, il n'y a point de filles dans tous les lieux d'alentour qui puissent, sans témérité, se comparer à nous; et vous mentez quand vous dites que vous aimez une autre que nous : sommes-nous des conquêtes à dédaigner? Jurez donc que vous aimez une de nous deux. Quoi! leur dis-je en riant, vous voulez que je fasse un faux serment. Comment, dirent-elles avec emportement, nous n'aurons trouvé une occasion si favorable que pour nous voir mépriser, cela nous est insupportable : nous ne vous quitterons pas, et il ne sera pas dit que nous nous serons flattées d'une fausse espérance. A ces mots elles m'entraînèrent avec elles; et moi, qui n'étois pas fâché de me laisser vaincre, je cédai à une si douce violence. Je dirai le reste en deux mots; elles vouloient toutes deux être aimées : je sus si bien me ménager avec elles, que je n'offensai ni l'une ni l'autre; et sur un lit de gazon qui se trouva par hasard en notre chemin, je mis d'accord ces deux rivales.

LETTRE III.

Philoplatanus à Anthocome.

Vous attendez de moi, j'en suis sûr, un détail de la partie que je fis l'autre jour avec la belle Limona. Je

vais remplir votre attente. Nous allâmes tous deux nous promener dans un jardin qu'on peut appeler *le séjour des plaisirs*. La nature y fait briller tout ce qu'elle a de plus admirable. On y voit au milieu un plane dont le feuillage épais fait une ombre fort agréable, et il y souffle un petit vent qui donne un air frais en été. Après nous être promenés quelque temps, nous nous assîmes sur le gazon, dans un endroit où nous étions environnés d'arbres fruitiers et de fleurs qui répandoient de toutes parts une odeur délicieuse. Il s'élevoit près de nous un cyprès, qu'un long rameau de vigne tenoit étroitement embrassé. Nous aperçûmes des muscats, dont le jaune ambré nous invitoit à les cueillir. Nous remarquâmes des grappes qui commençoient d'entrer en maturité, et d'autres qui étoient encore vertes. Outre que les zéphirs nous faisoient respirer un air des plus doux, et emportoient une partie des odeurs des arbres et des fleurs, le chant des cigales et des rossignols, et le ramage de mille autres oiseaux, attiroient notre attention, et sembloient nous inviter à demeurer toujours dans ce jardin. Je crois voir encore ces petits oiseaux, les uns se rouler sur la fougère, les autres se baigner dans un ruisseau qui rouloit autour de nous ses eaux transparentes sur un gazon émaillé de toutes sortes de fleurs. Celui-ci secoue une aile qu'il vient de mouiller; celui-là cherche au bord de l'eau quelque chose qu'il puisse emporter. Imaginez-vous que, charmés l'un et l'autre, Limona et moi nous n'osions parler de peur de les effaroucher, et de troubler un spectacle si amusant. Je ne sais si vous concevez le plaisir que nous prenions; mais je n'ai pas tout dit : Je fis une

couronne de fleurs pour Limona, et j'eus avec cette charmante personne un entretien que je n'oublierai jamais. Je vous exhorte, mon cher, à suivre mon exemple; allez vous promener dans ce beau jardin avec votre bonne amie Myrtala, vous y goûterez mille innocents plaisirs.

La promenade de Philoplatanus, dit le baron, ressemble beaucoup à nos parties de guinguette. Il est vrai, s'écria le chevalier; mais, lorsqu'un amant français est à la guinguette avec sa maîtresse, ils ne s'amusent guère tous deux à prêter l'oreille au chant des cigales. Oh! s'il vous plaît, Messieurs, interrompit la comtesse, taisez-vous l'un et l'autre, vous n'êtes que des libertins.

LETTRE IV.

Philochore à Polyenus.

Je me promenois un jour avec Hippias; il a beaucoup d'esprit, et il a tant vu de femmes de toutes les espèces, qu'il ne s'y trompe guère à la mine. Nous aperçûmes une femme habillée fort proprement, qui s'appuyoit sur sa suivante. Cher ami, me dit Hippias, regarde bien cette femme : elle est grande, mais d'une taille bien prise et tout-à-fait régulière. Approchons-nous-en ; voyons si elle est aussi belle qu'elle nous le paroît. Autant que j'en puis juger, je pense qu'elle aime à rire : abordons-la. Moi, qui n'ai point la hardiesse

d'Hippias, je m'opposai à sa résolution. Songez-vous bien à ce que vous dites ? lui dis-je : cette propreté qui paroît en ses habits marque assez que c'est une femme de condition, une femme d'honneur. Ne nous engageons pas mal à propos dans une entreprise qui peut avoir de fâcheuses suites. Je fis rire Hippias ; il me donna sur l'épaule un petit coup en riant : Je jure par Apollon que vous êtes bien neuf dans l'art de connoître les femmes. Vous pensez donc que celle-ci est une femme de bien parce qu'elle en porte l'habit ? Dites-moi, est-il du caractère d'une honnête personne de se promener ainsi par la ville dans cet équipage, et de sourire, comme elle fait, à tous ceux qu'elle rencontre ? Ne sentez-vous pas d'ici les parfums dont elle s'est frottée ? Voyez-vous comme elle se rengorge quand elle passe auprès de quelqu'un ? Ne voyez-vous pas de l'affectation dans tout ce qu'elle fait, et que pour attirer les jeunes gens, elle met tous ses agréments en usage ? Je l'ai regardée, elle m'a regardé aussi. Je me connois bien en gens ; allons à elle, Philochore, nous n'avons rien à craindre ; au contraire j'espère que tout ira bien. Au reste il faut dire comme celui qui cherchoit le gué dans un fleuve : Tentons la fortune, nous allons être bientôt informés de la vérité. Je le suis, nous abordons la dame, et il lui parla de la sorte : Madame, au nom des dieux, souffrez que je demande à votre suivante ce que nous devons attendre des sentiments que votre beauté vient de nous inspirer. Nous ne dirons rien dont vous ne soyez persuadée ; et si nous souhaitons qu'on ait des bontés pour nous, nous sommes prêts à les acheter. Quoique vous me paroissiez une

dame peu intéressée, vous pouvez taxer vos faveurs au prix qu'il vous plaira : consentez-y, Madame. La belle approuva des yeux la requête, et fort intelligiblement promit de consentir à tout ce qu'on voudroit. Elle devint lumineuse comme un astre, c'est-à-dire qu'elle rougit. Hé bien, me dit Hippias, me suis-je trompé dans mes conjectures; et n'ai-je pas bientôt avancé nos affaires? Il m'en a coûté peu de paroles, comme vous voyez. Mais vous, novice ignorant, ajouta-t-il, profitez des leçons que je vous donnerai : car je suis, sans vanité, sur ce chapitre-là, un fort habile homme.

LETTRE V.

Alciphron à Lucien.

On célébroit une fête dans un faubourg, et tout le monde se régaloit. Charidème fit un festin; il y invita ses amis. Vous savez son humeur; il aime un peu trop les femmes : il en rencontra une par hasard, qu'il trouva fort jolie; son nom ne fait rien à la chose : elle lui plut, il la pria du régal; il est à croire qu'elle aimoit la bonne chère, puisqu'elle y alla. Tous les conviés étoient assemblés : le jeune hôte arrive avec un vieillard qu'il venoit aussi d'inviter; mais cette femme n'eut pas plus tôt aperçu ce vieillard, qu'elle se déroba à la compagnie avec précipitation, et se glissa dans la chambre prochaine. Là elle fit venir Charidème, vous allez voir pourquoi. Vous ne savez pas, dit-elle tout

effrayée, le mal que vous venez de faire imprudemment. Ce vieillard que vous venez d'amener, c'est mon époux : il aura sans doute reconnu l'habit que j'ai laissé à la porte; je suis perdue : il m'a défendu d'aller en festin durant cette fête; il est jaloux, violent; je ne saurois empêcher des soupçons fondés sur tant de vraisemblance: que vais-je faire? Il n'y a qu'un moyen de réparer cela : si vous pouviez me faire apporter secrètement ce malheureux habit. Charidème s'appela vingt fois étourdi, et il avoit raison : mais comme il étoit homme à passer facilement d'une réflexion à une autre, il se consola, et il fut même de bonne humeur pendant le festin. Sitôt que l'épouse éperdue eut reçu l'habit qu'elle demandoit, elle sortit sans être vue de son mari suranné, et regagna son logis. Elle appela une de ses voisines, qui étoit de son conseil secret, et une femme propre à trouver des expédients pour sortir d'un embarras; elle lui conta tout ce qui lui étoit arrivé; et les deux femmes convinrent ensemble de ce qu'elles feroient pour remédier à ce désordre.

Le bonhomme, ou plutôt le méchant vieillard, arriva un moment après, avec un visage qui prédisoit quelque chose de funeste. Infâme, lui dit-il, puis-je douter que tu me déshonores? Ton habit laissé à la porte de Charidème n'est-il pas une preuve assez claire de ton infidélité? Attends, perfide, ce poignard va me venger de l'affront que tu me fais. Il alloit la frapper; mais la voisine, bien instruite de ce qu'elle devoit faire, ne lui en donna pas le temps. Elle entra, et lui dit, en apportant l'habit : Voici votre habit, ma chère amie, et je vous en remercie. A ces mots

le furieux s'adoucit, la femme lui persuade ce qu'elle veut, et détruit enfin ses soupçons. Chère épouse, dit le vieillard, je vous demande pardon d'un si indigne emportement, j'ai soupçonné mal à propos votre vertu. Il y a, je n'en doute plus présentement, une divinité qui protége votre honneur, et qui vient d'envoyer cette femme pour découvrir votre innocence.

LETTRE VI.

Hermocrates à Euphorion.

Une jeune fille disoit un jour à sa nourrice : Si vous me voulez jurer que vous garderez le secret, je vais vous faire une confidence. La nourrice prêta le serment, et la belle commença ainsi son histoire : Hélas ! je ne suis plus ce que vous croyez, je ne suis plus pucelle. O dieux immortels ! s'écria la nourrice. Quel malheur, ma fille, venez-vous m'annoncer ! Quoi ! vous avez pu oublier les leçons de vertu que je vous ai données ? Ah ! ma fille, qu'avez-vous fait ? quel accident ! Au nom des dieux, interrompit la belle, ne criez pas si fort, ma bonne, on pourroit vous entendre. Que je suis malheureuse ! vous m'avez promis de vous taire, et vous faites un bruit qui est plus dangereux que ce qui le cause. Je prends Diane à témoin, ma bonne, que j'ai long-temps résisté au malheureux penchant qui m'a entraînée. L'honneur s'est défendu jusqu'à la fin ; ma vertu a fait, pour se soutenir, des efforts incroyables ; mais enfin l'amour l'a fatiguée. Vous me

dites là une étrange chose, ma chère enfant, interrompit la nourrice : quel affront pour ma vieillesse! Cependant, puisque cela est fait, il n'y faut plus penser : mais gardez-vous bien du moins à l'avenir de tomber dans la même faute; votre taille pourroit avec le temps vous trahir, et faire connoître à vos parents ce qu'il est bon qu'ils ignorent. Ah! plût aux dieux que quelqu'un vous vînt demander en mariage présentement : vous êtes assez grande pour être mariée, et il est temps que votre père y songe. Ah! que me dites-vous, ma chère mère? il n'est rien que j'appréhende comme cela. Un mari surtout, à qui il importe de cacher les choses. Ne craignez rien, dit la vieille, quand nous en serons là, je vous apprendrai comment il faudra que vous fassiez pour empêcher que votre mari ne forme aucun soupçon contre vous, quand même il en seroit naturellement fort susceptible.

LETTRE VII.

Cyrtion à Dyctis.

Je pêchois un jour sur le bord de la mer, et je commençois à faire une heureuse pêche, lorsque je vis venir à moi une jeune fille, qui me parut parfaitement belle, et qui plus est, galante. Elle étoit en négligé, et dans l'appareil d'une personne qui va se baigner. Elle avoit un air libre et gracieux; ce qui me fit dire en moi-même : Bon! les heureuses aventures arrivent quand on y pense le moins : voilà une nymphe que son étoile amène ici,

peut-être pour me faire passer agréablement la journée. Pêcheur, me dit cette aimable fillette en m'abordant d'un air riant, vous me paroissez un homme à faire plaisir aux dames; voulez-vous bien garder mes habits pendant que je serai dans le bain? Très-volontiers, ma reine, lui répondis-je, et vous pouvez compter que c'est un soin dont je me charge avec joie. Pour dire la vérité, je ne me montrois si obligeant que par intérêt. Je me promettois bien de la voir déshabillée, et je ne fus pas tout-à-fait privé de ce plaisir; mais elle se jeta dans la mer plus vite que je ne souhaitois. L'écume qui flottoit sur les ondes n'étoit pas plus blanche que son corps. Si je ne l'eusse pas vue auparavant, j'aurois cru voir une Néréide. Lorsqu'elle quitta le bain, elle ressembloit à Vénus, quand on représente cette déesse sortant de la mer. J'aurois dû me contenter de la vue d'une si jolie personne en cet état; mais l'homme est-il capable de se modérer lorsque ses passions s'allument? Je ne pus m'empêcher de vouloir m'approcher d'elle pour l'embrasser; mais aussitôt, me repoussant rudement : Arrêtez, insolent, me dit-elle, gardez-vous bien de porter sur moi vos mains hardies, de peur d'éprouver le châtiment que méritent les audacieux. J'eus beau lui demander pardon de ma hardiesse, au lieu de l'apaiser, mes excuses ne servirent qu'à irriter sa colère; elle brisa mon hameçon, et le jeta dans la mer avec la pêche que j'avois faite. Qu'elle me parut aimable dans ses emportements! Si je lui manquai de respect, je vous assure que j'en fus assez puni, car je ne suis point encore consolé d'avoir eu le malheur de lui déplaire.

LETTRE VIII.

Stésichorus à Ératosthène.

Une femme dans la rue avoit envie de parler à son amant : la chose n'étoit pas sans difficulté : son mari étoit d'un côté, des esclaves de l'autre; mais c'étoit une habile femme, et qui, pour tromper son époux, ne manquoit jamais d'expédient. Voici celui dont elle se servit en cette occasion : elle se laissa tomber sur ses genoux, feignant d'avoir fait un faux pas. Le galant, qui observoit la dame, comprit fort bien son intention; il courut à elle, la releva, et lui témoignant la douleur qu'il avoit de cet accident, il lui dit quelque chose à l'oreille; la dame lui serra la main, et faisant semblant d'être incommodée, se laissa aller sur lui, et mit ses mains comme par hasard sur la bouche du galant, qui les baisa fort adroitement à la barbe du mari, qui étoit un homme de bien, et peu défiant de son naturel. Il demanda d'un style marital à sa femme si elle n'étoit point blessée, et elle fut assez impudente pour lui répondre qu'elle le croyoit. Il remercia le cavalier de l'action obligeante qu'il venoit de faire, et s'en retourna au logis en plaignant sa femme, c'est-à-dire en la grondant de ce qu'elle ne marchoit point d'un pas plus assuré.

LETTRE IX.

Eratoclea à Dionysidès.

Je ne sais si vous avez entendu parler de Cydippe, dont la beauté fut l'admiration de son siècle. Ses traits étoient si piquants qu'on ne voyoit, en la regardant, que des Amours et des Grâces, et Vénus ne lui refusa que sa ceinture. Vous jugez bien qu'une fille de ce mérite ne manqua pas d'amants; mais parmi ceux qui se disputoient son cœur brilloit principalement un jeune homme appelé Acontius, que le ciel sembloit avoir fait pour elle. Toutes les belles qualités qui sont dispersées dans les hommes paroissoient rassemblées dans celui-là. Quand il alloit à ses exercices tout le monde prenoit plaisir à le voir. Il étoit naturellement si timide qu'il n'osoit déclarer sa passion à Cydippe, de peur de lui déplaire, en précipitant un aveu qui devoit décider de son bonheur ou de son malheur. L'Amour, qui avoit entrepris de le rendre heureux, lui inspira un dessein assez bizarre. Acontius alla cueillir dans le jardin de Vénus le plus beau citron qu'il put trouver, et autour duquel il écrivit les paroles que je vous dirai dans la suite. Après quoi il courut au temple de Diane, où étoit sa maîtresse. Il s'approcha d'elle, et roula le citron fort adroitement jusqu'à ses pieds. Une des filles de Cydippe l'ayant aperçu, le prit, dans la pensée que quelqu'une de ses compagnes l'avoit laissé tomber par hasard. Ce fruit

dit-elle en le ramassant, ne seroit-il pas mystérieux? Que veulent dire ces lettres? Voilà, Madame, poursuivit-elle en le présentant à Cydippe, le plus beau citron que j'ai vu de ma vie. Cydippe admira la beauté de ce fruit fatal, et lut à haute voix ces mots qui étoient écrits autour : *Je jure par Diane que je me marierai à Acontius.* Elle se troubla en achevant ces paroles; et il parut sur ses joues un incarnat qui charma tout le monde. Cette chaste fille eut honte d'avoir, sans y penser, fait un serment, et prononcé le mot de *mariage*, qui fait ordinairement rougir les filles vertueuses. Elle se plaignit à Diane, en désavouant le serment qui venoit de lui échapper, et en implorant son assistance. La déesse l'écouta, et promit de la sauver des poursuites d'Acontius.

Que devint cet amant lorsqu'il vit que Diane s'opposoit à son bonheur? Il est aussi difficile d'exprimer le désespoir d'un homme amoureux que de décrire la violence d'une tempête. Qu'il passa de tristes nuits! Son teint perdit sa couleur, et il tomba dans une mélancolie qui avoit quelque chose de funeste. Il évitoit son père, de peur d'être obligé de lui découvrir un mal qu'il croyoit sans remède, et il étoit presque toujours à la campagne : ce qui fit croire aux femmes qu'il n'aimoit que l'agriculture; mais les plaisirs champêtres n'avoient aucuns charmes pour lui. Les hêtres et les pins l'arrêtoient pourtant quelquefois, et sous leur feuillage il pleuroit ses ennuis. Un jour, s'adressant à ces arbres, il leur parla de cette sorte : Plût au ciel que vous fussiez sensibles, et que vous eussiez l'usage de la parole; je vous conjurerois de répéter à tous mo-

ments que ma Cydippe est la personne du monde la plus parfaite. Ah! que ne puis-je graver sur vos écorces qu'il me sera permis de lui dire un jour : Ma chère Cydippe, vous n'êtes pas moins fidèle à vos promesses que vous êtes belle. Vous n'avez point violé vos serments. Que Diane, moins contraire à mon amour, ne vous punisse pas de m'avoir rendu heureux! Mais que fais-je, misérable? Au lieu de vous faire craindre la colère de cette déesse, je dois plutôt vous dire qu'elle est la vengeresse des serments violés. Au reste, s'il faut punir quelqu'un, ce n'est point vous; c'est le malheureux qui vous a fait faire un parjure. O vous, chers arbres! qui donnez un sûr asile aux oiseaux amoureux, n'y a-t-il que vous dans la nature qui ne sentiez point le penchant de l'amour? Ce cyprès aime peut-être ce pin; cet arbre peut en aimer un autre; mais, non, je jure par Jupiter que je ne le crois pas; car enfin, ne perdriez-vous que vos feuilles? vous n'en seriez pas quittes pour cela. L'amour ne se contenteroit pas de vous les ôter : il pénétreroit jusqu'à votre tronc et vos racines, et vous ressentiriez d'une manière plus rigoureuse son tyrannique pouvoir. C'étoient là les discours ordinaires d'Acontius, qui, souffrant comme une âme condamnée par Minos à d'éternels supplices, attendoit la mort avec une patience que le ciel sans doute lui inspiroit.

D'un autre côté on préparoit les noces de Cydippe avec un autre qu'Acontius; et devant la porte de la maison nuptiale on voyoit une troupe de jeunes filles assemblées pour chanter le bonheur de cet amant. Mais à peine eut-on commencé à se réjouir qu'on se trouva

réduit à verser des larmes. Cydippe, tout-à-coup, se sent saisir d'un mal violent dont on ignore la cause; elle perd l'usage de la voix, et son pouls sans mouvement fait craindre pour sa vie. On croit qu'on va changer l'appareil des noces en celui des funérailles. Cydippe, toutefois, revient de sa foiblesse, et reprend ses forces aussi promptement qu'elle les avoit perdues. On veut recommencer les réjouissances, elle retombe dans le même état. Son père explique ces accidents comme un ordre secret des dieux qui s'opposent à cet hymen. Il envoie consulter Apollon, qui révèle tout le mystère; l'amour d'Acontius, le citron, le serment de Cydippe, et la colère de Diane; ajoutant qu'il falloit que le serment fût gardé. D'ailleurs, dit Apollon, quand vous unirez Acontius et Cydippe vous ne mêlerez pas le plomb avec l'or, mais l'or avec l'or.

Cet oracle fut exactement suivi. Acontius se présenta devant Cydippe, qui, après l'avoir attentivement considéré, ne fut point fâchée d'être obligée d'accomplir sa promesse. Et sans différer on procéda à la célébration du mariage, qui ne fut pas menacé de la colère des dieux. La mariée n'eut point de vapeurs apoplectiques, et se porta le mieux du monde. Les filles recommencèrent à chanter, et leurs concerts ne furent plus troublés. Les deux époux étoient si satisfaits, qu'ils n'auroient pas voulu changer de destinée pour tout l'or de Midas. Les réjouissances de ce mariage furent magnifiques ; on alluma une infinité de torches, et l'on brûla beaucoup d'encens. Jamais union ne fut plus parfaite que celle de Cydippe et d'Acontius.

La marquise et la comtesse applaudirent à cette lettre. Elles y trouvoient un caractère de galanterie qui leur plaisoit fort, et qui ne leur donnoit pas peu d'envie d'entendre les autres lettres d'Aristenète.

LETTRE X.

Philostrate à Évagoras.

Une femme aimoit éperdument un jeune homme, et n'avoit pas de plus grand plaisir que celui de le voir ou d'en entendre parler. Que penses-tu de mon amant? disoit-elle un jour à sa suivante. Pour moi, je te l'avouerai, je le trouve incomparable; mais l'amour que j'ai pour lui m'aveugle peut-être, et m'empêche de remarquer ses défauts. Parle-moi franchement. Quand les femmes le voient passer, comment en sont-elles affectées? ne disent-elles pas qu'il est bien fait? leur paroît-il enfin tel qu'il me paroît à moi? La suivante, qui ne vouloit pas déplaire à sa maîtresse, et qui naturellement étoit fort flatteuse, lui répondit : Madame, j'atteste ici Diane, que j'ai entendu parler de lui à mille femmes; elles en sont aussi folles que vous. Regardez, disent-elles, ce jeune homme, qu'il est beau! qu'il se met bien, et qu'il a bon air! C'est comme lui, et non comme Alcibiade, qu'on auroit dû peindre Mercure. Quels yeux! quelle taille! Cette aimable fierté et ce port majestueux m'enchantent. Il n'a point encore de barbe. Qu'une femme seroit heureuse de pouvoir s'attacher un pareil amant! que vous dirai-je,

Madame? ajouta la soubrette, toutes les femmes vous le voient avec envie; mais vous le valez bien; et si vous entendiez l'éloge que les hommes font de votre mérite, vous verriez qu'ils n'envient pas moins le sort de votre amant que les femmes envient le vôtre. Jugez du plaisir que ces paroles firent à la dame amoureuse. Elle changea plus d'une fois de couleur. Elle se crut aimée du plus aimable des galants, et elle s'en estima davantage; car la vanité est si naturelle aux femmes qu'il suffit de leur dire, par politesse, qu'elles sont charmantes, pour le leur persuader pour toujours.

LETTRE XI.

Euhemerus à Leucippe.

O ciel! que ma maîtresse est digne de l'amour que j'ai pour elle! que sa beauté est régulière! Ah! je le veux, jugeons-en, s'il se peut, sans passion. Amants les plus charmés, venez examiner l'objet que j'adore : avouez de bonne foi que ma Pythias l'emporte sur toutes vos maîtresses. Ne tombez-vous pas d'accord que depuis l'orient jusqu'à l'occident on ne peut rien trouver qui soit comparable à sa beauté? Elle est accomplie; plus je la vois, plus je l'admire, et plus j'en suis enchanté. Sa taille, je n'en veux rien dire, car je ne puis trouver de paroles qui en puissent donner une juste idée. Tout enfin, jusqu'à ses pieds, est digne d'admiration : la nature a pris plaisir à la former toute parfaite, pour apprendre aux hommes qu'elle sait,

quand il lui plaît, produire un ouvrage achevé. Enfin sa beauté est au-dessus de la médisance, la calomnie la respecte; et Momus avoueroit lui-même que c'est une mortelle accomplie. Mais les vertus de son âme égalent ses charmes extérieurs : rien n'approche de la délicatesse de ses sentiments. Quoique sa condition soit d'être coquette, on lui voit un caractère d'ingénuité et de bonne foi qu'on ne sauroit assez louer : et tout au contraire des autres coquettes, qui méprisent les présents qu'elles ont acceptés, elle estime tout ce que je lui donne, et, satisfaite de mes soins, elle ne songe qu'à me plaire et qu'à me rendre content. Nous brûlons tous deux d'une ardeur mutuelle et constante, comme deux tourterelles. Je ne veux point entrer ici dans un détail des plaisirs que nous prenons ensemble, ce sont des choses qui doivent être secrètes. Je dirai cependant qu'elle résiste autant qu'il le faut pour irriter mes désirs. Son sein exhale l'ambroisie; et je m'imagine, quand je l'embrasse, que je suis parmi des roses dont l'odeur est délicieuse. Que j'ai passé de nuits la tête penchée sur son sein ! Enfin on n'a jamais vu d'homme plus heureux que moi. J'ai souvent ouï dire qu'il n'y a point d'amour à l'épreuve de l'absence, et qu'il est aisé d'oublier un ami absent : mais moi, je jure par la beauté de ma chère Pythias que ses appas n'ont point sorti de ma mémoire. J'ai soupiré d'ennui pendant l'absence, j'ai souhaité impatiemment de la revoir; enfin je suis revenu à elle plus amoureux que je ne le fus jamais : je rends grâce à la fortune de m'avoir fait conserver un si tendre souvenir; et je suis du sentiment d'Homère, quand il dit ces vers :

Éloigné de ce qu'on aime,
Les plus charmants objets nous paroissent affreux;
L'absence est un mal extrême,
Mais loin de ralentir, il irrite nos feux.

LETTRE XII.

Eutychobulus à Acestodorus.

Un vieillard nommé Polyclès élevoit chez lui une jeune fille, dans le dessein de l'épouser. Chariclès, son fils unique, quoiqu'à peine parvenu à sa quinzième année, conçut pour cette fille une passion violente, et s'y abandonna; mais, par respect pour son père, il condamna son amour à un éternel silence. La contrainte qu'il s'imposoit le changea de façon que Polyclès, ignorant la cause de ce changement, souffroit à le voir dans cet état. Il fit venir Panacius, le plus fameux médecin qui fût alors, et lui dit: Docteur, je n'ai qu'un fils, que j'aime avec la dernière tendresse. Il est atteint d'un mal qui le consume à vue d'œil. Faut-il donc que je le perde dans le printemps de son âge? Employez, de grâce, tout le pouvoir de votre art pour prévenir ce malheur. Vous qui voyez le corps d'un malade comme dans un miroir, apprenez-moi ce qu'il a, et n'épargnez rien pour le tirer de la situation languissante où il est depuis quelque temps. Là-dessus Panacius tâta le pouls de Chariclès, observa le mouvement de ses yeux, et n'y découvrant point la cause du mal, il ne savoit que penser. Il alloit dire sans doute quelque impertinence, lorsque la fortune le secourut. La maîtresse de Poly-

clès passa dans ce moment devant le malade, qui se troubla dès qu'il la vit. L'émotion où cette vue mit son pouls, et ses yeux, par leur désordre, firent soupçonner au médecin que l'amour pouvoit avoir part à la maladie de ce jeune homme. Le docteur, ravi de cette découverte, qu'il devoit plutôt au hasard qu'aux lumières de son art, ne fit pas semblant d'avoir fait cette observation; et, pour s'assurer parfaitement de la vérité, il fit passer, comme en revue, devant le malade plusieurs filles; et tandis qu'elles passoient, il avoit les yeux attachés sur Chariclès, qui ne lui parut se troubler qu'à la vue de la maîtresse du vieillard. Notre médecin, ne doutant plus qu'il ne fût au fait, sortit sous prétexte d'aller préparer les remèdes convenables, promettant de revenir le lendemain, et de guérir radicalement le malade.

On attendoit tout d'un si habile homme, qui revint le jour suivant. Le père le reçut le plus gracieusement du monde, en l'appelant le libérateur de son fils; mais Panacius, au lieu de répondre à ses politesses, fit toutes les démonstrations d'un homme en colère, et déclara brusquement que la maladie de Chariclès étoit incurable. Polyclès étonné le pria de lui dire pourquoi il désespéroit de la guérison de son fils. Comment! répondit le docteur d'un air irrité, votre fils a un mal contre lequel la médecine n'a point de remède. Il a vu par hasard ma femme, qui est jeune et jolie, et il en est devenu amoureux. Le père ne consulta que la tendresse qu'il avoit pour Chariclès, embrassa le médecin, se jeta même à ses pieds, et le conjura d'avoir pitié de l'appui de sa vieillesse, en lui disant, la larme à l'œil,

qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût capable de faire pour un fils qu'il aimoit : que s'il vouloit permettre que sa femme... Je suis votre serviteur, interrompit Panacius, feignant d'être offensé de la proposition qu'on alloit lui faire ; pouvez-vous demander à un homme de ma profession, à un homme d'honneur, qu'il trafique avec vous de la vertu de son épouse ? D'ailleurs, quand ce ne seroit pas une chose honteuse pour moi, je ne pourrois jamais me résoudre à partager avec un autre une femme que j'aime passionnément. Parlons de bonne foi, poursuivit-il, quelque amitié qu'on ait pour un homme, peut-on être capable d'un pareil partage ? Mettez-vous à ma place : si Chariclès aimoit votre maîtresse, et qu'il n'y eût pas d'autre moyen de le sauver qu'en la lui cédant, feriez-vous ce grand sacrifice ? Je le ferois de tout mon cœur, s'écria le vieillard ; plût aux immortels que cela fût ! Hé bien ! reprit le médecin, cessez donc de craindre pour votre fils : il aime votre maîtresse, et c'est là tout son mal. S'il vous sembloit raisonnable que je partageasse ma femme avec lui pour le guérir, je crois qu'il est bien plus juste de lui céder votre maîtresse. Polyclès, après avoir balancé quelque temps, se rendit aux raisons du docteur.

LETTRE XIII.

Philematie à Eumusus.

Le luth et la lyre sont des instruments qui font peu d'effet sur les femmes de notre caractère ; ce sont de

foibles armes pour nous vaincre, disoit une coquette achevée à ses amants : nous ne nous laissons point attendrir au doux son de la flûte, et la plus agréable harmonie ne sauroit nous rendre traitables ; l'argent seul peut nous toucher ; ce métal a un charme dont nous ne pouvons nous défendre. Sans argent vous ne pouvez faire auprès de nous que d'inutiles démarches. Pourquoi donc vous arrêter à nous rendre des soins superflus ? De quoi vous sert de jouer parfaitement de la guitare, si nous ne sommes point sensibles à ces plaisirs ? Cessez donc de chanter des airs si tendres, puisque c'est autant de bien perdu. Qu'espérez-vous faire sans argent ? je vous le répète encore : vous ne nous persuaderez pas si vous êtes sans argent. Me croyez-vous assez sotte, moi, pour me payer de ces chimères ? comme si je n'étois pas encore initiée aux mystères de Vénus. Vous figurez-vous que je sois aussi facile à surprendre qu'une jeune brebis que le loup trouve endormie ? Désabusez-vous : ma sœur aînée a pris soin de m'instruire ; et je puis me vanter que notre galanterie est un métier que j'ai si bien étudié que je le sais par cœur. Je connois le pouvoir de mes yeux par la conduite de mes amants : s'ils me donnent la bourse, je crois qu'ils me donnent le cœur en même temps ; et s'ils n'étalent que de beaux sentiments, je m'imagine qu'ils ne m'aiment pas. En un mot, je ne connois l'excès de leur amour qu'aux présents qu'ils me font. J'atteste ici les Grâces que j'ai souvent entendu ma sœur qui disoit à ses amants : Vous aimez la beauté, la bonne mine, et moi j'aime l'argent : ainsi nous pouvons nous satisfaire ensemble ; moi, en vous

donnant ce que vous aimez; et vous, en me donnant ce que j'aime. Hé bien, je prends à jamais cette loi pour ma règle : prenez plaisir à tous ces instruments chimériques, je ne vous en empêcherai pas; mais que l'argent accompagne ces plaisirs, et nous serons tous contents.

LETTRE XIV.

Aphrodisius à Lysimachus.

On a raison de dire que tout est possible à l'Amour: il n'y a point d'entreprise dont il ne puisse venir à bout. On l'a vu, à la tête des armées, montrer un courage intrépide, et remporter des victoires, désarmer de fiers conquérants, réconcilier de mortels ennemis. Combien a-t-il rendu de héros infidèles à leur gloire! Qu'il a confondu de vastes projets! Mars a cédé à sa puissance. Enfin l'Amour est le plus puissant et le plus redoutable des dieux. C'est ce que je vais vous prouver par un bel exemple.

Il y avoit long-temps que Milet et Myus étoient en guerre ensemble; tout commerce étoit interdit entre ces deux villes. Il y avoit pourtant entre elles une suspension d'armes qui duroit un certain temps, pendant lequel les peuples de Myus pouvoient librement aller à Milet pour y célébrer la fête de Diane. Vénus eut pitié de l'état déplorable où la guerre réduisoit ces deux peuples, et résolut de les remettre en bonne intelligence. Pour y parvenir, voici le moyen que cette déesse employa : une

jeune fille d'une beauté extraordinaire, appelée Pieria, vint à Milet avec ceux de Myus. Le seigneur de Milet ne l'eut pas plus tôt aperçue parmi les femmes qui étoient au temple avec elle, qu'il en fut épris. Il voulut, par curiosité, l'entretenir; et comme elle avoit, outre ces traits qui frappent dans une belle personne, un esprit engageant et des manières modestes, il en fut charmé. Il ne pouvoit se lasser de la regarder et de l'entendre; et quoi qu'elle fît ou voulût dire, c'étoit des grâces partout, et toujours un nouveau je ne sais quoi qui la faisoit trouver tout aimable. De son côté le seigneur de Milet étoit un homme de bonne mine, et qui faisoit toutes choses de bonne grâce. Il s'attacha, tant que dura la fête, à se rendre agréable à la belle Pieria, qui ne fut point insensible aux marques d'amour qu'il lui donna. Car enfin Vénus, pour ne pas faire les choses imparfaitement, rendit le cœur de cette fille aussi tendre que celui de son amant. Il s'en aperçut, et cette remarque l'enchanta. Il crut que rien n'approchoit de son bonheur : Charmante Pieria, dit-il un jour dans un entretien qu'il eut avec elle, est-il possible que vous répondiez aux sentiments que vous m'avez inspirés? Que puis-je faire pour reconnoître une si précieuse faveur? Parlez, au nom des dieux, demandez-moi ce que vous voudrez, et soyez assurée de l'obtenir. Pieria, le croiriez-vous, au lieu de lui demander qu'il l'associât à son rang, au lieu de se servir du pouvoir que l'amour lui donnoit sur sa conquête pour se faire un établissement considérable, méprisant les richesses, les grandeurs et tout ce qui flatte le plus l'ambition et la vanité des femmes, ne songea qu'au bien

de sa patrie : Ah ! seigneur, répondit-elle d'un air modeste, puis-je vous demander qu'il soit permis à toute ma famille et à moi de venir librement dans cette ville quand il nous plaira? Le seigneur comprit par là qu'elle désiroit que la paix se fît entre Milet et Myus. Il jura qu'elle se feroit; et ce serment, heureux ouvrage de l'Amour, fut plus inviolable que s'il eût été fait aux pieds des autels, à la face des dieux. Cette paix, dont Pieria eut tout l'honneur, prouve que deux beaux yeux savent mieux persuader que toute l'éloquence de Nestor. Les plus habiles orateurs de l'une et l'autre villes s'étoient souvent assemblés infructueusement pour conclure la paix. La gloire en étoit réservée à la seule Pieria. De là vient que les femmes ioniennes disent ordinairement : Plaise au ciel que mon époux ait autant de considération pour moi que le seigneur de Milet en eut pour la belle Pieria.

LETTRE XV.

Lamprias à Philippidès.

Dans l'empire amoureux, mon cher ami, on passe en peu de temps de la douleur à la joie. J'aimois une fort belle fille ; mon amour croissoit dans le silence, et n'étoit pas même connu des yeux qui l'avoient fait naître. J'éprouvois des peines que je souhaitois que ma maîtresse partageât. Amour! toi qui sais seul les peines que je souffre, disois-je, dois-je espérer que tu récompenseras des soupirs que tu veux que je cache avec tant

de soin? Fais sentir à l'objet que j'adore les transports que je sens; mais non, respecte plutôt sa beauté; les peines que tu causes pourroient en ternir l'éclat. Un jour, que je dois appeler le plus heureux de ma vie, j'allai chez ma maîtresse, je la trouvai seule; grands dieux! qu'elle me parut digne de mon amour extrême! Je voulus vingt fois lui découvrir ma passion, et vingt fois un importun respect m'en empêcha. O Amour! disois-je tout bas, vous pouvez tout en ce moment; disposez son cœur à m'écouter sans colère, et à trouver bon ce que votre fureur va me forcer d'entreprendre. Pourquoi suis-je si amoureux, ou pourquoi suis-je si timide? L'Amour fit ce que je souhaitois. Cette aimable fille s'étoit aperçue de mon amour et de la violence que je me faisois en m'efforçant de le cacher. Elle ne me refusa point de m'apprendre que je ne lui déplaisois pas. Quel plaisir d'entendre d'une bouche adorable prononcer ce mot : Je vous aime! Ah! cher ami, si vous avez quelquefois aimé, vous devez concevoir la secrète joie que me donne encore en ce moment un souvenir si doux. Transports délicieux, dont la douceur me ravit, m'emporte, je m'abandonne à vous.

LETTRE XVI.

Xenopithès à Démarètus.

Daphné est la plus cruelle personne qui fut jamais. Son humeur est insupportable. De toutes les belles

que j'ai servies il n'y en a point dont j'aie sujet de me plaindre comme de Daphné. Je me suis piqué de constance tant que je n'ai eu que de la fierté à combattre; mais enfin je suis rebuté de ses bizarreries, et pour la première fois Xenopithès est vaincu par les caprices d'une femme. Daphné réunit tous les travers d'une coquette. Elle recevra bien un homme qui lui plaira, et lui fera même des avances; mais si cet homme en devient amoureux, elle change de conduite, et n'a plus que du mépris pour lui. Les soins assidus, les paroles flatteuses ne gagnent rien sur son cœur : il est insensible aux plaintes et aux soupirs. C'est un esprit que la raison ne gouverne point. Si elle rit, ce n'est jamais de bon cœur. Je ne pus m'empêcher de lui dire l'autre jour : Pourquoi, Madame, vous rider le front, puisque vous êtes belle? Pourquoi faites-vous des grimaces? Quand vous prenez un visage terrible, croyez-vous en être plus jolie? Remontrances inutiles! Tout ce que je lui dis ne fait aucune impression sur elle. C'en est trop, tout m'exhorte à rompre un engagement incompatible avec mon repos. Cependant, si cette capricieuse pouvoit se corriger, je sens que j'oublierois facilement les maux qu'elle m'a fait souffrir. Quoi qu'il en soit, allons jusqu'au bout; ma gloire est intéressée à m'en faire aimer. Opposons à sa cruauté une constance inébranlable : l'eau perce insensiblement le rocher le plus dur. Poussons donc des soupirs sur nouveaux frais, et redoublons nos soins. Ah! si je puis une fois la rendre attentive à mes discours, peut-être aurai-je l'avantage de pouvoir lui reprocher quelques mouvements tendres que j'aurai excités dans son âme. Quoique cette entreprise soit diffi-

cile à exécuter, ma persévérance peut en venir à bout. L'Amour se plaît à rencontrer des obstacles. Il veut quelquefois qu'on attaque long-temps un cœur avant que l'on puisse le surprendre. Plus la possession en a coûté de peines, plus elle est charmante. Troie ne fut prise par les Grecs qu'après un long siége. Unissons-nous ensemble, mon cher ami; lions nos intérêts, et tâchons de la rendre traitable, cette cruelle qui nous méprise tous deux. Vous l'aimez comme je l'aime. Étant l'un et l'autre sur le même vaisseau, nous courons le même risque.

LETTRE XVII.

Callicoeta à Miraciophila.

Vous êtes admirable, la belle. J'avois cru jusqu'ici que toutes les femmes de votre profession aimoient l'argent plus que toutes choses, et que ce n'étoit qu'à nos présents que nous devions vos complaisances. Mais, à ce que je vois, vous avez des sentiments qui vous distinguent de ces âmes basses et vénales. Quoique vous soyez de la même condition, vous tenez une conduite infiniment plus louable. Vous êtes naturellement portée au plaisir; mais vous êtes désintéressée. Ce que vous refusez aux richesses des vieillards, vous l'accordez au mérite des jeunes gens. Le plus honnête homme, s'il est sexagénaire, eût-il tous les trésors de Tantale, seroit pour vous un objet de mépris et d'horreur; et un jeune galant, beau et bien fait, ne sauroit vous

déplaire. La jeunesse enfin est accompagnée d'un je ne sais quoi qui vous charme. Vous honorez de votre estime tous les adolescents qui vont chez vous : vous donnez à leurs défauts des noms favorables. Ce petit homme, dites-vous, est d'une taille commune, mais bien prise. Ce noir est un brunet qui vous paroît avoir une beauté mâle. Les blondins, vous les appelez les fils des dieux; et ceux de vos soupirants qui sont pâles et défaits, vous dites qu'ils sont les plus amoureux. En un mot, pourvu que vos amants soient jeunes, vous ne manquez point de raisons pour les conserver. Tels sont, à peu près, les ivrognes : quelque vin que vous leur donniez, ils s'en accommoderont, parce que c'est du vin.

J'ai connu une coquette de ce caractère-là, dit la comtesse : tout jouvenceau qui lui présentoit ses hommages étoit sûr d'être mis sur la liste de ses adorateurs, quelque mal fait qu'il pût être ; au lieu qu'inaccessible aux galants surannés, elle rejetoit leurs vœux et leurs présents.

LETTRE XVIII.

Euphronie à Thelxinoë.

Junon vient de regarder Melissaria favorablement. Ce n'est plus cette coquette qui vivoit dans le libertinage : la vertu règle à présent ses mœurs, et sa conduite est très-régulière. Sa mère, se voyant sans bien,

négligea son éducation ; ce qui fut cause que Melissaria, dès sa plus tendre jeunesse, prit le parti de monter sur le théâtre, où l'exemple de quelques comédiennes ne contribua pas peu à l'écarter de la sagesse. Des traits réguliers, une taille fine, une action aisée, un teint délicat, une bouche admirable, avec une déclamation qui enchantoit ; tout cela joint ensemble formoit une personne dont il étoit doux de se faire aimer. Elle eut une foule d'amants qui s'empressèrent à lui plaire ; et vous-même, Thelxinoë, vous avez soupiré pour elle. Quoi qu'il en soit, mon cher, un jeune homme aussi riche que bien fait, et nommé Chariclès, en est devenu amoureux. Après avoir fait pour elle tout ce qu'un galant véritablement touché est capable de faire, il a eu le bonheur de voir ses soins approuvés. Melissaria et lui, unis des plus doux nœuds, vivent dans une intelligence dont rien ne trouble la douceur. Ils ont un enfant qui est la vivante image du père, et qu'ils regardent comme un gage dont les dieux ont honoré leur engagement, et qui fait voir qu'ils l'ont avoué. Jamais enfant n'a, je crois, été aimé avec plus de tendresse. Sa mère l'idolâtre, et son père croiroit commettre un crime s'il pensoit qu'une coquette l'a mis au monde. La joie qu'on a de la naissance d'un fils qui fait la félicité de ses parents est cause que les douleurs de l'enfantement n'ont fait aucun tort à la beauté de la mère. J'allai chez elle ces jours passés ; je m'attendois à trouver une coquette disposée à me faire passer agréablement deux ou trois heures. Jugez de ma surprise quand elle m'apprit tout ce qui lui étoit arrivé, et que je sus la vie douce et commode qu'elle menoit. Je m'approchai de son enfant,

qui étoit au berceau, et je le baisai avec beaucoup de délicatesse. O dieux! disois-je en moi-même, est-ce là cette Melissaria qui se donnoit aux Grecs et prodiguoit ses charmes? Quel changement! quelle métamorphose! J'admirois sa contenance modeste et la retenue qu'il y avoit dans ses discours. Quand elle sort tout le monde est charmé de sa démarche, tant elle a l'air d'une personne vertueuse. On diroit, à la voir, que de si sages manières seroient le fruit d'une heureuse éducation. Allez chez elle, mon cher Thelxinoë; je suis bien aise que vous soyez témoin vous-même du prodigieux changement qui s'est fait en elle; mais je vous avertis d'une chose, prenez garde de l'appeler Melissaria : elle se nomme présentement Pytiade. Je pensai faire cette faute, et je l'aurois faite, si Glycera ne m'eût pas donné l'avis que je vous donne. Vous savez qu'une femme qui se repent de sa conduite passée n'est que trop punie par ses remords : il lui reste toujours des souvenirs qui nuisent à son repos.

J'ai vu, dit le baron, arriver la même aventure à Paris dans le temps du Système. Un riche agioteur tira du désordre une fort belle personne qu'il aimoit; et d'une fille libertine il en fit une honnête femme.

LETTRE XIX.

Philacides à Phrurion.

Les plus grands bienfaits ne balancent point l'amour dans un cœur. Un jour on surprit un jeune homme avec une femme mariée ; on le chargea de chaînes et on me l'amena. Il me fut ordonné de lui faire garder une étroite prison, et de le traiter même avec beaucoup de rigueur. Cependant, tout concierge que je suis, j'eus pitié du misérable ; je lui fis ôter ses fers, et le laissai jouir de toute la liberté qu'on peut avoir dans une prison. Il alloit donc partout où il vouloit sans que je me misse en peine de l'observer, tant j'étois éloigné de le croire capable de m'offenser. Néanmoins vous allez voir de quelle façon il s'avisa de reconnoître les égards que j'avois pour lui. Il trouva mon épouse jolie ; il lui fit des mines, et le drôle s'y prit de manière qu'il lui plut ; de sorte qu'ils oublièrent tous deux, l'un la reconnoissance, et l'autre la fidélité qu'ils me devoient. Cet horrible attentat passe tout ce qu'a jamais fait Eurybate, cet insigne voleur, lequel, ayant été mis en prison pour vol, se fit aimer des guichetiers ; et un jour, sous prétexte de leur montrer avec quelle adresse il avoit coutume de dérober, il se fit apporter une échelle, et, en leur présence même, il monta sur la muraille et s'échappa. Il en courut un bruit à leur honte. On se moqua de leur simplicité. Mais moi, plus dupe qu'eux ; moi, geôlier depuis

si long-temps, vieux renard, je me suis rendu la fable et la risée du peuple, avec d'autant plus de raison que j'ai mis moi-même mon prisonnier en état de payer mes bontés d'une si noire ingratitude.

LETTRE XX.

Aristomènes à Myronides.

Je vais vous apprendre une nouvelle façon d'aimer qui vous surprendra. On voit des femmes sévères perdre insensiblement leur sévérité, et tomber dans le dérèglement; mais on n'en voit guère qui, s'étant une fois rendues aux empressements qu'on a pour elles, sacrifient les plaisirs auxquels il semble qu'elles doivent s'abandonner à la crainte de se repentir un jour de les avoir pris. Architelès aimoit la tendre Télesippe, qui, se sentant pour lui de l'inclination, le lui avoua franchement. Je vous aime, Architelès, lui dit-elle, je ne vous le cèle point. Mon cœur est à vous, et je prendrai plaisir à vous le dire à tout moment. Faites, si vous pouvez, votre bonheur des sentiments les plus tendres et des légères faveurs dont je veux bien que votre amour se repaisse; mais contentez-vous de ces innocents témoignages de mon affection. N'espérez pas que j'en vienne jamais aux extrémités où vous voulez peut-être me porter. Ne vous flattez point d'obtenir une chose que je ne vous accorderai pas, de peur de perdre votre cœur. Adorable Télesippe, répondit Architelès, je n'ai point d'autre volonté que la vôtre. Les dieux me gardent de penser à ce qui

peut vous déplaire. Trop heureux si vous daignez seulement souffrir que je vous aime! Mais, dites-moi, de grâce, poursuivit-il, pourquoi vous voulez me priver du précieux bien que vous me refusez? Laissez-moi du moins croire que ce n'est point à mon peu de mérite que je m'en dois prendre. Non, mon cher Architelès, repartit Télesippe; persuadez-vous que je suis bornée à vous plaire, et que si je pouvois vaincre les scrupules que j'ai là-dessus, je le ferois pour l'amour de vous; mais la légèreté des hommes m'épouvante. Ils se font une douce idée de n'avoir plus rien à désirer; et d'abord qu'ils sont satisfaits, ce qui leur faisoit auparavant tant d'envie ne les touche plus guère. Le malheureux Architelès, sans chercher à lever ces scrupules, se soumit à tout ce qu'elle voulut.

Parbleu! s'écria le chevalier, il y a eu de tout temps des nigauds. Convenez, Mesdames, qu'en vous-mêmes vous blâmez Architelès de n'avoir pas plutôt redoublé de vivacité pour emporter une place qui ne demandoit qu'à se rendre. Non, chevalier, dit la comtesse, bien loin de désapprouver l'aveugle soumission de ce Grec, sachez que nous en sommes charmées. Voilà ce qui s'appelle filer l'amour parfait.

LETTRE XXI.

Lucianus à Alciphron.

Vous connoissez Charisius : c'est un homme composé d'apparences, et plein d'une gloire présomptueuse ; mais il est bien fait, ses manières sont agréables et polies ; et à le bien examiner, ce n'est pas un mortel haïssable. La belle Glycera, comme vous savez, l'aime, et l'a rendu si soumis et si complaisant, que cela n'est pas concevable. Qu'a-t-elle fait, me direz-vous, pour le corriger de sa sotte fierté? C'est ce que vous allez apprendre. Doris, suivante de Glycera, voyant que sa maîtresse se plaignoit de la présomption de Charisius, résolut de se servir d'un moyen qui lui vint dans l'esprit pour détruire les sentiments d'orgueil qui déplaisoient à sa maîtresse dans son amant. Un jour qu'elle le rencontra dans la rue elle prit un air triste. Ce jeune homme lui demanda ce qu'elle avoit. Une fort mauvaise nouvelle à vous annoncer, lui répondit-elle : ma maîtresse aime Polemon. O dieux! cela seroit-il possible! s'écria Charisius fort surpris, et changeant de visage. Cela n'est que trop véritable, repartit Doris. Comme elle n'ignore pas que je suis dans vos intérêts, elle m'a défendu, sous peine de lui déplaire, de lui parler jamais de vous, et même de m'entretenir avec vous. Elle se plaint de vos manières. Que ne devenez-vous aussi plus complaisant? Pensez-vous qu'une femme trouve bon qu'un homme soit plus fier qu'elle? Charisius fit alors éclater un vif

désespoir, et Doris remarqua plutôt dans ses transports le caractère d'un amant tendre et passionné que la vanité d'un jeune homme qui s'imagine qu'il est aimé. Il jura qu'il alloit changer de conduite. Un amant fier des assurances qu'on lui donne de l'aimer toujours devient tranquille, et n'a point ce vif empressement que donne un rival. Il se dépouilla de son orgueil, et s'abandonna à sa douleur : Malheureux! s'écria-t-il, par quelle imprudence ai-je pu perdre le cœur de Glycera? Conduis-moi, Doris, à ta maîtresse. Je veux la conjurer, par tout ce que l'amour a de plus puissant, de me pardonner une fierté qu'on doit uniquement attribuer à mon naturel, et non aux sentiments que m'inspire un mérite qui n'a rien qui soit digne de l'adorable Glycera. Ainsi parla Charisius, qui sur-le-champ courut chez cette dame. Il se jette à ses pieds; il est beau, bien fait, éloquent, amoureux et soumis. Glycera l'aime, elle le relève; il lui baise la main, et la paix se fait; car elle ne jugea point à propos de le faire souffrir plus long-temps. Tandis que cela se passoit, Doris s'applaudissoit d'avoir imaginé un expédient si heureux.

LETTRE XXII.

Musarie à son cher Lysias.

Si vous m'aimez autant que je vous aime, mon cher Lysias, vous serez bien aise d'apprendre la victoire que vous remportâtes hier sur vos rivaux. Les plus considérables d'entre eux s'étant assemblés chez moi, me pres-

sèrent de déclarer lequel de mes amants m'étoit le plus cher. Ils croyoient profiter de votre absence; mais je répondis, sans hésiter, que Lysias avoit toute ma tendresse; et puisqu'ils m'obligeoient enfin à prononcer entre eux et vous, qu'ils devoient se résoudre à souffrir votre bonheur, et à ne s'en prendre qu'à l'amour qui me forçoit de vous préférer à eux. Madame, me dit alors le plus hardi, vous ne songez pas que votre attachement est contraire à votre fortune. C'est pourtant à quoi une personne de votre condition doit penser. Regardez les autres comédiennes, ce n'est point l'amour qui règle leurs tendresses, c'est l'intérêt. Ouvrez les yeux, poursuivit-il, Lysias est jeune, mais voilà tout son mérite. Combien avez-vous de soupirants mieux faits que lui? Nous aurions moins de chagrin et de dépit, si vous eussiez fait un meilleur choix. Hé bien, Messieurs, interrompis-je assez brusquement, vous avez tous plus de mérite que Lysias, j'en conviendrai, si vous voulez; mais j'ai plus de goût pour lui que pour vous. C'est lui seul que je veux aimer. Voilà mot pour mot ce que j'ai dit à vos concurrents. Venez me remercier de l'avantage que je vous ai donné sur eux, et vous en réjouir avec moi. Vénus m'inspiroit, sans doute, quand je leur ai parlé de cette sorte. Hâtez donc votre retour, mon cher Lysias; je commence à trouver votre absence insupportable. Je regarde tous les hommes comme des satyres. Le seul Lysias est agréable à mes yeux.

LETTRE XXIII.

Philenis à Petala.

Pamphile m'invita hier à souper chez lui. J'y allai; j'y menai imprudemment ma jeune sœur Thelxinoa, sans penser au larcin que ses naissants appas m'alloient faire. Je devois bien me défier du soin qu'elle prenoit de se parer et de s'ajuster: le miroir qu'elle consultoit à tous moments; cette affectation de choisir l'habit le plus propre à faire briller sa jeunesse; cet embarras de se mettre d'une façon qui pût satisfaire son goût coquet : tout cela ne devoit-il pas me faire soupçonner son perfide dessein? Mais non, mon amitié trahie regardoit bonnement ses soins comme un effet de l'inclination naturelle que les jeunes filles ont pour la parure. Je ne m'en alarmai point. Nous nous rendîmes donc chez Pamphile, qui, pour nous mieux recevoir, avoit fait des préparatifs extraordinaires. Je ne m'aperçus que trop tard de la malice de ma sœur. La friponne se mit entre Pamphile et moi, et fit agir sur lui tous ses charmes. Je remarquai bientôt qu'il la trouvoit aimable, et je vis dans leurs yeux quelque chose de fatal pour moi. Au commencement du repas, ils ne firent que se lancer de part et d'autre de tendres œillades; mais perdant peu à peu toute retenue, Pamphile voulut dérober quelques baisers à Thelxinoa, qui le repoussa si mollement, que j'en pensai mourir de jalousie. Pour comble de tourments, le perfide, le traître

mordit dans une pomme, et la jeta ensuite dans le sein de ma sœur, qui, loin de s'en fâcher, prenoit plaisir à ce badinage. Dans quelle horrible situation se trouva mon cœur dans ce cruel instant! Je voyois ma rivale triompher à mes yeux, et jouir insolemment de ma honte. Ma sœur, une fille à qui j'ai servi de mère, et dont j'ai si soigneusement élevé l'enfance! Voilà de quelle façon elle reconnoît mes bontés. Enfin, ma chère Petala, vous le dirai-je? elle m'a enlevé mon amant. O rage! ô désespoir! J'atteste ici Vénus que je m'en vengerai. Oui, je veux lui rendre la pareille. Elle a des adorateurs bien faits que je pourrai lui ôter, quoique je n'aie pas sa jeunesse.

Cela n'est pas sûr, s'écria le baron après la lecture de cette lettre; et il me paroît que les sœurs aînées qui vont souper en ville avec leurs galants n'y doivent pas mener leurs cadettes.

LETTRE XXIV.

Nicostratus à Timocrates.

Ah! cruelle Cochlis! ah! chère inhumaine! vous ne songez point aux maux que vous me faites souffrir. Votre cœur volage évite mes reproches. Quel chagrin me dévore! O dieux! je ne saurois plus écouter la raison; mon corps foible et abattu se refuse même ses besoins. Mes yeux sont toujours ouverts aux larmes; et si quelque fois le sommeil les ferme, de funestes

songes m'épouvantent, et ne me laissent aucun repos! Que dois-je faire pour fixer l'inconstance de Cochlis? Mon cher Timocrates, vous l'aimez aussi; prenez garde que l'amour ne prenne sur vous trop d'empire, et ne vous fasse, comme moi, repentir de vous en être laissé charmer. Savez-vous qu'elle est inconstante, légère et inégale? Ne vous fiez point aux assurances qu'elle vous donnera de vous aimer; aujourd'hui elle vous fera espérer, et demain elle vous désespérera. Elle fait comme Pénélope faisoit à ses amants. Tous les moments de ma vie sont un éternel passage de la joie à la douleur, de la douleur à la joie. O ciel! que sa légèreté lui fait de tort! Sans ce défaut, j'avoue qu'il n'y a rien de si glorieux que de lui plaire; mais enfin c'est un défaut dont elle ne se défera jamais. En vain pour arrêter cette humeur volage vous vous donnez tout entier à elle; en vain vous lui reprochez son inconstance. C'est battre l'eau que de prétendre qu'elle se corrige. Timocrates, je vais vous débarrasser d'un rival, je veux tâcher de l'oublier. Je souhaite pour votre repos que vous la trouviez aussi fidèle que je l'ai trouvée inconstante; mais il est d'un homme sage de penser sérieusement à ce qu'il va faire, et de ne s'exposer pas à se repentir.

LETTRE XXV.

Élianus à Calyca.

Charmante Calyca, je me suis engagé à vous demander une grâce; je ne sais si vous voudrez bien me

l'accorder ; je conjure votre amie Suada de se joindre à moi pour l'obtenir de vous. Le jeune Charidème, qui m'est cher, vous a fait une offense que je vous prie de lui pardonner. Si ce que je vais vous dire en sa faveur n'est pas capable de vous toucher, je ne doute pas que son désespoir ne lui fasse prendre quelque funeste dessein. Un amant de dix-sept ans est-il indigne de pardon ? D'ailleurs le crime dont vous l'accusez n'approche point de celui que vous commettrez en le faisant mourir. Quels reproches ne vous feriez-vous pas si ce malheur arrivoit ? De grâce, épargnez-vous d'inutiles regrets, en faisant succéder la tendresse à la colère. Le chagrin qu'il a de vous avoir déplu le punit assez. Il vous adore; est-ce que vous en pouvez douter ? Présente, il vous montre les plus vifs mouvements d'un cœur amoureux; absente, il languit, il meurt d'ennui. Je sais bien qu'il est de la politique d'une maîtresse d'affecter quelquefois de la colère, et de faire craindre à un amant les sentiments que le dépit peut inspirer; cela réveille sa vivacité, et le rend plus attentif à ses devoirs; mais lorsqu'elle outre cette conduite, et qu'elle affecte une rigueur que rien ne sauroit fléchir, songez qu'elle le fatigue et le rebute. C'est ce qui fait tant d'infidèles, et ce qui finit tant d'attachements. Si l'amour entre aisément dans le cœur de l'homme, il en sort de même : pendant qu'on le flatte de quelque espérance, il aime ; voit-il qu'on méprise ses soins et qu'on l'abandonne ?..... croyez-moi, de quelques feux qu'il se sente brûlé, il devient tranquille après de légères peines. Ainsi, belle Calyca, quoiqu'il vous idolâtre, ne vous y fiez point. Il ne faut pas, dit le proverbe,

trop bander la corde, de peur de la rompre. Prenez garde que votre prudence ne dégénère en obstination. Vous n'ignorez pas que l'Amour hait la fierté, et qu'il faut cueillir les fruits avant qu'ils se gâtent. Vous deviendrez vieille un jour, et les galants alors vous fuiront, au lieu de vous obséder. Considérez cette prairie : le printemps la couvre de fleurs qui la rendent agréable; mais quand les frimas l'en auront dépouillée, elle sera hideuse. Une femme, tandis qu'elle est dans sa jeunesse, a une grosse cour, et dès qu'elle a perdu l'éclat qu'elle avoit dans ses beaux jours, tous ses adorateurs disparoissent. L'enfance et la vieillesse sont deux âges qui ne plaisent guère à l'Amour; la jeunesse seule lui convient. Profitez donc de ce que je viens de vous dire, et que les plaisirs d'un prompt raccommodement vous dédommagent de ceux que votre fierté vous a fait perdre. Çà, permettez que je conduise votre jeune amant à vos genoux, pour y recevoir le pardon que je sollicite pour lui. Ce que je demande pour toute récompense de ma peine, c'est de vous voir tous deux contents : vous allez revoir l'heureux Charidème. Vous le voulez bien, n'est-ce pas? L'Amour en secret vous presse d'y consentir.

Je ne sais, dit la marquise à la compagnie, si ces lettres sont de votre goût; pour moi, j'aime Aristenète; je trouve dans ses lettres un caractère de naïveté qui me plaît infiniment. En avons-nous encore beaucoup à lire? Non, Madame, répondit le pasteur; il ne nous en reste plus que quelques-unes. J'en suis fâchée, s'écria la comtesse; le cœur parle dans ces lettres; et je

ne me lasserois jamais de les entendre, si les femmes y paroissoient un peu moins galantes. C'est ce qui m'en plaît à moi, interrompit le chevalier; et je sais mauvais gré au traducteur d'avoir passé l'éponge sur les mœurs du temps de son original. Je vous reconnois à ce sentiment, reprit la marquise. Mais achevons de lire les lettres de notre auteur grec.

LETTRE XXVI.

Euxitheus à Pythias.

Nous allons à nos temples pour prier les immortels de soulager nos maux; et comme si les dieux se plaisoient à nous envoyer des malheurs, au lieu des biens que nous leur demandons dans un lieu si saint, triste effet de mes soins religieux, l'Amour m'a fait sentir qu'on est partout exposé à ses surprises. Je vous ai vue là, belle Pythias, et j'ai formé, en vous voyant, le dessein de vous aimer et de vous servir. J'ai soutenu les regards des plus piquantes beautés de la Grèce sans m'en laisser charmer. L'Amour me réservoit à vos coups. Heureux si mes premiers soupirs pouvoient ne vous pas déplaire! Mes yeux, par leur désordre, ont voulu vous informer de celui de mon cœur; avez-vous entendu leur langage? Lorsque vous vous êtes aperçue que je m'attachois à vous considérer, et que vous avez abaissé votre voile pour me priver d'un plaisir si charmant, avez-vous pénétré ma passion naissante? Hélas! auriez-vous pris pour un mouvement curieux une ardeur in-

quiète qui cherchoit à se déclarer? Ah! Pythias, il n'y a qu'un moment que je vous aime; mais si vous me permettez d'espérer qu'un jour vous répondrez à ma tendresse, elle durera, je vous le promets, autant que ma vie. N'appréhendez pas que je cesse de vous aimer. Cette crainte offenseroit également votre mérite et mon amour. Jupiter a pris la forme d'un taureau, il a pris celle d'un cygne, et mille autres encore pour des mortelles qui ne vous valoient pas. Ah! si je vous rendois sensible, rien n'approcheroit de mon bonheur. Au contraire, si mes sentiments m'attirent votre haine, abandonnez-moi à l'horreur de mon sort; vous serez assez vengée de mon audace.

LETTRE XXVII.

Glycera à Philinna.

Ah! ma chère Philinna, je suis bien malheureuse de m'être mariée! je m'applaudissois de sortir du célibat, pour m'associer à un homme, sur la seule foi du penchant que j'y avois. Bons dieux! que d'idées trompeuses on se forme là-dessus! Que de faux biens les filles se repaissent! Pour moi, je n'ai trouvé dans le mariage que de véritables supplices. Je souhaite, si mon exemple n'a pas le pouvoir de vous rendre sage, que vous soyez plus heureuse que moi; mais surtout n'épousez point un avocat, car c'est un homme de ce caractère qui m'oblige aujourd'hui à me plaindre. Mes parents m'ont donc mariée à un avocat, avec

lequel je croyois devoir vivre contente. J'étois dans l'erreur. Quand on ne regarde que le dehors des hommes, on en juge souvent fort mal. Je suis condamnée à passer toute ma vie, peut-être, avec un époux qui n'a point de complaisance pour moi, et qui s'imagine qu'il ne faut vivre que pour examiner des procès. Il consume la nuit entière à préparer ses causes. Quoi donc! ne suis-je sa femme que pour être témoin de l'application qu'il apporte à étudier les lois? Est-ce pour m'enseigner la jurisprudence qu'il m'a prise pour sa compagne? Il semble que le lit nuptial soit un barreau; il ne m'y entretient que de choses qui concernent sa profession. La triste vie pour une jeune femme qui n'est ni laide, ni mal faite! Ah! ma chère, quelque beaux sentiments que mon devoir me fasse former, ce n'est pas sans peine, je vous l'avoue, que je fais de nécessité vertu.

Que pense de cette lettre monsieur le baron? dit le chevalier. Ne prouve-t-elle pas bien que les femmes les plus raisonnables veulent que leurs maris fassent leur devoir? Oui, vraiment, répondit le vieux railleur; et elle nous apprend aussi que dès le temps même d'Aristenète, messieurs les avocats ne passoient pas pour de rudes champions.

LETTRE XXVIII.

Hermotimus à Aristarchus.

J'aime Doris; oui, quoiqu'elle soit d'une condition servile, je sens pour cette aimable fille tout l'amour qu'on peut sentir. Quand on voit dans un objet aimé un vrai mérite, faut-il qu'un sentiment de fausse délicatesse trouble votre cœur ? Oui, je le répète encore, Doris m'a charmé. Il n'y a rien de honteux dans ma tendresse. Tous les jours elle consent que je la voie en secret; elle a soin de se rendre dans un lieu retiré, et là nous nous donnons des marques réciproques d'un amour extrême. Hier je pensai être trompé dans mon attente; je l'attendis long-temps, et je désespérois de la voir lorsqu'elle parut; ses yeux ressembloient à deux astres lumineux dont la clarté m'éblouit. Ah ! mon cher cœur, dit-elle en s'approchant de moi, je vous ai fait attendre, mais c'est malgré moi. J'ai chargé d'imprécations mon maître, le plus fâcheux de tous les hommes; il est encore au logis, et jusqu'à ce qu'il soit sorti, n'espérez pas que je prenne plaisir à vous entretenir. Il faut une liberté d'esprit que je ne puis avoir; en ce moment, je retourne au logis, peut-être que mon maître en est sorti présentement. Il semble qu'il garde aujourd'hui la maison pour nous faire enrager; je serai à vous dans un instant. Que l'espérance de me voir soumise à tout ce que votre ardeur exigera de moi vous fasse attendre patiemment mon retour. Je la connoissois

fidèle à ses promesses; ainsi je promis, quoique le temps que je passois sans la voir me fût insupportable, que je l'attendrois plutôt toute la nuit. Nos plaisirs ne furent pas si reculés que je me l'étois imaginé. Elle revint quelque temps après, chargée d'un sceau qu'elle avoit pris sous prétexte d'aller puiser de l'eau : je la trouvai plus charmante dans ce simple appareil que si l'or eût brillé de toutes parts sur ses habits. De beaux cheveux tomboient sur sa gorge en désordre, son teint empruntoit de ses yeux un éclat qui ne se peut exprimer. Les soupirs et les transports ne furent point épargnés, et nous nous communiquâmes tout ce que l'amour a de plus doux; les plaisirs qui coûtent des peines sont les plus vifs et les plus sensibles.

LETTRE XXIX.

Parthenis à Harpedona.

Ah ! ma chère Harpedona, j'aime ; ma passion m'entraîne, et rien n'en sauroit ralentir l'ardeur. Mon amant a tout ce qui peut donner du prix à un jeune homme; quand il chante, on est charmé de sa voix, et il touche le luth avec une délicatesse surprenante. Achille n'avoit pas plus de mérite qu'il en a ; et ce fameux concurrent de Chiron n'a jamais mieux joué que lui de toutes sortes d'instruments. Peut-on le voir et ne l'aimer pas ? cela me paroît impossible. Il ne sait point encore les favorables sentiments que j'ai pour lui, parce qu'il ne m'a point encore entretenue. Je me trouble quand

je le vois; je crains, je soupire, et sa vue me cause du plaisir et de la douleur. Hélas! je ne sais comment cela se fait; quelquefois j'éprouve de mortels ennuis; malgré moi je verse des larmes, et j'ai mille inquiétudes. Je sens que c'est l'amour qui m'enflamme, et que rien n'en peut diminuer la violence. Amour! faut-il que tous les cœurs te rendent un tribut; et personne n'est-il excepté de cette loi commune? Que ne te contentes-tu des soupirs de ceux qui te consacrent toute leur vie? Pourquoi viens-tu tyranniser un jeune cœur qui n'a pas la liberté de s'abandonner au doux penchant que tu lui donnes? En effet, ma chère amie, je suis comme une captive: je ne sors jamais sans être accompagnée de quelque Argus qui a toujours l'œil sur moi, et je ne fais pas une démarche qui ne soit observée. Heureuse la fille qui peut vivre sans amour, et dont l'esprit n'est occupé que des ouvrages innocents à quoi ses mains sont employées! J'ai honte de me voir dans l'état où je me trouve. Je renferme en mon sein une malheureuse flamme que je n'ose découvrir à personne; je me défie de mes filles, je ne sais à quoi me résoudre; je ne vois rien qui puisse me soulager.

Mon amant, d'un autre côté, m'assiége, et continue de me donner toutes les marques d'une passion violente. Les airs qu'il chante, et les paroles de ses chansons, expriment si bien, et d'une manière si touchante, le désespoir où il est de ne me pouvoir parler, que je ne sais ce que je dois faire pour me tirer de cet embarras. Je n'ai jamais aimé, et j'ignore les ruses dont une fille expérimentée se serviroit à ma place. Incommode vertu, qu'il m'en coûte cher pour vous suivre!

Je sens que la nature me porte à vous trahir, et que son penchant est plus fort que vos lois. Si je vois toujours dans mon amant des sentiments si tendres; s'il ne cesse pas de se plaindre, et de gémir du respect qui me tient soumise à l'autorité de ma mère; hélas! je ne pourrai jamais me résoudre à l'oublier. Voilà, ma chère, ce que je mourois d'envie de vous apprendre. Il n'y a que vous qui puissiez me servir. Prenez quelque prétexte pour venir au logis, et nous aviserons ensemble aux moyens de pouvoir quelquefois entretenir mon amant. Adieu; mais au nom de l'Amour, qui vient de me faire prendre cette résolution, je vous conjure de garder le secret.

Une bonne amie, s'écria le baron, a toujours été d'un grand secours pour les filles gênées. Ce vieux railleur alloit en dire davantage, et tirer sur les tendrons qui ont du tempérament, s'il n'eût pas été interrompu par le curé, qui lut, sans s'arrêter, la lettre qui suit.

LETTRE XXX.

Philostrate à Pamphile.

Enfin vous triomphez, et comme un conquérant qui vient de remporter une victoire, vous avez toute l'insolence d'un vainqueur. Vous me regardez comme un insecte qui rampe à vos pieds; et l'amour dont Cadmea brûle pour vous enfle moins votre cœur que la préférence qu'elle vous donne sur moi. Mais, parlez,

rival orgueilleux ; pourquoi vous imaginez-vous qu'on vous aime ? Est-ce à cause de votre beauté ? Hé bien, soit, je ne veux pas vous contredire. Elle trouve en vous un amant digne de son estime. Vantez-vous que votre mérite m'enlève un cœur que je voulois conserver. Applaudissez-vous d'une si belle conquête. Insultez même, si vous voulez, à la douleur dont vous me croyez pénétré, d'avoir perdu une maîtresse ; j'en connois trop le prix pour la regretter. Si elle étoit moins volage, je mêlerois peut-être des pleurs à votre triomphe ; mais soyez assuré que je le vois d'un œil indifférent. La victoire est souvent plus fatale aux vainqueurs qu'aux vaincus.

LETTRE XXXI.

Terpsion à Polyclès.

Une jeune servante fort jolie étoit témoin d'un certain commerce que sa maîtresse avoit avec un jeune homme, et contribuoit même par une exacte vigilance à le rendre secret. Le galant étoit bien fait ; et les manières engageantes dont il accompagnoit tout ce qu'il disoit le faisoient trouver incomparable. La servante plaignit le malheur de sa condition, qui ne lui permettoit pas de partager avec sa maîtresse des plaisirs qu'elle s'imagina devoir être très-doux, parce qu'elle en étoit encore à la spéculation. Mais enfin l'amour l'emporta sur toutes les considérations du devoir ; elle résolut de s'en faire aimer aux dépens de qui il appar-

tiendroit. Je ne sais, lui dit-elle un jour, si vous vous êtes aperçu de la bonne volonté que j'ai pour vous; il y a cependant long-temps que je cherche à vous la faire connoître. Je n'ai pu voir sans envie le bonheur de ma maîtresse, et si vous ne répondez à ma passion, je vous déclare que je vais être neutre dans vos amours. Regardez-moi bien, poursuivit-elle; je crois qu'on en aime de plus affreuses que moi, et qu'à la condition près je ne cède en rien à ma maîtresse. Le galant ne voulut point désobliger une fille qui lui étoit si nécessaire pour la sûreté de son commerce; ajoutez qu'elle étoit parfaitement belle. Il expédia sur-le-champ sa requête; et il m'a assuré depuis qu'il y avoit plus de plaisir à instruire une fille qu'à en trouver une tout instruite. Cela ne demeura pas long-temps secret. La maîtresse s'aperçut bientôt que quelque autre partageoit avec elle le cœur de son amant. Elle se tourmente pour découvrir sa rivale; et pensant l'avoir trouvée en sa servante, elle l'observe; et, par malheur, un jour elle la surprit dans l'instant même qu'elle la trahissoit. Ah! coquine, s'écria-t-elle; ah! insolente, oses-tu bien dans ma maison faire de pareilles folies? Elle la prit aux cheveux, et la voulut chasser; mais la servante lui dit en pleurant: Madame, n'est-ce pas assez que mon corps soit dans la servitude, ma volonté ne doit-elle pas être libre? Il ne m'est pas défendu d'aimer, quoique je sois dans une condition servile. Vous ne devez pas faire tant de bruit; tout l'éclat que vous ferez n'aboutira qu'à déshonorer votre mari et à vous perdre vous-même. Vous agirez fort imprudemment si vous me donnez mon congé; et puisque nous sommes toutes deux fouettées

du même fouet, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est de vous taire. La dame trouva que sa servante avoit quelque raison; elle s'apaisa. Elle prit la main de son amant, et lui dit en souriant qu'il ressembloit aux écureuils qui s'arrêtent à cueillir des fruits avant leur maturité. Une fille, dit-elle, toute neuve ne peut donner aucun plaisir. La nature toute seule est imparfaite; elle ne donne que le penchant au plaisir; elle n'enseigne pas les manières délicates de le goûter. Une femme, au contraire, en sait tous les raffinements, et retenez bien ce que je vais vous dire. La différence qu'il y a entre la femme et la fille, c'est que la première fait et la dernière se laisse faire; vous en devez être persuadé.

LETTRE XXXII.

Théoclès à Hypérides.

Je suis, mon cher Hypérides, un exemple infortuné de la colère des dieux; je brûle d'une flamme incestueuse que jamais la raison ni mes efforts ne peuvent éteindre. Vous savez que j'aimois une fort belle fille; j'ai fait pour l'obtenir tout ce que l'amant le plus empressé est capable de faire, je l'ai épousée; j'avois lieu de croire en l'épousant que je serois fort heureux, puisque je m'unissois à la personne du monde que j'aimois le plus; mais, mon cher, admirez le destin qui me poursuit malgré moi; j'aime, ou plutôt j'idolâtre ma belle-mère; j'ai beau vouloir triompher d'un si funeste

amour, tout retrace à mon esprit les traits que je veux oublier. Je crains de rencontrer ma femme et de laisser échapper, en lui parlant, des marques d'une si criminelle passion. D'un autre côté, je m'applique à éviter ma belle-mère. Que lui dirois-je, grands dieux! si, cédant à mes horribles transports, j'oubliois, en lui parlant, l'éternel obstacle que le ciel a mis entre nous! Et vous, mon père, de quel prix cruel récompensé-je vos bienfaits ? Comment avez-vous pu produire un fils si coupable ? Vous avez élevé un monstre que vous deviez détruire à sa naissance. Dieux ! qui voyez l'horreur de mon sort, ou purgez le monde d'un infâme adultère qui porte souvent jusqu'à vos autels un souvenir incestueux, ou souffrez que la raison m'éclaire, et me rende le repos que j'ai perdu.

LETTRE XXXIII.

Dionysiodore à l'inconstante Ampelidès.

Aux dépens de votre gloire, au mépris de tous les soins que je vous ai rendus, éblouie par de fausses apparences, ah! volage, vous m'avez donc abandonné ! Mais, hélas ! qu'avez-vous fait ? Savez-vous les malheurs que vous assemblez sur vous? Je crains que les dieux, ennemis du parjure, ne vous punissent d'avoir violé vos serments. Je tremble pour vous, ingrate. Oui, quoique vous n'ayez plus pour moi que de l'indifférence, mon cœur s'intéresse encore pour vous; et je souhaite que le ciel ne veuille pas me venger. Si je

n'ai pu vous rendre fidèle, je ne m'en prends qu'à mon malheureux sort; et, malgré votre injustice, je ne cesserai point de prier les immortels de vous pardonner les maux que vous me faites souffrir. Quelques ennuis que votre perte me cause, je demande aux dieux qu'ils vous préservent des malheurs attachés au parjure. O Jupiter! quel amant mérita moins que moi une destinée si rigoureuse!

Ah! quel Jocrisse! s'écria le chevalier; quel animal que ce Dionysiodore! Je le trouve encore plus fade que le vieux commandeur qui aimoit la maîtresse de La Violette. Je pense tout autrement que monsieur le chevalier, dit la marquise. Je suis charmée du caractère de cet amant grec. C'est de cette manière qu'un cavalier amoureux, que sa maîtresse abandonne, doit se plaindre d'elle. Madame la comtesse n'est-elle pas de mon sentiment? Pardonnez-moi, répondit cette dame, il faut toujours qu'un amant se montre soumis et respectueux. Cela produit souvent un bon effet. La belle, touchée d'une plainte tendre, rentre en elle-même, et se raccommode avec lui.

LETTRE XXXIV.

Philopinax à Chromation.

Vous aurez de la peine à croire ce que je vais vous dire, et cependant rien n'est plus véritable. Après m'être formé l'idée d'une belle fille, j'ai travaillé sur

cette idée avec toute l'habileté dont je suis capable; et le portrait que j'en ai fait m'a paru si charmant que j'en suis devenu amoureux. Oui, mon ami, c'est un fait constant. Cette peinture a excité dans mon âme les mêmes mouvements qu'auroit pu produire une beauté animée. Ce n'est point Vénus qui a causé le désordre où je me trouve, c'est l'ouvrage de mon art, c'est ma propre main qui m'a percé le cœur. Hélas! pour mon malheur, je ne suis que trop habile! Si j'eusse fait un tableau moins ravissant, il n'auroit pas fait sur moi de si étranges impressions. On admira le portrait en me plaignant dans mon infortune. Mais n'a-t-on jamais vu de passion aussi bizarre que la mienne? Narcisse, en se regardant dans une fontaine, ne fut-il pas enchanté de sa propre image? Je suis plus heureux que lui, car il ne se voyoit plus quand il troubloit l'eau; et moi, je vois toujours l'objet de mon amour. Je puis le toucher sans qu'il disparoisse. Je vois une belle fille qui me sourit agréablement, et qui semble me vouloir parler. J'ai souvent été assez fou pour imaginer qu'elle répondoit aux discours que je lui adressois. Combien de fois l'ai-je entretenue de la violence de mes feux! Mais j'avois beau l'approcher de mon sein, au lieu de me soulager, je sentois qu'elle redoubloit ma flamme. Elle a la plus belle bouche du monde; quel dommage qu'elle ne rende pas les baisers qu'on lui donne! Elle est toujours muette. Si je pleure, elle voit couler mes larmes d'un visage riant. Toujours insensible à ma douleur comme à ma joie, elle me fait pousser de vains soupirs. Petits Amours, c'est à vous que je m'adresse; vous devriez l'animer, pour achever

mon ouvrage, pour satisfaire ma passion et pour la gloire de votre empire.

Qu'un homme, dit la marquise, devienne amoureux d'une belle femme en voyant son portrait, la chose me semble fort possible; mais je ne comprends pas qu'il puisse concevoir un fol amour pour son portrait même, pour de la toile et des couleurs. Madame, s'écria le chevalier, vous ne faites pas réflexion que le seigneur Philopinax est un peintre, et par conséquent un homme qui a l'imagination assez forte pour s'entêter follement d'une fille de son pinceau. Le chevalier a raison, dit le marquis : un peintre peut être capable d'une pareille extravagance.

LETTRE XXXV.

Apollogènes à Sosias.

Un cœur peut aimer deux objets en même temps, c'est une vérité que j'éprouve malgré moi. Que les amants cessent de jurer à leurs maîtresses qu'ils n'aimeront jamais qu'elles, car ils pourroient faire de faux serments; qu'ils ne disent pas qu'une beauté qu'on adore remplit le cœur, et le ferme à toute autre personne. Si nous devenons sensibles aux attraits d'une belle, pourquoi ne veut-on pas qu'une autre qui aura le même mérite fasse sur nous la même impression? Avant que d'épouser Delphire, ma femme, vous savez, mon cher ami, que j'aimois une fort jolie fille; et quoi-

que, pour plusieurs raisons, nous vissions l'un et l'autre que nous ne pouvions nous unir ensemble, nous ne laissâmes pas, sans savoir à quoi aboutiroit notre passion, de nous promettre de nous aimer toujours. Cependant on me proposa Delphire; et comme je lui trouvai tout ce qu'on peut souhaiter dans une femme qu'on veut aimer toute sa vie, j'acceptai le parti, avec d'autant plus de joie, que je me persuadai qu'en me mariant je me déferois d'une passion inutile. Mon mariage se fit donc; et mon épouse, par son bon caractère, sut m'attacher à elle si fortement, que je ne songeai plus qu'à lui plaire. Mais admirez le caprice de mon étoile : ma maîtresse est revenue dans ma pensée avec tous ses charmes, et l'amour que j'avois pour elle s'est réveillé. Ainsi, quand je suis avec ma femme, je soupire pour ma maîtresse; et lorsque je suis avec ma maîtresse, je rends justice à ma femme. Toujours content de ce que je possède, je me souviens avec plaisir de ce que je ne possède pas. Je suis comme un vaisseau poussé par deux vents contraires; je cède tantôt à l'un et tantôt à l'autre. Les sentiments que j'ai pour Delphire ne détruisent point ceux que j'ai pour ma maîtresse; et l'amour que je sens pour celle-ci ne m'empêche pas de brûler toujours pour l'autre. Plût aux dieux que ces deux rivales pussent aussi bien s'accorder ensemble que j'accorde les sentiments que j'ai pour elles!

LETTRE XXXVI.

Eubulides à Hegesistrate.

La pauvreté ne sauroit obliger une femme libertine à prendre une conduite plus régulière; et quoiqu'un homme généreux la tire de sa malheureuse situation, son penchant l'entraîne toujours. C'est une vérité que j'éprouve avec une douleur qui ne se peut comprendre. Je n'ai pas voulu prendre de femme riche, dans la crainte que j'avois que, ne m'ayant point d'obligation de l'avoir épousée, elle ne voulût prendre dans la maison le pouvoir souverain; et j'ai cru, au contraire, qu'en faisant la fortune à une femme, elle me traiteroit avec douceur, et auroit pour moi toutes les complaisances qu'une femme doit avoir pour son époux. Et cependant, dans celle que j'ai épousée, je ne trouve rien moins que tout cela. Souvent la pitié produit l'amour. Le misérable état où étoit réduite Dinomacha, quand je la vis pour la première fois, me fit pitié; qu'elle me parut aimable dans sa misère! Croyant n'avoir pour elle que de la compassion, je m'aperçus que je l'aimois. Enfin je l'épousai, et je connus bientôt que j'avois fait une folie dont j'aurois à me repentir toute ma vie. Son orgueil et sa mauvaise humeur sont insupportables; et souvent elle s'emporte jusqu'à la violence, sans être retenue par aucun sentiment de respect ni de reconnoissance. Voilà la dot qu'elle m'a donnée; et par Jupiter, elle me donne encore bien

d'autres sujets de plaintes. Elle est habillée si magnifiquement, qu'il semble qu'elle ait dessein de me ruiner. Elle fait une dépense effroyable; et si on jetoit mon bien dans la rivière, il n'iroit pas plus vite. J'ai beau lui représenter qu'on a bien de la peine à l'acquérir, et qu'on doit prendre garde à le ménager; que si elle se régloit sur moi, elle retrancheroit une partie de ses dépenses; que je portois long-temps le même habit : elle se moque de tout ce que je lui dis, et me méprise. Allons, c'est à moi à prendre mon parti, il faut que je m'en sépare. Plus j'aurai d'indulgence pour elle, et plus elle me fera souffrir. La bonté du mari fortifie la malice de la femme.

LETTRE XXXVII.

Chelidonium à Philonides.

Oui, trop aimable Philonides, j'ai toujours conservé de vous un tendre souvenir; quoique par d'injustes soupçons vous ayez osé outrager ma constance; quoique vous ayez pu vous résoudre à m'abandonner, je n'ai point cherché dans l'amour d'un autre de quoi me consoler de votre perte. Toujours fidèle à la foi que je vous ai jurée, j'entends, au mépris de mes charmes, publier votre inconstance. Puis-je me ressouvenir, sans mourir de douleur, de cette triste nuit, où, pendant que je dormois, vous m'avez quittée pour aller dans les bras de la belle Megara! Quel réveil, grands dieux! quand je n'ai pas trouvé auprès de moi mon cher Philonides! Il faut aimer autant que je vous

aime, pour concevoir les tourments que j'ai soufferts. Mon malheur est devenu public, et l'on m'appelle Ariane, et vous mon ingrat Thésée; mais vous n'avez point de Bacchus qui vous succède. Je ne parle jamais de vous sans donner, par un torrent de larmes, de tristes marques de douleur. Ah! si vous pouviez entendre les plaintes qui m'échappent et le jour et la nuit, et les soupirs que je vous consacre, cruel, vous me rendriez plus de justice. Je lis vos lettres à tous moments, je les baise avec transport. Je vois ce qui vous abuse; vous croyez qu'à l'exemple des coquettes, je feins d'aimer tous les jeunes gens, pour les engager davantage. Mais ne savez-vous pas, et faut-il vous le dire tant de fois, que, si j'en souffre quelques-uns, si j'en reçois des présents, ce n'est que pour vous épargner une dépense que vous ne sauriez faire sans vous incommoder? N'avez-vous pas vous-même trouvé bon que j'en usasse ainsi, puisque la nécessité de cette conduite étoit indispensable, si nous voulions vivre heureux? Je vous conjure donc, par ces plaisirs que vous trouviez autrefois si doux, de vous rendre à mes pleurs, et d'oublier vos soupçons. Hé bien, j'ai fait un crime, je l'avoue, puisque vous m'avez abandonnée; mais je veux l'expier. Imposez-moi telle peine qu'il vous plaira, je la souffrirai avec plaisir; et je jure par le pouvoir que l'amour vous donne sur mon cœur, que je m'appliquerai à ne rien faire qui puisse vous déplaire. Mais ne cessez point de m'aimer, parce que je vous aime plus que moi-même. Revenez donc, mon cher, vous devez vous apercevoir que j'ai bien versé des pleurs en écrivant cette lettre.

LETTRE XXXVIII.

Melitta à Nicocharitès.

La discorde sépareroit encore Nicocharitès et Melitta; nous vivrions tous deux dans la mésintelligence, si Vénus n'eût pas eu pitié de deux amants qu'elle a unis elle-même. L'Amour n'a pu souffrir plus long-temps un divorce si préjudiciable à son autorité et si contraire à ses intérêts. Ses nœuds rompus et ses lois méprisées ont intéressé sa gloire à remettre nos cœurs sous son obéissance. Que ceux à qui notre division a donné de la joie s'affligent de notre raccommodement. Oui, mon cher Nicocharitès, je jure par notre ardeur mutuelle que nous allons avoir une parfaite liaison d'âmes et une fidèle correspondance de volontés. Hier je pleurai de joie en entrant chez vous : ne me trompé-je point, disois-je en moi-même ? Ne seroit-ce pas un songe ? Hé quoi ! je revois un lieu où mon cher amant m'a tant de fois juré de m'aimer toujours ! Mais je m'abandonne peut-être mal à propos aux transports que m'inspire un si doux souvenir. Vous avez vu Melissaria. Elle est belle. L'avez-vous vue avec plaisir ? Songiez-vous à moi quand vous étiez avec elle ? Ne penserez-vous plus à elle quand je serai avec vous ? J'aurois trop à souffrir si je ne me flattois pas de l'espérance que vous serez tout à Melitta. Adieu, cher amant, rendons grâce à Vénus et à son fils, de nous avoir réconciliés. Il faut convenir que les plaisirs de l'amour ont quelque chose de plus

vif et de plus piquant lorsqu'ils ont été quelque temps interrompus.

LETTRE XXXIX.

Chereas à Delphire.

Les femmes sont admirables dans les moyens qu'elles inventent pour satisfaire leurs désirs. Ne me trompé-je point, disoit un jour une femme à sa servante? il me semble avoir entendu chanter toute la nuit devant ma porte; je crois même que les voix qui se faisoient entendre n'étoient pas désagréables. Madame, dit la servante, vous ne vous trompez point, on chante toutes les nuits devant notre porte, et il y a long-temps que vous êtes aimée d'un jeune homme qui est aussi bien fait qu'il chante bien; il cherche l'occasion de vous découvrir son amour : c'est lui qui chante les chansons que vous entendez; il les compose pour l'amour de vous, ou bien c'est le plus grand menteur qu'il y ait au monde, car il me l'a souvent dit. Il m'arrête quelquefois pour me demander l'état de votre santé. Je vous jure que je n'ai jamais vu de jeune homme qui donnât meilleure opinion de lui que celui-là. Il m'a dit qu'il vous aime, mais je me suis bien gardée de vous en parler, parce que j'ai craint de vous le dire dans un temps où je pourrois me repentir de vous l'avoir dit. Quoi! l'insolent, il m'aime! répondit la maîtresse; je veux punir son audace. Il ne manquera pas de venir chanter encore, tu le feras entrer, et tu

me l'amèneras dans ma chambre; je ferai semblant d'abord de trouver bon qu'il ait de l'inclination pour moi, et par tous les mépris dont on peut accabler un téméraire, je le mettrai au désespoir d'avoir conçu une passion si fatale au repos de sa vie. Il faut apprendre à vivre à la jeunesse. Je ne sais en vérité comment une femme raisonnable peut aimer un jeune homme. Amène-le-moi seulement, continua la maîtresse, et tu verras comme je traite les jeunes gens qui font les passionnés. Le galant vint chanter à son ordinaire; la servante, qui étoit en sentinelle, l'introduisit dans la chambre de sa maîtresse; il découvrit sa passion, et fit beaucoup de chemin dans peu de temps. On renvoya la servante. Je n'ai pas su sous quel prétexte ils passèrent plus de la moitié de la nuit ensemble sans s'ennuyer.

LETTRE XL.

Chrysis à Myrina.

Je m'aperçois chaque jour, ma chère Myrina, que mon époux a l'art de vous plaire, et que vous ne seriez pas fâchée de vous en faire aimer à mes dépens. Ne me regardez point comme une fâcheuse rivale qui doit s'opposer à votre bonheur. J'ai un dessein que vous serez bien aise d'apprendre. J'aime votre grand valet; et comme je priois les dieux de m'inspirer un stratagème qui pût nous rendre toutes deux contentes, voici ce qui me vint dans l'esprit. Vous ferez semblant d'être mécontente de votre valet, et vous le chasserez de

chez vous. Il ne manquera pas de venir à moi comme à votre voisine et à votre amie, pour me supplier de vous parler pour lui. Je prierai en même temps mon mari de se mêler de cet accommodement, et je ferai en sorte qu'il vous aille trouver. Vous aurez une des plus belles occasions que vous puissiez avoir; je ne doute pas que vous n'en profitiez. Moi, pendant ce temps-là, je consolerai votre valet; ainsi nous aurons toutes deux ce que nous souhaitons. Pourquoi, ma chère, n'est-il pas permis par nos lois de changer de mari, commme il l'est de changer d'amants? mais les lois n'ont été faites que pour les sottes qui les garderont; pour nous, qui avons du bon sens, nous pouvons les enfreindre quand nous le jugeons à propos. Adieu. Que je ne voie point mon mari, que vous ne voyiez votre grand valet; et si le stratagème réussit, nous nous en servirons très-souvent.

LETTRE XLI.

Myrtala à Pamphile.

Hé bien, Pamphile, ingrat Pamphile, vous méprisez donc Myrtala qui vous aime, et, fatigué de mes bontés votre cœur consent à m'abandonner! Je vous ai trop aimé, cruel, je n'ai point affecté de vous le cacher, et je vous ai perdu. Grands dieux! ne sauroit-on montrer aux hommes qu'on les aime sans les perdre! Je ne suis pas surprise de l'attachement que vous avez pour Thaïs; elle est charmante, parce qu'elle est cruelle;

ses rigueurs entretiennent votre amour. Vous aimez les grandes entreprises; et après bien de la dépense, lorsque vous verrez vos soins rejetés, vous reviendrez, à moi. Thaïs possède votre cœur; et moi, malheureuse que je suis, je m'afflige de ce que mon foible mérite ne l'a pu conserver. J'ai mille fois attesté les dieux, j'ai juré que j'étoufferois un amour infortuné; et cependant, quand je vous vois, j'oublie mes serments, et souhaite que vous rentriez dans votre devoir. Mais enfin je vous le dis encore une fois pour ne plus vous le dire : il ne faut plus juger de moi par mes bontés, non plus que par mes inclinations passées. Plus de foiblesse, je veux vous mépriser à mon tour; et, sans qu'il soit besoin de jurer que je veux vous haïr, je vous défends de me voir jamais.

LETTRE DERNIÈRE.

Occania à Petalus.

Il est impossible que vous m'aimiez autant que je vous aime : je renonce à tous les devoirs de la vie pour me faire une unique occupation de ma tendresse. Je déteste tout ce qui peut me dissiper de vous un instant. Je ne prends plaisir qu'à me ressouvenir des serments que vous m'avez faits de m'aimer toujours, et je me plais à m'imaginer que vous êtes incapable de les violer. Un peu de mérite, une passion à qui le temps ne peut rien ôter de sa vivacité, des sentiments inconnus aux autres femmes, cela me flatte que vous ne m'obligerez

jamais à me repentir d'avoir conçu pour vous une véritable tendresse. Votre mérite la justifie; mais je serois inconsolable si vous n'aviez pour moi qu'une passion médiocre; je suis trop délicate pour m'en contenter; il me faut tout votre cœur ou toute votre indifférence. Seriez-vous assez barbare pour en récompenser une femme si tendrement prévenue pour vous? Le ciel m'auroit-il réservée à ce malheur! N'aurois-je dédaigné les vœux de tant d'honnêtes gens que pour éprouver la honte d'aimer sans être aimée? Que ma foiblesse les vengeroit bien de mes mépris, et que cette vengeance seroit cruelle pour moi! Mon amour doit m'en garantir; vous ne résisterez pas à une ardeur si vive et si constante. Je vous voudrois, mon cher Petalus, en ce moment, à mes genoux pour apprendre ce que vous pensez là-dessus. Votre absence ne finira-t-elle pas bientôt? Qu'elle vous vole de plaisirs, mon enfant! qu'il est fâcheux d'être éloigné d'une maîtresse passionnée! Si vous étiez sensible à ce que vous perdez, vous hâteriez votre retour; mais vous n'y faites pas seulement réflexion.

Le curé, dans cet endroit, ayant achevé de lire les lettres d'Aristenète, demanda si la compagnie souhaitoit qu'il reprît les dépêches de la valise, et qu'il en continuât la lecture. Les dames lui répondirent qu'oui, mais qu'elles avoient peur que cela ne le fatiguât: Oh! que non, Mesdames, répliqua-t-il, perdez cette crainte; j'ai, Dieu merci, la poitrine bonne, et mes poumons sont faits à la fatigue. En disant ces paroles, il se saisit d'une dépêche qui étoit conçue en ces termes:

LETTRE XX DE LA VALISE.

D'un vieux poëte à une dame qui aime la littérature, et dont l'esprit est très-cultivé.

Réjouissez-vous, Madame, vous lirez bientôt la tragédie nouvelle dont vous me demandez compte, et qui fait aujourd'hui tant de bruit à Paris. Elle est sous la presse, et vous pouvez être assurée que vous en aurez un des premiers exemplaires. Tous ceux qui ont vu représenter cette tragédie en ont été charmés. Ils en ont entre autres choses admiré la versification, qui leur a paru mâle et hardie. Puisse-t-elle éviter le malheureux sort qui semble être attaché à l'impression des pièces qui ont extraordinairement réussi dans la bouche des acteurs! Que de poëmes dramatiques, après les plus brillants succès, sont depuis cinquante ans tombés dans l'oubli, et même dans le mépris! J'en pourrois citer un grand nombre; mais je me contenterai de parler de la *Judith* de M. Boyer. Elle a eu une si bizarre destinée, que je veux vous en conter l'histoire. Je crois qu'elle vous divertira.

La *Judith* de M. l'abbé Boyer fut représentée par de fameux acteurs, et occupa la scène pendant tout un carême. La cour et la ville y couroient en foule, et principalement les femmes, qui, la trouvant, je ne sais pas pourquoi, fort intéressante, y mirent la presse. C'étoit tous les jours une si grande affluence de femmes de toutes sortes de conditions, qu'on ne savoit où les

placer. Les hommes furent obligés de leur céder le théâtre, et de se tenir debout dans les coulisses. Quelle fureur! Imaginez-vous deux cents dames assises sur des banquettes, où l'on ne voit ordinairement que des hommes, et tenant des mouchoirs étalés sur leurs genoux, pour essuyer leurs yeux dans les endroits touchants. Je me souviens surtout qu'il y avoit au quatrième acte une scène où elles fondoient en pleurs, et qui, à cause de cela, fut appelée *la Scène des Mouchoirs*. Le parterre, où il y a toujours des rieurs, au lieu de pleurer avec elles, s'égayoit à leurs dépens. Pour moi, je ne prenois plaisir qu'à observer l'auteur, auprès de qui je me trouvois quelquefois à l'amphithéâtre. Enivré du succès de sa *Judith*, il alloit là mendier des louanges, comme font tous les auteurs en pareil cas, et il n'avoit pas peu d'occupation à répondre aux compliments qu'on lui faisoit : Monsieur l'abbé, lui disoit l'un, voilà ce qui s'appelle une pièce sublime et pathétique. Vous devez être bien content, lui disoit l'autre, d'avoir produit un si bel ouvrage; aussi vous voyez tous les spectateurs dans l'admiration. Je leur en donnerai bien d'autres, répondoit modestement le Gascon sur le ton de son pays. Je tiens le public, à présent que je sais son goût. Boyer se donnoit ainsi les violons, et véritablement Paris n'abandonnoit point sa pièce. En un mot, le charme dura jusqu'à la clôture du théâtre. Alors notre auteur, un peu trop persuadé du mérite de sa tragédie, se hâta d'en faire gémir la presse; si bien qu'elle fut imprimée dans la quinzaine de Pâques, et sifflée à la *Quasimodo*, c'est-à-dire à la rentrée. Mademoiselle de Champmêlé,

actrice digne d'une éternelle mémoire, faisoit le rôle de Judith. Étonnée d'entendre une pareille symphonie, elle, dont les oreilles étoient accoutumées aux applaudissements, apostropha le parterre dans ces termes : « Messieurs, nous sommes assez surpris que vous re-« ceviez aujourd'hui si mal une pièce que vous avez « applaudie pendant le carême. » Dans ce moment on entendit une voix qui prononça ces paroles : *Les sifflleurs étoient à Versailles, aux sermons de l'abbé Boileau.*

Ce que je vous rapporte, Madame, est un fait constant, dont j'ai moi-même été témoin. Vous voyez par cet exemple que le public se détrompe aussi facilement qu'il s'est laissé tromper, et que par conséquent un auteur qui vient de réussir sur la scène, au lieu d'en avoir de l'orgueil, doit craindre qu'il n'ait fait un mauvais ouvrage. Il n'est encore assuré de rien. Je ris d'un téméraire qui croit être sûr d'attraper le goût du public. Rien n'est plus difficile. Je compare le goût du public à un petit oiseau qui voltige sans cesse de branche en branche; un chasseur qui veut le coucher en joue a beau le suivre de l'œil, l'oiseau, par la vitesse de son mouvement, lui fait souvent manquer son coup.

LETTRE XXI.

D'un neveu à sa tante.

J'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui, ma très-chère et très-honorée tante, pour vous faire part d'une aventure assez sérieuse qui m'est arrivée la nuit dernière. Je me suis trouvé dans le plus grand danger où j'aie été de ma vie. Ne vous effrayez point. Le péril est passé. J'allai hier au soir dans une maison où l'on joue ordinairement au Pharaon, et je pontai si heureusement, que je gagnai cent louis. Je les mis dans ma bourse en présence de plusieurs personnes, et, suivi de l'Épine, mon laquais, je sortis de la salle du jeu entre onze heures et minuit. J'entrai dans ma chaise à porteurs, qui m'attendoit à la porte, et je pris gaiement le chemin de mon auberge. Mais nous eûmes à peine fait deux cents pas, que ma chaise fut arrêtée tout-à-coup par cinq ou six hommes, dont deux me présentèrent, l'un un poignard, et l'autre un pistolet, en me demandant la bourse. Je ne me la fis pas demander deux fois. Je la remis docilement à ces fripons, qui, satisfaits de me l'avoir enlevée, se retirèrent aussitôt, laissant à mes porteurs la liberté de me rendre chez moi.

Je n'en fais pas le fin, ma tante; je fus un peu étourdi de cet événement. Outre que j'étois sensible à la perte de mes louis, j'étois fort en peine de mon laquais, qui ne revenoit point. Qu'est-il devenu, disois-

je, ce pauvre garçon? Peut-être aura-t-il voulu faire quelque résistance; car il est plein de courage et de zèle, et il se sera fait tuer. Cela n'est pas impossible. Que je vais avoir d'inquiétude jusqu'à ce que je sois éclairci de son sort! Pendant que je m'affligeois de cette façon, admirez l'enchaînement des causes secondes, l'Épine arriva tout essoufflé. Ah! te voilà! lui dis-je avec émotion. Hé pourquoi n'es-tu pas revenu plus tôt? Que tu m'as causé d'alarmes! Monsieur, me répondit-il, je viens les dissiper en vous apprenant le coup d'état que j'ai fait. Dans le moment que vous avez lâché votre bourse à l'un des deux voleurs qui vous l'ont demandée, j'étois auprès de lui, et l'étourdi, me prenant pour un de ses camarades, me l'a mise entre les mains. Alors, exerçant les bonnes jambes que le ciel m'a données, je me suis, par une course légère, éloigné de ces honnêtes gens; et, par de longs détours que j'ai jugé à propos de prendre, ajouta-t-il en montrant ma bourse, je me rends auprès de vous avec vos louis que j'ai sauvés de leurs griffes. Vous vous imaginez bien, ma tante, que je ne manquerai pas de récompenser l'Épine.

Il le mérite bien, s'écria la marquise. Un pareil domestique n'est pas commun: il est du moins plus honnête homme que celui qui vouloit escamoter cent pistoles à son maître. Messieurs, dit le curé, j'ai mis à part une dépêche qui me paroît originale: elle contient l'histoire d'un singe. Je ne sais si vous êtes curieux de l'entendre. Très-curieux, répondit le chevalier, et je vous assure que ces dames en seront ravies. Elles écoutent avec

attention des histoires de chiens et de chats, et vous doutez qu'elles prennent plaisir au récit des actions du singe, qui est de tous les animaux la machine la plus ingénieuse? Vous n'y pensez pas. Lisez hardiment cette lettre. Le pasteur, aussi persuadé que le chevalier qu'elle seroit du goût de la compagnie, en fit dans le moment la lecture.

LETTRE XXII.

D'un ami à son ami.

HISTOIRE DU SINGE DE CORDOUE.

Je ris hier de bon cœur en entendant raconter l'aventure d'un singe; et, puisqu'elle m'a diverti, j'ai cru que je pouvois vous en faire le récit. Elle est trop plaisante et trop singulière pour vous ennuyer. La voici telle qu'elle m'a été détaillée par un honnête homme, qui m'a protesté qu'elle étoit véritable. Il y avoit à Bordeaux un gentilhomme qui étoit tellement adonné au jeu des échecs, qu'il fut surnommé par les rieurs de la ville *le chevalier de l'Échiquier*. Il est vrai qu'il faisoit de ce jeu-là l'unique occupation de sa vie. De sorte qu'il devint le plus fort joueur de Gascogne. Il n'y avoit personne qui osât jouer à but avec lui.

Dans le temps de sa plus grande réputation il passa par Bordeaux un cavalier espagnol qui voyageoit. Il s'arrêta quelques jours dans cette ville, et vit par

hasard jouer dans un tripot le chevalier de l'Échiquier, dont tout le monde admiroit les coups. A chaque pièce qu'il touchoit, on entendoit un murmure applaudissant. A la fin d'une partie, l'Espagnol lui dit : En vérité, seigneur Français, je suis étonné de trouver en France un homme qui joue aux échecs aussi bien que vous. Sans vous flatter, je vous dirai que vous me paroissez de la force de don Gabriel de Roquas, qui passe pour le plus fort joueur qu'il y ait en Espagne. Seigneur cavalier, lui répondit le Gascon, qu'est-ce que c'est que ce don Gabriel? Je n'en ai jamais ouï parler. C'est un gentilhomme cordouan, répliqua l'Espagnol; et il est actuellement à Cordoue, où tous les jours il arrive, de tous les endroits de la monarchie d'Espagne, des joueurs qui, s'imaginant être des Calabrois, osent lui proposer de jouer une partie; mais aucun de ces téméraires ne le gagne; et ils s'en retournent tous chez eux persuadés qu'aucun mortel n'est comparable à don Gabriel. Ils ont peut-être tort, reprit le chevalier de l'Échiquier; et jusqu'à ce que ce redoutable Cordouan m'ait vaincu, je ne le croirai point invincible. Au lieu de me le faire craindre en me le peignant si terrible, vous m'inspirez l'envie d'aller à Cordoue le provoquer au combat, et dussé-je grossir le nombre des audacieux qui ont augmenté sa gloire par leur défaite, je pars dès demain pour l'Espagne. Je brûle d'impatience de me voir aux mains avec un ennemi digne de moi.

Vous croyez peut-être que ce Gascon ne parloit pas sérieusement. Pardonnez-moi. Dès le jour suivant il partit de Bordeaux, sans s'embarrasser de ce qu'on

pourroit dire d'un voyage si ridicule; et, suivi d'un valet bien monté comme lui, il se mit en chemin pour Cordoue. Aussitôt qu'il fut arrivé dans cette ville, il s'informa de la demeure de don Gabriel de Roquas, et s'y étant rendu, il trouva ce gentilhomme qui jouoit aux échecs avec un petit singe, qui étoit assis à la façon de son espèce sur une table, un échiquier devant lui. Le seigneur don Gabriel se leva pour recevoir l'étranger, qui, l'abordant fort civilement, lui dit: Seigneur, vous voyez un gentilhomme français qui, sur le bruit de votre réputation, vient exprès de son pays pour vous prier d'avoir la complaisance de jouer avec lui une partie d'échecs. Vous aimez donc bien ce jeu-là, lui répondit don Gabriel en souriant, puisque vous venez de si loin me faire une pareille proposition; et, selon toutes les apparences, vous jouez parfaitement? Assez bien, répliqua le Gascon; et, pour vous couper court, je vous avouerai franchement que je suis le coryphée des joueurs d'échecs de Bordeaux. Je m'en réjouis, dit le seigneur de Roquas. Nous allons voir tout à l'heure ce que vous savez faire: voilà un échiquier préparé; toutes les pièces sont posées. Asseyons-nous et jouons. Là-dessus ils prennent leurs places, et commencent la partie. Mais à peine ont-ils joué cinq ou six coups que don Gabriel se lève avec vivacité en disant: Vous n'êtes pas de ma force; il est inutile de continuer; vous ne pouvez tout au plus gagner que mon singe.

A ces derniers mots, le Français, le prenant pour un trait railleur, dit au Cordouan, de l'air d'un homme qui se croit insulté : Seigneur don Gabriel, je m'ima-

gine, Dieu me damne, que vous vous moquez de votre serviteur. A votre avis, suis-je fait pour jouer avec un singe? Vous pouvez jouer avec le mien, répondit don Gabriel, car c'est un animal plein d'adresse et d'intelligence. Il entend tout ce que je lui dis, et je l'ai trouvé si disciplinable, que je lui ai montré à jouer aux échecs. Aux échecs! s'écria le Français avec une extrême surprise. Cela peut-il être? Il ne tiendra qu'à vous, reprit le Cordouan, d'en être témoin tout à l'heure; et je vous assure qu'il s'en acquitte si bien, que je parierois plutôt pour lui que pour vous. Sandis! dit le Gascon, je crois que vous me bernez. Un singe jouer aux échecs! Il faut que je joue une partie avec lui par curiosité; je veux avoir le cœur net sur cela.

Le gentilhomme de Cordoue, pour le satisfaire, appela son singe : Narcisse, lui dit-il, mets-toi à ma place, et achève la partie que j'ai commencée avec ce seigneur étranger. Alors le singe sauta sur la table, se plaça devant le Gascon, et en moins de dix coups le fit échec et mat. Le chevalier de l'Échiquier, qui ne s'étoit point attendu à perdre si promptement la partie, au lieu de rire de l'aventure, en fut si mortifié, que, se laissant aller à la colère, il jeta Narcisse à six pas de lui d'un coup de poing. Le pauvre animal en poussa un cri perçant, et se retira en faisant d'horribles grimaces. Le seigneur de Roquas ne vit pas sans chagrin maltraiter son singe; il en fit des reproches au Gascon. Vous êtes bien vifs, vous autres Français, lui dit-il; pourquoi avez-vous frappé mon singe? Cela ne se fait point entre bons joueurs. Si vous avez perdu la partie, ce n'est qu'à vous seul que vous devez vous en prendre.

Vous avez raison, seigneur don Gabriel, lui répondit le gentilhomme de Bordeaux, j'ai tort, je l'avoue; nous autres Gascons nous avons le sang un peu chaud. Je vous demande pardon de mon injuste emportement; et pour me réconcilier avec monsieur votre singe, je vous prie de l'engager à me donner ma revanche. C'est ce que je n'oserois vous promettre, lui repartit l'Espagnol. Mon singe est effrayé. Je ne sais s'il voudra m'obéir; cependant je vais tâcher de le faire revenir. En même temps il se mit à rappeler l'animal, employant tantôt la prière et tantôt la menace. Mais l'indocile Narcisse, au lieu de se montrer, se tenoit caché dans un coin, craignant de s'exposer, s'il paroissoit, à recevoir un nouveau coup de poing. Son maître toutefois lui parla de façon qu'il le rassura; et l'ayant fait revenir auprès de lui : Allons, mon fils, lui dit-il en le caressant, donne à Monsieur sa revanche, et ne crains rien. Il est fâché de t'avoir frappé. Cela ne lui arrivera plus. Le singe aussitôt se remit sur la table, devant l'échiquier, et commença une seconde partie en tremblant de tous ses membres, car la vue du Français lui faisoit peur. Narcisse joua pendant un quart d'heure sans faire le moindre mouvement qui pût laisser entrevoir le dessein qu'il méditoit; mais tout-à-coup sautant de dessus la table en bas, il prit la fuite avec épouvante, et disparut comme un éclair. Le Gascon, surpris de cette action du singe, demanda pourquoi il s'enfuyoit ainsi. N'en voyez-vous pas bien la raison? lui répondit don Gabriel. Vous n'avez plus que deux coups à jouer, après quoi il vous fera échec et mat. Et comme il n'a pas oublié de quelle manière

vous en usez avec les gens qui vous gagnent, il a pris, en singe prudent et sage, la précaution de s'éloigner de vous avant la fin de la partie.

Le chevalier de l'Échiquier, ne pouvant se consoler d'avoir été battu aux échecs par un joueur automate, reprit à l'heure même le chemin de Bordeaux, où ses amis ne manquèrent pas de lui demander à son retour s'il avoit gagné don Gabriel de Roquas. Comment aurois-je pu le gagner, Messieurs? leur répondit-il; je n'ai pu même gagner son singe.

Toute la compagnie applaudit à l'histoire du *Singe de Cordoue*. En vérité, Messieurs, dit la marquise, il faut convenir qu'il y a des animaux qui font des choses bien surprenantes. Pour moi, dit le chevalier, cela ne m'étonne point du tout, puisque les bêtes, à ce qu'on dit, sont animées par autant de démons qui les font agir; ce que je n'ai pas de peine à croire à présent; car pour jouer aux échecs aussi bien que Narcisse il falloit que ce singe eût le diable au corps.

LETTRE XXIII.

D'un homme d'affaires à une dame d'Alençon.

Je demeure d'accord avec vous, Madame, que M. B... n'étoit pas un homme fort estimé dans le monde. La bassesse de sa naissance et des premiers emplois qu'il a exercés ne rendent pas sa mémoire fort vénérable; mais il n'est pas moins vrai aussi qu'il

avoit l'âme noble et généreuse. Je l'ai connu assez particulièrement; et si j'avois à écrire son histoire, j'ose dire que je pourrois citer mille traits de générosité qui ne sont sus que des personnes qui s'en sont ressenties; car M. B... ne faisoit point plaisir par ostentation. Permettez-moi de vous en rapporter un seulement.

M. B... étant un jour à la Comédie-Italienne, se trouva dans une loge auprès d'un chevalier de Saint-Louis, homme d'esprit et de bonne mine. Ils lièrent ensemble conversation, et ils se plurent réciproquement. A la fin de la comédie, M. B... dit au chevalier: Monsieur, sans façon, voulez-vous venir souper chez moi? ma table n'est pas mauvaise, et j'ai toujours bonne compagnie. Le militaire accepta la proposition. Ils sortirent aussitôt de l'hôtel de Bourgogne, et M. B... ayant fait monter son convive dans son carrosse, qui étoit à la porte, il l'emmena chez lui. Ils y trouvèrent trois ou quatre hommes qui étoient venus là pour souper, qui paroissoient des personnes de condition, et qui l'étoient effectivement. Ils se mirent tous gaiement à table, et y demeurèrent jusqu'à une heure après minuit, en tenant de joyeux propos, et en buvant les meilleurs vins. Après le repas, les convives se retirèrent chacun chez soi; mais, avant qu'ils se séparassent, M. B... pria le chevalier de Saint-Louis de venir le plus souvent qu'il pourroit souper avec lui; ce que le chevalier lui promit. Cependant, quoiqu'ils fussent très-contents l'un de l'autre, le militaire, loin de tenir sa promesse, et de cultiver l'amitié de M. B..., ne songea plus à lui.

Il y avoit déjà trois mois d'écoulés depuis le jour qu'ils avoient fait connoissance à la Comédie-Italienne, lorsque le chevalier, par le crédit d'une duchesse dont il avoit été écuyer, obtint un petit gouvernement qui ne valoit tout au plus que mille écus de rente, encore la protectrice exigeoit-elle de sa reconnoissance un présent de quatre mille livres : ce qui le mettoit dans le plus grand embarras du monde; car outre que M. le gouverneur étoit un cadet de la Garonne, et par conséquent très-mal en espèces, il n'avoit pas un ami qui fût en état de lui prêter une pistole. Que faire dans une si fâcheuse situation? Il se ressouvint alors de M. B..., et se repentant de l'avoir négligé : Qu'as-tu fait, malheureux? se disoit-il à lui-même avec amertume. La fortune, qui te préparoit la grâce que tu as reçue de la cour, t'avoit procuré une connoissance qui te seroit peut-être aujourd'hui d'un grand secours, si tu l'avois ménagée. Tout hardi que tu es, tu n'auras pas le front de revoir M. B...; si tu avois cette effronterie, il t'en puniroit par un juste refus. Après ces réflexions il en faisoit d'autres que la nécessité lui fournissoit, et il se résolut enfin à recourir à M. B..., au hasard de s'exposer à une réception désagréable. Mais le poli M. B..., au lieu de lui faire un mauvais accueil, le reçut fort gracieusement. Ah! chevalier, lui dit-il d'un air riant, vous savez que j'ai sujet de me plaindre de vous. Vous m'avez manqué de parole. Je confesse ma faute, lui répondit le militaire, et je vous avouerai, à ma honte, que je suis encore plus coupable que vous ne pensez, puisque ma visite est un peu intéressée. En même temps il lui détailla de

quelle manière et à quelle condition il avoit obtenu son gouvernement; et il ne lui cacha point l'embarras où il étoit de trouver quatre mille francs pour son avare duchesse. Il crut qu'après ce détail M. B... pourroit lui offrir sa bourse; mais le financier ne fit que rire de sa situation : Allez, allez, monsieur le chevalier, lui dit-il, un galant homme comme vous ne doit pas être embarrassé pour si peu de chose. Vous vous tirerez de là sans peine. Voici des convives qui nous viennent; il ne faut songer qu'à nous réjouir. Il arriva en effet dans ce moment plusieurs cavaliers qui avoient coutume de venir régulièrement tous les jours dîner chez M. B... On se mit à table, et l'on fit très-bonne chère. Quoique notre gouverneur n'eût pas l'esprit dans une disposition gaie, il ne laissa pas de briller pendant le repas; car il étoit tout-à-fait amusant. Il poussa encore quelques bottes au financier touchant les quatre mille livres en question; mais jugeant que c'étoit infructueusement, il ne lui en parla plus; et perdant toute espérance de réussir de ce côté-là, il sortit dans le dessein d'aller ailleurs chercher quelqu'un qui voulût lui prêter cette somme. Le pauvre diable, sans le trouver, courut tout le reste de la journée, et se retira le soir fort chagrin dans l'hôtel garni où il étoit logé. Monsieur, lui dit son hôtesse, il y a là-haut un homme qui vous attend depuis trois heures pour le moins, à la porte de votre appartement, et qui est chargé d'une petite hotte qui me paroît pleine d'espèces.

Ces paroles émurent terriblement notre chevalier, qui monta vite à son appartement, et rencontra véritablement un homme couché par terre à sa porte, la

tête appuyée sur une hotte remplie de sacs d'argent : Mon ami, lui dit le militaire, à qui en voulez-vous ? Au chevalier de Mexignac, lui répondit le porteur de hotte ; ne seroit-ce point vous, par aventure ? Oui, mon enfant, lui repartit le chevalier d'un air doux et honnête ; qu'est-ce qu'il y a ? Monsieur, reprit le porteur, ce sont dix sacs de mille francs chacun que M. B... vous envoie. A ces mots, le chevalier de Mexignac, transporté de joie, donna une pistole au porteur pour boire à sa santé ; et, pénétré de la plus vive reconnoissance, il se rendit le lendemain matin au lever du financier : Monsieur, lui dit-il en l'abordant avec toutes les marques d'un homme fort sensible au bienfait reçu, permettez que je vous témoigne tout le ressentiment que j'ai du plaisir que vous m'avez fait. Je n'oublierai jamais que je vous dois le bonheur de ma vie. Ne parlons point de cela, interrompit M. B..., je suis bien aise de vous voir content. Mexignac voulut lui faire un billet de dix mille francs, mais le financier s'y opposa : Non, chevalier, lui dit-il, je ne veux point de billet. Commencez par satisfaire votre duchesse, et employez le reste de votre argent à vous arranger dans votre petit château. Ne songez à payer vos dettes qu'après vous être enrichi dans votre gouvernement. C'est le terme que je vous prescris pour vous acquitter envers moi. Voilà, Madame, une action de M. B... Je la tiens d'un ami du chevalier de Mexignac, qui la lui a lui-même révélée, pour faire honneur à la mémoire de son bienfaiteur.

Que l'âme de ce financier, s'écria le baron, jouisse

d'un repos éternel! C'étoit un galant homme. Je crois bien que dans le cours de sa vie il a fait plus d'un tour de son métier; mais je les lui pardonne, puisque ses exploits sont mêlés de traits généreux. Entre nous, dit la marquise, il me semble que le chevalier de Mexignac ne méritoit guère que M. B... lui rendît service. Il est vrai, reprit le baron, que tout autre que ce financier auroit été plus vindicatif; mais il en est plus estimable.

LETTRE XXIV.

D'un frère à sa sœur.

HISTOIRE D'UN ENFANT GATÉ.

Vous faites bien, ma sœur, de ne pas trop aimer vos enfants; je veux dire, de ne leur pas montrer toute la tendresse que vous avez pour eux. Par cette conduite prudente et sage vous éviterez le chagrin qui dévore aujourd'hui madame Argante, veuve d'un trésorier de France. J'aurois tort de ne vous pas mander l'aventure qui vient d'arriver dans sa famille. Ce détail vous confirmera dans le dessein de continuer, comme vous avez commencé, à donner à mes neveux et à mes nièces une éducation un peu sévère.

Madame Argante a une fille de seize à dix-huit ans, et un fils de dix-neuf. Cette mère folle, au lieu de les aimer également tous deux, a peu d'affection pour sa fille, et idolâtre son fils. Ce sont pourtant deux sujets

bien différents. Hortense est belle et vertueuse, et Saint-Fard a tous les vices de la jeunesse. Néanmoins, quoique la sœur ait toutes les bonnes qualités du cœur et de l'esprit, sa mère n'y fait aucune attention; quelques sottises que fasse le frère, madame Argante en est charmée. Elle aime ce qu'elle devroit haïr, et hait ce qu'elle devroit aimer. Tous ses parents, et principalement un célèbre avocat, qui est son frère, lui disent en vain tous les jours que Saint-Fard est plongé dans toutes sortes de débauches, elle ne peut ajouter foi aux rapports qu'on lui fait contre un fils si chéri. Loin de se laisser prévenir contre lui, elle l'excuse, et prend sa défense avec vivacité : Allez, allez, leur dit-elle, vous êtes tous de faux délateurs. Vous lui en voulez; vous le haïssez, parce que je l'aime; mais vous avez beau vous déchaîner contre ce pauvre garçon, plus vous m'en direz du mal, plus il me sera cher. Que répondre à cela? Comment faire entendre raison à une mère si entêtée? Il n'y avoit que Saint-Fard qui pût faire ce miracle. Lui seul pouvoit se détruire dans un esprit si prévenu en sa faveur; ce qui, grâce au ciel, est arrivé de la façon que je vais vous le dire : Avant-hier, Saint-Fard ayant appris que sa mère avoit reçu un remboursement de vingt mille écus en or, trouva moyen de s'en rendre maître, à l'aide d'un valet dévoué à ses volontés, et prit la fuite avec cette somme; mais les parents aussitôt, en ayant été avertis, firent leurs diligences, et, du consentement de madame Argante, qui pour le coup ouvrit les yeux, Saint-Fard fut arrêté et enfermé à Saint-Lazare, d'où il ne sortira de long-temps.

Le lecteur se disposoit à continuer, mais il s'arrêta en disant à la compagnie : Voici une lettre qui me paroît un peu trop badine; je suis tenté de la supprimer. Gardez-vous-en bien, s'écria le chevalier, ce sont celles que j'aime. Je n'en doute pas, reprit le pasteur; et je veux bien en faire la lecture, à condition que les dames, si elles n'en sont pas contentes, ne s'en prendront qu'à vous. Oui, volontiers, dirent-elles; vous n'avez qu'à lire, et pour peu que la lettre blesse nos oreilles délicates, le chevalier aura affaire à nous.

LETTRE XXV.

D'un gentilhomme d'Anjou, qui fait à Paris l'homme à bonnes fortunes, à un chevalier de son pays.

Puisque vous voulez tenir registre de mes aventures, chevalier, j'en ai deux nouvelles à vous mander aujourd'hui pour grossir le volume. Elles sont, il est vrai, fort différentes; mais l'histoire de ma vie en sera plus variée.

Je suis actuellement aux trousses de la veuve d'un avocat pour laquelle les Parques ont déjà filé six lustres tout au moins. C'est une femme belle, bien faite, et digne d'occuper une place dans la galerie de mes maîtresses. Mais, entre nous, je ne sais si je dois me flatter d'en pouvoir faire la conquête; car c'est une dame qui me paroît fière et très-indifférente. Cependant je vais vous dire où j'en suis avec elle, et vous

jugerez si j'ai tort ou raison de concevoir les plus douces espérances. Il y a huit jours que mon avocate et deux de ses amies acceptèrent une partie que je leur proposai. Je les menai à Saint-Cloud, où nous passâmes l'après-dînée à nous promener, et nous y soupâmes. Vous vous imaginez bien que je fis l'agréable et le passionné auprès de ma veuve; mais halte-là, s'il vous plaît : les plus innocentes libertés me furent interdites, et l'on ne me laissa de libre que la langue, que j'employai à débiter des lieux communs. Tel fut le sot personnage qu'il me fallut faire pendant le souper.

Enfin, après le repas, nous remontâmes en carrosse pour nous en retourner à Paris. Par hasard, ou autrement, les deux amies de l'avocate se placèrent dans le fond, de sorte que je me trouvai sur le devant, à côté de ma princesse. J'en ressentis une douce émotion; et la nuit, qui étoit des plus obscures, m'inspirant une hardiesse que je n'aurois osé prendre le jour, je me saisis de la main de ma veuve pour la baiser à la dérobée; mais la dame la retira dans le moment avec tant de précipitation, que j'eus tout lieu de penser que mon action lui avoit déplu. Qu'as-tu fait, misérable? me dis-je alors à moi-même; tu perds par ta faute une bonne fortune : elle n'auroit pu t'échapper si tu ne l'eusses pas brusquée. Je me repentois de ma vivacité, et je croyois que mon avocate ne me le pardonneroit jamais, lorsque je sentis revenir à moi sa main, qu'elle n'avoit retirée que pour ôter son gant.

Le baron, le marquis et le chevalier interrompirent en cet endroit de la lettre le lecteur par de grands

éclats de rire; et c'étoit une chose assez plaisante à voir que la peine qu'avoient les dames à s'empêcher de suivre leur exemple. Voilà, s'écria le baron, comme on juge mal des femmes. Et si vous voulez entendre le reste de la lettre, dit le pasteur, vous verrez comme on juge mal des filles. Voyons cela, dit le marquis. Aussitôt le curé poursuivit ainsi la lecture de la dépêche commencée :

Il n'est pas besoin de vous en dire davantage. Venons présentement à une autre aventure qui m'arriva quatre jours après. De Senlis, où j'avois été pour affaire, je revenois à Paris par le coche. Il y avoit dedans une jeune personne qui s'attira mon attention par une figure des plus piquantes. C'étoit une de ces petites grisettes qui ont une chemise blanche, et un air tout appétissant. Il faut observer qu'elle étoit placée sur le devant du carrosse, et moi à ses pieds, puisque j'étois à la portière de son côté. J'eus bientôt lié conversation avec elle; et, comme je me trouvois à portée de me faire entendre en parlant tout bas, je ne négligeai pas cette commodité. Je lui adressai d'abord quelques paroles flatteuses à demi-voix, en lui faisant les doux yeux, et, jugeant par ses réponses naïves que c'étoit une fille toute neuve, une innocente qui n'avoit point encore été cajolée, la conquête m'en parut plus précieuse. Aussi, employant pour la tenter tout ce que j'avois d'art, je passai la journée à lui faire des mines, auxquelles il me sembla qu'elle prit quelque plaisir. La nuit, pendant ce temps-là, nous surprit, et son obscurité devint telle, que nous ne pouvions plus nous voir dans le carrosse. Alors, faisant réflexion que ma

grisette et moi nous allions bientôt nous quitter pour jamais, je ne voulus point me séparer d'elle sans avoir fait un peu le badin. J'eus l'audace, et je m'en repens bien, je vous assure, de porter la main sur un de ses pieds qui étoit auprès de moi. Je la passai et repassai en badinant sur la boucle de son soulier; et comme la belle ne fit aucun mouvement qui marquât que le jeu lui déplaisoit, je gagnai le gras de la jambe. On me laissa faire. Cela me rend plus insolent, et *d'encore en encore*, je parviens à la rotule du genou; mais ma témérité fut punie à l'instant, car je me sentis enfoncer dans la main une longue épingle, qui m'obligea bien vite à lâcher prise.

Dans cet endroit les dames, interrompant à leur tour le curé, se mirent à rire, et elles applaudirent fort à l'action de la grisette. Pour une innocente, dit la comtesse, ne trouvez-vous pas, Messieurs et Mesdames, qu'elle s'est bien tirée d'embarras? Pardonnez-moi, Madame, répondit le baron; bien des filles d'esprit, à sa place, n'en auroient peut-être pas fait autant. Messieurs et Mesdames, s'écria le pasteur, écoutez-moi, s'il vous plaît; voici une dépêche plus digne de votre attention que la dernière.

LETTRE XXVI.

D'un abbé de Paris à une dame d'Angers, qui lui avoit demandé son sentiment sur le goût.

Vous me demandez, Madame, ce que c'est que le bon goût, quelles sont les personnes qui le possèdent et qui jugent sainement des ouvrages d'esprit? Je vous avouerai franchement que je n'en sais rien. Si vous faites cette question aux pédants hérissés de grec et de latin, ils vous diront d'un air orgueilleux que c'est à leur école qu'il faut aller pour puiser dans les belles sources de l'antiquité la connoissance du vrai bon. Faites la même demande aux personnes de qualité, elles vous répondront que c'est dans leur commerce seul que réside le bon goût. Adressez-vous enfin aux gens de lettres, et à ces hommes qui brillent dans les cafés en mettant le taux aux nouveautés littéraires; ils ne manqueront pas d'être assez vains pour vous faire réponse qu'il n'appartient qu'à eux de décider. On pourroit, ce me semble, conclure de là que le goût est arbitraire. Comment, arbitraire! s'écrieront avec emportement certains beaux esprits, qui veulent passer pour les oracles de la littérature; n'est-ce pas à nous qu'il faut s'en rapporter? Quand nous approuvons ou condamnons une pièce de théâtre, par exemple, notre jugement ne doit-il pas faire loi? Apprenez que notre censure et notre approbation sont des arrêts dont on ne peut appeler. Il est vrai, répondrai-je à ces

génies décisifs, que votre réputation pourroit en imposer au public, si vous vous accordiez ensemble; mais bien loin d'être d'un même sentiment sur un ouvrage, vous en parlez contradictoirement, et vous vous échauffez là-dessus jusqu'à vous dire des injures grossières. Après cela, pensez-vous qu'on veuille s'en fier à vos décisions? Non, Messieurs, on n'est sûr de rien avec vous; et pour vous prouver que le goût est arbitraire, je ne veux que vous demander pourquoi deux critiques qui paroissent avoir une égale mesure d'intelligence et d'esprit ne sont pas du même sentiment sur un ouvrage? Pourquoi l'un trouve-t-il mauvais ce que l'autre trouve bon? c'est que chacun a sa façon de penser: donc le goût est arbitraire. Pour moi, Madame, je le crois ainsi, et je regarde comme des esprits superbes, et des fanatiques, tous ceux qui veulent qu'on ne pense pas autrement qu'eux.

Je suis du sentiment de cet abbé, dit le marquis; le goût me paroît arbitraire. Et à moi aussi, s'écria le chevalier. Ne dit-on pas ordinairement: *tot capita, tot sensus?*

Il y a, j'en conviens, têtes et têtes; mais les meilleures ne s'accordent pas mieux entre elles que les autres; je pense que le bon goût est un trésor imaginaire, que les esprits présomptueux croient posséder réellement.

Oh çà! M. le chevalier, dit alors le lecteur après s'être saisi d'une nouvelle lettre, voici une dépêche qui sera de votre goût, car elle contient des bagatelles que vous aimez.

LETTRE XXVII.

D'un gendarme de la garde à un de ses camarades qui est en province.

Je me souviens, mon cher camarade, que j'ai promis de vous écrire les affaires d'honneur et les événements de galanteries qui pourront arriver à Paris pendant votre absence.

Je vais, pour commencer à tenir ma promesse, vous apprendre un galant exploit de notre camarade Damis. Ces jours passés il sortit de chez lui sur les cinq heures du soir en chaise à porteurs, pour aller voir une dame dont il étoit nouvellement devenu amoureux. Il avoit un habit riche et tout neuf, ce qu'il est bon de remarquer, avec des bas de soie à coins d'or, et tout le reste de l'ajustement d'un homme à bonnes fortunes. Enfin poudré, musqué, adonisé, il arrive au port où tendoient ses désirs, c'est-à-dire à la rue Montorgueil, car c'étoit là que sa princesse demeuroit. A deux cents pas de chez elle il sort de sa chaise, renvoie ses porteurs, et, pour faire les choses avec moins d'éclat, il continue son chemin à pied; mais un démon jaloux de ses plaisirs confondit sa discrétion. Il survint tout-à-coup un orage qui l'obligea de gagner une allée, pour s'y mettre à couvert d'une effroyable pluie, qui fit en moins d'un quart d'heure un fleuve de la rue Montorgueil.

Tandis que le ciel lâchoit ses écluses sur la ville de

Paris, comme s'il eût voulu l'abîmer pour châtier ses habitants, Damis, en se morfondant, faisoit dans son allée des réflexions morales à la manière des gendarmes, je veux dire en maudissant ce temps affreux, et jurant comme un païen. Il y avoit déjà près de trois heures qu'il gardoit là le mulet, lorsqu'il plut à Dieu que la pluie cessât. Mais notre galant n'en fut guère plus avancé, car il lui fallut attendre l'écoulement des eaux, ce qui le mena jusqu'à la nuit, qui ce soir-là devint très-sombre. Cependant avec de la patience on vient à bout de tout. Damis sortit de son allée, et marchant le long du ruisseau, qui étoit fort large, il s'avança vers la maison de sa nymphe. Il se flattoit que l'amour lui alloit tenir compte de ce qu'il venoit de souffrir; et dans une si douce espérance il chantoit d'un air gai, entre ses dents, ces vers d'opéra :

Il est fâcheux de supporter des chaînes,
C'est un cruel tourment;
Mais quand l'amour en veut payer les peines,
C'est un plaisir charmant.

Il faut remarquer que pour entrer chez la dame il avoit le ruisseau à passer; ce qu'il entreprit de faire : mais admirez le malheur qui le poursuivoit ce jour-là; dans l'instant qu'il se disposoit à sauter le ruisseau, un homme, de l'autre côté, pressé de la même envie, le sauta aussi au même instant, de sorte que Damis et lui venant à se rencontrer, se heurtèrent si rudement, qu'ils tombèrent l'un et l'autre tout de leur long dans le ruisseau. Ils poussèrent aussitôt chacun un cri, et ce qu'il y a de merveilleux dans cette aventure, c'est

qu'ils se reconnurent à la voix : C'est Moncade ! dit Damis : C'est Damis ! dit Moncade. En même temps, s'étant relevés tous deux, ils ne purent s'empêcher de rire de cet événement, et de se voir dans l'état où ils se trouvoient : Camarade, dit Damis, soyons francs et sincères ; ne viendrois-tu point par hasard de chez une dame de ma connoissance ? Cela pourroit bien être, lui répondit Moncade. Où demeure-t-elle, et comment l'appelle-t-on ? Ne seroit-ce pas Belise ? Justement, reprit Damis ; c'est toi qui l'as nommée. Ah ! l'infidèle ! ah ! la perfide ! j'aurois juré qu'elle n'aimoit que moi. Désabusons-nous tous deux, mon ami, dit Moncade, j'ai aussi été la dupe de cette friponne. Abandonnons-la pour jamais, et rendons grâce au ciel du malheur qui vient de nous arriver, puisqu'il est cause que nous sommes détrompés.

Les dames et les cavaliers s'égayèrent à l'envi aux dépens de Damis. Ce n'étoit pas la peine, dit le baron, de se faire faire un si bel habit neuf, et de se parer comme pour aller à la noce. Il est vrai, dit le marquis, qu'il a perdu bien désagréablement son étalage. Pour moi, interrompit la comtesse assez sérieusement, je le plains, car enfin en tombant il s'est peut-être blessé. Oui, vraiment, s'écria la marquise d'un air moqueur ; le pauvre petit poulet ! ne craignez-vous pas qu'il en meure ? Monsieur le curé, poursuivit-elle en adressant la parole au pasteur, que nous allez-vous lire à présent ? Une lettre tendre et passionnée, répondit-il, celle d'une amante embrasée de mille feux, à son amant absent depuis trois mois. Fi donc, dit le chevalier,

cela doit être fade. Faites-nous grâce de celle-là. Le jargon des amours m'ennuie. Quand je prête l'oreille aux lamentations d'une dame que l'amour presse, il me semble que j'entends gémir une chatte amoureuse sur les gouttières. Encore une fois, monsieur l'abbé, passez celle-là. Qu'il s'en garde bien, dit la marquise; la comtesse et moi nous serons bien aises d'en entendre la lecture. Nous avons eu la complaisance de nous prêter à votre goût; vous ne refuserez pas, chevalier, de vous accommoder un peu au nôtre. Le curé, sans hésiter, satisfit ainsi les dames.

LETTRE XXVIII.

D'une amante passionnée à son amant absent.

Vous me faites, mon cher amant, une peinture assez vive des maux que l'absence vous fait souffrir; et si elle n'est pas moins vraie qu'elle est touchante, je suis très-contente de vous. Mais vous avez beau me vanter votre amour, il est impossible que vous m'aimiez autant que je vous aime. Je renonce à tous les devoirs de la société pour m'occuper uniquement de ma tendresse. Je déteste tout ce qui peut un instant détourner de vous ma pensée. Je ne prends plaisir qu'à me souvenir des serments que vous m'avez faits de m'aimer toujours; et je me plais à m'imaginer que vous êtes incapable de les violer. Mais, dites-moi, songez-vous qu'il y a trois grands mois, trois siècles, que nous vivons séparés l'un de l'autre? Votre absence ne finira-t-elle jamais? Le ciel

m'auroit-il réservée au malheur de ne plus vous revoir? Non, je ne le crois pas. Vous m'assurez que les affaires qui vous tiennent éloigné de votre Hortense vont être incessamment terminées. Il n'y a que cette flatteuse assurance qui soutienne ma vie; sans cela j'aurois déjà succombé sous le poids de votre éloignement. Qu'il vous vole de plaisirs, mon cher Dorante! Qu'il est fâcheux d'être écarté d'une maîtresse passionnée? Y faites-vous quelquefois réflexion? Je ne le crois pas. Si vous étiez sensible à ce que vous perdez, vous hâteriez votre retour.

Hé bien, chevalier, dit la marquise, trouvez-vous donc cette lettre si fade? Non, Madame, répondit-il; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est qu'elle est courte. Je m'attendois à un long verbiage d'amour : elle m'a trompé agréablement.

LETTRE XXIX.

D'une jeune bourgeoise de Paris à une de ses amies établie à Saumur.

Ma chère et bonne amie,

Puisque nous sommes dans l'habitude, depuis notre enfance, de nous faire mutuellement les confidences les plus délicates, je t'écris aujourd'hui pour t'apprendre un troc assez plaisant que nous avons fait Araminte et moi. Tu connois cette fille, et tu sais qu'il y a long-temps

que nous vivons ensemble dans une étroite liaison. Tu sais bien encore que nous avions pour amants, elle Clitandre, et moi Damon; mais les choses sont changées, et le récit que j'ai à te faire de ce changement va te divertir.

Il y a quinze jours que j'étois aux Tuileries avec Araminte : nous étions seules. Après quelques tours d'allées nous allâmes nous asseoir sur le gazon; et là, pourras-tu bien croire qu'elle me tint ce discours? Ma chère Angélique, je m'aperçois chaque jour que Clitandre a l'art de te plaire, et que tu ne serois pas fâchée de t'en faire aimer à mes dépens. Ces paroles me troublèrent un peu; et je voulus interrompre Araminte pour l'assurer qu'elle se trompoit dans ses soupçons; mais elle me ferma la bouche, en me disant avec vivacité : Ne t'imagine pas, ma mignonne, que j'aie la moindre envie de te faire des reproches. Ne me regarde point comme une fâcheuse rivale qui doit s'opposer à ton bonheur. Au contraire, je médite un dessein qui te fera plaisir à coup sûr. J'ai du goût pour Damon, ainsi que tu en as pris pour Clitandre; car tu voudrois en vain me le celer. Je lis dans ton âme, de même que tu vois ce qui se passe dans la mienne. Que cela n'altère point notre amitié. Bien loin d'imiter les femmes qui se brouillent par jalousie, songeons de concert aux moyens de nous rendre toutes deux contentes. Il m'en est déjà venu dans l'esprit un, entre autres, que tu approuveras; le voici : tu n'as qu'à feindre d'être mal satisfaite de Damon; fais-lui un crime de quelque faute d'attention qui lui sera échappée, ou d'un regard qu'il aura laissé tomber par hasard sur quelque jolie per-

sonne. Romps avec lui brusquement. Il voudra se justifier; ne l'écoute point, et le chasse de ta maison. Il ne manquera pas de venir à moi comme à ta meilleure amie, pour me prier de te parler en sa faveur. Je le lui promettrai; mais, au lieu de lui tenir parole, je lui dirai que je ne te puis fléchir. Je te peindrai inexorable; et, pendant ce temps-là, faisant agir sur lui tous mes charmes, il y aura bien du malheur si je ne viens à bout de t'enlever cet amant.

Tandis que tu emploieras cette ruse pour te défaire de Damon, poursuivit Araminte, de mon côté je la mettrai aussi en œuvre pour bannir de chez moi Clitandre, et te le livrer tout entier. Que dis-tu de ce stratagème? n'en es-tu pas contente? J'en suis charmée, lui répondis-je, et le succès ne m'en paroît pas incertain; car il faudroit que nous fussions bien maladroites si, avec de la jeunesse, un peu d'esprit et de beauté, nous rations les conquêtes que nous voulons entreprendre. Néanmoins, malgré toute ma confiance, je ne laisse pas de craindre une chose. Hé! quoi donc? me dit mon amie. La constance de Damon, lui repartis-je; c'est un homme qui a le défaut de trop s'attacher. J'ai peur qu'il ne s'obstine à me demeurer fidèle. Oh! que non, ma petite, repartit Araminte en souriant; va, j'y mettrai bon ordre. D'ailleurs fais réflexion qu'il y a plus de six mois qu'il te rend des soins; son amour est à demi usé. Je m'en aperçois, mon enfant, sa passion pour toi commence à s'assoupir; il faut de nouveaux appas pour le remettre en goût d'aimer.

J'entrai de bonne grâce dans les sentiments d'Araminte, et consentis au troc qu'elle venoit de me pro-

poser, en lui disant, avec une franchise égale à la sienne, que je ne demandois pas mieux que de lui céder Damon pour Clitandre, puisque les lois ne défendoient pas de changer d'amants comme de maris. Je ne doute pas, ma chère amie, que tu ne sois fort curieuse de savoir le reste. Je vais te le dire en peu de mots : nous jouâmes, Araminte et moi, parfaitement nos rôles. Nous ne fîmes pas inutilement les avances : et soit dit à notre honte ou à notre gloire, nous n'eûmes pas beaucoup de peine à nous souffler réciproquement Clitandre et Damon.

Cette lettre ne fut pas celle qui plut le moins à la compagnie. Voilà, dit la marquise, un tour de coquette bien imaginé. Je vous en réponds, s'écria le baron, je le trouve ingénieux, et bien digne de deux Parisiennes. On en pourroit faire une comédie assez plaisante, et l'intituler: *le Troc à la mode*. Le marquis et le chevalier applaudirent à l'idée du baron. Messieurs, dit alors le curé, je suis au bout de mes pièces. Je n'ai plus que deux lettres à vous lire. Hé bien! Monsieur, dit la marquise, faites-nous-en la lecture. En même temps le pasteur lut les deux lettres suivantes.

LETTRE XXX.

D'un aventurier joueur à un chevalier de ses amis, à Coutances.

Tu sais, cher ami, que je me plais à voyager, et que, pour ne pas loger dans des auberges ou des hô-

tels garnis, que je n'aime point, j'ai coutume de me marier dans toutes les capitales où je fais quelque séjour, pour être toujours chez moi. J'ai, par exemple, une femme à Florence, une autre à Venise; et, comme je n'en avois point à Paris, j'épousai, il y a huit jours, la veuve d'un commandeur; c'est une grosse réjouie entre deux âges, et qui a l'esprit fort amusant. Nous avons tous les jours bonne compagnie; et la fortune, qui m'est ordinairement favorable au jeu, prend soin d'entretenir l'abondance dans ma maison. Je me suis fait un devoir de t'apprendre cette nouvelle, qui ne te doit pas être indifférente. De grâce, chevalier, sitôt que tu seras de retour à Paris, viens chez moi par curiosité, tu verras un petit ménage qui sent bien son homme rangé.

Je suis, etc.

Je suis bien trompée, dit la marquise, si le chevalier, qui n'aime point les longues lettres, n'a pas trouvé celle-ci un peu trop courte. Vous ne vous trompez point du tout, Madame, je vous assure, lui répondit le chevalier. Le style de ce joueur me plaît assez. Je voudrois connoître ce vivant-là. Fi donc, monsieur le chevalier, s'écria la comtesse, vous ne pensez pas assurément à ce que vous dites. La connoissance d'un homme tel que celui-là ne vous convient nullement. Madame, dit alors le baron, ne voyez-vous pas bien qu'il badine? Je vous le garantis trop délicat pour vouloir se faufiler avec des veuves de commandeurs. Le curé, dans cet endroit, coupa la parole au baron, et lut enfin la dernière lettre, qui étoit conçue dans ces termes.

LETTRE XXXI ET DERNIÈRE.

Qu'un jeune poëte écrit à Bayeux à un de ses amis, et qui pourroit être intitulée : L'ÉCOLE DES AUTEURS.

MON CHER AMI,

La lettre que je t'écris aujourd'hui te causera, sans doute, une extrême surprise. La ferme résolution où je suis de renoncer à l'eau de l'Hippocrène te paroîtra aussi téméraire que celle qu'un ivrogne prendroit de renoncer au vin. Tu m'as vu, possédé du démon de la poésie, ne parler, ne m'occuper que de vers, sans me soucier de passer pour un fou; car c'étoit ce qu'on devoit penser de moi, à mon air trop vif, et à la rage que j'avois de lire mes vers à tout le monde. Je rougis à présent lorsque je me souviens de ma fureur poétique : Qu'as-tu donc fait, me diras-tu, pour te défaire si promptement d'une passion qui dure ordinairement toute la vie? Je vais te l'apprendre.

Un de mes amis me mena l'autre jour chez un homme de lettres, âgé de quatre-vingts ans pour le moins. Ce doyen des beaux esprits a encore tout le bon sens qu'il avoit dans sa virilité. Il aime, il est vrai, à discourir comme le bon homme Nestor; mais ses discours, aussi sensés que ceux de ce Grec, rendent son intempérance de langue respectable. Mon ami me présentant à ce vieillard, lui dit que j'étois un nourrisson des Muses; que je composois des vers en perfection, et que j'avois

commencé une tragédie que je me promettois de donner bientôt au public; en un mot, qu'on me regardoit comme un génie propre à consoler Paris de la perte du grand Corneille. Je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous n'en douteriez pas si vous vouliez entendre seulement une tirade de vers de sa façon. Cela n'est pas nécessaire, lui répondit en souriant le bel esprit octogénaire; je crois monsieur votre ami fort capable de produire des chefs-d'œuvre dramatiques. Mais veut-il bien me permettre de lui faire une question? Tant qu'il vous plaira, Monsieur, lui dis-je alors très-respectueusement. Hé bien, mon enfant, reprit-il, avez-vous du bien? Fort peu, lui répondis-je, pour ne pas dire point du tout. Cela étant, continua le vieillard, je me crois obligé en conscience de vous donner un conseil dont vous me paroissez avoir besoin. Votre famille ne vous destine-t-elle pas à remplir quelque charge? Pardonnez-moi, lui dis-je, mon père a dessein de me faire procureur, et je suis actuellement dans une étude à gratter le papier. Mais je déteste cette profession; l'amour de la poésie m'en a dégoûté. Tant pis, répliqua-t-il. Quoique vous puissiez choisir un autre métier que celui de procureur, je vous conseille, mon fils, de vaincre votre aversion, et de vous conformer aux vues de vos parents. Si la vie des poëtes vous paroît plus agréable, songez qu'elle est moins solide, et qu'elle a ses désagréments. Vous vous faites une idée charmante de mettre au théâtre une tragédie qui vous couronne de lauriers, sans savoir que ces lauriers se flétrissent promptement. J'ai vu Rotrou, Tristan, La Chapelle, Boyer, et dix autres poëtes après eux, adorés du public dans leur

temps; et je les vois aujourd'hui pour jamais écartés de la scène sur laquelle ils ont régné. Que les auteurs qui sont maintenant à la mode ne s'attendent pas à un autre sort. Heureux même ceux qui jouissent toute leur vie de l'estime qu'ils se sont attirée par de brillants succès; car il y en a qui ont le malheur de survivre à une grande réputation, et qui ne laissent après eux qu'un nom qui n'arrache plus d'éloges quand on l'entend prononcer.

Désabusez-vous donc, jeune homme, poursuivit le vieillard, et prenez un meilleur parti que celui de vous consacrer à la poésie : employez mieux votre jeunesse. La guerre ouvre à votre courage une noble carrière. Si vous aimez les lauriers, allez en cueillir dans les champs de Mars; ou bien allez dans le barreau protéger l'innocence; ou bien, enfin, vous attachant au commerce, partagez avec les négociants l'honneur de le faire fleurir dans l'état. Ces conditions sont préférables au stérile et pénible métier que vous avez envie de faire. Si vous étiez riche, ajouta-t-il, je vous dirois : Abandonnez-vous à votre penchant, faites des vers pour vous amuser; mais puisque vous ne l'êtes pas, occupez-vous plus utilement. Au lieu de courir après la gloire théâtrale, qui dans le fond n'est qu'une pure chimère, embrassez quelque honnête profession, visez à quelque bon emploi; cela vaudra mieux que tous les vers du monde. Faites-y bien réflexion, mon fils, et mettez à profit ce que je viens de vous dire.

Je rendis grâce à ce bon homme des avis salutaires qu'il venoit de me donner, en l'assurant que je ne les négligerois point. Monsieur, lui dis-je, vous venez de

me dessiller les yeux. Je reconnois mon erreur; je m'imaginois que la poésie conduisoit au palais de la fortune; et je vois bien à l'heure qu'il est qu'elle mène plutôt à l'hôpital. Qu'il y a de jeunes gens dans la même erreur qui ne sont point encore détrompés, et qui ne le seront peut-être que trop tard! Je suis ravi, me répondit-il, de vous avoir persuadé; c'est toujours un esclave que j'affranchis des liens de la poésie.

Tel fut l'entretien que j'eus avec ce sage et judicieux vieillard, dont les discours demeurent gravés dans ma mémoire. Je retournai chez moi en me les rappelant; et plus j'y pensois, plus je les trouvois solides. Enfin, mon cher ami, j'en ai si bien profité, que depuis ce jour-là je n'ai pas senti le moindre accès de poésie. Je suis radicalement guéri de ma métromanie. Il me semble que je te vois rire en ce moment, et que je t'entends crier *gare la rechute;* mais ne crains rien, loin d'avoir la démangeaison de rimer, je ne m'occupe plus l'esprit que de mémoires, que de productions, que de contredits; choses que je haïssois beaucoup auparavant, et qui commencent à me devenir moins désagréables de jour en jour; tu vois par là, mon cher, que je suis changé du blanc au noir, puisque je me dispose à grossir le nombre des procureurs, qui n'est déjà que trop grand. Je veux contenter mon père, qui se fait un extrême plaisir de me voir sur le corps une robe noire. Dieu veuille qu'il ne m'arrive pas d'imiter certain mousquetaire, qui quitta l'épée pour se faire conseiller. En se regardant dans une glace sous son nouvel habillement, il se mit d'abord à rire comme un fou, en disant qu'avec son rabat et sa

perruque carrée, il ressembloit à une coquecigrue; ensuite, reprenant son sérieux et le style des mousquetaires, il se déshabilla en jurant, et en protestant qu'il aimoit mieux renoncer à la magistrature que d'en endosser la robe. Ce n'est pas tout, mon ami; mon père veut me marier; il m'a choisi lui-même une fille riche et jolie. Je me suis informé d'elle sous main, et je te dirai confidemment qu'elle est coquette en diable. Je serai, s'il plaît à Dieu, un procureur accompli.

Cette lettre, dit le marquis, est une fort bonne leçon pour les clercs et pour les écoliers qui s'amusent à composer des poëmes dramatiques, au lieu de remplir leurs devoirs; ce qui les dérange, et leur fait perdre leur temps.

Après la lecture de cette dernière lettre, la compagnie remercia le curé de sa complaisance.

FIN DE LA VALISE TROUVÉE.

MÉLANGE AMUSANT

DE SAILLIES D'ESPRIT

ET DE TRAITS HISTORIQUES DES PLUS FRAPPANTS.

L'AUTEUR

AU LECTEUR.

Lecteur, mon ami ou mon ennemi, car je ne sais pas trop bien lequel tu seras quand tu auras lu cet ouvrage : je l'ai pourtant fait pour te divertir; mais souvent on t'ennuie en voulant t'amuser. Je me suis donné la peine de recueillir un assez grand nombre de reparties vives et de saillies brillantes, qui sont échappées dans des conversations où je me suis trouvé : j'ai entremêlé ces éclairs d'esprit de traits historiques des plus frappants, et j'ai cru que ce mélange pourroit être de ton goût. Si les traits d'histoire et de morale que j'ai choisis ne te paroissent pas insipides, ni les bonnes saillies noyées dans les mauvaises, tu dois être content de mon travail. Je n'ai plus qu'une chose à te dire : c'est que si par hasard tu trouves dans ce recueil quelque bon mot que tu te souviennes d'avoir lu ailleurs, et qui soit échappé au soin que j'ai pris de

l'éviter, que cela ne te révolte point contre l'ouvrage : songe que nous pouvons entendre avec plaisir un homme qui nous raconte une chose qui nous a déjà plu dans la bouche d'un autre.

MÉLANGE AMUSANT

DE SAILLIES D'ESPRIT

ET DE TRAITS HISTORIQUES DES PLUS FRAPPANTS.

Je crois que je ne puis mieux commencer cet ouvrage que par un trait historique qui auroit mérité d'avoir place dans l'histoire du héros du Nord, je veux dire du grand Charles XII, roi de Suède. Je tiens ce trait de feu M. le comte de Cromstrom, son envoyé à la cour de France; et le voici tel que je le lui ai ouï raconter.

Dans le temps que Charles étoit en Pologne à la tête de son armée victorieuse, il reçut une dépêche de Stockholm, par laquelle la régence lui donnoit avis qu'un gentilhomme de ses sujets, atteint et convaincu d'avoir commis plusieurs crimes des plus noirs [1], avoit été emprisonné et condamné à mort; mais que l'arrêt n'avoit point encore été exécuté, parce qu'il étoit arrivé un incident qui avoit obligé les juges d'en surseoir l'exécution; que le coupable, après avoir entendu la lecture de son arrêt, avoit déclaré qu'il possédoit un secret

[1] C'étoit un Livonien, nommé Paikel, condamné à mort pour avoir servi contre Charles dans les troupes saxonnes.

qui pouvoit devenir fort utile à la patrie; qu'il savoit changer le fer en argent, et que, si l'on vouloit lui laisser la vie, il s'occuperoit, dans une prison perpétuelle, à faire de l'argent pour le service de l'état; que les juges, pour savoir s'il disoit la vérité, l'avoient fait travailler, et que tous les orfèvres de Stockholm, ayant été appelés pour examiner son argent, l'avoient jugé de bon aloi; que là-dessus la régence, trouvant la chose très-importante, avoit cru devoir en informer sa majesté, et lui demander ses ordres. Quoique Charles eût alors grand besoin d'argent pour fournir aux frais de la guerre, il n'hésita point à faire cette réponse à la régence: « Aussitôt ma dépêche reçue, purgez mes états « d'un monstre indigne de vivre. »

Ce trait d'histoire, ce me semble, pouvoit être rapporté. Les lecteurs en auroient peut-être été mieux affectés que de celui dont nous fait part un historien suédois, lorsqu'il nous apprend que Charles XII avoit un chien qu'on appeloit Pompée, et qui mourut en Pologne de sa belle mort. Le roi, dit-il, ne se contenta pas de le regretter; il fit transporter son cadavre en Suède, pour lui faire recevoir les honneurs de la sépulture dans son pays natal. Cette marque de tendresse pour un chien seroit plus pardonnable à une jolie dame qu'à un grand guerrier.

Une nuit, M. de Turenne, faisant la ronde à son ordinaire, pour voir si les sentinelles étoient dans leur devoir, entendit parler assez haut sous une tente; il s'en approcha doucement, et prêta une oreille attentive aux voix qui s'y faisoient entendre. C'étoient deux

soldats de la même compagnie qui parloient, en fumant, du prince de Condé et de M. de Turenne. Oui, disoit l'un, j'en demeure d'accord avec vous, M. de Turenne est assurément un grand général : il joint la prudence à la valeur; mais je ne sais s'il a toute l'intrépidité de M. le prince. Et moi, disoit l'autre soldat, je soutiens que M. de Turenne n'est pas moins intrépide que le prince de Condé.

Tandis que les deux grivois s'entretenoient de cette sorte, le général, qui les écoutoit, les observoit attentivement sans en être vu, et s'attachoit moins à considérer celui qui plaidoit sa cause que l'autre. Il remarqua bien ce dernier, et dès le lendemain l'ayant envoyé avec sa compagnie à la tranchée, il l'y suivit. Il fit plus : il s'y tint assez long-temps auprès de lui, s'exposant ainsi sans nécessité. Comme il faisoit fort chaud dans cet endroit, et que ce soldat paroissoit avoir peur, M. de Turenne lui dit : Comment donc, camarade, tu as l'air effrayé, ce me semble? Il faut voir le péril sans pâlir. Considère-moi bien, aperçois-tu sur mon visage quelque impression de crainte? Monseigneur, lui répondit le soldat, tout le monde n'est pas un Turenne. « Oh! oh! reprit le général, je suis donc, à ton avis, « plus intrépide qu'hier au soir. Va, mon ami, ajouta-« t-il, je te permets de te retirer; sors de la tranchée; « je me suis assez vengé de toi en t'y envoyant; mais « ne te mêle plus de faire des parallèles entre tes gé-« néraux. »

Un avocat et un curé de village s'entretenoient ensemble. Le pasteur étoit un bon prêtre, homme sim-

ple, crédule, et passablement ignorant. De fil en aiguille leur conversation tomba sur les loups-garoux. Le curé assura qu'il en avoit vu un ; ce qui fit faire un éclat de rire à l'avocat. Riez tant qu'il vous plaira, monsieur le jurisconsulte, lui dit l'ecclésiastique ; rien n'est plus véritable. Je ne dis pas on dit ; mais j'ai vu. Quoi ! Monsieur, reprit l'avocat, vous auriez effectivement vu un loup-garou ? Comme je vous vois, repartit le curé. Pauvre homme que vous êtes, reprit le jurisconsulte, vous êtes dans l'erreur populaire ; il faut que je vous désabuse. Apprenez que ce qu'on appelle communément loups-garoux sont certains hommes mélancoliques qui courent la nuit, et qui, par des cris affreux, épouvantent le peuple qui les voit passer. Je vous demande pardon, dit le bon curé, il y a des loups-garoux qui ne sont pas des hommes, mais des fantômes. Sur ce pied-là, répliqua l'avocat, vous jureriez donc que vous avez vu réellement un loup-garou ? Sans doute, répondit le prêtre, j'en jurerois. Une nuit, au clair de la lune, il en passa un près de moi : à telles enseignes qu'il me causa une frayeur horrible. Et sous quelle forme, dit le jurisconsulte, vous apparut-il ? Sous la forme d'un âne, repartit le pasteur. « Allez, allez, monsieur le curé, lui dit l'a-« vocat en faisant un éclat de rire, vous avez eu peur de « votre ombre. »

Un abbé, Auvergnat, âgé de soixante-dix ans pour le moins, se faisoit soigneusement raser tous les jours, et, tout au contraire, un de ses amis qui n'en avoit pas encore trente-cinq, laissoit croître sa barbe par paresse, et sa barbe commençoit à blanchir déjà. Un

jour, le vieil abbé passant la main sous le menton du jeune homme, lui dit d'un air badin : Ho ! ho ! mon ami, tu grisonnes. « Il est vrai, lui répondit le jeune « homme, je grisonne à la fleur de mon âge; mais « savez-vous bien la différence que le monde trouve « entre nous deux ? Vous vous faites, dit-on, raser tous « les jours pour tromper les femmes, et moi je laisse « croître ma barbe grise pour tromper les maris. »

Un fameux guerrier se voyant entouré de médecins et de prêtres, et sur le point de mourir, disoit douloureusement : Hélas! pourquoi faut-il que la mort, qui ne m'a jamais fait peur dans les combats, me fasse trembler aujourd'hui dans mon lit? Il faut en effet que la mort perde dans un combat le droit d'épouvanter, puisqu'à la journée de Parme un soldat français, étendu sur le champ de bataille parmi les morts et les mourants, entendant ceux de son parti crier : *Vive le roi!* fit *chorus* avec eux en expirant.

Un gentilhomme de Dijon, homme d'esprit, ayant envie d'avoir une charge dans la maison d'une princesse, se rendit à Paris pour en traiter avec un officier de cette princesse, lequel en étoit pourvu, et qui cherchoit à s'en défaire. Ils s'abouchent tous deux, conviennent de prix, et prennent un jour pour consommer l'affaire. La veille de ce jour, le Bourguignon pria l'officier de le mener chez la princesse, et de lui procurer le plaisir de la voir souper. L'officier lui donna cette satisfaction. Pendant le repas, le gentilhomme de Bourgogne s'attacha surtout à observer la

princesse, qui lui parut manger avec un peu trop d'appétit. Il fit ses réflexions là-dessus en s'en retournant à son auberge; et, dès le lendemain matin, il reprit le chemin de son pays, après avoir chargé son hôte de faire tenir de sa part à l'officier de la princesse un billet qui ne contenoit que ces mots : « Ne vous étonnez pas, « Monsieur, si je vous manque de parole : j'ai vu souper « la princesse. »

Une vieille coquette qui faisoit l'agréable, quoiqu'elle fût effroyablement laide, disoit devant sa nièce, qui étoit une fille de douze ans, et fort avancée pour son âge : Si le roi vouloit me faire enfermer dans un couvent, et qu'il m'en laissât le choix, je dirois qu'on me mène aux Cordeliers. « Non, ma bonne, lui dit sa nièce, je « crois que vous feriez mieux de vous mettre aux « Quinze-Vingts. »

Deux jeunes gens, dont le plus spirituel n'étoit qu'une bête, dînoient avec une dame d'esprit, qui, les connoissant l'un et l'autre pour ce qu'ils étoient, rioit à leurs dépens en les entendant disputer avec chaleur sur une façon de parler. Je soutiens, dit l'un, qu'il faut dire : Donnez-moi à boire. Non, non, disoit l'autre; je parie tout ce qu'on voudra qu'on dit plus élégamment : Apportez-moi à boire. La dame, à la fin, fatiguée d'une si sotte dispute, fit taire les disputeurs en leur disant fort plaisamment : « Messieurs, vous « vous trompez tous deux; vous devez dire : Menez-« moi boire. »

Il y avoit à la table d'un intendant de province un

père jésuite accompagné d'un frère de sa société. Le frère, mal instruit des usages du grand monde, trouvant un ragoût excellent, y trempa son pain. A cette action rustique, le père voulut lui donner, par dessous la table, un coup de pied pour l'avertir de ne pas continuer; mais, par malheur, sa révérence s'y prit si maladroitement, qu'au lieu de frapper la jambe de son compagnon, elle attrapa celle de l'intendant, qui lui dit avec précipitation : « Hé! mon père, prenez garde à ce que vous faites; « ce n'est pas moi qui sauce. »

Un jeune seigneur, petit-maître en diable, se plaignoit devant des courtisans d'un malheur qu'il assuroit lui être arrivé. J'ai, leur dit-il, été arrêté et volé cette nuit sur le Pont-Royal par cinq ou six voleurs qui m'ont mis le pistolet sur la gorge. Ce qui me fâche le plus, c'est qu'avec ma bourse ils m'ont pris des papiers parmi lesquels il y avoit un billet de femme; cela n'est-il pas bien affligeant? Un courtisan qui connoissoit ce jeune seigneur pour un jeune homme qui fréquentoit volontiers toutes sortes de dames, lui dit là-dessus: « Oui, marquis, « vous avez raison d'être mortifié de la perte de ce « billet; car ces marauds pourront bien en reconnoître « l'écriture. »

M. de Santeuil, ce fameux poëte latin, a dit mille choses qui ne sont point dans le *Santoliana*, et qui pourtant mériteroient d'y être. Un jour j'allai voir ce chanoine avec un de mes amis : nous le trouvâmes qui se promenoit seul, en gesticulant, dans le jardin de Saint-Victor, où il faisoit apparemment des vers; car

il en composoit sans cesse. Nous l'abordâmes, et lui adressant la parole : Monsieur, lui dit mon ami, qui vivoit avec lui très-familièrement, nous venons, ce gentilhomme et moi, vous prier de nous faire part de la nouvelle hymne que vous avez composée, et qu'on nous a extraordinairement vantée; voulez-vous bien nous accorder cette satisfaction? Ce monsieur que je vous présente, ajouta-t-il, se connoît parfaitement en poésie latine; et, pour preuve de cela, c'est qu'il est admirateur de vos ouvrages. « Je le veux bien, Messieurs, répon-« dit Santeuil : vous allez entendre la plus belle chose du « monde. Je ne crois pas avoir rien fait de meilleur en « ma vie. »

La modestie, comme on le peut voir par ce début, n'étoit pas la vertu favorite de ce poëte, lequel, à l'exemple d'Horace, se louoit sans façon lui-même à tout propos, et disoit ordinairement ce vers, dans l'ivresse d'un ouvrage qu'il venoit d'enfanter :

Sublimi ferio sidera vertice.

Il nous récita donc l'hymne avec sa vivacité ordinaire. Nous applaudîmes à sa versification, ou, pour mieux dire, nous lui en parûmes charmés. Nos louanges échauffèrent le poëte, qui, tout-à-coup, entrant en enthousiasme, s'écria du ton d'un énergumène, qui étoit son ton naturel : Voilà ce qui s'appelle des vers! Virgile et Horace s'imaginoient que personne, après eux, n'oseroit composer des vers dans leur langue. Il est certain que ces deux princes de la poésie latine, après avoir coupé, pour ainsi dire, l'orange en deux, et l'avoir pressée, l'ont jetée; mais moi j'ai couru après l'orange,

en criant à haute voix : « Attendez, poëte de Mantoue, « et vous, favori de Mécenas, attendez, j'en veux faire « des zestes. »

Un seigneur de la cour, grand railleur de son naturel, avoit coutume de faire des questions embarrassantes et burlesques aux personnes qu'il abordoit; mais il rencontroit quelquefois des gens dont la repartie étoit prompte. Un jour entre autres il s'avisa d'arrêter dans le parc de Versailles un vieux courtisan qui s'y promenoit, et de lui demander ce que signifioient ces trois mots : *Faribole*, *obole* et *parabole*. Le courtisan qu'il agaçoit, et qui avoit bec et ongles, lui répondit sans hésiter : *Faribole*, c'est ce que vous dites ; *obole*, c'est ce que vous valez; et *parabole*, c'est ce que nous n'entendons ni vous ni moi.

Je viens de dire que le poëte Santeuil avoit bonne opinion de ses ouvrages; en voulez-vous encore une preuve démonstrative? je vais vous la donner. Je dînois un jour avec lui dans sa chambre. Sur la fin du repas, il entra un chanoine de Saint-Victor chargé de deux lapins qu'il présenta à M. de Santeuil en lui disant : Mon cher confrère, je reviens de mon prieuré, d'où je vous apporte deux lapins de ma garenne. Je vous prie de les accepter d'aussi bon cœur que je vous les présente. « Ah! mon ami, répondit vivement Santeuil, je reçois « votre présent avec plaisir, et je vous en remercie. Je « vous le paierai au centuple ; je vous donnerai un exem- « plaire de mes ouvrages. »

Je tiens de la propre bouche de ce poëte un autre

trait de sa vie que j'aurois tort d'oublier. M. de Santeuil alla dîner un jour chez M. le maréchal de La Feuillade, à la place des Victoires. Comme il entroit dans la cour, il vit le maréchal qui s'entretenoit à une fenêtre avec M. l'évêque de Meaux. Ces deux seigneurs l'aperçurent aussi, et furent bien aises de le voir. Bon, s'écria le prélat, voici Santeuil, nous allons nous réjouir; mais si nous en voulons tirer bon parti, il faut que nous le mettions en colère; vous savez qu'il n'est agréable que lorsqu'on le contredit, et qu'il se fâche. Il est vrai, dit M. de La Feuillade, que sans cela ce n'est pas un homme fort réjouissant; mais il n'est pas difficile de le mettre en mauvaise humeur. C'est un soin dont je me charge, reprit l'évêque; je n'ai qu'à critiquer un de ses ouvrages pour le rendre furieux comme un possédé. D'accord, répliqua le maréchal; tout ce que je crains, vous connoissez sa pétulance; prenez-y garde, il est sujet à ruer. Je veux bien, repartit le prélat, m'exposer à ses ruades; s'il m'en donne quelqu'une, je l'aurai méritée, puisque je me la serai moi-même attirée de gaieté de cœur.

Enfin l'on se mit à table, et sur la fin du repas, M. de Meaux fit tomber la conversation sur la poésie latine : il affecta même d'élever jusqu'aux nues les premières inscriptions de M. de Santeuil, et finit en disant que c'étoit dommage que les dernières n'y répondissent point. Le poëte pâlit à ces paroles; puis, tout-à-coup s'enflammant : Quoi! Monseigneur, dit-il au prélat, vous trouvez mes dernières inscriptions au-dessous des premières? Fort au-dessous, lui répondit l'évêque. A cette réponse, Santeuil, perdant toute re-

tenue, se leva de table en lui disant brusquement : « Hé « bien, Monseigneur, mes dernières inscriptions sont « donc mon apocalypse ! »

Un matin j'entrai dans un café où il alloit ordinairement de beaux esprits. Quelques-uns de ces messieurs rioient encore d'une aventure qu'on venoit de leur conter. Je les priai de m'en faire part. Nous parlons du poëte Damon, me dit un géomètre de ma connoissance, et nous rions d'un petit accident qui lui est arrivé. Vous savez qu'il est galant. Il a été voir la belle Dorimène, qui lui a donné sujet de s'en repentir. Pour se venger d'elle, il dit partout qu'elle a eu des bontés pour lui, mais qu'il en a des remords cuisants. Il a tort, m'écriai-je en riant, il devroit dire seulement qu'elle l'a maltraité, sans se vanter d'avoir été bien avec elle, suivant cet axiome d'opéra :

On dit les rigueurs
De sa bergère;
Mais pour les faveurs
Il faut les taire.

Un Parisien et un Gascon, jugeant différemment tous deux de la voix d'une actrice de l'Opéra, disputoient avec vivacité. La belle voix ! disoit le Parisien ; quelle douceur! Hé quoi! s'écria le Gascon, sa voix vous paroît douce? Sandis! je la trouve, moi, d'une aigreur qui m'écorche les oreilles. « Je crois que si cette fille cra- « choit de dessus le Pont-Neuf dans la rivière, elle fe- « roit de l'oxycrat jusqu'à Saint-Cloud. »

Il est constant que les Gascons pensent et s'expri-

ment singulièrement et d'une façon plaisante. Un jeune héritier de Gascogne, se plaignant du peu de bien que son père lui avoit laissé, disoit : Comment veut-on que je sois riche? mon père étoit un prodigue, un dissipateur qui auroit mangé les revenus du roi. « S'il ne fût « jamais entré dans notre famille, j'aurois vingt mille « écus que je n'ai pas. »

J'ai connu un autre Gascon qui étoit un vieux chirurgien. Il avoit un spécifique qui emportoit toutes sortes de fièvres en moins de trois jours, de sorte qu'il s'étoit par là mis en vogue. Une veuve et riche bourgeoise de Paris l'ayant envoyé chercher, lui dit : Monsieur, vous voyez une femme bien mortifiée. J'ai un fils qui étudie au collége des révérends pères jésuites ; il devoit danser sur le théâtre dans un ballet qui sera représenté dans six jours; mais, comme il a une fièvre continue, il n'y a pas d'apparence qu'il y puisse danser. Pardonnez-moi, Madame, lui répondit le chirurgien d'un air de confiance, je le ferai danser; deux jours après qu'il aura pris mon remède, adieu la fièvre; et puisque le ballet ne doit être exécuté que dans six jours, vous pouvez compter qu'il dansera. Il ne se contenta pas d'avoir assuré que l'écolier danseroit : Oui, Madame, ajouta-t-il, comme si son spécifique eût eu aussi la vertu de faire danser parfaitement, « il dansera, vous dis-je, et encore mieux que les autres. »

Un maître de pension de chiens, je veux dire un de ces hommes qui prennent chez eux des chiens en pension pour leur apprendre des gentillesses, fut appelé

chez une marquise, qui lui dit qu'elle avoit une chienne dont elle vouloit lui confier l'éducation. Vous êtes, à ce qu'on m'a dit, continua la dame, le premier maître de Paris pour faire de bonnes écolières, et c'est ce qu'il faut à Sylvie, car c'est une ignorante qui ne sait pas même encore apporter. Combien demandez-vous de temps pour l'endoctriner? Il faut, répondit-il, que je voie le sujet auparavant. La marquise aussitôt appela sa chienne, et la mettant entre les mains du maître : Tenez, Monsieur, lui dit-elle, voyez, examinez bien cette petite créature, et me dites si vous lui trouvez de la disposition à devenir savante. Le maître, après avoir manié les pates de Sylvie, assura qu'elle lui paroissoit disciplinable et propre à profiter de ses leçons. Je lui enseignerai, poursuivit-il, mille singeries amusantes, et je vous réponds que dans trois mois vous aurez une chienne accomplie. Et combien prenez-vous par mois pour une pensionnaire, lui dit la dame? Deux louis d'or, répondit-il; c'est un prix fait. Comment, deux louis! s'écria la marquise étonnée. Je croyois qu'il ne m'en coûteroit tout au plus qu'une pistole. Fi donc! Madame, répliqua-t-il, me prenez-vous pour un répétiteur de philosophie? Je prends deux louis d'or. « N'est-il pas juste que je sois payé comme les maîtres « à danser, puisque ces messieurs et moi nous faisons « le même métier? »

A propos de chiens, Lucien rapporte qu'une dame romaine affectoit de faire porter un petit chien qu'elle aimoit par un philosophe stoïcien, dont elle avoit coutume de se faire accompagner; ce qui le fit appeler par

les stoïciens philosophe cynique. Les femmes font faire aux hommes aujourd'hui des actions bien plus basses ; mais l'amour consacre toutes les bassesses.

En entrant un matin dans le cabinet d'un homme de lettres de mes amis, j'en vis sortir une façon d'auteur de ma connoissance, homme extraordinairement laid. Nous nous saluâmes de part et d'autre ; ce que mon ami ayant remarqué : A ce que je vois, me dit-il, vous connoissez ce petit monstre-là ? Il y a long-temps, lui répondis-je ; et, tel qu'il vous paroît, croyez-vous bien qu'il ne laisse pas d'avoir pour femme une des plus aimables personnes de Paris : mais elle a la réputation de ne lui être pas scrupuleusement fidèle. « Oh ! répliqua « mon ami, je n'étois en peine que de savoir s'il étoit « marié. »

Un cavalier galant et déjà sur la fin du bel âge, étoit aimé depuis dix ans d'une vieille et riche veuve. Elle tombe malade, elle se met entre les mains des médecins, et meurt ; car cela va tout de suite le plus souvent. Par bonheur pour le galant, elle avoit fait avant sa mort un testament par lequel elle lui laissoit une belle terre. Les héritiers de la veuve voulurent lui contester son legs ; mais ils perdirent leur procès. Après l'audience, une nièce de la défunte, fille de dix-huit ans, et qui de plus est fort jolie, dit d'un air railleur au cavalier : Monsieur, Monsieur, voilà une terre que vous avez eue à bon marché : « Mademoiselle, lui répondit-il, « je vous la donnerai pour le même prix quand il vous « plaira. »

L'empereur Auguste, ne voulant pas être loué par les mechants poëtes, ordonna aux préteurs de les empêcher d'avilir son nom par leurs écrits, et même de le prononcer dans leurs assemblées. Heureusement pour les mauvais poëtes d'aujourd'hui, les princes n'ont pas tous la délicatesse d'Auguste.

Lorsque j'entends parler de mauvais poëtes, je pense toujours à ce pauvre abbé Marolles de Villeloin, le traducteur banal des auteurs latins. Il avoit un talent tout particulier pour composer des vers ridicules sans les croire tels. Je le trouve surtout inimitable dans la traduction de ces deux vers de Virgile :

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit antè videri.

Il les a traduits en quatre vers français très-propres à égayer le lecteur. Les voici :

Galatée enjouée, et dans sa belle humeur,
Me frappe d'une pomme et me fait de l'honneur;
Et puis elle s'enfuit sous la verte saussaie,
Et fuyant, elle veut être vue étant gaie.

Nos poëtes tragiques, faute d'attention, tombent dans un défaut qui n'est pas moins condamnable que celui de faire des vers ridicules. Ils en mettent de comiques dans leurs tragédies, sans faire réflexion que les spectateurs, qui prennent plutôt garde aux mauvais endroits d'une pièce qu'aux bons, sont prompts à saisir ce qui leur donne occasion de rire; et par là souvent un ouvrage, quoique d'ailleurs plein de bontés, est mal reçu du parterre.

Quand Rome eut le bonheur de perdre l'empereur Caligula, on trouva dans le cabinet de ce prince deux papiers, sur l'un desquels étoit écrit le mot *épée*, et sur l'autre on lisoit le mot *poignard*. Ces papiers funestes contenoient les noms de plusieurs malheureux citoyens que le tyran avoit dessein de faire périr par ces instruments. Se peut-il qu'un si méchant prince ait eu après sa mort autant d'imitateurs que l'histoire lui en donne?

Il y a des commissions dont il est bien désagréable d'être chargé. Un roi de Perse, irrité contre son fils unique, résolut de s'en défaire, et proposa dans sa colère à un seigneur de sa cour de tuer ce jeune prince, sous peine d'être exilé. Le courtisan, sans balancer, refusa de se charger de la commission, aimant mieux aller en exil que de se couvrir d'un sang si précieux. Le sophi, dont la fureur ne s'apaisoit point, s'adressa à un autre seigneur qui fut plus obéissant, et lui porta même la tête du prince, en s'applaudissant de son exécution sacrilége; mais le sophi ne vit point la tête de son fils sans que la paternité s'émût; et sa fureur changeant d'objet, il fit sur-le-champ mettre à mort l'assassin, dont il donna tous les biens au courtisan exilé, punissant ainsi la coupable obéissance de l'un, et récompensant la généreuse désobéissance de l'autre.

La naissance d'Apelles et celle d'Hippocrate rendoient célèbre l'île qui avoit vu naître ces grands hommes; mais elle l'étoit encore davantage à cause du temple d'Esculape qu'on y voyoit, et dans lequel tous les malades qui

guérissoient étoient obligés d'aller faire enregistrer les remèdes auxquels ils devoient le rétablissement de leur santé. On dit qu'Hippocrate n'étoit devenu si habile qu'à force d'avoir lu ces mémoires inestimables. Si cela est, quel dommage que nos jeunes médecins ne les aient pas! ils leur seroient peut-être plus utiles que nos écoles de médecine.

Je n'oublierai jamais un trait que je me souviens d'avoir autrefois lu dans une vieille chronique turque. Le Grand-Seigneur, voulant se faire saigner, fit venir son premier chirurgien, qui se mit aussitôt en devoir de lui ouvrir la veine; mais par malheur, en piquant le bras de sa hautesse, la pointe de sa lancette se cassa et demeura dans la plaie. Que fit le chirurgien dans un si grand embarras? Il eut recours à un expédient des plus singuliers; il donna un rude soufflet au Grand-Seigneur, qui l'ayant reçu se mit dans une fureur extrême, et cette fureur lui devint salutaire, puisqu'elle fit sortir de l'ouverture de la veine la pointe de la lancette. Ce que le chirurgien ne vit pas si tôt, qu'il s'écria d'un air de triomphe : Loué soit notre grand prophète, qui m'a si heureusement inspiré! voilà ma faute réparée! Ta hautesse à présent peut me faire mourir si elle veut, pour me punir d'avoir commis le crime que je viens de commettre; mais, pour la tirer du péril où je l'avois mise, j'aurois risqué mille vies. « Va, lui répondit le Grand-« Seigneur, je dois plutôt songer à te récompenser « qu'à te punir. »

On dit que le père du fameux Michel-Ange, n'étant

pas bien aise que son fils s'attachât à la peinture, avoit coutume de le gronder quand il le voyoit peindre ou dessiner. Un jour, entre autres, en le reprenant, il se mit dans une colère horrible contre lui. Notre peintre, au lieu de faire quelque attention aux reproches que son père lui faisoit, le considéra avec admiration; et frappé d'un si beau modèle de vieillard irrité : « Ah! « s'écria-t-il en enthousiaste, le beau père en colère à « peindre! »

PLAISANTE RÉPONSE D'ARISTOTE.

Ce philosophe eut un jour le malheur de rencontrer un homme qu'il connoissoit pour un importun, pour un babillard insupportable dans la société. Il auroit bien voulu l'éviter, mais cela ne lui fut pas possible; car son fâcheux l'aborda brusquement, et lui adressant la parole sans lui donner le temps de se reconnoître : Grand philosophe, lui dit-il, vous qui savez tout, daignez m'apprendre s'il faut ajouter foi à ce qu'Appien rapporte dans son troisième livre de la chasse [1]. Il assure que le hurlement des loups fait mourir les agneaux. Cela ne vous paroît-il pas bien étonnant? Non, lui répondit Aristote en se débarrassant de lui avec précipitation. « Tout ce « que je trouve d'étonnant, c'est qu'un homme qui a « deux jambes, et qui vous voit venir à lui, soit assez sot « pour vous attendre. »

Alexandre alla voir travailler Apelles dans son ate-

[1] C'est Arrien, et non Appien, qui a écrit sur la chasse; mais l'un et l'autre vécurent dans le second siècle de l'ère chrétienne, environ cinq cents ans après Aristote.

lier, et s'avisa de parler peinture. Comme il s'en acquittoit fort mal, le peintre lui dit tout bas en souriant : « Taisez-vous, Seigneur, vous faites rire les garçons qui « broient mes couleurs. » Ce n'est pas un défaut d'ignorer un art; mais c'en est un d'en parler quand on l'ignore.

Un général d'armée remarquant, parmi les officiers qui dînoient à sa table, un homme d'une figure assez plate, et qui n'avoit pas l'air opulent, lui demanda qui il étoit : Je ne suis encore que sous-lieutenant d'infanterie, lui répondit l'officier subalterne, qui étoit un jeune cadet de la Garonne, des plus éveillés. Le général, homme fier, à ce mot de sous-lieutenant sourit d'un air dédaigneux : Qu'est-ce que c'est qu'un sous-lieutenant? Y a-t-il dans l'armée quelqu'un qui soit au-dessous d'un pareil officier? Oui, Monsieur, lui repartit le Gascon. Mais encore, reprit le général, quelle place peut être inférieure à la vôtre? « Parbleu, lui répondit l'officier, c'est celle du « capitaine de vos gardes. »

Un de nos poëtes, connu pour un de ceux qui passent quelquefois par les baguettes, se plaignoit dans un café d'un homme qui n'étoit pas présent : Oui, disoit-il, avec emportement, il me le paiera. Je lui donnerai cent coups de bâton la première fois que je le rencontrerai. « Cent « coups de bâton! » s'écria là-dessus un plaisant qui connoissoit notre poëte pour un homme qui n'étoit pas si méchant qu'il le paroissoit : « cent coups de bâton! « c'est beaucoup. Mais, ajouta-t-il, il est vrai que vous « êtes en fonds, vous pouvez les donner sans vous in- « commoder. »

Après la bataille d'Hochstedt, on chanta le *Te Deum* à la cour du vieux duc de Zell, et l'on y fit bien des réjouissances. Un seul homme parut ne prendre aucune part à la joie publique; c'étoit un valet de chambre du duc, un Français qui servoit son altesse depuis vingt-cinq ans. Le prince s'étant aperçu qu'il avoit un air triste, l'appela et lui dit tout bas en riant : Mon pauvre garçon, nature pâtit chez toi, n'est-ce pas? « Hélas! « mon prince, lui répondit le valet de chambre, il y a « si long-temps que j'ai l'honneur d'être à votre service, « que je ne saurois m'affliger de ce qui réjouit votre al- « tesse; mais je vous avoue en même temps que je ne « puis oublier que je suis Français. »

Pèdre Ier, surnommé le Juste et le Cruel, huitième roi de Portugal, ayant appris qu'il y avoit dans les prisons de Lisbonne un jeune bourgeois, pour avoir battu son père, en témoigna une extrême surprise. Il ne pouvoit croire qu'un fils fût capable de s'emporter jusqu'à frapper l'auteur de sa vie. Il voulut approfondir cette affaire. Il commanda qu'on fît venir la mère du prisonnier, et dans un entretien particulier qu'il eut avec elle, il lui fit adroitement avouer que l'enfant étoit fils d'un M***, par lequel autrefois elle avoit été séduite. Après que le roi eut arraché à la bourgeoise un si horrible secret, il tourna toute sa colère contre le M***, qu'il fit étrangler.

C'est ce même roi de Portugal qui, pour prévenir la ruine de la veuve et de l'orphelin, bannit du barreau les avocats et les procureurs; ce qui, dit un historien,

parut si judicieux à Marie, reine de Hongrie, qu'elle mit les choses sur le même pied dans ses états. Elle faisoit à son exemple plaider les parties devant elle, et terminoit sur-le-champ leurs contestations. Il y a bien d'autres pays où l'on souhaiteroit que la justice fût administrée de cette façon.

Pèdre le Cruel, roi d'Aragon, étoit contemporain de celui de Portugal, et le surpassoit en cruauté. Le trait que je vais rapporter fera connoître son caractère. Ce prince n'avoit pas de plus grand plaisir que de se déguiser la nuit, et d'aller tout seul courir les rues de Saragosse, pour attaquer les passants et férailler avec eux. Une nuit il rencontra un cavalier qui n'étoit accompagné de personne, et qui portoit une guitare qu'il se proposoit apparemment de faire entendre sous le balcon de sa maîtresse. Le prince spadassin l'arrêta, et l'obligea de mettre l'épée à la main. Ils se poussèrent de part et d'autre, et le roi, après avoir tué son homme, regagna son palais fort satisfait de sa soirée.

Le lendemain matin il demanda aux courtisans qui vinrent à son lever ce qu'on disoit de nouveau dans la ville : Sire, lui répondit l'un d'entre eux, il est arrivé cette nuit un malheur. Don Joseph de Longarès a été tué d'un coup d'épée; et, ce qu'il y a de plus triste, c'est que personne ne sait qui lui a ôté la vie; ce qui fait perdre à ses parents et à ses amis l'espoir de pouvoir le venger. Le corrégidor qui vint confirma cette nouvelle, dont le roi affecta de paroître fort affligé. Il faut, s'écria-t-il aussi vivement que s'il eût oublié qu'il étoit l'auteur de ce funeste accident, il faut remuer ciel et terre

pour découvrir le coupable; j'en veux faire un exemple qui épouvante les méchants. Allez, continua-t-il en s'adressant au corrégidor, je vous ordonne de faire vos diligences, et de venir demain me rendre compte de vos recherches.

Le magistrat obéit; il fit tant de perquisitions qu'il fut enfin au fait : Hé bien, lui dit le prince le jour suivant, quel a été le fruit de vos soins? Avez-vous appris ce que je veux savoir? Sire, lui répondit le corrégidor d'un air embarrassé, le meurtrier, à ce qu'on m'a dit, est d'une qualité si distinguée, que nous ferons mieux, je crois, d'en demeurer là que de pousser les choses plus loin. Pourquoi cela? reprit le roi d'un ton de voix élevé; quel que soit cet homme-là, je prétends que vous lui fassiez son procès; qu'il éprouve toute la rigueur des lois; point de ménagement.

Le juge, étonné de voir que le prince s'obstinoit à exiger de lui une semblable chose, sortit en l'assurant qu'il alloit promptement finir cette affaire. Effectivement le jour d'après il revint trouver le roi : Sire, lui dit-il, je viens de condamner à mort l'assassin; mais ce n'est que par contumace, car il s'est évadé après avoir fait son coup. Au défaut de sa personne, j'ai pris un parti que votre majesté, je pense, ne désapprouvera pas : j'ai fait attacher à un poteau dans la place publique un écriteau qui contient ma sentence; et comme je ne sais que le nom de baptême du meurtrier, j'ai fait mettre seulement ces paroles : « Un qui-« dam nommé don Pèdre, etc.... Fort bien, lui dit le « prince, vous avez fait votre devoir; je suis content « de vous. »

Il arriva dans le temps de la régence qu'un officier de la garnison de Valenciennes fut député pour aller à la cour solliciter le paiement de ce qui étoit dû à son régiment. Cet officier étoit un homme chargé d'embonpoint, et avoit un teint fleuri. Dès qu'il fut à Paris, il alla au Palais-Royal présenter un placet au régent, qui, voyant que tous les besoins du régiment y étoient exposés, considéra fort attentivement le député, et lui dit en souriant : « Il faut avouer que votre garnison ne « pouvoit choisir un homme plus propre que vous à « représenter sa misère ; vous avez un visage de bisque « nourri. Monseigneur, lui répondit l'officier, ne me « reprochez pas, s'il vous plaît, mon visage; car je le « dois à mon auberge. »

Deux comédiens du roi allèrent un matin souhaiter une heureuse campagne à monsieur le maréchal de***, la veille de son départ pour le Rhin. Sur la fin de leur conversation, un des comédiens, qui étoit un acteur comique, prenant le ton d'un héros de théâtre, dit au général pour le faire rire en le quittant : Allez, Seigneur, allez dans les champs de Mars cueillir de nouveaux lauriers; songez que vous devez tous les ans une victoire à la France; vous vous êtes jusqu'à présent bien acquitté de cette dette, et je serois volontiers votre caution pour l'avenir. Le maréchal, à qui les plus brillantes reparties ne coûtoient rien, lui répondit : Vous me faites un compliment trop flatteur, M. Crispin; vous savez que le dieu des batailles est le maître des événements. Il est vrai qu'il a dit : Aide-toi, et je t'aiderai. « Ainsi j'espère, ajouta-t-il en souriant,

« que Dieu et moi nous ferons quelque chose cette « année. »

Ce grand général ne se flattoit pas d'une fausse espérance, puisqu'il commença sa campagne par forcer les lignes des ennemis.

Le même acteur comique, qui étoit en possession de parler familièrement à M. le duc d'Orléans, se trouvant par hasard derrière lui dans la foule sur les degrés du palais, le jour que ce prince fut déclaré régent du royaume, il lui prit une boutade digne d'un homme de sa profession. Il tira doucement par la manche S.A.R., et lui dit à l'oreille : « Monseigneur, avouez que vous « jouez aujourd'hui un beau rôle. » Le prince ne put s'empêcher de sourire de cette saillie comique, malgré les choses sérieuses dont il avoit l'esprit occupé.

Le soir d'une journée malheureuse pour nos armes, un vieux soldat retournoit au camp fort affligé du succès de la bataille, et jurant contre le chef de l'armée. Il entra dans une boutique où l'on vendoit du tabac ; il en acheta, mais par inadvertance il sortit sans payer. Holà, ho ! grivois, lui dit la marchande, et où est l'argent ? Le soldat, revenant tout-à-coup de sa distraction, satisfit la marchande et dit : « Sarpedié, la tête me « tourne; je crois que je deviens général. »

Un autre vieux soldat, ayant été surpris en maraude, alloit être branché pour un chou qu'il avoit dérobé. Comme il ne croyoit pas avoir mérité un si rigoureux châtiment pour une faute si légère, il ne pouvoit se

résoudre à se jeter aux pieds d'un religieux qui étoit là pour le confesser; on avoit beau lui représenter que les lois de la guerre vouloient qu'on punît un maraudeur, sans qu'on eût égard à la valeur des choses qu'il avoit volées. Vous vous moquez de moi, Monsieur, disoit-il au prevôt de l'armée; quoi! vous voulez faire pendre un soldat de soixante ans pour un chou? Allons, allons, cela n'est pas juste. Point tant de raisonnement, mon ami, lui répondit le prevôt, confesse-toi vite. Qu'on l'expédie. Enfin le soldat, au lieu de céder docilement aux efforts que les gens du prevôt faisoient pour se saisir de sa personne, les repoussoit de toute sa force.

Pendant qu'il luttoit contre eux vigoureusement, il passa par là un prince qui eut pitié de ce vieux soldat, et qui pria le prevôt de suspendre l'exécution pour une heure, disant qu'il alloit demander sa grâce au général. Véritablement ce prince lui parla pour le coupable, et bientôt le prevôt reçut ordre de le lâcher. Le soldat, transporté de joie de se voir hors de péril, dit à ses camarades : « Hé bien, mes amis, vous le voyez, si je me « fusse confessé, ma foi, j'étois pendu. »

Un grenadier, surnommé la Ramée, ayant été condamné à passer par les armes pour avoir commis un crime militaire, fut conduit au lieu de son supplice. Là, quand il vit que ceux de ses camarades qui devoient décharger leurs fusils sur lui alloient lui rendre ce triste service : Mes amis, leur dit-il, ne me tirez pas, je vous prie, au visage, je n'aime point cela : c'est une foiblesse que j'ai. Adressez, poursuivit-il, en leur

montrant sa poitrine à nu, adressez là vos coups. En même temps ils tirèrent sur lui tous ensemble; et comme après cette décharge le grenadier se sentit encore en vie, il s'écria brusquement : « Il faut du canon pour tuer « la Ramée. » Mais, en achevant ces mots, il tomba roide mort.

Il faut convenir que s'il y a quelques mauvais moines, en récompense il en est beaucoup de bons, et qui font connoître par leur conduite qu'ils sont prédestinés à la gloire éternelle. Un capucin déjà dans un âge avancé étoit fort incommodé de la pierre. Il fut transporté par ordre de son supérieur à la Charité, pour y être taillé. Les chirurgiens se disposent à lui faire l'opération, et le religieux se prépare courageusement à la souffrir avec fermeté. Il y avoit déjà trois minutes que ces ministres de Saint-Côme exerçoient sa constance, lorsque le patient, ne pouvant plus tenir contre la vivacité de ses douleurs, leur dit d'une voix plaintive: Hé, Messieurs, cela sera-t-il bientôt fait? Dans un moment, mon père, lui répondirent les chirurgiens. Encore un peu de patience. Ah! Seigneur, reprit alors ce saint homme, en levant les yeux au ciel, pardonnez-moi mon impatience. Hélas! vous avez souffert pour moi bien davantage. Puis s'adressant aux chirurgiens: « Messieurs, leur dit-il, achevez l'opération à votre « aise. »

Un médecin octogénaire jouissoit d'une santé inaltérable. Ses amis lui en faisoient compliment tous les jours : Monsieur le docteur, lui disoient-ils, vous êtes

un homme admirable, vous n'avez jamais la moindre indisposition. Que faites-vous donc pour vous porter si bien? Je vais vous le dire, Messieurs, leur répondoit-il; et je vous exhorte en même temps à suivre mon exemple : « Je vis du produit de mes ordonnances, « sans prendre aucun des remèdes que j'ordonne à mes « malades. »

Un roi de Castille, en se faisant attacher sa cuirasse et se préparant au combat, suoit à grosses gouttes. Comme il passoit pour un prince courageux, ses officiers en étoient surpris : il y en avoit même qui n'expliquoient pas ses sueurs à son avantage. Il s'en aperçut, et leur dit d'un air fanfaron : « Vive Dieu! si mon corps savoit à « quels périls affreux mon courage va l'exposer, il sue- « roit plutôt du sang que de l'eau. »

M. de Turenne dînoit un jour chez M. le premier président de Lamoignon, qui lui demanda si nature ne pâtissoit point chez lui quand il se préparoit à combattre. « Pardonnez-moi, vraiment, lui répondit M. de Turenne, « je suis dans une grande agitation; mais il y a quelques « officiers subalternes et un grand nombre de soldats qui « ne sentent point le danger. »

Il y avoit dans l'Amérique méridionale un petit prince indien qui tranchoit du souverain. Il appeloit le canton qu'il habitoit son royaume, et se paroit fièrement du titre de roi. Il ne sortoit presque jamais de son palais, ou, s'il en sortoit, il ne perdoit jamais de vue son territoire. Il passoit les jours à se faire encenser comme une

divinité par ses sujets, qui nourrissoient son orgueil par leurs flatteries. En un mot, renfermé dans sa grandeur imaginaire, son ignorance étoit telle qu'il ne savoit pas qu'il y eût sur la terre d'autres souverains que lui, supposé qu'il en fût un. Il n'en avoit du moins qu'une idée très-confuse.

Deux missionnaires français qui, par hasard, traversoient ses petits états, entendirent parler de lui, et furent curieux de le voir. Ils allèrent lui présenter leurs respects dans son palais, qui n'étoit qu'une chaumière des plus misérables. Ils trouvèrent le monarque assis et fumant sur son trône de jonc. Il étoit entouré d'une foule de courtisans, tous hommes de petite taille, de même que leur prince, qui avoit moins l'air d'un potentat que d'un marmouzet.

Ce roi ne reçut point mal les deux missionnaires, auxquels il demanda s'il y avoit un autre pays que celui qui étoit sous sa domination. Ces messieurs, étonnés, comme vous pouvez le penser, d'une question si nouvelle, et qui leur faisoit juger qu'il n'avoit aucune connoissance des parties du monde terrestre, étalèrent à ses yeux une mappemonde qu'ils portoient avec eux; et l'un de ces missionnaires lui dit : Mon prince, considérez, s'il vous plaît, cette carte sur laquelle est tracée la figure du monde terrestre. Ensuite, lui faisant observer les deux hémisphères l'un après l'autre : De ce côté, poursuivit-il, voilà l'Europe, l'Asie et l'Afrique; et de l'autre est l'Amérique, tant méridionale que septentrionale. Vous pouvez voir d'un coup d'œil les nations différentes, les empires, les royaumes et les républiques qui composent la terre.

Eh ! où sont mes états? interrompit avec précipitation le monarque indien. Voyons s'ils sont bien marqués sur cette carte. Sire, lui dit le missionnaire, vos états, pardonnez-moi ma franchise, sont d'une trop petite étendue pour y être mis, et les géographes ne les connoissent pas. Le prince américain changea de couleur à ces paroles, et, sentant son orgueil humilié, peu s'en fallut dans sa colère qu'il ne fît périr les deux apôtres. Cependant, quel que fût son dépit, il se contenta de les chasser de son palais, en leur ordonnant de sortir de ses états dans vingt-quatre heures, *sans songer qu'à peine il leur en falloit une pour lui obéir.*

Les bains chauds de Baïes attiroient autrefois beaucoup de monde. Ils étoient environnés de myrtes qui parfumoient l'air de leur odeur. On n'alloit pas moins à ce lieu délicieux pour le plaisir que pour la guérison des maladies. Ne pourroit-on pas dire la même chose à peu près de nos eaux de Bourbon ? Elles n'ont pas été moins en vogue pendant plusieurs années. L'Amour y a souvent tenu sa cour, *et l'on dit qu'on y a plus gagné de gouttes qu'il n'y en a eu de guéries.*

Un rien peut faire la réputation d'un médecin, comme il faut très-peu de chose pour la détruire. Antonius Musa, médecin d'Auguste, étoit si entêté de ses bains froids qu'il les ordonnoit à tous ses malades, quelques maladies qu'ils pussent avoir. Il fut assez heureux pour guérir l'empereur, et il n'en fallut pas davantage pour le faire regarder avec admiration. Les Romains lui élevèrent une statue auprès de celle d'Esculape, et

Auguste lui donna le droit de porter l'anneau d'or. Enfin Antonius Musa étoit plus estimé qu'Hippocrate; mais ses admirateurs furent bientôt détrompés, et ce médecin perdit son crédit en tuant par ses bains froids le jeune Marcellus. Alors, passant d'une extrémité à l'autre, il tomba dans le mépris : on abattit sa statue avec indignité. Il fut même obligé de se cacher pour éviter le sort funeste qui auroit pu devenir le prix de son ignorance.

Un procureur du Châtelet, grand ami de la liqueur bachique, s'étoit fait une douce habitude d'aller souper tous les soirs au cabaret. Une nuit en s'en retournant chez lui, précédé d'un petit laquais qui portoit un flambeau, il rencontra trois jeunes gens qui venoient de souper ensemble. Ces gaillards, prêts à faire des espiègleries, remarquant à la lueur du flambeau que le procureur avoit sur ses épaules un manteau d'écarlate tout neuf, firent semblant pour se réjouir de vouloir le lui ôter. Pour cet effet deux d'entre eux l'abordèrent; et le prenant au collet, chacun de son côté, ils lui demandèrent brusquement le chemin de la Grève. Le procureur, homme plaisant et prompt à repartir, leur répondit : « Messieurs, prenez mon manteau; il vous « y mènera tout droit. »

On peut dire à la louange d'Auguste qu'on ne savoit s'il aimoit plus ses sujets qu'il n'en étoit aimé, puisqu'on voyoit tous les jours à Rome des testateurs ordonner par testament à leurs héritiers d'aller au Capitole offrir des victimes, pour remercier les dieux

de ce que l'empereur leur survivoit. Voilà peut-être le trait historique qui fait le plus d'honneur à la mémoire d'Auguste.

Il y avoit à Rome deux sortes de parasites : les uns s'attachoient à une maison et y mangeoient assidûment comme des pensionnaires, et les autres alloient piquer les bonnes tables de tous côtés. « Il y a dans la ville de « Paris bien des descendants de ces deux espèces de pa- « rasites. »

Avant la loi Julia, les maris avoient droit de tuer leurs femmes lorsqu'elles étoient surprises en adultère. Mais, comme on s'aperçut que la colère et la jalousie aveugloient quelquefois les maris, et leur faisoient abuser de ce pouvoir, Auguste le leur ôta pour le donner aux pères de leurs épouses. Que gagnoient les dames romaines à ce changement? Elles avoient du moins, me répondrez-vous, des juges plus pitoyables dans leurs pères, qui ne les condamnoient que lorsqu'elles méritoient bien de l'être : cela est vrai. Mais, ma foi, vive Paris pour ces sortes de dames : leur condition y est beaucoup plus douce. « Elles en sont quittes pour être envoyées à « sainte-Pélagie pour un temps. »

Il n'y a pas long-temps qu'en feuilletant l'Histoire universelle de Louis Coulon, j'y trouvai un trait que je ne pus lire sans horreur, et qui pourtant me fit rire malgré moi, tant il me parut cruel et ridicule en même temps. Basile, empereur de Grèce, dit Coulon, après avoir vaincu les Bulgares, déshonora sa victoire par l'infâme

traitement qu'il fit à quinze mille prisonniers que la fortune venoit de soumettre à ses armes. Il leur fit crever les yeux ; ensuite, se faisant un jeu d'une action si barbare, il divisa ces malheureux en compagnies de cent hommes chacune. Après quoi ce vainqueur extravagant les renvoya dans leur pays, chaque compagnie ayant un borgne pour la conduire.

Un vieux docteur en médecine, rencontrant dans la rue un jeune marchand de ses amis, lui demanda comment il se portoit : Pas trop bien, lui répondit le marchand, j'ai depuis hier un rhume effroyable. Il faut, reprit le médecin, vous défaire promptement d'une si mauvaise compagnie, et rien n'est plus facile. Vous n'avez ce soir qu'à vous coucher sans souper. Ne prenez rien qu'un grand verre d'eau chaude en vous mettant au lit. Le marchand fut assez sot pour suivre exactement l'ordonnance du docteur. Il se coucha, et ne fit que tousser toute la nuit sans pouvoir dormir. Le lendemain, il entra par hasard dans sa boutique un chirurgien de sa connoissance, lequel l'entendant tousser, lui dit : Vous êtes bien enrhumé, ce me semble ? Comme tous les diables, répondit le marchand ; et ce qui me fâche, c'est que je ne sais que faire à cela. C'est un mal pourtant qui n'est pas sans remède, reprit le chirurgien ; et si vous voulez, je vous guérirai en moins de vingt-quatre heures. Fort bien ! s'écria le marchand en faisant un éclat de rire ; ne seriez-vous pas homme à m'ordonner de ne point souper ce soir, et d'avaler de l'eau chaude en me mettant au lit ? Au contraire, lui repartit le chirurgien, je vous ordonnerai plutôt de bien souper, de

manger, de manger même de la salade si vous l'aimez, et de boire avec cela une demi-bouteille de bon vin de Nuits, pur ou du moins peu trempé : demain vous m'en direz des nouvelles. Le marchand, qui étoit un vivant de haut appétit, et qui avoit moins d'aversion pour le vin que pour l'eau chaude, suivit le conseil du chirurgien. Il soupa bien; puis s'étant couché là-dessus, il s'endormit et se leva le lendemain en bonne santé.

Ce qui me reste à dire est le meilleur : Le marchand, trois jours après, rencontra dans son chemin le vieux docteur qui lui avoit fait passer une si mauvaise nuit : Hé bien, lui dit ce médecin d'eau douce, comment va le rhume? Bon, lui répondit le marchand, il y a long-temps que je ne l'ai plus. Oh! vraiment, reprit le docteur d'un air triomphant, je savois bien qu'il ne tiendroit pas contre mon ordonnance. La bonne chienne d'ordonnance! s'écria le marchand en éclatant de rire; j'en ai pensé crever. Détrompez-vous, mon ami, poursuivit-il en prenant son sérieux; ce n'est ni votre diète ni votre eau chaude qui m'ont tiré d'affaire. En même temps il lui conta de quelle façon il avoit été guéri. Ce que le docteur écouta fort attentivement. Et après avoir fait ses réflexions là-dessus : « Oui-dà, dit-il, je le croirois bien. « Les aliments se fondent et se mêlent avec les humeurs, « de manière que souper ou ne pas souper, c'est la même « chose. »

On louoit excessivement l'esprit d'un homme qui occupoit un poste important dans la société civile, et qui pourtant n'étoit pas un grand génie. Un railleur qui étoit

présent dit d'un air froid et malin : « Quand on est en « place on a tout l'esprit du monde, parce qu'on a « quelquefois du monde qui a de l'esprit. »

Deux auteurs, l'un trop vif et l'autre trop flegmatique, étoient toujours appointés contraires, et dans leurs disputes il leur échappoit de part et d'autre des paroles piquantes. L'auteur impétueux, quoiqu'il fût beaucoup moins estimé que son confrère dans la république des lettres, ne laissoit pas d'être le plus présomptueux. Monsieur, dit-il un jour au flegmatique, apprenez qu'il ne vous convient pas de vous mesurer avec moi. Le public nous connoît bien tous deux, et me met fort au-dessus de vous. « Cela étant, repartit l'autre au- « teur en lui riant au nez, il faut donc que je sois bien « méprisé du public. »

Les grands ne peuvent être trop attentifs à ce qu'ils font, puisque l'on tient registre de toutes leurs actions, même les plus indifférentes. On sait, par exemple, qu'Auguste ne buvoit ordinairement que trois coups de vin dans un repas, et que, lorsqu'il lui prenoit envie de faire la débauche, il buvoit jusqu'à trois demi-setiers. Nous sommes redevables à M. Dacier d'une remarque si curieuse.

La plus grande extravagance que l'amour ait peut-être jamais fait faire aux amants, c'est celle d'un ancien roi de la Chine, qui avoit une favorite dont il étoit idolâtre et en même temps l'idole. Ce foible prince, jouet éternel de sa passion, négligeoit jusqu'aux de-

voirs les plus essentiels du gouvernement pour être toujours avec sa mignonne, qui, de son côté, détestoit tout ce qui pouvoit un moment la priver du plaisir de le voir. En un mot, ils n'étoient occupés que du soin de se rendre toujours agréables l'un à l'autre. C'étoit un fou, fou d'une folle; c'étoit une folle, folle d'un fou.

Un jour ces deux amants, après avoir épuisé dans leur entretien les plus tendres expressions que l'amour inspire aux cœurs qu'il enflamme, Chehcristani, c'étoit le nom de la favorite, laissa échapper un soupir qui parut au roi partir d'un secret ennui. Il n'en fallut pas davantage pour troubler le repos du monarque. Ah! divine Chehcristani, dit-il en tremblant, ce soupir m'inquiète. Il semble me reprocher qu'il manque quelque chose à votre bonheur. Ne me déguisez rien, je vous en conjure. Est-ce que vous n'êtes point parfaitement contente? Serois-je assez malheureux pour ne pouvoir pas combler vos désirs comme vous remplissez tous les miens? Seigneur, lui répondit la favorite, expliquez mieux le soupir que vous venez d'entendre. C'est l'effet d'un souhait ridicule que l'excès de ma tendresse m'a fait former, et que je n'oserois vous dire. Hé! pourquoi, ma reine? reprit-il. De grâce, ne m'en faites point un mystère.

Hé bien, lui dit son amante, je vais donc, pour vous contenter, vous apprendre la folle idée qui m'est venue. Je souhaitois tout à l'heure d'être enfermée avec vous dans un souterrain où nous pussions nous voir sans cesse, et où, nous suffisant à nous-mêmes, nous oubliassions le reste du monde. Mon imagina-

tion bâtissoit ce lieu ténébreux et en faisoit un palais magnifique. Mille et mille bougies parfumées en éclairoient tout le dedans, et je trouvois cette clarté préférable à celle du soleil.

Il me venoit là-dessus des pensées extravagantes qui me flattoient infiniment; mais faisant tout à coup réflexion que je me berçois de chimères, j'en ai soupiré de regret.

Que l'amour est admirable! il sait donner la face qu'il veut aux projets les plus insensés. Le monarque chinois, au lieu de trouver cette idée ridicule, l'approuva. Madame, dit-il à sa favorite, je ne vois rien d'extravagant dans ce souhait enfanté par l'amour, et je prétends qu'il soit accompli. Je crois, comme vous, que ce souterrain sera un asile plus convenable que mon palais à deux amants qui veulent que tous les instants de leur vie soient des moments de plaisir enchaînés l'un à l'autre. Ce prince, enivré des délices où il étoit plongé, ne se contenta pas d'applaudir à l'imagination de Chehcristani, il envoya chercher le surintendant de ses bâtiments, et après l'avoir instruit de ses intentions, il le chargea de les exécuter le plus promptement qu'il pourroit. Les rois n'ont qu'à parler pour être obéis. Le surintendant employa tant d'ouvriers à la construction du souterrain qu'il fut bientôt fait. Le monarque admira cet ouvrage, et la favorite le trouva au-dessus de l'idée qu'elle s'en étoit formée. Enfin, quand toutes choses furent disposées à les y recevoir l'un et l'autre, ils y entrèrent tous deux avec autant d'émotion que s'ils eussent été dans l'attente d'un plaisir nouveau.

Les voilà donc ces amants, dans l'endroit et dans la situation où ils avoient souhaité d'être; mais, comme le colao, c'est-à-dire le chancelier, venoit tous les jours rendre compte au roi de ce qui se passoit dans l'état, et que cela ne se pouvoit faire sans distraire pour quelques moments le prince de la vue de sa favorite, il fut ordonné au colao de ne venir dans le souterrain qu'une fois le mois : Je vous confie, lui dit le monarque, le gouvernement de mon royaume. Vous avez de l'expérience et de la probité. Je me flatte que vous vous conduirez avec tant de prudence et tant de zèle pour mon service, que votre administration me fera beaucoup d'honneur.

On ne pouvoit charger ce ministre d'un soin qui fût plus de son goût; car c'étoit un hypocrite qui, sous le masque d'un ministre désintéressé, cachoit une ambition démesurée et une insatiable avarice. Il ne se vit pas plus tôt maître du gouvernement, qu'il commença d'exercer une cruelle tyrannie sur les Chinois, dépouillant les uns de leurs biens, traitant les autres avec insolence, et commettant injustices sur injustices, tandis que le roi, ignorant ce désordre, n'y pouvoit remédier. Enfin le colao en fit tant, qu'il lassa la patience des Chinois, lesquels, ayant su ce qui s'étoit passé, se soulevèrent tous, allèrent tumultueusement chez ce ministre, qu'ils massacrèrent; ensuite, pour assouvir leur fureur, ils coururent au souterrain dont ils bouchèrent l'entrée après y avoir mis le feu. De sorte que ce souterrain devint le tombeau du roi et de sa favorite, après avoir été le théâtre de leurs plaisirs.

Un auteur dramatique fit une comédie qui eut le bonheur de plaire, quoiqu'elle ne fût pas des meilleures. Un de ses amis, qui n'étoit point flatteur, lui avoua franchement que, malgré l'heureux succès qu'elle avoit eu, il la trouvoit mauvaise. L'auteur, piqué de sa franchise, lui dit d'un air vain : Je m'en rapporte au parterre. Je m'en tiens au jugement qu'il en a porté. Vous faites fort bien, répliqua l'ami; continuez de travailler, je suis sûr que vous ne vous en rapporterez pas toujours à lui. Effectivement notre auteur fit représenter peu de temps après une autre comédie nouvelle qui fut sifflée. Hé bien, lui dit alors son ami, vous en rapportez-vous encore au parterre? Non, vraiment, repartit l'auteur d'un air chagrin. Ah! le mauvais juge! Il n'a pas le sens commun. Hé quoi! s'écria l'ami, vous ne vous en apercevez que d'aujourd'hui? « Pour moi, je m'en suis aperçu « dès votre première pièce. »

Un jeune homme qui visoit à la réputation d'un esprit distingué, un cerveau brûlé qui tranchoit du grand poëte, quoiqu'il n'eût pas même assez de talent pour en être un médiocre, passoit son temps à composer de mauvais vers qu'il avoit la rage de vouloir lire à tout le monde. Il trouvoit quelquefois de petits Aristarques qui lui disoient tout net : Cela ne vaut rien. Consultez les connoisseurs, ils vous le diront tous. Et où sont-ils ces connoisseurs? leur répondoit-il. Chacun aujourd'hui se pique de l'être. « Sachez, Messieurs, que je ne veux « reconnoître pour vrais connoisseurs que les personnes « qui seront de mon sentiment. »

J'ai connu un joaillier qui étoit un homme incomparable pour faire des reparties vives et piquantes : cela partoit comme un coup de pistolet. Ce redoutable personnage décidoit en deux mots dans les disputes qui s'élevoient en sa présence. Aussi fut-il surnommé le Président. Un jour qu'il étoit dans un café, lieu fertile en disputeurs, un poëte lut devant lui des vers que quelques-uns des auditeurs ne désapprouvèrent point. Mais notre joaillier en jugea tout autrement, et il en fut si peu satisfait, qu'il ne put s'empêcher de dire avec sa gravité ordinaire : Ces vers-là sont pitoyables. Cela est bientôt dit, s'écria l'auteur. Aussitôt que pensé, lui repartit le président. A ces paroles, le poëte regarda de travers son censeur, et le prenant pour un maître écrivain à cause qu'il avoit un habit noir et une perruque carrée de la même couleur : Je crois, Monsieur, lui dit-il dédaigneusement, que vous vous connoissez mieux en lettres rondes et bâtardes qu'en lettres humaines. Non, répondit le joaillier ; je me connois parfaitement en toutes sortes de lettres, et je sais qu'il n'en faut que trois pour faire votre nom : Sandis, s'écria là-dessus un Gascon qui étoit dans le café et qui vouloit les animer l'un contre l'autre, cela veut dire ou fou, ou sot, ou fat. Je laisse à Monsieur la préférence, dit le joaillier. A ces derniers mots, les parties en vinrent aux gourmades, fin ordinaire des querelles de café.

RÉPONSE LACONIQUE

D'un docteur en médecine à un de ses confrères, qui lui reprochoit d'avoir ordonné un remède qui venoit d'expédier un malade.

Mon ami, lui dit-il, entre nous, je ne suis pas surpris que vous ayez occis ce pauvre malade. Votre ordonnance ne pouvoit manquer de produire cet effet. « Que « voulez-vous que j'y fasse? répondit l'autre docteur, la « faute en est faite; mais heureusement un peu de terre « a bientôt couvert nos bévues. »

Dans la minorité de Louis-le-Grand, il y avoit dans une petite ville de Bretagne un gouverneur appelé Pomenard, qu'on soupçonnoit dans le pays de s'amuser dans ses heures de loisir à fabriquer des espèces et principalement des écus, sur lesquels il y avoit une marque distinctive qui les faisoit reconnoître; si bien que, lorsqu'on en voyoit quelqu'un, l'on disoit ordinairement : « Voilà un Pomenard. » Or ce gouverneur, n'étant pas content d'un bourgeois de la ville, lui dit un jour en le menaçant : Mon ami, je vous apprendrai à parler. Je vois bien que vous ne connoissez pas encore les Pomenard. « Pardonnez-moi, Monsieur, lui répondit mali- « cieusement le bourgeois, je les connois à merveille. « J'en ai vu deux ce matin entre les mains d'un marchand « de cette ville. »

La cour étant à Fontainebleau, quatre comédiens du roi voulurent risquer au pharaon chacun dix pistoles dans les appartements. Ils jouèrent de malheur. Ils per-

dirent leurs quarante pistoles. Après quoi, se regardant tous quatre, il leur prit une folle envie de rire à leurs propres dépens. Un seigneur de la cour, choqué de leurs ris déplacés, s'écria : Morbleu! peut-on rire ainsi quand on perd son argent? « Oui, Monsieur, lui répondit un des « comédiens, nous perdons nous autres notre argent « comme nous le gagnons. »

Un petit bourgeois de Madrid alla se plaindre à un grand d'Espagne : Monseigneur, lui dit-il, un de vos valets de chambre, nommé M. Larose, a séduit une de mes filles qui s'est rendue à ses sollicitations sur la foi d'une promesse de mariage. Le perfide aujourd'hui refuse de tenir sa parole. Je viens vous en demander justice. Mon ami, lui répondit ce seigneur après l'avoir patiemment écouté jusqu'au bout, je suis fâché de cet accident; mais je n'y saurois que faire. Le fripon dont vous vous plaignez, Larose, est Français de nation. Vous savez bien que ces messieurs-là sont sujets à tromper les filles qui se fient à leurs serments. « Il faut lui « pardonner cela à cause que c'est le vice du terroir; car « s'il étoit Espagnol, Allemand ou Italien, je le ferois « pendre. »

Jean II, roi de Portugal, ayant été secrètement averti que le duc de Bragance avoit conçu le dessein de l'assassiner, fit venir adroitement ce prince dans son palais, et lui dit d'un air tranquille : Mon cousin, j'ai une question à vous faire et un conseil à vous demander. Quel traitement feriez-vous à un homme qui auroit envie de vous tuer? Je me hâterois de le prévenir, ré-

pondit le duc : « Hé bien, lui répliqua le roi, vous avez « prononcé votre arrêt, et je vais moi-même l'exécu- « ter. » En même temps se jetant sur le duc de Bragance, il lui enfonça un poignard dans le sein; et par cette action cruelle il déroba sa vie au péril qui la menaçoit.

On rapporte un trait assez curieux de don Emmanuel, successeur de ce même roi. Un soir, dans le temps que ce monarque se disposoit à se coucher, on lui vint dire qu'une dame demandoit un moment d'audience. Il jugea qu'il falloit qu'elle eût quelque affaire importante à lui communiquer. Il ordonna qu'on la fît entrer. Il parut aussitôt une jeune femme parfaitement belle, et qui, témoignant de l'assurance sur son visage comme dans ses paroles, lui dit : Sire, je viens demander à votre majesté ce qu'elle feroit si mon époux m'avoit surprise en adultère, et que dans sa fureur il m'eût ôté la vie. Le sauveriez-vous de la rigueur des lois? N'en doutez pas, lui répondit le roi, je lui accorderois sa grâce. Je suis donc sûre d'obtenir la mienne, reprit la dame. J'ai trouvé mon mari dans les bras d'une de mes esclaves, et je les ai sacrifiés tous deux à ma vengeance. « Allez, Madame, lui dit don Emmanuel, ayez « l'esprit tranquille. Votre crime est un sacrifice que « vous deviez à votre beauté offensée. Je vous le par- « donne. »

Il y a des traits historiques qui demeurent comme gravés dans la mémoire des lecteurs. En voici un de cette nature : Un avocat anglais, homme froid et dissi-

mulé, avoit une belle femme qui paroissoit fort sage, et qui pourtant ne l'étoit guère. Il savoit bien que la bonne dame avoit un tempérament qui l'écartoit quelquefois de son devoir; mais il ne faisoit pas semblant de s'en apercevoir; et même il avoit pour elle d'autant plus de politesse et d'honnêteté qu'il étoit moins content de sa conduite. Cette fausse Lucrèce tomba malade, et son mal augmentant de jour en jour, elle se vit bientôt réduite à l'extrémité. Alors elle appela son mari, et l'ayant fait asseoir au chevet de son lit : Cher époux, lui dit-elle, après avoir imploré la miséricorde divine, je crois devoir en mourant vous supplier de me pardonner les fautes que j'ai commises à votre égard. Hélas! je ne vous ai pas toujours été fidèle, je le confesse à ma honte; et pour expier en quelque sorte mes infidélités, je veux exposer devant vous les remords qui déchirent mon cœur. Non, Madame, lui dit l'avocat, cela est inutile. Je n'ignorois pas que vous me trahissiez, et j'en étois si persuadé que c'est moi qui, pour vous en punir, vous ai mise dans l'état où vous êtes. « Je vous fais à mon tour « cet aveu, ajouta-t-il. Pardonnez-moi, s'il vous plaît « aussi, ce petit trait de vengeance, et séparons-nous à « l'amiable. »

On devoit représenter pour la première fois une tragédie de la composition du poëte Pradon. Tout Paris, ami de la nouveauté, s'étoit assemblé pour la voir. On commença la pièce; et les spectateurs, à la fin du second acte, étonnés de n'avoir vu jusque là paroître que des hommes, se disoient les uns aux autres en riant : Voilà une vraie tragédie de collége; il n'y a

point de femmes. Il n'en parut effectivement aucune dans les deux premiers actes; mais, en récompense, au commencement du troisième, on vit sortir tout à la fois du fond du théâtre deux princesses et deux confidentes, et l'on entendit en même temps dans la salle une voix perçante et gascone qui prononça ces paroles : « Quatorze de dames est-il bon? » ce qui excita un battement de mains général; car les polissonneries du parterre sont toujours fort bien reçues.

Une vieille bourgeoise vive, et remariée depuis peu de temps pour la quatrième fois, étant en colère contre une de ses amies, lui disoit des paroles désobligeantes; et son amie, de son côté, quoique plus modérée qu'elle, ne laissoit pas de lui faire des réponses assez malignes: Du moins, Madame, disoit celle qui en étoit à son quatrième époux, du moins vous ne pouvez me reprocher d'être une femme libertine. « Oh! pour cela non, lui repartit son amie, on ne peut vous accuser que d'avoir trop donné dans le légitime. »

Un archevêque, en passant par Montpellier, alla voir un vieux médecin de sa connoissance, et le trouva chez lui lisant un gros manuscrit qu'il ferma précipitamment dès qu'il aperçut le prélat, qui, remarquant son action, lui dit en riant : Monsieur le docteur, peut-on vous demander ce que c'est que ce gros volume que vous semblez vouloir dérober à ma curiosité? Ne seroit-ce point par hasard un ouvrage cabalistique? car vous autres, messieurs les médecins, vous avez la réputation d'aimer ces sortes de livres. Monseigneur, lui répondit le docteur

en médecine, je ne m'amuse point à lire de semblables ouvrages; et si vous m'avez vu fermer avec précipitation ce manuscrit, c'est que je ne suis pas bien aise qu'on le feuillete. Je serois bien fâché que vous le parcourussiez. Et pourquoi donc? répliqua le prélat. Est-ce que la lecture en est dangereuse? Oui, Monseigneur, repartit le médecin; je craindrois fort qu'elle ne fît trop d'impression sur votre grandeur. Apprenez, continua-t-il, que ce volume, tout gros qu'il est, ne contient que les noms des maladies et des accidents qui peuvent causer la mort de l'homme. Si vous le lisiez, il vous feroit trembler, ou, pour mieux dire, quoique vous soyez encore dans le printemps de vos jours, vous seriez étonné d'être en vie, tant il y a de choses qui peuvent devenir funestes à l'humanité. Le prélat ne put s'empêcher de rire en entendant parler ainsi le docteur; et cependant sa grandeur n'osa feuilleter le manuscrit, « de peur « apparemment d'y trouver des causes de mort dans son « tempérament. »

Deux beaux esprits de profession, tous deux grands philosophes et disputeurs échauffés, dînoient chez un maréchal de France, qui, content d'être un bon guerrier, ne se piquoit point du tout d'être savant. Au milieu du repas, voilà mes philosophes aux prises : ils commencent à s'animer l'un contre l'autre, et à le prendre sur un ton qui sortoit des bornes d'une dissertation. Le maréchal, voyant que la dispute alloit dégénérer en querelle, imposa silence aux deux beaux esprits en leur disant brusquement : « Morbleu! Messieurs, allez vous « promener avec vos disputes : voulez-vous me donner

« un ridicule dans le monde ? on dira qu'on a parlé chez « moi de philosophie. »

Un jeune abbé pétri d'esprit et de malice se laissa conduire à une maison de campagne où passoit ordinairement l'été une jolie dame, dont le moindre défaut étoit d'être trop entêtée de sa noblesse. Cette dame voulant avoir une conversation particulière avec lui : Monsieur l'abbé, lui dit-elle, vous me paroissez délicat sur les connoissances ; je ne vous crois pas homme à vous encanailler. Quelle sorte de gens fréquentez-vous à Paris ? Les honnêtes gens, lui répondit l'abbé. Mais encore, lui répliqua la dame, sont-ce des personnes de distinction ? car enfin il n'y a que celles-là qui forment ce qui s'appelle la bonne compagnie. Tout ce qui n'est pas dans la sphère des grands noms ne mérite pas d'être vu. Quels sont donc vos amis ? poursuivit-elle. Quel rang tiennent-ils à la cour ? En un mot, comment les nommez-vous ? Madame, repartit malignement notre abbé, je suis lié avec des cavaliers d'une illustre naissance, et entre autres avec le chevalier de***. Or, il est bon de savoir que ce chevalier de*** et la bonne dame avoient tout récemment soupiré à l'unisson. « A telles « enseignes qu'ils avoient été surpris tous deux dans « l'état où Vulcain fit voir Mars et Vénus aux divinités « de l'Olympe. »

Une dame voyant entrer chez elle un financier qui venoit quelquefois prêter usurairement de l'argent à son mari, dit tout haut en le regardant d'un air dédaigneux: Qui est cet homme-là ? Il me semble l'avoir vu quel-

que part. « Cela se pourroit bien, Madame, lui répondit « l'usurier, car j'y vais quelquefois. »

Les comédiens promettoient depuis long-temps une pièce nouvelle où la vertu étoit personnifiée. Le public, impatient de la voir, la demandoit tous les jours. Pourquoi donc ne la représentez-vous pas, dit une dame de qualité à un comédien? « Nous ne pouvons, lui répon- « dit-il, la donner avant quinze jours, parce que la « fille qui joue le rôle de la vertu implore en ce moment « à hauts cris le secours de Lucine. »

Louis XIV étant un jour avec quelques seigneurs de sa cour dans la galerie de Versailles, aperçut de loin M. de la Feuillade, qui, d'une petite canne qu'il tenoit à la main, époussetoit les épaules d'un page du roi. Ce monarque, à qui cette action déplaisoit, s'écria d'un air irrité : La Feuillade! la Feuillade! qu'est-ce donc que cela? Le maréchal s'approcha de la personne de sa majesté d'un air riant, et lui dit : « Ce n'est rien, Sire, ce « n'est rien ; ce sont deux de vos valets qui badinent. » Ces paroles firent rire les courtisans, et apaisèrent la colère du roi.

Un artisan d'une petite ville ayant été mis à l'amende, alla supplier le juge de lui remettre son amende ; mais il se servit de si mauvaises raisons pour s'excuser, que le magistrat n'eut aucun égard à sa prière, et le traita même assez durement. Le suppliant, loin de se rebuter, continua ses supplications importunes, jusqu'à ce que le juge, fatigué de ses discours, se mit en

colère et s'emporta de façon qu'il lui prit sa perruque et la jeta par terre. Le bourgeois la ramassa en disant au magistrat, comme s'il eût voulu le menacer : Monsieur, Monsieur, il y a vingt ans que vous ne m'en auriez pas fait autant, sur ma parole. Pourquoi donc, insolent ? s'écria le juge ; qui m'en auroit pu empêcher ? pourquoi ne t'aurois-je pas traité dans ce temps-là comme aujourd'hui ? « Pourquoi ? lui repartit l'artisan ; « c'est qu'alors j'avois encore mes cheveux. » Le magistrat, à ces derniers mots, perdit sa colère et sa gravité, et renvoya l'artisan content en lui remettant son amende.

Ce même juge fit venir, un matin, un artisan, et lui dit avec colère : Sais-tu bien, l'ami, pourquoi je t'ai demandé? c'est pour te faire enfermer pour le reste de tes jours. Comment, misérable, poursuivit-il, on dit que tu bats ta femme ! quelle brutalité ! Il faut que je t'envoie battre du ciment. Tu me parois mériter cette petite correction. Monseigneur, lui répondit l'ouvrier, qui n'entend qu'une partie, comme dit l'autre, n'entend rien. Je rosse ma femme parfois ; ça est vrai. Mais vous allez juger que je n'ai pas tort. Écoutez-moi, s'il vous plaît. Je suis maçon de mon métier, je sors dès les quatre heures du matin avec une pièce de pain dans ma poche pour toute ma journée, et le soir, quand je suis de retour au logis et que je demande de la soupe, ma femme le plus souvent me répond : « Mange de .... Oh, dame, Monseigneur, « est-ce que vous en mangeriez ? »

Je connois deux auteurs d'un grand mérite, mais

d'un caractère bien différent. Les ouvrages de l'un sont parsemés de traits trop hardis, et l'autre dans ses écrits flatteurs vise toujours aux pensions de la cour. Sur quoi un bel esprit a dit d'eux : « L'un tourne sans « cesse autour de la Bastille, et l'autre autour du Tré- « sor royal. »

Un poëte, soupçonné d'avoir fait des vers qui étoient impies, fut mis à la Bastille dans le temps de la régence, mais il n'y fit pas un long séjour. Au bout de quelques semaines, il trouva moyen de faire connoître son innocence au régent, qui, pour le consoler d'avoir subi une peine qu'il n'avoit peut-être pas méritée, lui dit ce vers de la tragédie de Mithridate :

Je vous crois innocent, puisque vous le voulez....

et j'aurai soin de votre fortune. Monseigneur, lui répondit le poëte, vous pouvez me faire tout le bien qu'il vous plaira, je le recevrai d'un grand prince tel que vous avec autant de reconnoissance que de respect; « mais, de grâce, ne vous mêlez plus de mon « logement. »

Madame, dit un comédien à la mère d'une jeune et jolie actrice de sa compagnie, on assure que mademoiselle votre fille a fait la précieuse conquête du duc de*** ; vous voulez bien que je vous en fasse mon compliment. « Compliment prématuré, lui répondit la dame; « ce seigneur n'a fait encore à ma fille que des politesses « du foyer. »

M. de Vendôme, comme on sait, étoit la meilleure pâte de prince qui fut jamais. Il faut que je rapporte un trait de sa bonté pour ses domestiques. Un jour voyant chez lui un jeune homme qu'il reconnut pour un garçon qui avoit porté sa livrée, et qu'il croyoit même encore à son service, il lui dit : Comment donc, Laroche, est-ce que tu n'es plus à moi? Hélas non, mon prince, lui répondit le laquais tristement. J'ai eu le malheur de déplaire à monsieur votre intendant, qui m'a donné mon congé. Hé! pourquoi t'a-t-il chassé? répliqua le duc. Je n'en sais rien, repartit le garçon : il m'a congédié sans m'en vouloir dire le sujet. Tu ne dis pas la vérité, s'écria le prince, et tu n'oses me la dire. Il faut bien que tu aies commis quelque faute grave, puisqu'il t'a mis dehors. J'en suis fâché, mon enfant : mais tiens, ajouta-t-il en tirant de ses poches huit ou dix louis, voilà ce que je te donne pour t'aider à vivre jusqu'à ce que tu sois placé.

Quinze jours après, Laroche reparut devant le prince, qui lui demanda s'il n'avoit pas encore trouvé une nouvelle condition. Non, Monseigneur, lui répondit le laquais la larme à l'œil. Et quel maître voulez-vous que je serve après vous? En est-il quelqu'un qui puisse me consoler de n'être plus au service de votre altesse? Ces paroles attendrirent M. de Vendôme, qui alloit encore donner de l'argent au laquais, lorsque l'intendant arriva : Pourquoi, dit le prince à ce dernier, vous êtes-vous défait de ce garçon? quelle faute a-t-il commise? Là-dessus l'intendant, prenant la parole, se mit à faire l'éloge de M. Laroche d'une manière qui ne justifioit que trop son expulsion; mais le duc, plus

touché de l'affliction que ce laquais faisoit paroître, qu'attentif au mal qu'on lui en disoit, interrompit son intendant : N'en parlons pas davantage. Je ne doute pas que vous n'ayez eu raison de le chasser; cependant j'ai une chose à vous dire : « C'est que si vous ne « le reprenez pas, je vous avertis qu'il me ruinera; « car toutes les fois qu'il viendra se présenter devant « moi, je lui donnerai tout ce que j'aurai dans mes « poches. »

On voit par ce trait de bonté que M. de Vendôme ne ressembloit point à ce duc qui disoit : « Mes do- « mestiques et moi nous sommes à billes pareilles. Ils « me quitteroient tous pour un écu, et il n'y en a pas « un que je ne misse volontiers à la porte pour une « pièce de quatre sous. »

PENSÉES DE L'ÉCUYER MARCOS DE OBREGON SUR L'INDISCRÉTION.

Pourquoi, dit ce second Senèque espagnol, voulez-vous apprendre le secret de vos amis ? Si c'est pour le garder, c'est un pesant fardeau dont vous vous chargerez de gaîté de cœur; et si c'est pour le révéler, quelle perfidie ! Parler, ajoute-t-il, est le défaut de presque tous les hommes; et se taire est la vertu des seuls esprits discrets. Quand j'entends dire : Tel et tel ont été assassinés, sans qu'on sache pourquoi, je m'imagine toujours que c'est pour avoir trop parlé. « Les « personnes qui révèlent un secret qu'il leur importoit « de garder ressemblent aux abeilles, qui piquent et « laissent dans la plaie leur aiguillon avec la vie. »

Deux poëtes tragiques, en passant devant le collége de Mazarin, s'arrêtèrent pour parcourir des yeux les livres qu'on étale en cet endroit pendant le jour. Savez-vous, dit un de ces messieurs à l'autre, comment il faudroit appeler ce lieu-ci ? le cimetière des auteurs. Vous avez raison, répondit son confrère, il devroit être ainsi nommé, puisque les génies des poëtes et des prosateurs du dernier siècle reposent ici pêle-mêle ; nos prédécesseurs Hardi, Maréchal, Rotrou, Tristan, Pradon, Boyer et tant d'autres qui depuis ceux-là ont fait du bruit sur la scène française, et dont on ne parle déjà plus, car on diroit que le temps a détruit leur esprit avec leur corps. Le grand Corneille lui-même, qui commence à faire rire dans la plupart de ses tragédies, aura bientôt le même sort. Tous les auteurs, sans exception, sont condamnés, par un arrêt des Parques, à venir après leur mort parer les rebords du Pont-Neuf. Nous y viendrons, mon ami, nous y viendrons à notre tour; tel sera le fruit de nos travaux. Heureux travaux! belle récompense ! Horace a-t-il tort de donner un char de vent à la gloire qui vient du théâtre? Après cela, n'est-il pas étonnant qu'il y ait des poëtes assez fous pour croire que l'on jouera leurs pièces jusqu'au dernier jour du monde ?

Un homme osoit effrontément se parer du titre honorable d'auteur, quoiqu'il bornât son génie et ses talents à composer de misérables petits ouvrages qu'il donnoit aux colporteurs à vendre dans les rues à six deniers l'exemplaire; et ces agents lui tenoient compte de la vente de ses productions. Notre auteur, comme

vous vous l'imaginez bien, vivoit fort frugalement de cet honnête trafic. Un jour rencontrant un de ses colporteurs qui lui devoit neuf francs, il l'arrêta pour les lui demander en lui disant : L'ami, quand me donneras-tu ce que tu me dois de notre dernier compte? Monsieur, lui répondit le colporteur, je vous aurois porté ce matin chez vous vos trois écus sans le malheur qui m'arriva hier. Quel malheur t'est-il donc survenu? lui répliqua l'auteur. Le plus cruel du monde, repartit le colporteur ; on devoit pendre l'après-dînée à la Grève un insigne voleur : il avoit été jugé le matin. Je comptois qu'il seroit indubitablement expédié dans la journée : sa sentence étoit déjà imprimée, et je m'attendois à la crier ; mais j'appris à midi que le criminel venoit d'obtenir sa grâce. Cela n'est-il pas bien chagrinant pour un pauvre diable tel que moi, qui ne vis que d'exécutions patibulaires et d'autres événements que de bons auteurs comme vous font savoir au public. Cependant, ajouta-t-il, une chose me console un peu de ce contre-temps : c'est que mardi prochain on doit rouer un enfant de famille. « C'est de l'or en barre, à moins que je ne « sois encore assez malheureux pour qu'on lui fasse « grâce. »

Une femme assez laide, mais qui n'en étoit pas pour cela moins vaine de son mérite, ayant été informée de bonne part que certain petit-maître disoit indiscrètement dans le monde qu'il avoit été du dernier bien avec elle, étoit dans une colère horrible contre lui. Elle le chercha long-temps dans le dessein de le dévisager ; et le rencontrant par hasard dans une compagnie, elle

l'apostropha aussitôt avec emportement : Vous êtes bien hardi, Monsieur, lui dit-elle, ou plutôt bien impertinent. Il m'est revenu que vous vous êtes vanté d'avoir eu part à mes faveurs. « Qui ? moi, Madame, répondit « froidement le petit-maître, je ne m'en suis point vanté : « je m'en suis accusé. » A ces mots, qui redoublèrent la fureur de la dame, elle se jeta sur lui comme pour l'étrangler; mais toute la compagnie se mettant entre eux deux, donna moyen au petit-maître de s'échapper des griffes de cette Alecton.

Dans une maison où il y avoit bonne compagnie, un jeune seigneur, des plus indiscrets et peut-être des plus menteurs du royaume, laissa tomber de sa poche un papier en tirant sa tabatière sans qu'il s'en aperçût. Il sortit un moment après. A peine fut-il dehors qu'un cavalier, aussi étourdi que le jeune seigneur, ramassa ce papier, qui étoit plié en forme de lettre et cacheté. Il en lut la suscription, qu'il trouva conçue en ces termes : *Liste de mes bonnes fortunes.* A ces mots, il ne put s'empêcher de faire un éclat de rire ; et, comme c'étoit un homme qui ne demandoit pas mieux que de réjouir l'assemblée aux dépens du jeune seigneur, il relut tout haut la suscription. Ce qui ne manqua pas d'inspirer à quelques dames de la compagnie une vive curiosité d'entendre nommer les personnes marquées sur la liste. Je dis à quelques dames, car il y en eut d'autres qui n'eurent point cette envie : j'en laisse la cause à deviner. Enfin les plus curieuses pressèrent le lecteur de les satisfaire : ce qu'il n'avoit garde de leur refuser, se faisant un plaisir malin d'aller montrer ce papier à

toute la terre. « Mais il fut bien sot, quand il en voulut « commencer la lecture, de trouver le nom de sa femme « à la tête de la liste. »

On vint annoncer la mort d'un grand seigneur espagnol dans une assemblée où il y avoit une comtesse qui étoit peut-être la femme d'Espagne la plus entêtée de noblesse! La belle âme devant Dieu! s'écria sur cette nouvelle une autre dame de la compagnie. Un vieux pécheur qui depuis cinquante ans est plongé dans toutes sortes de plaisirs. Je crois qu'il en va bien faire pénitence dans l'autre monde. Doucement, Madame, doucement, interrompit la comtesse; « quand il s'agit de condamner « un grand de la première classe, je crois qu'on y re- « garde à deux fois. »

BELLES PAROLES D'EURIPIDE.

Quand Jupiter, dit ce poëte grec, laisse vivre en paix les méchants, il semble qu'il leur ait remis leurs forfaits, et que sa justice ne pense point à eux; « mais la vengeance « qui marche à pas lents arrive enfin, et les surprend « lorsque le temps de les punir est venu. »

Euripide a raison, comme je vais le prouver par un petit trait d'histoire. Théodoric, roi d'Italie, grand protecteur des Ariens, après avoir fait mourir de langueur le pape Jean dans une prison perpétuelle, et commis cent autres mauvaises actions, vivoit tranquille dans le crime, ne songeant à rien moins qu'au châtiment que le ciel, las des désordres de sa vie, lui pré-

paroit. On lui servit dans un repas la tête d'un poisson monstrueux. Il ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'il se troubla. Il crut voir dans cette tête celle du pape Jean. Ce fut la première idée qu'il se forma de cet objet ; et, soit que son imagination échauffée ne lui permît plus de faire usage de sa raison, soit que le ciel s'en mêlât, il s'imagina que le pontife lui lançoit des regards menaçants ; « et ce prodige lui causa une telle frayeur, qu'il « en mourut à l'heure même, en présence des officiers « qui le servoient. »

La chaste Livie aperçut un jour, en passant sur les bords du Tibre, des hommes qui se baignoient. Le sénat en ayant été informé, voulut condamner ces baigneurs à des peines afflictives ; mais l'impératrice, intercédant pour eux, envoya demander leur grâce, disant « que des « hommes nus n'étoient que des statues pour les yeux « d'une honnête femme.

Dans un chapitre de province, un jeune chanoine fut tenté de se déguiser un soir pour aller au bal, et fut assez foible pour succomber à la tentation. Cette démarche irrégulière ne demeura pas secrète. Tous les chanoines l'apprirent, et crurent devoir sévir contre le délinquant. Ils tinrent chapitre pour délibérer sur la peine qu'ils devoient lui infliger ; mais, ne pouvant s'accorder là-dessus, ils s'en remirent, après de longs débats, à la décision de leur doyen, lequel étoit un bon vieillard qui, se ressouvenant des folies qu'il avoit autrefois faites, ne trouvoit pas le coupable indigne de pardon. « Messieurs, dit-il à ses confrères, remet-

« tons-lui ses petites escapades; il s'en lassera comme « nous. »

On diroit, à voir les différents usages des nations, que la pudeur ne seroit qu'une vertu locale. On faisoit dans l'île de Cos une gaze si fine et si transparente qu'elle laissoit voir le corps à nu; et il faut observer qu'à Rome il n'y avoit que les courtisanes qui osassent porter des habits faits de cette gaze effrontée, au lieu qu'en Orient il n'étoit permis au contraire qu'aux seules filles de qualité d'avoir un pareil vêtement.

Le poëte de Mantoue étoit extraordinairement timide. Loin de ressembler à la plupart de nos poëtes applaudis, qui, trop fiers d'une réputation passagère, s'offrent orgueilleusement aux yeux du public, dont ils s'imaginent être regardés avec admiration, il sembloit avoir honte de paroître dans les rues. Quand il s'apercevoit qu'on le montroit au doigt comme un homme d'un mérite rare, il se sauvoit promptement dans la première boutique, pour se dérober au plaisir que l'on prenoit à le voir. Enfin le fameux Virgile avoit une timidité qui l'empêchoit de briller dans la conversation : il arrivoit même souvent qu'un esprit médiocre paroissoit supérieur au sien; mais surtout il ne falloit point qu'il se trouvât avec des railleurs, car la moindre raillerie le déconcertoit à un point qu'il en perdoit toute contenance, et même la parole et l'esprit.

On sait qu'à Rome, autrefois, les sculpteurs et les peintres, lorsqu'ils avoient achevé une statue ou un

tableau, faisoient publier dans la ville qu'ils l'exposeroient en public un tel jour. Ils en usoient ainsi pour voir quelle impression feroit une première vue sur l'esprit des spectateurs, et pour profiter des divers jugements que la multitude porteroit de leurs ouvrages. C'est un malheur pour les auteurs qui donnent aujourd'hui des tragédies ou des comédies à notre théâtre de ne pouvoir sonder de même le goût du public. Les pauvres diables! « il faut que dès la première représentation « d'une pièce ils enlèvent tous les suffrages, ou qu'ils « soient accablés de huées et de sifflets. »

J'étois hier à la comédie, disoit une jeune dame. Je vis jouer l'*Amphitryon* de Molière. Ah! que cette pièce me fit de plaisir! Je le crois bien, lui dit une femme aussi vertueuse que spirituelle : cette comédie sans doute est fort divertissante; « c'est bien dommage qu'elle apprenne « à pécher. »

Le savant Roscius, car c'est l'épithète dont Horace honore ce fameux comédien romain, savoit donner une grâce admirable à tous ses gestes et à tous ses mouvements. Il avoit composé un livre dont les personnes de sa profession et les orateurs ne peuvent assez regretter la perte. Il comparoit, dans cet ouvrage, l'art du théâtre avec l'éloquence du barreau, et prouvoit que les orateurs ne pouvoient trouver plus d'expressions différentes, pour exprimer une même chose, que l'art du théâtre fournissoit de mouvements différents pour la bien faire sentir. M. Dacier, dont j'emprunte ce trait historique, nous apprend que Cicéron parloit

souvent de ce livre merveilleux, et disoit que Roscius, en faveur de son habileté, auroit dû être exempt de mourir.

Nous devons encore à M. Dacier une autre remarque assez curieuse. Il nous apprend qu'Auguste avoit le foible de composer des comédies; mais que par bonheur il étoit assez prudent pour ne les point montrer. Outre qu'il n'ignoroit pas qu'il ne convient guère aux princes de s'amuser à faire des pièces dramatiques, il savoit bien que les siennes ne méritoient pas d'être lues devant le grand juge Spurius Métius Tarpa. Il ne put cependant se défendre un jour d'en lire une en secret à quelques-uns de ses courtisans, qui ne manquèrent pas de l'applaudir. Auguste en sourit, et pour leur faire connoître qu'il n'étoit pas la dupe de leurs fausses louanges, il leur dit après leur en avoir fait la lecture : « Je suis persuadé qu'il n'y a que des flatteurs qui puis-« sent louer mes comédies; aussi ne vous ai-je lu celle-ci « que pour vous éprouver. Je sais maintenant quelles « gens vous êtes. »

Un de messieurs les *quarante* exhortoit un bon auteur de ses amis à briguer une place qui vaquoit à l'Académie française. Pourquoi, lui disoit-il, ne vous mettez-vous pas sur les rangs? Je sais ce que mes confrères pensent de votre façon d'écrire, et je me fais fort de vous ouvrir la porte de l'Académie quand il vous plaira. Il n'est pas besoin que je vous dise que, d'y être reçu, c'est le plus grand honneur auquel un

homme de lettres puisse prétendre. J'en conviens, répondit modestement l'auteur; et je vous avouerai de bonne foi que, ne me croyant pas digne d'une pareille place, je crois devoir prendre le parti d'y renoncer. Content de voir mes ouvrages en quelque estime dans le monde, je borne ma gloire à pouvoir conserver ma petite réputation. A ces paroles, l'académicien s'écria d'un air d'indignation : Quelle bassesse de sentiments! Esprit pusillanime! Quoi! vous vous refusez à la splendeur qu'on veut répandre sur vous? Allez, vous ne méritez pas le titre glorieux dont je voulois vous parer, et je vous laisse dans la foule où vous aimez mieux demeurer enseveli!

Un marchand de Paris, plein d'honneur et de probité, comme ils le sont pour la plupart, étant parvenu à l'échevinage, alloit tous les jours à l'Hôtel-de-Ville faire le rôle aisé d'un échevin. Un jour qu'il s'entretenoit dans une salle avec dix ou douze autres officiers de la ville, il entra deux espèces de paysans qui demandèrent à lui parler. Me voici, bonnes gens, leur cria-t-il; qu'est-ce qu'il y a pour votre service? « Monseigneur, « lui répondit un des villageois, comme je ne vous « avons pas trouvé dans votre boutique, je venons vous « charcher ici. »

Je laisse à penser si ces paroles, prononcées à haute et intelligible voix, égayèrent tous ceux qui les entendirent. Ils en eurent pour un quart d'heure à rire.

Un petit abbé, qui avoit plus d'esprit qu'il n'étoit gros, fut conduit par un de ses amis chez un évêque,

au faubourg Saint-Germain, où l'on devoit lire une tragédie nouvelle que les comédiens se disposoient à représenter au premier jour. L'auteur, qu'on attendoit, ne fut pas plus tôt arrivé, qu'il tira sa pièce de sa poche pour en régaler la compagnie. Il commence. On l'écoute, et bientôt quelques battements de mains font retentir la salle, quoique ces applaudissements fussent très-déplacés. Le prélat les accompagna des siens de la meilleure foi du monde. Notre petit abbé, vrai connoisseur, voyant que l'évêque applaudissoit, et croyant que sa grandeur, en louant tout haut la pièce, rioit tout bas de l'auteur, prit le parti de la louer aussi. Il faut même observer que le petit scélérat faisoit des exclamations aux plus mauvais endroits, et paroissoit transporté d'admiration : ce qui achevoit de confirmer le prélat dans l'estime qu'il avoit pour l'ouvrage. Enfin, quand l'auteur, comblé de louanges si peu méritées, fut sorti, l'évêque dit à l'abbé : Voilà une belle tragédie. Qu'en pensez-vous, monsieur l'abbé? N'êtes-vous pas de mon sentiment? Sans doute, lui répondit en riant notre abbé : en vérité, Monseigneur, ajouta-t-il d'un air sérieux, je n'ai de ma vie rien entendu de si pitoyable. Comment donc, répliqua le prélat étonné, vous avez approuvé avec éloge cette pièce, et vous la trouvez mauvaise? « Je vous demande « pardon, Monseigneur, lui repartit l'abbé; j'ai cru « que vous l'applaudissiez par ironie, et j'ai suivi votre « exemple. »

On peut dire de la plupart de nos poëtes qui ont brillé sur la scène française, qu'ils ressemblent à cer-

taines femmes qui ont eu le bonheur de faire de grandes passions avec peu de beauté. Mais il ne faut pas qu'un auteur, quelque talent qu'il ait, soit assez fou pour se flatter de pouvoir faire un ouvrage sur lequel la critique ne puisse mordre; c'est une chose impossible. « Les « productions de l'esprit les plus parfaites sont celles « où il n'y a que de légers défauts, comme les plus hon- « nêtes gens sont ceux qui ont les moindres vices. »

Un jeune magistrat, moins attaché à ses devoirs qu'à ses plaisirs, se plaignoit au chef de sa famille de ce qu'un de ses oncles vouloit usurper sa seigneurie. Je suis, lui disoit-il, en possession du nom que je porte; si vous souffrez qu'on me l'ôte, comment m'appellerai-je donc, moi, Citron? « Vous mériteriez bien de « porter ce nom, lui répondit le chef de sa famille, car « vous vivez comme un chien. »

Un gros financier passa fièrement devant six officiers sans les saluer. Ils furent choqués de son impolitesse, et l'un d'entre eux, lui adressant la parole, s'écria: Monsieur, on voit bien que vous n'êtes pas intéressé. Pourquoi? répondit le financier. « C'est, lui repartit le « militaire, que pour un coup de chapeau vous en au- « riez eu six. »

Un chevalier des plus polissons aimoit à lancer des traits contre les femmes, quoiqu'il n'en fût pas naturellement ennemi. Un jour qu'il s'entretenoit avec une dame d'esprit, il lui échappa de dire que parler et babiller n'étoient pas des termes synonymes. Voyons,

s'écria la dame, voyons la différence que vous y trouvez; car pour moi, qui ne suis qu'une ignorante, je confonds ces deux termes, je vous l'avoue, et je m'en sers indifféremment pour dire que deux personnes s'entretiennent ensemble; je dis : ils parlent, ou ils babillent. Oh ! Mademoiselle, reprit le chevalier, ces deux termes ont des significations bien différentes, car babiller c'est dire des riens, et parler c'est dire des choses. Je babille, par exemple, quand je loue les femmes, et je parle lorsque j'en médis. « Sur ce pied-là, chevalier, repar-« tit la dame en riant, on peut dire que vous parlez « toujours et que vous ne babillez jamais. »

Un jeune prince, dans son enfance, s'exprimoit d'une façon qui marquoit un esprit prématuré. Un jour, entendant parler de Despautère, il dit à son précepteur : Monsieur, apprenez-moi, je vous prie, si le Despautère n'est point parent du Rudiment. Le précepteur, pour entrer dans la plaisanterie, lui répondit : Sans doute, c'est son cousin germain. « Franchement, répliqua le « prince, je n'aime guère cette famille-là ! »

Un évêque qui avoit de la naissance en étoit si fier, qu'il ne parloit que de l'antiquité de sa race. Il croyoit sa noblesse, pour ainsi dire, préadamite. Il avoit un frère officier général dans les armées du roi; et ce militaire, bien loin d'avoir ce ridicule entêtement, s'en moquoit sans cesse. « Je crois, Dieu me pardonne, di-« soit-il, que monseigneur mon frère se mettroit en « fureur contre moi si je me vantois d'être d'aussi « bonne maison que lui. »

Jean II, roi de Portugal, dont j'ai déjà fait mention, avoit entre autres une maxime fort agréable aux gentilshommes portugais. Il n'aimoit pas qu'ils employassent un tiers pour obtenir des grâces. Il vouloit qu'ils s'adressassent à lui directement, et non à ses ministres. Puisque, dit-il un jour à un officier de ses troupes qui lui avoit fait demander une grâce, « puisque « vous avez des bras pour me servir, pourquoi man- « quez-vous de langue pour me demander des récom- « penses. »

Il est encore marqué dans l'histoire de Portugal que ce monarque prenoit son parti sur-le-champ. Il y avoit à sa cour des ambassadeurs castillans, venus pour traiter de la paix. Comme ils tiroient en longueur la négociation, il leur donna deux papiers sur l'un desquels il avoit écrit *paix*, et sur l'autre *guerre*, en leur disant : « Choisissez. »

Il n'y a point de nation au monde qui n'ait quelque mauvaise coutume. Les Chinois, par exemple, en ont une que je désapprouverois fort si j'étois docteur en médecine. Chaque mandarin a son médecin, qui l'accompagne partout, et qui veille sans cesse sur sa santé. Je n'ai rien à dire à cela; mais ce que je n'approuve point, c'est que si par malheur le mandarin tombe malade et vient à mourir, on assomme à coups de bâton son pauvre diable de docteur. Je ne voudrois pas non plus exercer la médecine en Turquie, si ce que rapporte M. de Tournefort, dans son *Voyage au Levant*, est véritable : c'est un emploi bien désagréable surtout que celui d'être médecin du palais du Grand-Seigneur.

Si quelque sultane devient malade, on attend qu'elle soit à l'extrémité avant qu'on s'avise d'appeler un médecin, et ce médecin trouve en entrant dans la chambre de la moribonde une foule d'eunuques qui entourent son lit, et qui empêchent le docteur de la voir comme d'en être vu : ce n'est pas tout; il ne lui est permis de tâter le pouls qu'au travers d'un crêpe ou d'une gaze si épaisse, que le plus souvent il ne peut distinguer si c'est l'artère ou bien les tendons dont il sent le mouvement. Les eunuques lèvent un petit coin du pavillon du lit pour laisser passer le bras de la malade. Si, pour mieux faire ses observations, il demandoit à voir le bout de la langue de la sultane ou ses yeux, ou bien à tâter quelque partie de son corps, il seroit poignardé sur-le-champ sans miséricorde.

De sorte qu'à la seule inspection du bras enveloppé il est obligé d'ordonner un remède au hasard; il faudroit qu'il fût un peu plus que sorcier pour être assuré qu'il ne se trompe point, « puisque nos médecins, pour « qui nos femmes n'ont rien de caché, ne savent le « plus souvent par quel bout s'y prendre. »

Lorsqu'Épicure dit : Ne songe point à augmenter ton bien si tu veux devenir riche; diminue seulement ton avidité. Apprends qu'une joyeuse pauvreté est préférable aux richesses. Ce philosophe sans doute entend par une joyeuse pauvreté l'état d'un homme qui se contente d'avoir de quoi vivre grassement.

Ce qui fait chanter les cygnes en mourant, dit Socrate, c'est qu'ils pressentent le bonheur dont ils vont

jouir dans les enfers. Ce pressentiment, ajoute-t-il, leur cause une joie qu'ils n'ont jamais sentie. Sur ce pied-là, les cygnes sont plus heureux que les avares, qui ne quittent point la vie avec tant de plaisir. Ils ont au contraire un sensible regret de se séparer de leur cassette. « Ils n'ont aucune envie de chanter, ils en « laissent le soin à leurs héritiers. »

Un riche financier maria sa fille unique à un trésorier de France, qui avoit peu de bien. Quelque temps après le mariage, le trésorier s'aperçut que sa femme avoit une grande disposition à s'écarter de son devoir. Dans le chagrin qu'il en eut, il alla se plaindre d'elle au financier, disant que c'étoit une femme qui se perdoit à vue d'œil. Son beau-père l'écouta sans l'interrompre, et lui dit ensuite, en feignant d'être fort irrité contre sa fille : « J'épouse votre ressentiment, mon « gendre; si ma fille ne change point de conduite, je « vous promets de la déshériter. » A ces mots, qui méritoient quelque attention, le trésorier de France devint plus doux qu'un agneau.

Un homme, qui n'avoit pas à beaucoup près l'air opulent, disoit hautement dans un café qu'une nuit, au clair de la lune, il avoit rencontré le fameux Cartouche, qui, l'ayant regardé depuis les pieds jusqu'à la tête, avoit passé son chemin sans oser lui demander la bourse. D'où il concluoit qu'il avoit fait peur à ce voleur. « Monsieur, lui dit un cavalier en riant, vous « jugez mal de Cartouche. S'il ne vous vola point, « c'est qu'il ne crut pas que vous en valussiez la peine. »

Une Laïs, pour faire l'honnête fille, disoit dans un cercle devant un jeune homme impoli, et qui connoissoit ses mœurs : On m'a proposé une partie de campagne fort agréable, mais je m'y suis refusée à cause des langues médisantes ; car, Dieu merci, on empoisonne tout aujourd'hui. En un mot j'ai craint d'y perdre ma réputation : « Vous avez eu tort, Mademoiselle, lui dit « brutalement le jeune homme, en perdant votre répu- « tation, vous ne pouviez qu'y gagner. »

Le grave Ésope, fameux comédien romain, laissa de grands biens à son fils, qui les dissipa follement bientôt. Ce dissipateur, dit M. Dacier, avoit acheté un grand plat de terre deux mille cinq cents écus, et quand il régaloit ses amis, il garnissoit ce plat de toutes les espèces d'oiseaux qui chantoient ou parloient le mieux, et qui lui coûtoient jusqu'à cent cinquante écus la pièce. Il faisoit même, ajoute ce commentateur, dissoudre, comme Cléopâtre, des perles dans du vinaigre, pour les faire avaler à ses convives. Ce qui ne me paroît pas incroyable, lorsque je pense au jeune comédien Baron, fils de celui qui s'est rendu immortel par son talent pour le théâtre. Il auroit été capable d'une pareille extravagance, s'il eût été assez riche pour la faire.

Une sœur aînée qui ne vouloit pas que sa cadette fût mariée avant elle, lui disoit, pour l'empêcher d'épouser un homme qui la recherchoit : Rien ne presse, ma sœur, vous êtes encore bien jeune ; vous n'avez que dix-huit ans, et vous mourez déjà d'envie d'avoir

un époux. Modérez votre impatience, ou plutôt réglez-vous sur moi. Quoique j'aie six années entières plus que vous, je n'ai, Dieu merci, aucune démangeaison de me marier. D'ailleurs vous savez bien ce que dit saint Paul. Oui, vraiment, répondit la cadette, et, selon ce grand apôtre, je ferai bien de me marier. D'accord, reprit l'aînée; mais vous ferez encore mieux si vous ne vous mariez point du tout. « Je suis sa très-humble « servante, repartit l'autre; je veux suivre l'exem- « ple de ma mère. »

L'empereur Alexandre Sévère prononçoit souvent les paroles suivantes : « Gardez-vous bien de faire à « un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on vous « fît. » Ce prince ne se contentoit pas d'être pénétré de cette belle sentence, il ordonna qu'elle fût gravée sur la façade de tous les édifices publics. Il faisoit fournir aux préteurs, suivant l'ancien usage, quand ils alloient visiter leurs gouvernements, tout ce qui leur étoit nécessaire pour la dépense de leur voyage, afin qu'ils ne fussent point à charge aux habitants des lieux où ils devoient s'arrêter. Mais, quelque prévenu qu'il fût en faveur de leur désintéressement et de leur intégrité, il ne laissoit pas de faire observer secrètement leur conduite. Ce qu'il seroit bon de pratiquer aujourd'hui dans plus d'un royaume. Cet empereur surtout haïssoit les juges corruptibles. Et, pour faire connoître jusqu'à quel point il les avoit en horreur, croira-t-on bien qu'il affectoit de tenir toujours l'index de sa main droite élevé, et comme prêt à crever les yeux de tout juge qui se laisseroit corrompre?

Parmi les dames romaines dont la beauté faisoit du bruit à Rome du temps de l'empereur Caligula, il y en avoit une qui effaçoit toutes les autres par ses grâces et par sa magnificence. C'étoit Lollia Paulina, petite fille du riche Lollius. Elle portoit ordinairement sur elle pour trois millions de pierres précieuses, et joignoit à cela une beauté plus éblouissante encore que ses pierreries. Mais ce qu'elle avoit de plus admirable, c'est qu'elle étoit si blanche, que les Romains disoient de Lollia ce que les anciens ont dit d'Europe, quand, pour louer la blancheur de cette princesse, ils ont feint qu'une des filles de Junon avoit dérobé le petit pot de pommade de sa sœur pour lui en faire présent. Vous jugez bien que Lollia, telle qu'on vient de la représenter, devoit être l'aimant des cœurs, comme elle l'étoit effectivement. Il ne falloit pas qu'un homme la vît deux fois pour en être épris. Aussi Caligula se rendit-il à ses premiers regards; et cet impétueux empereur, accoutumé à contenter ses désirs dès qu'il les avoit formés, se hâta d'ôter Lollia à son mari, pour en faire l'impératrice des Romains.

Licinia ou Terentia pouvoit aussi passer pour une très-belle personne, mais elle étoit très-coquette, ce qui déplaisoit fort à Mécénas, son époux, qui l'adoroit. Cependant, quelque peine que cela fît à ce chevalier, il n'en témoignoit rien, de peur de se donner un ridicule à la cour en se montrant jaloux. Il dévoroit principalement le chagrin que lui causoit l'amour qu'Auguste avoit pour Licinia; car ce prince, à quarante-huit ans, étoit devenu amoureux de cette dame, qui, par vanité

plutôt que par goût, le mit au nombre de ses amants heureux.

L'orateur Cassius Severus étoit un homme bien redoutable. Il avoit beaucoup d'esprit et de force, et tant de hardiesse, qu'il accusoit en plein sénat les personnes qu'il vouloit déférer. Il ne ménageoit pas même les Romains les plus distingués, puisqu'il fut un jour assez hardi pour oser accuser Nonius Asprenas, parent d'Auguste, d'avoir empoisonné cent trente personnes dans un repas. Il ne se faisoit pas moins craindre par ses écrits. Il avoit l'audace d'attaquer la cour et la ville. Néanmoins, quoique l'impétuosité de son tempérament bilieux fît trembler tout le monde, on savoit que ce personnage ne refusoit pas de recevoir l'argent qu'on lui offroit quelquefois pour l'engager à se taire. « On lui fermoit ainsi « la bouche, dit un savant interprète, à l'imitation des « voleurs, qui jettent du pain aux chiens pour les empê- « cher d'aboyer. »

Tout le monde sait que l'ordre de la Toison-d'Or fut institué à Bruges par Philippe le Bon, duc de Bourgogne; mais on ignore la véritable cause de son institution, car les auteurs ne s'accordent point là-dessus. Les uns veulent que ce prince l'institua à l'occasion du revenu considérable qu'il tiroit des droits d'entrée des laines d'Angleterre. Les autres prétendent, au contraire, que Philippe étant amoureux d'une fille qui étoit rousse et qui portoit une robe fourrée de peaux d'agneaux, alla chez elle un matin, et que dans cette visite, apercevant sur sa toilette un petit paquet de

cheveux roux, il s'en saisit brusquement comme d'une chose précieuse, et l'emporta. Ses courtisans, ajoutent-ils, ne manquèrent pas de dire sur cela mille mauvaises plaisanteries; et il y en eut un, entre autres, qui s'avisa de comparer ce paquet à la toison de la Colchide, et d'appeler Philippe le nouveau Jason. Toute la cour applaudit à la comparaison, et le duc en fut si content, que, pour faire une chose très-sérieuse de cette idée, il institua l'ordre de la Toison-d'Or.

Sans vouloir épouser cette dernière opinion, je croirois assez qu'elle pourroit fort bien être l'origine d'un ordre si respectable.

J'aime la réponse que fit un ambassadeur de Venise à un empereur, qui, pour se moquer du lion ailé qui fait les armes de cette république, lui demanda dans quel endroit du monde on trouvoit des lions ailés, tels que ceux qu'on voit dans les armoiries de l'état vénitien : « On les trouve, lui répondit l'ambassadeur, « dans le même pays où l'on voit des aigles à deux « têtes. »

Messieurs les musiciens ont la réputation d'être de petits mortels capricieux. Si vous les priez de chanter, ils vous diront qu'ils sont enrhumés. *Nolunt cantare rogati;* et si tout-à-coup ils en ont envie, ils feront comme Tigellius, ce musicien d'Auguste, qui chantoit avec tant d'opiniâtreté quand il lui en prenoit fantaisie, qu'après avoir chanté la basse pendant deux heures, il chantoit le dessus jusqu'à lasser la patience de ceux qui l'écoutoient. Enfin les chanteurs et les joueurs

d'instruments sont des animaux bien fantasques; ce que je veux prouver par un fait que je vais rapporter. Marchand, fameux musicien du roi, dînoit à l'hôtel de Bouillon, où il y avoit trois ou quatre femmes de la cour. Après le repas, la compagnie passa dans une salle où elle prit du café, et au fond de laquelle étoit un clavecin. Madame de Bouillon s'adressant à Marchand, lui dit : Monsieur Marchand, ces dames se flattent que vous voudrez bien les régaler d'un petit plat de votre métier. Voilà un clavecin. Oh! Madame, lui répondit Marchand d'un air chagrin, je vous prie de me dispenser de jouer du clavecin. Je ne suis point en humeur de toucher un clavier. Allons, allons, reprit la duchesse de Bouillon, cessez de vous en défendre, mon ami, un petit air. Nous valons bien la peine que vous ayez cette complaisance pour nous.

Vous vous imaginez sans doute qu'après quelques façons notre musicien se rendit, et accorda aux dames la satisfaction qu'elles attendoient de lui; mais non. Il fut inexorable. Alors, madame de Bouillon, piquée de l'impolitesse de Marchand, le laissa là. Elle fit apporter des cartes, et les dames commencèrent une partie d'hombre. Le quinteux musicien demeura quelques moments à les voir jouer; puis s'ennuyant de les regarder, il se leva de dessus sa chaise, et, sans penser à ce qu'il faisoit, il alla se mettre auprès du clavecin, dont il ne put s'empêcher de jouer en badinant. Mais la duchesse de Bouillon ne l'entendit pas plus tôt qu'elle lui imposa silence en lui disant d'un ton aigre et sec : « Taisez-vous, « Marchand, vous nous étourdissez. Laissez-nous jouer « en repos. »

Quelques jours avant que Baron fît représenter ses Adelphes, M. de Roquelaure, le rencontrant à la Comédie, lui dit : Baron, quand veux-tu me montrer ta pièce nouvelle? tu sais que je m'y connois. J'en ai fait fête à trois femmes d'esprit qui doivent dîner chez moi. Viens dîner avec nous. Apporte tes Adelphes, et tu nous en feras la lecture. Je suis curieux de voir si tu es moins ennuyeux que Térence. Baron accepta la proposition, et se rendit le jour suivant à l'hôtel de Roquelaure, où il trouva deux comtesses et une marquise qui lui témoignèrent une vive impatience d'entendre sa comédie. Cependant, quelque envie qu'elles parussent en avoir, elles ne laissèrent pas de se donner tout le temps de dîner à leur aise. Après un repas fort long, les dames demandèrent des cartes : Comment des cartes! s'écria M. de Roquelaure, vous n'y pensez pas, Mesdames, vous oubliez que M. Baron se prépare à vous lire sa comédie nouvelle. Non, non, Monsieur, lui répondit une comtesse, nous ne l'oublions point. Tandis que nous jouerons, M. Baron nous lira sa pièce. Nous aurons deux plaisirs pour un. A ces mots, l'auteur se leva brusquement, gagna la porte et rompit en visière à la compagnie, en disant que sa pièce n'étoit point faite pour être lue à des joueuses.

Les Grecs et les Latins vouloient qu'une fille, pour être belle et piquante, eût les yeux et les cheveux noirs, le front très-petit, avec des narines qui ne fussent pas trop ouvertes. C'étoit chez eux un goût si général, que les dames ordinairement cachoient une partie de leur front sous des bandelettes. Nous ne sommes point en

cela d'un goût tout-à-fait contraire à celui des anciens. Nous aimons aussi de beaux yeux noirs ; mais nous ne faisons pas moins de cas de deux yeux bleus dont les regards touchants inspirent de l'amour. Au reste, on ne doit pas, comme on dit, disputer des goûts. Ce qui nous plaît est le beau. J'ai connu une dame dont la couleur favorite étoit le noir. Elle avoit dans son cabinet parmi ses tableaux une Vénus d'un habile maître; mais, comme la blancheur lui en déplaisoit, elle envoya chercher un peintre pour la lui faire changer du blanc au noir.

Un secrétaire du roi étant devenu veuf, jeta les yeux sur une jeune suivante de sa défunte femme et l'épousa. Ce mariage déplut fort à monsieur son frère, qui étoit un fermier général des plus fiers. Les deux frères cessèrent de se voir, et personne ne s'entremettant de leur réconciliation, ils demeurèrent brouillés. Il y avoit déjà six mois qu'ils étoient mal ensemble, quand la femme du secrétaire du roi s'avisa d'aller visiter son beau-frère au commencement de la nouvelle année, se flattant que cette visite pourroit conduire à un raccommodement. Dans cette espérance, elle va donc chez le fermier et s'y fait annoncer sous le nom de l'épouse de son mari. Vous croyez peut-être qu'elle fut très-mal reçue du beau-frère. Tout au contraire : il alla au devant d'elle, l'embrassa d'un air affectueux, et lui fit mille politesses. Elle fut charmée d'un accueil si gracieux, et elle en tira un bon augure. Après un assez long entretien, elle prit congé du fermier, et se retira en lui disant : Monsieur, je rendrai compte à mon mari de l'agréable ré-

ception que vous m'avez faite, et il ne manquera pas de venir ici dès demain vous en remercier. « Oh ! non, « Madame, s'écria-t-il en changeant de ton, qu'il n'y « vienne pas, s'il vous plaît. Après le beau mariage « qu'il a fait, je ne veux le voir de ma vie. »

Un curé de Paris exhortoit un huissier malade à mourir saintement, ce qui ne demandoit pas peu d'éloquence. Comme il savoit que cet officier de justice avoit fait mettre sa femme dans un couvent où elle étoit encore : Monsieur, lui dit-il, ne voulez-vous pas bien voir madame votre épouse ? Il seroit à propos de la faire venir ici. L'huissier, qui ne vouloit pas qu'elle s'offrît à ses yeux, répondit d'un air brusque : « Fi donc, « monsieur le curé, vous n'y pensez pas. Pouvez-vous « proposer à un mourant de voir une femme galante ? »

Une petite dame, plus remplie de caprices que d'appas, déclamoit contre les poëtes satiriques et en disoit pis que pendre. Quelqu'un de ces messieurs avoit fait apparemment des vers à sa louange. Un homme de lettres, devant qui elle parloit, feignant d'approuver ses discours, lui dit ironiquement : Vous avez raison, Madame. Vous ne sauriez dire trop de mal de ces poëtes-là. « Ce sont des gens bien incommodes dans la société. « Comment donc ! ils font sans cesse la guerre aux « ridicules. Que ne laissent-ils le monde comme il est ? »

Les philosophes cyniques n'étoient à proprement parler que des gueux. A la vérité ils ne demandoient pas l'aumône comme nos mendiants, mais ils gron-

doient quand on ne leur donnoit rien. Diogène entre autres étoit de ce caractère-là. Malheur à l'honnête homme qui passoit auprès de lui sans lui présenter quelque chose, car ce philosophe brutal ne manquoit pas de l'apostropher insolemment. La pauvreté, qui doit naturellement humilier les hommes, ne faisoit qu'irriter l'orgueil des cyniques, qui bien loin de faire la cour aux grands, les méprisoient et disoient aux cyrénaïques qui s'y attachoient : « Allez, lâches parasites, allez pour un dîner encenser vos idoles. » Mais les cyrénaïques leur répondoient sur le même ton : « Et vous, misérables mortels, allez comme les « bêtes manger de l'herbe, puisque vous ne savez pas « vous rendre agréables aux grands. »

Voici deux espèces nouvelles de délicatesse : un marquis écrivit dans les termes suivants à un baron de ses amis : « Il se présente une occasion de vous rendre « un service important; mais avant que je vous apprenne de quoi il s'agit, j'exige de vous une promesse. Donnez-moi votre parole d'honneur que vous « n'en parlerez à personne. Ce n'est qu'à cette condition que je veux vous servir. Il me suffira que vous « sachiez ce que j'aurai fait pour vous. Je croirois vous « avoir trop fait acheter ce service si d'autres que « vous le savoient. C'est une délicatesse que j'ai, et à « laquelle je vous prie de vous accommoder. » Le baron fit au marquis la réponse qui suit : « Je ne puis accepter l'offre du service que vous voulez me rendre « à la condition que vous exigez de moi. J'ai aussi ma « délicatesse. Je m'imaginerois vous payer d'ingrati-

« tude si je laissois ignorer au public l'obligation que « je vous aurois. Je la ferois plutôt publier à son de « trompe. » Ainsi ces deux amis, persistant chacun dans son sentiment, ne purent s'accorder sur cela.

Pour dire ce que je pense de ces deux sortes de délicatesse, j'approuve assez celle du baron; mais celle du marquis me paroît outrée. Au reste il y a dans le monde bien des personnes qui ne seroient pas fâchées qu'on exigeât d'elles de garder le secret sur les services qu'on leur rend, pour être dispensées d'en marquer de la reconnoissance.

En Espagne, quand un galant s'est ruiné pour une femme, bien éloigné de s'en repentir, peu s'en faut qu'il ne se glorifie de l'état misérable où il s'est lui-même réduit. Deux cavaliers castillans qui se trouvoient dans le cas s'entretenoient d'un ami commun. « Il y a dix ans, disoient-ils, que cet homme-là est « attaché à la dame qu'il aime, et il lui reste encore des « chaussons. Fi! c'est un crasseux. »

Un jacobin, mauvais plaisant, se trouvant un jour dans un collége où l'on soutenoit des thèses philosophiques, remarqua, en lisant les propositions imprimées, qu'elles finissoient toutes par un verbe mis à la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif passif, et même qu'on avoit affecté de changer la terminaison de *tur* en *tor*. Le moine s'applaudit de sa remarque, et, croyant que c'étoit une belle occasion d'égayer l'assemblée, il la saisit pour ses péchés. Il se leva pour disputer, en disant d'un air railleur au sou-

tenant : *Vestræ theses omnes terminantur in tor, restat ut dicatur butor.* Le président, qui avoit bec et ongles, lui répondit à l'instant : *Reverendissime pater, vestra reverentia supplebit de illo.*

Un Gascon, dans le parterre de l'Opéra, écoutoit la pièce avec attention; mais il y avoit auprès de lui un fat qui, faisant le beau chanteur, accompagnoit de sa voix celles de tous les acteurs, et chantoit même plus haut qu'eux. Voici un vivant bien incommode, dit-il en lui-même; mais, cadédis ! je vais le faire taire : « Voisin, « dit-il en s'adressant au fat, vous avez une belle voix; « je suis fâché que ces acteurs qui chantent sur le « théâtre m'ôtent le plaisir de vous entendre. »

Défunt Legrand, comédien ordinaire du roi, se promenoit avec un de ses amis. Un pauvre les aborda civilement en leur tendant son chapeau. Legrand tira de sa poche quelques sous qu'il lui donna. Là-dessus le mendiant, par reconnoissance, se mit à chanter un *De profundis.* Parle donc, eh ! l'ami, lui dit le comédien, est-ce que tu me prends pour un trépassé ? Au lieu d'entonner un *De profondis*, chante plutôt un *Domine, salvum fac regem ;* car je fais les rois.

Le Dorante de la comédie du *Menteur* n'est point un original sans copie. J'ai connu un chevalier qui n'étoit pas moins bon menteur que lui, comme vous l'allez voir par le trait que je vais vous dire. Je voyois ce chevalier presque tous les jours. Nous étions étroitement liés. J'allai chez lui un matin. Je le trouvai encore

au lit. Je le fis lever, et, lorsqu'il fut habillé, nous sortîmes tous deux, et nous entrâmes dans un café où il y avoit dix à douze personnes qui parloient avec vivacité d'une nouvelle de guerre qui se répandoit dans Paris. Messieurs, s'écria mon Dorante en se mêlant brusquement à leur conversation, cette nouvelle est absolument fausse. Je viens du Palais-Royal, où j'ai entendu dire à M. le duc d'Orléans que ce bruit étoit sans fondement. Ces paroles, prononcées d'un air imposant, fermèrent la bouche aux nouvellistes du café, qui le crurent pieusement sur sa parole. Un moment après je sortis avec lui; et quand nous fûmes dans la rue, je lui dis en riant: Parbleu, notre ami, vous venez de leur en donner à garder de la bonne façon. Non, me répondit-il fort sérieusement, je ne leur ai dit que la vérité. En voici bien d'une autre! lui répliquai-je; ne voudriez-vous pas me persuader à moi-même que vous avez été ce matin au lever de M. le duc d'Orléans? Ah! s'écria le chevalier en faisant un éclat de rire, je vous demande pardon, mon ami. Comme la mémoire nous trahit! « ce fut hier que j'allai au Palais-« Royal. »

Un Français et un Italien voyageoient de compagnie avec un Genevois et un Allemand. Il s'éleva sur la route une dispute entre les deux premiers, au sujet de la douceur de leurs langues. L'Italien prétendoit que la sienne étoit la plus douce, et le Français soutenoit que la langue française l'emportoit pour la douceur. Ils prirent pour juge l'Allemand, qui, ne sachant aucune des langues en question, pouvoit décider sans partialité.

L'Allemand, par l'organe du Genevois, qui servoit de truchement, dit aux parties de parler tour à tour chacun dans sa langue. Là-dessus le Français commence, et enfile une tirade de paroles emmiellées d'un opéra de Quinault, en faisant le doucereux. L'Italien, prenant ensuite la parole, veut enchérir sur le Français, en affectant une prononciation mélodieuse. Après quoi les parties attendent leur arrêt. Mais le juge les étonna bien l'un et l'autre, lorsqu'il leur fit dire par l'interprète que leurs deux langues lui paroissoient également rudes, et fort éloignées d'avoir la douceur du haut allemand. En même temps il se mit à prononcer une vingtaine de mots tudesques des plus barbares : ce qui fit bien rire les disputeurs, et finit la dispute.

Le jour qu'on représenta pour la première fois le ballet d'Astrée de M. de La Fontaine, ce fameux poëte sortit de la salle après le premier acte, et s'en alla au café de Marion, où il s'endormit dans un coin. Pendant qu'il dormoit, il entra un homme qui le connoissoit, et qui fut si surpris de le voir là, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : Comment donc! M. de La Fontaine ici! Ne devroit-il pas être à la première représentation de son Astrée? A ces mots, l'auteur, se réveillant en sursaut et en bâillant, répondit : « J'en reviens. J'ai es-« suyé le premier acte, qui m'a tant ennuyé, que je n'ai « pas voulu entendre les autres. J'admire la patience « des Parisiens. »

Horace, dans une de ses épîtres, a beau conseiller à un de ses amis d'éviter le défaut des hommes ordi-

naires, qui s'attachent aux grands par intérêt; n'en déplaise à ce fameux poëte latin, je crois que personne ne s'amuseroit à faire sa cour aux grands si l'on n'attendoit rien d'eux.

Si votre femme et votre maîtresse vous devenoient infidèles en même temps, à l'infidélité de laquelle seriez-vous plus sensible? Cette question, me direz-vous, n'a point encore été décidée, et ne le sera jamais apparemment; car les sentiments des hommes sont bien partagés là-dessus. Je l'avoue; mais il me semble que la trahison d'une maîtresse dont on s'est fait une idole a quelque chose de plus mortifiant que celle d'une épouse. D'accord. Cependant je crois qu'un mari qui craint qu'on ne le montre au doigt comme un homme que sa femme déshonore peut penser autrement.

Il ne faut pas trop se fier aux relations des voyageurs. Ces messieurs nous donnent souvent, pour certaines, des choses qu'il faudroit avoir vues pour les croire. Je ne puis, par exemple, ajouter foi à celui qui nous assure qu'il a vu une chatte allaiter un rat. J'ai moins de peine à croire ce que j'ai lu dans la relation d'un voyage fait à la Nouvelle-France, quoique ce soit une chose assez extraordinaire. C'est un plaisant trait de la simplicité d'un sauvage.

La communauté des prêtres de Quebec, dit le voyageur, chargea un sauvage huron d'aller porter des fruits à celle des ecclésiastiques de Montréal. Le Huron partit avec un panier rempli de fruits, et dans lequel il y avoit une lettre d'avis qui marquoit la quan-

tité, ainsi que les espèces de fruits qui étoient dedans. Notre sauvage, sur la route, ne put résister à la tentation d'ouvrir le panier et de goûter des fruits. Il en mangea son soûl. Après quoi, ayant adroitement arrangé le reste, il poursuivit son chemin. Sitôt qu'il fut arrivé à Montréal il alla présenter son panier au supérieur, qui le défit et lut d'abord la lettre d'avis, à laquelle le bon Huron n'avoit pas pris garde. Ce prêtre, après l'avoir lue, compta les fruits, et, voyant que le compte ne s'y trouvoit pas, il dit au sauvage en souriant : Ah! fripon, vous avez tâté des fruits du panier. A telle enseigne que vous en avez mangé telle quantité. Le messager étonné convint de bonne foi du fait, et demanda ensuite au supérieur comment il pouvoit savoir cela? C'est ce papier qui me l'a dit, lui répondit l'ecclésiastique en lui montrant la lettre. Ces paroles redoublèrent la surprise du Huron, qui, ne comprenant pas comment un papier pouvoit parler, retourna à Quebec, persuadé que le supérieur de Montréal étoit un peu sorcier.

Peu de temps après ce sauvage fut chargé de la même commission. Il reprit le chemin de Montréal, et fut encore tenté, sur la route, de manger des fruits. Pour se satisfaire, il ouvrit le panier, où il y avoit une autre lettre d'avis. Le Huron, l'ayant aperçue, s'écria : Ho! ho! voici encore un papier qui parle! Ah! ah! monsieur le causeur, vous vous préparez sans doute à jaser comme votre camarade; mais, ventre-bile, je vous en empêcherai bien. A ces mots, il se saisit de la lettre, et alla la cacher à deux pas de là sous des feuilles d'arbre, afin qu'elle ne pût le voir manger, croyant,

par cet ingénieux expédient, avoir mis en défaut l'indiscrétion du papier.

Un gentilhomme de province se vantoit que la bravoure et la chasteté n'étoient pas moins héréditaires dans sa maison que dans celle de *Sottenville*. Il veilloit jour et nuit sur l'honneur de sa race, dont il étoit le chef, et véritablement sa famille avoit été jusqu'alors respectée de la médisance; mais enfin, malgré tous ses soins, l'amour fit faire un faux pas à une de ses parentes. Notre gentilhomme en fut au désespoir, et se plaignant avec amertume de ce malheur à un duc avec lequel il vivoit familièrement : Monsieur, lui disoit-il un jour, faut-il qu'il y ait une femme galante dans une famille telle que la mienne? cela n'est-il pas bien triste pour moi? Le duc ne fit que rire de ses lamentations, et lui répondit : « Mon ami, cessez de vous plaindre. « Vous savez bien que ma maison est aussi bonne que « la vôtre. »

Un échevin et un quartinier avoient coutume, quand ils se trouvoient ensemble, de se lancer réciproquement des traits railleurs. L'échevin avoit plus d'esprit que le quartinier; mais celui-ci étoit d'un tempérament bilieux, qui lui fournissoit quelquefois des reparties qui emportoient la pièce, comme il arriva un jour qu'ils dînoient tous deux à l'Hôtel-de-Ville avec dix à douze autres de leurs confrères. L'échevin, qui étoit connu de tous ces messieurs pour un des plus vils usuriers de Paris, s'avisa, pour ses péchés, d'attaquer le quartinier et de tirer sur lui à bout portant. Mais ce der-

nier le laissa tout dire sans l'interrompre ; puis, tirant de sa poche un louis d'or, il se le mit sur l'œil, et le montrant au railleur : « Tiens, mauvais plaisant, lui « dit-il, regarde. Combien cela vaut-il par heure ? »

Tous les convives applaudirent à cette saillie, et l'échevin, se levant de table, se retira plein de confusion.

Il faut bien prendre garde à qui l'on se joue. Trois cavaliers, en se promenant au cours un matin, aperçurent de loin un homme d'environ cinquante ans, lequel en poursuivoit un autre plus jeune avec une canne à la main pour le maltraiter. Le jeune homme, au lieu de se mettre en défense, fuyoit à toutes jambes, sans se soucier de passer pour un lâche dans l'esprit de ceux qui pouvoient le voir. Un des trois spectateurs l'ayant bien remarqué le reconnut l'après-dînée dans un café, et voulant le railler : Monsieur, lui dit-il ironiquement, je vous ai admiré au cours ce matin. Vous couriez comme un lièvre devant un homme qui, faisant tous ses efforts pour vous atteindre, n'en pouvoit venir à bout. Quelle agilité ! Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu au monde un meilleur coureur que vous. Monsieur, lui répondit le jeune homme auquel il venoit d'adresser ces paroles, je n'aime pas les mauvais plaisants. Si vous m'avez vu prendre la fuite devant un cavalier qui couroit après moi pour me frapper, apprenez que ce cavalier étoit mon père. J'aurois épargné à tout autre que lui la peine de me poursuivre ; et si vous en doutez, vous n'avez qu'à sortir. Je vous ferai voir dans la rue que mon épée ne tient point au fourreau quand l'honneur veut que je la tire pour corriger un impertinent.

En achevant ces mots, il sortit du café en faisant juger par sa contenance que son action n'étoit pas une fanfaronnade. L'agresseur fit mine de le vouloir suivre, mais tout le monde le retint; ce qui, je crois, lui fit moins de peine que de plaisir.

Les Français ont une intempérance de langue qui les fait quelquefois parler fort indiscrètement. Ils aiment à rire jusqu'à leurs propres dépens. En voici une preuve. On avoit préparé un beau feu d'artifice sur l'eau devant le collége Mazarin pour célébrer la naissance d'un de nos princes; mais la nouvelle de la bataille d'Hochetdt fit remettre les réjouissances à un autre temps; ce qui fut cause que l'on couvrit de toile cirée ce feu pour en conserver l'artifice. Il passa par là deux bourgeois qui s'arrêtèrent pour le regarder avec attention : Pourquoi, dit l'un des deux, a-t-on emballé ainsi ce feu? « Ne vois-« tu pas, répondit l'autre, que c'est pour l'envoyer à « Vienne? »

Les Anglais ne sont pas plus retenus dans leurs discours que les Français; ou pour mieux dire, ils sont encore plus indiscrets. La populace de Londres s'avisa de célébrer l'anniversaire de leur amiral Vernon; ce qu'elle fit avec un appareil moins sérieux que burlesque : elle éleva un arc de triomphe orné de plusieurs inscriptions à la louange de ce grand officier de marine. On voyoit un tableau qui représentoit la ville de Porto-Bello embrasée; et, pour couronner la fête, un homme d'osier, qui paroissoit vêtu à l'espagnole, fut abandonné aux flammes. Un bourgeois de Londres, qui trouvoit cette fête ridicule, dit d'un air malin :

« Ce seigneur espagnol qu'on brûle est apparemment le « gouverneur du fort Saint-Augustin, qu'on immole aux « mânes des Anglais qu'il a fait périr. »

Une femme de qualité louoit un de nos plus fameux généraux : Je vous regarde, lui disoit-elle, comme un de ces hommes rares que le ciel fait naître de temps en temps pour la gloire des empires qu'il veut favoriser. Madame, lui répondit modestement le général, « ces- « sez de me prodiguer vos louanges. Si vous saviez de « combien peu de chose dépend quelquefois la victoire, « vous ne me loueriez pas tant. »

Une duchesse avoit au parlement un procès qui devoit être bientôt rapporté. Elle alla voir un conseiller qu'on lui dit être son rapporteur, et qu'elle ne connoissoit point. Elle va chez lui, et trouve dans l'antichambre sur son passage un gros chat, qui, par des mouvements flatteurs, sembloit l'inviter à le caresser : ce qu'elle fit, quoiqu'elle eût une aversion naturelle pour ces animaux-là. Elle lui passa deux ou trois fois la main sur la tête et le flatta. Dans ce moment, le conseiller, averti de la visite de la dame, parut, et demanda à la duchesse ce qui lui procuroit l'honneur de la voir chez lui. Vous êtes mon rapporteur, lui dit-elle, et je viens vous recommander mon affaire. Madame, lui répondit-il, vous avez pris le change. J'ai un frère conseiller au parlement comme moi, et c'est lui qui est chargé du rapport de votre procès. « Comment donc, » s'écria la duchesse d'un air chagrin, en sortant avec précipitation, « vous n'êtes pas mon rapporteur, et j'ai caressé « votre chat ! »

Platon soutient qu'un mauvais auteur peut produire par hasard un fort bon ouvrage. Ce qu'il prouve par l'exemple du poëte Tunnicus. Tunnicus, dit-il, étoit, sans contredit, un très-méchant poëte. Il composa pourtant à la louange d'Apollon la plus belle hymne que les Grecs aient jamais chantée. Il n'y a pas longtemps qu'il y avoit à Paris un nouveau Tunnicus. Il étoit Allemand de nation et surnommé le *poëte aux bouts-rimés*. Il composoit fort mal des vers françois; mais en récompense, il est l'auteur de ce beau vers latin qu'on voit au bas du portrait du grand maréchal de Villars, dont le nom de baptême est Hector :

Hic novus Hector adest contra quem nullus Achilles.

Un commissaire et un comédien vivoient dans une étroite liaison. Ils mangeoient souvent ensemble avec leurs épouses, femmes gaillardes qui ne demandoient qu'à rire. Un soir qu'ils soupoient tous quatre avec une gaieté qui assaisonnoit leur repas, la femme du commissaire voulut couper une aile de chapon; et n'en pouvant venir à bout, elle dit au comédien : Mon compère, je ne puis trouver la jointure, et si pourtant je pense à vous. « Ma commère, lui répondit poliment le comédien, « je vous remercie de la préférence. »

Toutes les fois que le sieur Dancourt donnoit une comédie nouvelle au public, si elle ne réussissoit pas, il avoit coutume, pour s'en consoler, d'aller souper avec deux ou trois de ses amis chez le gros Cheret, à la Cornemnse. Un matin, après la répétition d'une de ses comédies qui devoit être représentée le soir pour

la première fois, il s'avisa de demander à une de ses filles, qui n'avoit pas encore dix ans, ce qu'elle pensoit de la pièce : « Hé ! mais, mon gros papa, lui répon- « dit-elle, vous pourriez bien aller ce soir souper chez « Cheret. » Et il faut observer que l'enfant dit vrai.

L'auteur de la comédie du *Grondeur*, après avoir composé cette pièce, se trouvant obligé d'aller faire un tour dans son pays, où l'appeloit une affaire de famille, laissa son ouvrage aux comédiens, en les priant d'y faire les corrections qu'ils jugeroient nécessaires, et de la représenter en son absence. Les comédiens y firent de grands changements. La pièce, qui étoit en cinq actes, fut réduite en trois et jouée telle qu'elle est actuellement imprimée. Elle eut un très-heureux succès; et cependant l'auteur, à son retour, au lieu d'en remercier ses correcteurs, leur fit des reproches : « Messieurs, leur dit-il avec sa vivacité gasconne, vous « avez mutilé, défiguré ma comédie en voulant la rendre « meilleure : j'en avois fait une pendule; vous en avez « fait un tourne-broche. »

Trois femmes de qualité étoient à une fenêtre pour voir l'entrée d'un ambassadeur. Il y avoit avec elles un ancien maréchal de France et deux autres seigneurs. Un de ces derniers voyant passer M. Duguay-Trouin dans un carrosse, le fit remarquer aux dames en leur disant : Voilà un héros dans un fiacre. Un héros! s'écria aussitôt une de ces dames, comme avec surprise et sans songer devant qui elle parloit, « attendez que « je le regarde attentivement. Je n'en ai jamais vu. »

Un métaphysicien, jeune homme plein d'esprit et de feu, brilloit ordinairement dans la dispute; mais sa vivacité l'emportoit quelquefois trop loin. Un vieux dialecticien, qui avoit une logique serrée, lui dit un jour: « Monsieur, vous avez un génie lumineux; mais vous « ressemblez aux cochers téméraires qui, dans quelque « endroit périlleux qu'ils se trouvent, ne veulent jamais « enrayer. »

Un abbé fut mis à la Bastille pour avoir paru longtemps dans le monde sous des habits de femme. Quelques aventures d'éclat le trahirent, et la cour, informée de sa conduite, le fit enfermer. Il s'occupoit dans sa prison à faire des vers malins, et le plus souvent contre les personnes les plus respectables. Un de ses amis l'étant allé voir, lui demanda à quoi il passoit le temps. A composer des chansons, lui répondit le prisonnier: cela m'amuse. Voulez-vous que je vous en dise une que je fis hier? En même temps il lui chanta quelques couplets, que son ami trouva si hardis, qu'il lui dit: Es-tu fou, mon cher abbé, de composer de pareilles chansons? crois-moi, change d'amusement; car tu pourrois bien te repentir..... « Fi donc, interrompit l'abbé, tu « n'y penses pas. Qu'ai-je à craindre? Ne suis-je pas « payé d'avance? »

Je doute fort de la vérité d'un trait que je me souviens d'avoir lu dans un livre espagnol. L'auteur dit que Philippe II, de glorieuse mémoire, vouloit que ses sujets eussent un aveugle respect pour l'inquisition; et là-dessus il raconte l'aventure suivante: Un

jour, dit-il, ce monarque fut curieux de voir passer la procession du saint-office. Les malheureux qu'on devoit brûler défilèrent devant lui; et l'un d'entre eux, malgré son effroyable habillement, ne laissa pas de s'attirer l'attention de ce prince, qui, touché de compassion, ne put s'empêcher de dire d'un ton de voix assez haut : *C'est dommage.* Un officier ayant par hasard entendu ces paroles en alla faire le rapport au grand inquisiteur, qui ne manqua pas dès le lendemain de se rendre au lever du roi, qui lui demanda ce qui l'amenoit. Un sujet important, Sire, lui répondit l'inquisiteur; votre majesté me permettra de lui dire qu'en voyant passer la procession vous causâtes hier un horrible scandale par une pitié sacrilége. Vous plaignîtes un misérable que le saint-office venoit de condamner aux flammes. Cela peut produire un mauvais effet, et diminuer le respect qu'on doit à nos arrêts, qui sont toujours justes.

Je suis fâché, dit le roi, d'avoir fait éclater indiscrètement ma compassion; mais la faute en est faite. Vous pourriez la réparer, Sire, si vous vouliez, repartit le grand inquisiteur. Vous n'avez qu'à souffrir qu'on vous tire du bras deux ou trois gouttes de sang, et qu'on les fasse brûler par l'exécuteur du saint-office. On prétend que Philippe, après avoir pensé et repensé à cette proposition hardie, se laissa saigner sans rien dire.

Un jeune bourgeois de Paris qui avoit une femme très-jolie, et un peu plus que coquette, alla un matin chez un vieux payeur des rentes de l'Hôtel-de-Ville pour toucher une année qui lui étoit due. Il le trouva

dans son cabinet où il s'occupoit à feuilleter des papiers à l'aide de ses lunettes, qui étoient d'une prodigieuse grandeur : Qu'y a-t-il pour votre service? dit le payeur au bourgeois. Celui-ci lui apprit de quoi il s'agissoit ; et là-dessus le vieillard prit un gros registre, qu'il parcourut avec une lenteur extrême. Le rentier, homme impatient et vif, n'y put tenir ; et cédant à sa vivacité : Parbleu, Monsieur, lui dit-il, vos grandes lunettes vous servent bien mal. « Monsieur, Monsieur, « lui répondit froidement le flegmatique payeur, ne « nous reprochons point, s'il vous plaît, ce que nous « portons. »

M. T***, homme très-riche et connu pour tel, fut un soir attaqué par quatre voleurs qui sautèrent aux rênes du fiacre qui le remenoit. Un de ces braves, ouvrant la portière, lui dit d'un ton à se faire obéir : Allons, l'ami, descends au plus vite. Il descend. On le fouille et on le trouve sans argent. Comment, coquin, lui dit alors le voleur, d'honnêtes gens s'exposent en t'arrêtant à se faire rouer, et tu es assez hardi pour aller la nuit avec des poches vides ! Tiens, voici pour aujourd'hui le traitement que nous te faisons. A ces mots, les quatre voleurs lui donnèrent chacun cinq ou six coups de bâton, après quoi l'un d'entre eux lui dit : Prends garde de te trouver la nuit sur le pavé de Paris sans avoir sur toi dix louis pour le moins.

M. T*** a pendant dix ans suivi ce conseil, mais si exactement qu'un soir étant au jeu et en perte, il le quitta brusquement en serrant dix louis qui lui res-

toient : Je quitte, Messieurs, dit-il à la compagnie, je n'ai plus d'argent. Il vous en reste encore, lui dit un des joueurs ; continuez, vous regagnerez peut-être. « Oh! « Monsieur, répliqua-t-il, cet argent-là n'est pas à moi. « Je le dois. »

Un officier gascon, ayant dit adieu à sa maîtresse, l'alla voir le lendemain : Quoi, Monsieur, lui dit-elle, c'est vous! je vous croyois parti pour l'armée. « Que « voulez-vous? lui répondit l'officier; la gloire avoit « bridé mon cheval ; mais l'amour l'a débridé. »

Ce même officier disoit un jour : « J'ai l'air si martial, « qu'en me regardant dans une glace je me fais peur à « moi-même. »

Un homme cajoloit une coquette, et se mettoit de temps en temps un quadruple sur un œil, voulant par là lui faire entendre que si elle avoit envie de vendre ses faveurs il étoit prêt à les acheter ; mais la coquette, n'étant pas contente d'un quadruple, lui dit : « L'Amour est « aveugle et non pas borgne. »

Un prélat, ayant été long-temps à Rome à solliciter un chapeau de cardinal, eut le malheur de ne pouvoir l'obtenir. Étant de retour à la cour de France, il se présenta devant le roi, et lui fit un compliment d'une voix si enrouée, que le prince ne put l'entendre. « Sire, « dit un courtisan, votre majesté ne doit pas s'étonner « si ce prélat est enroué, il est revenu de Rome sans « chapeau. »

Un sot railloit un homme d'esprit sur la grandeur de ses oreilles : « Il est vrai, lui dit l'homme d'esprit, « j'ai des oreilles trop grandes pour un homme, mais « convenez aussi que vous en avez de trop petites pour « un âne. »

Un poëte grec avoit souvent présenté des vers à l'empereur Auguste, et n'en avoit reçu d'autre récompense qu'une épigramme que ce prince fit enfin pour le remercier de tous ses vers. Le poëte grec, à qui un autre paiement auroit plu davantage, affecta de louer excessivement cette épigramme ; il tira même de sa poche quelques petites pièces de monnoie qu'il mit dans la main d'Auguste en lui disant : « Je ne vous ré- « compense pas suivant votre condition, mais selon la « mienne. » Ces paroles firent rire tout le monde; et l'empereur, qui entendit parfaitement ce que ce poëte vouloit dire, paya magnifiquement ses vers.

Labérius, chevalier romain, auteur de mimes et de comédies, se voyant obligé par ordre de Jules César de danser sur le théâtre et de représenter ses pièces, trouva moyen de se venger de cette violence. Il joua le personnage d'esclave dans une comédie, où, feignant d'être maltraité par son maître, il vint sur le théâtre en fuyant, et s'écria : *Romains, nous avons perdu la liberté :* taxant par cette fiction Jules César de tyrannie. Ce prince depuis ce temps-là ne prit plus de plaisir à voir jouer Labérius.

Le même Labérius, cherchant une place parmi les sé-

nateurs pour voir le spectacle, fut apostrophé par Cicéron, qui lui dit d'un air mêlé de colère et de mépris: « Je vous donnerois une place auprès de moi si je « n'étois pas assis à l'étroit. Je suis surpris, lui répondit « Labérius, que vous soyez dans une pareille situation, « car vous avez coutume d'être assis sur deux siéges; » reprochant ainsi à Cicéron son inconstance dans les différents partis qu'il avoit embrassés.

Après la mort de Domitien, prince farouche et cruel, le consul Fronton, voyant que Nerva, son successeur, trop facile et trop indulgent, permettoit au peuple romain d'accuser et de faire mourir ceux qu'il s'imaginoit avoir été les ministres de la fureur de Domitien et les complices de sa tyrannie, osa dire au peuple assemblé, « que si c'étoit un grand malheur de vivre « sous un prince qui ôtoit toute liberté, c'en étoit en- « core un plus grand d'en avoir un sous qui tout étoit « permis. »

Un philosophe qu'Alexandre aimoit prit la liberté de lui demander de quoi marier ses filles. Le prince lui envoya cinquante talents. « Seigneur, lui dit le philoso- « phe, c'en est trop pour moi. Oui, lui répondit le « prince, mais non pas pour Alexandre. »

Denys le Tyran reprochoit à Aristippe qu'on voyoit les philosophes à la porte des grands, mais qu'on ne voyoit pas les grands à la porte des philosophes. « Je le « crois bien, répondit Aristippe, les médecins vont or- « dinairement chez les malades. »

Le même Denys ayant refusé quelque chose qu'Aristippe lui avoit demandé pour un autre, le philosophe redoubla ses instances pour l'obtenir, et même embrassa les genoux du tyran. Ce procédé, si peu digne d'un philosophe, surprit tout le monde. Aristippe s'en étant aperçu, dit à ceux qui l'avoient vu aux genoux de Denys : « J'ai une bonne raison pour en user ainsi « avec ce prince, c'est qu'il a les oreilles dans cet en- « droit. »

Un élève d'Apelles lui montroit un tableau de sa façon, pour savoir son sentiment sur cet ouvrage, qu'il disoit avoir fait fort vite, n'y ayant employé qu'un certain temps : « Je le vois bien sans que vous me le « disiez, lui répondit Apelles; et je suis étonné que « dans ce peu de temps-là même vous n'en ayez pas « fait plus d'un de cette façon. »

Un autre peintre, après avoir achevé le portrait d'Hélène, qu'il avoit peint avec soin, et qu'il avoit orné de beaucoup de pierreries, le fit voir au grand Apelles, qui lui dit : « O mon ami! n'ayant pu faire « votre Hélène belle, vous avez eu raison de la faire « riche. »

Un chartreux de Pavie montroit à Philippe de Commines le tombeau de Jean Galéas, premier du nom, duc de Milan, qu'il appeloit *saint*. Commines lui demanda pourquoi il donnoit cette épithète à un homme dont on pouvoit voir autour de lui les armes de plusieurs cités qu'il avoit usurpées? Le moine répondit

tout bas : « Dans ce pays nous appelons saints tous ceux « qui nous font du bien. »

Un envoyé de la Porte ottomane, se promenant avec le grand-duc de Toscane hors de Florence, dit à ce prince : J'ai fait une observation. On ne voit pas tant de fous dans les villes d'Italie que dans celles de Turquie. J'en voudrois bien savoir la raison. Je vais vous l'apprendre, lui répondit le grand-duc en lui montrant des monastères, « c'est que nous renfermons nos fous dans « ces tours que vous voyez. »

Cromwell, passant par Tyburn, lieu patibulaire, regardoit la foule du peuple qui venoit au-devant de lui : Voyez, lui dit un flatteur, voyez quelle multitude de gens vient ici pour être témoin de votre triomphe. Cromwell répondit froidement : « Il en viendroit encore « plus pour me voir pendre. »

Agésilas se trouvant à une fête publique y fit admirer sa modération et sa retenue. Le maître des cérémonies lui donna une place peu honorable ; Agésilas, quoique déjà déclaré roi, ne fit aucune difficulté de l'accepter ; il se contenta de dire : « Je vais montrer « aux spectateurs que ce ne sont pas les places qui « honorent les hommes, mais les hommes qui honorent « les places. »

Zénon, chef de la secte des stoïciens, disoit que si un sage ne devoit pas aimer, comme quelques-uns le soutenoient, rien ne seroit plus misérable que le sort

des belles, « parce qu'elles ne seroient aimées que des « sots. »

Lorsque Olympias apprit qu'Alexandre étoit assez vain pour se dire fils de Jupiter, elle lui en fit plaisamment des reproches : « Vous n'y pensez pas, lui dit-« elle, vous m'allez attirer la colère de Junon, dont vous « connoissez l'humeur jalouse et vindicative. Faut-il « que vous m'exposiez à devenir la victime de votre va-« nité ? »

Le vieux Denys, tyran de Syracuse, fit une réprimande sévère à son fils pour avoir insulté la femme d'un citoyen, et lui demanda s'il avoit entendu dire qu'il eût jamais commis une pareille insolence. Le jeune Denys lui répondit : « C'est que vous n'êtes pas fils de roi « comme je le suis. » A quoi le père répliqua : Je te prédis que tes enfants ne parviendront pas à la souveraine puissance, à moins que tu ne changes de conduite. Il fut prophète ; car à peine le jeune Denys, son successeur, eut-il pris sa place, que les Syracusains le chassèrent du trône à cause de ses débauches.

L'impie Diagoras se moqua des raisonnements de quelques personnes qui prétendoient prouver l'existence et la bonté des dieux par les tableaux exposés dans leurs temples, où l'on voyoit les portraits de ceux qu'on croyoit échappés du naufrage par leur secours. « Mes « amis, leur dit ce philosophe, ceux qui ont imploré « vainement leur assistance, et qui ont péri, ne sont « pas ici représentés. »

Omulius, sénateur romain, disoit à Trajan qu'il valoit mieux, pour un état, avoir un mauvais roi qui eût des confidents et des ministres gens de bien, que d'être gouverné par un bon roi environné d'amis faux et pervers, parce qu'un méchant homme est plus facilement porté au bien par plusieurs personnes de probité, que plusieurs scélérats ne sont excités à bien faire par un honnête homme.

Don Juan, duc de Bragance, qui fut depuis roi de Portugal, sachant que Rubens étoit à la cour d'Espagne, écrivit à quelques seigneurs castillans de ses amis pour les prier d'engager ce peintre à l'aller voir. Rubens partit pour cet effet avec un train magnifique. Le duc, naturellement avare, en eut avis, et en fut tellement épouvanté, qu'il envoya un gentilhomme à sa rencontre pour lui dire que le duc son maître, ayant été obligé de partir pour une affaire importante, le prioit de n'aller pas plus avant, et d'accepter un présent de cinquante pistoles pour le dédommager de la dépense qu'il avoit faite en chemin. Rubens refusa le présent, et répondit fièrement au gentilhomme, « qu'il n'avoit pas besoin « de ce petit secours, puisqu'ayant résolu de ne de- « meurer que quinze jours à la cour du duc de Bragance, « il avoit apporté deux mille pistoles pour faire les frais « de son voyage. »

Périclès, chef de la république d'Athènes, étoit l'homme le plus éloquent de son temps; et rien ne prouve mieux cela que la réponse de Thucydide au roi de Sparte, qui lui demanda lequel de Périclès ou de lui

étoit le plus fort à la lutte? C'est une chose qui ne seroit pas aisée à décider, répondit Thucydide; « car quand « je l'ai porté par terre en luttant, il persuade aux spec- « tateurs qu'il n'est pas tombé. »

Antigonus étant en guerre avec Euménès, fit répandre dans le camp de son ennemi des lettres par lesquelles il excitoit les soldats à tuer ce prince, et promettoit une grande somme d'argent à l'assassin. Euménès en fut averti, et, parcourant les rangs de son armée, il remercia et loua ses soldats de ce qu'aucun d'eux ne s'étoit laissé corrompre, et n'avoit préféré un vil intérêt à la foi qu'ils lui avoient jurée. Il ajouta qu'il ne vouloit pas leur cacher que c'étoit lui-même qui avoit fait ces lettres pour éprouver leur fidélité. Par ce mensonge prudent, Euménès prévint les mauvais desseins d'Antigonus, et les rendit inutiles à l'avenir; les soldats devant toujours craindre que ce ne fût un artifice de leur général.

La Hire, brave capitaine du temps de Charles VII, fut envoyé vers ce roi par l'armée de Guyenne, qui manquoit de tout et faisoit la guerre aux Anglais assez malheureusement. Le roi, au lieu de pourvoir aux besoins de ses troupes, et pensant à toute autre chose, amusa La Hire par des jeux et des festins. Charles, plongé dans les plaisirs, demanda à ce capitaine s'il étoit content de sa cour. « Sire, lui répondit l'officier, je n'ai jamais vu « roi perdre son état si joyeusement. » Cette réponse réveilla le prince, qui fit donner aussitôt au député tout ce qu'il demandoit.

L'orateur Célius, homme vif et impétueux, soupant avec une personne d'un naturel doux, et qui approuvoit tout ce qu'il disoit de peur de le mettre en colère, ne put souffrir sa complaisance. « De par les dieux, s'é-« cria-t-il, nie-moi quelque chose, afin que nous soyons « deux. »

Un fameux voleur, ayant été pris, fut conduit devant Papinien, préfet du prétoire. Ce grand magistrat lui demanda pourquoi il s'étoit mis à voler? « Et toi, re-« partit le voleur, pourquoi es-tu préfet du prétoire? »

M. Pomponius Marcellus, grand puriste et censeur incommode, reprit Cassius Severus, son antagoniste, qui plaidoit une cause, et lui reprocha qu'il faisoit un solécisme. Cassius importuné de sa censure demanda un délai aux juges pour faire venir un grammairien, « parce que, dit-il, je vois bien qu'il ne s'agit plus « entre nous d'une question de droit, mais de gram-« maire. »

Un empereur romain condamna au feu un ouvrage de littérature. Un ami de l'auteur alla trouver le juge, et lui dit : « Il faut donc m'y condamner aussi, moi; « car je le sais par cœur. »

Aristippe fit naufrage, et fut jeté sur le rivage de Rhodes. Là son savoir et sa renommée lui firent bientôt trouver des habits et toutes les autres choses qui lui étoient nécessaires. Quelques-uns de ses compagnons, s'en retournant à Cyrène, leur commune patrie,

dem andèrent à ce philosophe s'il avoit quelque chose à mander à ses parents. « Une seule, répondit-il; aver- « tissez-les, de ma part, d'acquérir à leurs enfants « des biens que les vents et les flots ne puissent leur « ôter. »

Agésilas, roi de Sparte, cédant à l'importunité d'un de ses sujets, lui promit une chose, laquelle, après y avoir fait réflexion, ne lui parut pas juste. Il différa, pour cette raison, de lui accorder sa demande. Le Spartiate perdit patience, et lui dit: Apprends, Agésilas, qu'un roi ne doit point faire de promesses vaines. « Et « toi, répliqua ce prince, apprends qu'on ne doit jamais « rien demander d'injuste aux rois. »

L'empereur Claude, tout stupide, tout imbécile qu'il paroissoit être, rendit un jugement comparable à celui de Salomon. Une mère refusoit de reconnoître son fils, qui avoit été long-temps absent. L'empereur, qui la soupçonnoit de mauvaise foi, imagina un moyen de l'en convaincre. Il fit venir les parties en sa présence, et ordonna à la femme d'épouser le jeune homme, qu'elle ne vouloit pas avouer pour son fils. Cet arrêt troubla sa mère, qui en marqua tant d'horreur, qu'elle aima mieux reconnoître son fils que de l'épouser.

Un moine provençal qui n'avoit jamais prêché fut assez hardi pour le vouloir faire. Il monte en chaire avec audace, et commence à parler; mais dès son exorde il demeura court; et, ne pouvant rappeler ses idées, il se tira d'embarras par un trait d'effronterie des plus bouf-

fons. « Messieurs, dit-il à ses auditeurs, vous croyez « peut-être que je demeure : point du tout, je m'en « vais. » Effectivement, il descendit aussitôt de sa chaire, et disparut.

Le même prédicateur voulut, l'année suivante, remonter en chaire pour réparer son honneur; mais sa mémoire lui joua le même tour au milieu de son sermon. Tout l'auditoire se prit à rire, et un railleur dit : « Il fit bien mieux l'année passée : il ne prêcha point. »

Un gros bourgeois de Paris, homme né plaisant, le fut toute sa vie; il ne put, même à l'heure de sa mort, s'empêcher de plaisanter. Il y avoit dans sa chambre deux procureurs de ses amis. Il les appela et leur dit : « J'attends une nouvelle et dernière preuve de votre « amitié. Placez-vous, de grâce, l'un à ma droite, et « l'autre à ma gauche, afin que je meure, comme le « Sauveur, entre deux larrons. »

Un insigne buveur, qui de sa vie n'avoit avalé une goutte d'eau, demanda, dans ses derniers moments, un grand verre de cette liqueur. Hé! pourquoi, lui dit sa garde étonnée, voulez-vous de l'eau, vous qui n'en avez jamais bu? « J'en veux boire, lui repartit le malade; « ne faut-il pas, avant sa mort, se réconcilier avec ses « ennemis? »

Deux bons amis, également ivrognes, buvoient et s'enivroient ensemble tous les jours. L'un étoit un joueur de flûte, et l'autre un violon de l'orchestre de

la Comédie-Italienne. Le flûteur tomba malade, et la tisane étant la seule boisson que les médecins lui permissent, il fut bientôt réduit à l'extrémité. Le violon son ami alloit le voir soir et matin; et, comme c'étoit un gaillard toujours ivre, sa conversation étoit entremêlée de hoquets qui se faisoient entendre et sentir. Mais le malade, qui ne haïssoit pas une odeur vineuse, dit au violon : « Ah ! mon ami, ton haleine me ressuscite. »

Un des plus anciens libraires de sa communauté m'a dit avoir vu, dans sa jeunesse, un livre intitulé *le Dictionnaire des Chats*. Une production si singulière mérite bien qu'on en fasse honneur à son auteur, et que j'en raconte l'histoire telle que je l'ai ouï conter. Un jeune jacobin, dit-on, fut mis en pénitence au haut de son église, dans la rue Saint-Jacques. Il étoit renfermé dans une petite chambre qui étoit de niveau à la gouttière, et dans laquelle le jour n'entroit que par une lucarne; de sorte que le bon père ne pouvoit voir par là que les chats et les chattes qui venoient sur les toits tenir leurs joyeuses assemblées. Comme un prisonnier se fait un amusement de tout, le moine s'attachoit à regarder ces animaux, faute de pouvoir mieux passer le temps. Il demeura dans sa prison assez longtemps, et il eut tout le loisir de les examiner. A force d'entendre leurs divers cris, il en acquit l'intelligence. Leurs miaulements lui parurent une langue; et là-dessus il lui vint une folle envie qu'il voulut satisfaire, c'est-à-dire de composer un *Dictionnaire des Chats*. Il se fit donner du papier et de l'encre; et, dans l'oisiveté de sa prison, il entreprit cet ouvrage burlesque. Pour

en venir à bout, voici comme il s'y prenoit : attentif aux mouvements des chats, il confrontoit leurs cris avec leurs actions. Il orthographioit le mieux qu'il pouvoit les sons qui frappoient son oreille ; et peu à peu il apprit à contrefaire si bien les chats, qu'il entendoit leur langage, qui me paroît avoir un grand avantage sur notre langue, en ce qu'il n'est point sujet à changer comme elle. « Les matous ne cherchent point le ton de la bonne « compagnie, et miaulent aujourd'hui de la même fa- « çon qu'ils miauloient du temps de Jean-de-Vert. »

Un jeune homme avoit fait des vers latins qu'il montra à un demi-savant. Celui-ci étoit d'un goût difficile. Il fut choqué du terme de *posthac*, et prétendit qu'il étoit prosaïque. L'auteur soutint qu'il étoit poétique, et qu'il avoit un bon garant de ce qu'il disoit. Le censeur opiniâtre, s'échauffant là-dessus, taxa le garant d'ignorance. A quoi le jeune homme répliqua par ce vers de Virgile :

Efficiam posthac ne quemquam voce lacessas.

Un seigneur de la cour s'entretenoit avec une princesse, et leur conversation tomba sur les filles que l'amour du devoir soutient contre les piéges qu'on tend à leur vertu. La dame disoit que rien n'étoit capable de séduire une honnête fille. Le courtisan, ne demeurant pas d'accord de cela, proposa le cas où l'on offriroit un million à une fille pour le prix de ses faveurs. La princesse répondit qu'elle n'accepteroit point cette offre. Mais enfin, insista l'homme de qualité, si on lui offroit deux, trois, quatre millions..... « Oh ! doucement,

« Monsieur, interrompit avec précipitation la princesse, « vous en direz tant, qu'à la fin on ne saura plus que « vous répondre. »

Un père, transporté de colère, couroit après son fils avec un bâton à la main. Le fils, le voyant au haut d'un escalier, dit à son père : Monsieur, ne descendez pas. « Songez que passé le quatrième degré l'on n'est plus « parent. »

A la première représentation d'une tragédie du poëte Pradon, ignorant géographe, le prince de Condé dit à l'auteur, qui lui demandoit son sentiment sur sa pièce : J'en serois assez content si vous n'eussiez pas transporté une ville d'Europe en Asie : « Passez-moi cela, « s'il vous plaît, mon prince, répondit Pradon ; je ne « sais point la chronologie. »

On jouoit une autre tragédie nouvelle de cet auteur pour la première fois ; comme il craignoit les sifflets, il avoit fait une forte cabale composée des amis de ses amis. Curieux de voir par lui-même si ces messieurs le serviroient bien, il se déguisa, et se glissa dans le parterre pour entendre ce qu'on diroit de sa pièce. Il eut lieu d'être satisfait du zèle de ses partisans ; car sitôt qu'un critique ouvroit la bouche pour parler, ils la lui fermoient brusquement. Pradon, pour éprouver encore mieux ses défenseurs, s'avisa de critiquer lui-même sa tragédie. Mais ses partisans, qui ne le connoissoient pas personnellement, se jetèrent sur lui, et lui donnèrent cent gourmades, qu'il reçut en auteur charmé d'avoir fait une si bonne cabale.

Un paysan se confessoit à son curé d'avoir volé un mouton à un fermier de son voisinage : Mon ami, lui dit le confesseur, il faut restituer, ou vous n'aurez point l'absolution. Mais, repartit le villageois, je l'ai mangé. Tant pis, vraiment, tant pis, lui dit le pasteur; vous serez le partage du diable; car, dans la grande vallée où nous paroîtrons aux yeux de Dieu, tout parlera contre vous, jusqu'au mouton. Quoi! répliqua le paysan, le mouton se trouvera dans ce lieu-là ? J'en suis bien aise. La restitution en sera donc facile, puisque je n'aurai qu'à dire au fermier : « Voisin, reprenez votre « mouton. »

Un chevalier avoit un torticolis, qu'on croyoit être le fruit de son caractère galant, et dont on faisoit honneur dans le monde à une vieille baronne qui l'alloit voir tous les jours : « Pourquoi, disoient les médisants, cette « dame va-t-elle si souvent chez lui ? Elle n'est pas la « lance d'Achille. »

Un Anglais, homme de mérite, avoit reçu plusieurs bienfaits d'un mylord, sans qu'il sût à qui il en étoit redevable. Ayant enfin appris le nom de son bienfaiteur, il alla chez lui, dans le dessein de lui en rendre grâce : mais à peine eut-il prononcé le mot de reconnoissance qui étoit dans son compliment, que le lord se tourna brusquement d'un autre côté, et lui dit en s'éloignant de lui : « Monsieur, vous ne me devez « aucun remercîment; car si j'eusse connu en Angle- « terre quelqu'un qui m'eût paru plus digne que vous « des grâces dont vous parlez, vous ne les auriez point « obtenues. »

Philippe, roi de Macédoine, en combattant contre les Triballes, reçut à la cuisse une blessure qui le rendit boiteux; et comme cela le mettoit quelquefois de mauvaise humeur, son fils Alexandre lui dit un jour qu'il ne devoit pas être fâché d'un accident qui le faisoit souvenir de son courage et de sa vertu à chaque pas qu'il faisoit.

Alexandre étant sur le point de partir pour son expédition contre les Perses, consulta l'oracle sur l'événement de cette guerre. La réponse fut que le succès en seroit heureux, pourvu qu'il fît tuer le premier malheureux qu'il trouveroit en son chemin, après qu'il seroit entré dans la Perse. La première victime qui s'offrit fut un ânier. Alexandre ordonna qu'on l'arrêtât et qu'on le fît mourir. L'ânier, étonné d'un ordre qui lui paroissoit injuste, demanda pourquoi on le condamnoit à la mort. Le roi lui dit la réponse de l'oracle. S'il est ainsi, Seigneur, répliqua l'ânier, c'est un autre que moi qui doit périr. Mon âne me précédoit : « Donc il est le pre-« mier que vous avez rencontré. » Cette repartie plut à Alexandre, qui satisfit au commandement de l'oracle en immolant l'âne.

Deux capucins étoient dans la chambre d'un vaisseau agité par la tempête. Le plus vieux envoya son compagnon sur le tillac pour entendre ce que disoient les matelots. Le compagnon y alla et les trouva qui crioient et juroient comme des charretiers embourbés. Il les exhorta à se recommander plutôt à Dieu, dans le péril où l'on étoit. Au lieu de l'écouter, ces misérables con-

tinuèrent de jurer comme auparavant. Ce religieux retourne vers celui qui l'avoit envoyé, et lui fait son rapport. A quoi le vieux père répondit : « Tandis que les « matelots jureront, le naufrage n'est point à craindre; « mais quand vous les verrez prier Dieu, ce sera un « fort mauvais signe. »

Pierre Arétin, d'Arezzo en Toscane, se rendoit redoutable par ses satires, non seulement aux écrivains de son temps, mais aussi aux grands seigneurs et même aux têtes couronnées, dont il osoit censurer les actions; ce qui lui fit donner le titre de *fléau des princes*. François Ier et Charles-Quint achetèrent son amitié par des présents considérables. Charles-Quint ayant mal réussi dans une entreprise, envoya une somme d'argent à ce poëte, qui, la trouvant trop petite à son gré, dit en la recevant : « C'est bien peu pour une si grande sottise. »

On parloit d'un abbé de condition dans une compagnie, et plusieurs personnes s'étonnoient qu'il ne fût pas encore évêque. Il est du bois dont on les fait, dit un homme de l'assemblée. *Oui, pour faire un évêque de bois*, repartit quelqu'un qui connoissoit le peu de mérite du sujet.

Le peintre Van-Dyck faisant le portrait de la reine d'Angleterre, qui n'étoit pas belle et qui auroit souhaité d'être flattée, répondit à cette princesse, qui lui demandoit pourquoi il avoit embelli les mains et non pas le visage : « Je n'ai point flatté votre visage, parce « que je n'en attendois rien; mais j'ai flatté vos mains, « parce que j'en attendois quelque chose. »

Le poëte Scarron, étant près de mourir, dit à ses domestiques qui fondoient en pleurs autour de son lit : « Mes enfants, vous avez beau verser des larmes, vous « ne pleurerez jamais autant que je vous ai fait rire. »

Isocrate dit à un grand parleur qui vouloit lui donner de l'argent pour lui enseigner la rhétorique : « Vous paierez donc le double, car il faudra vous « apprendre deux sciences, celle de savoir parler et celle « de vous taire. »

Un jeune Gascon, nouvellement arrivé à Paris, eut la curiosité de monter sur les tours de Notre-Dame, pour considérer l'étendue de la ville et des faubourgs. Surpris de voir tant de maisons, il s'écria : *Que de nids de coucoux !* Quelques personnes qui étoient sur les tours se mirent à rire ; et dès le même jour le roi Henri IV fut informé de cette aventure, et fut curieux de voir le Gascon, auquel il ordonna de répéter ce qu'il avoit dit sur les tours. Le jeune homme effrayé répondit : « Sire, j'ai dit, ah! que de nids de coucoux! « mais je vous assure que je n'étois point tourné du « côté du Louvre. »

FIN DU DOUZIÈME ET DERNIER VOLUME DE LE SAGE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DOUZIÈME ET DERNIER VOLUME.

Pag.

La Tontine..... 1
Les Amants jaloux..... 47
Une Journée des Parques..... 131
La Valise trouvée..... 177
Mélange amusant..... 371

FIN DE LA TABLE

Ouvrages

QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

OEUVRES COMPLÈTES DE FONTENELLE, de l'Académie française, précédées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages, par M. *Champagnac*. 5 vol. in-8, papier satiné, portrait. Paris, 1825. Au lieu de 30 fr., 21 fr.

Fontenelle n'est pas assez lu de nos jours. Voltaire le regardait cependant comme l'esprit le plus universel qu'eût produit le siècle de Louis XIV, si fécond en grands écrivains. Aussi nous pouvons citer ses Éloges, sa Théorie des Tourbillons, son Histoire des Oracles, ses Dialognes des Morts, ses Poésies pastorales et ses Entretiens sur la pluralité des mondes, ouvrages où il entreprit de rendre la philosophie populaire en cachant adroitement la science sous la forme du badinage le plus ingénieux.

OEUVRES COMPLÈTES D'HAMILTON, précédées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages. par M. *Champagnac*, et augmentées d'une suite des quatre Facardins et de Zénéyde. 2 très-gros vol. in-8, papier des Vosges satiné, ornés d'un portrait. Paris, 1825. Au lieu de 15 fr., 11 fr.

— Le même ouvrage, papier d'Annonay satiné, portrait. Au lieu de 18 fr., 13 fr.

OEUVRES COMPLÈTES DE STERNE, traduites de l'anglais par une Société de gens de lettres, contenant : Voyage sentimental, Tristram Shandy, Lettres d'Yorick à Eliza, etc. Belle édition. 4 vol. in-8, papier satiné, ornés de 16 gravures. Paris, 1825. Au lieu de 28 fr., 20 fr.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de dix sous, plus cinq sous pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of ten cents, and an extra charge of five cents for each additional day.

FEB 07 2006
NOV 2 8 2006

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

a39003 002112737b

CE PQ 1997
.A1 1828 V012
COO LE SAGE, ALA OEUVRES DE A
ACC# 1217351

CE